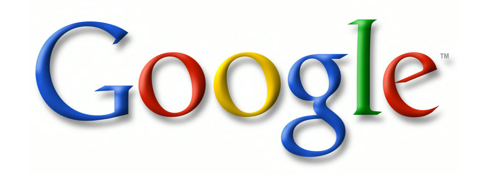
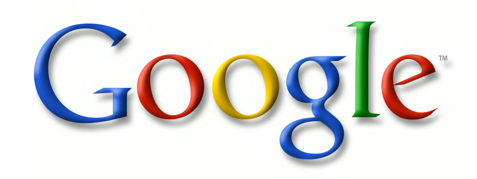
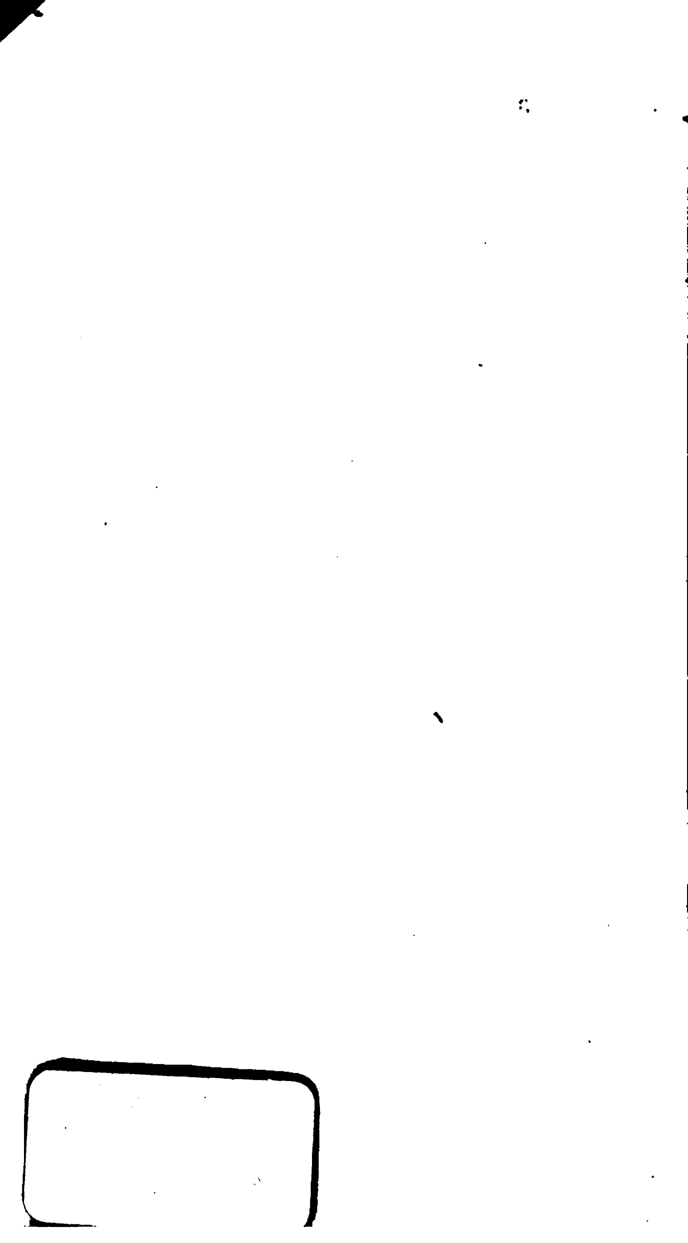






CBA
LaCroix

ANECDOTES ANGLOISES,

DEPUIS

L'ÉTABLISSEMENT

DE LA MONARCHIE

JUSQU'AU RÈGNE DE GEORGES III.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

M DCC LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

EN



AVIS DU LIBRAIRE.

L'ACCUEIL *favorable que le Public continue de faire aux* Anecdotes Françoises, *dont nous débitons depuis quelque tems une nouvelle édition, nous encourage de plus en plus à répondre à son goût & à ses idées. Notre projet, en donnant ces Anecdotes, étoit de le pressentir. Actuellement que nous sommes assurés des suffrages que nous desirions, nous nous sommes hâtés de suivre le plan que nous nous étions tracé, c'est-à-dire de mettre successivement au jour les Anecdotes de toutes les histoires connues des quatre parties du monde. Une Société de gens de lettres est occupée, depuis plusieurs années, de cet Ouvrage, d'autant plus intéressant pour le Public, qu'il ne tardera pas à former, dans un genre aussi nouveau qu'agréable, un cours d'histoire fort complet, & d'une acquisition très-facile.*

On a pu juger, par les Anecdotes Françoises, *& on voit par celles-ci, qui comprennent l'*Angleterre, *l'*Ecosse *& l'*Irlande, *que, quelque vaste que puisse être l'histoire d'un Empire ou d'un Etat quelconque, elle peut facilement être réduite aux bornes d'un seul volume, en ne présen-*

tant même que des détails amusans, des faits circonstanciés, des particularités curieuses. Il y a plus : d'après nos propres combinaisons & les matériaux que nous avons déja dans les mains, il sera possible, & même nécessaire de réunir souvent dans un même tome deux, trois, & quatre histoires différentes. Quelle multitude, par exemple, d'Etats, de Gouvernemens, de Principautés n'offre point l'Italie moderne? Romains, Milanois, Napolitains, Siciliens, Toscans, &c; *tous ces peuples ont leurs histoires, & des histoires très-considérables. Néanmoins, par une méthode aussi claire qu'exacte, nous ne donnons pas plus de place aux* Anecdotes Italiennes *qu'aux* Françoises *ou aux* Angloises; *& l'on y trouvera, comme dans ces dernieres, les événemens les plus marqués, les révolutions les plus frappantes, sans un détail ennuyeux de recherches sur des dates ou sur des chartes. Les Républiques de Venise & de Gènes nous ayant paru souvent isolées, par rapport au reste de l'Italie, nous avons cru pouvoir les en séparer, & les réunir à deux autres grandes Républiques, la* Hollande *& la* Suisse, *afin que, d'un même coup d'œil, pour ainsi parler, le Lecteur puisse voir & connoître le gouvernement Républicain d'une partie de l'Europe. Nous donnerons aussi en un seul*

volume les Anecdotes Espagnoles *&* Portugaises.

Enfin les Anecdotes du Nord, *ainsi que celles des Républiques, seront composées de quatre collections historiques, dont la Russie, la Pologne, la Suède & le Dannemarck seront la matiere. Nous ne passerons à l'Asie, qu'après que nous aurons terminé l'Europe; & voici l'ordre, à-peu-près, que nous devons suivre.*

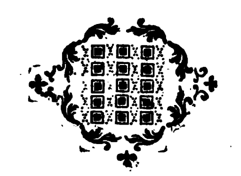
Les peuples de cette partie du monde professant, pour la plûpart, la religion Mahométane, nous commencerons par l'histoire du faux prophète Mahomet, & celle des Califes, ses successeurs en Arabie, en Syrie, en Mésopotamie; & nous intitulerons ce volume: Anecdotes Arabes & Musulmanes. *Il sera suivi des* Anecdotes Tartares & Turques; Persanes & Mogoles; Siamoises, Cochinchinoises & Tonquinoises, *dans lesquelles on fera mention des Royaumes situés dans la presqu'isle en-deçà & au-delà du Gange. Les* Anecdotes Chinoises & Japonoises *termineront l'histoire de l'Asie.*

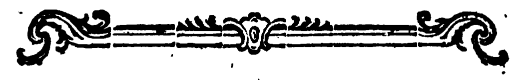
Comme il pourroit se trouver quelques histoires, qui ne fourniroient pas un assez grand nombre d'événemens, pour qu'on pût toujours faire un choix intéressant, nos auteurs, dans ce cas, y suppléront, en rapportant les usages & les singularités des

pays les plus dignes de remarque. Ils feront pour l'Afrique & pour l'Amérique ce qu'ils auront fait pour l'Asie.

L'Afrique sera comprise en deux volumes, dont l'un embrassera l'Egypte moderne, l'Abyssinie & les Royaumes de la côte occidentale; *le second*, la Barbarie, *c'est-à-dire les Royaumes de Tunis, d'Alger, de Fez, de Maroc ... & l'isle de Malthe. Il suffira d'un seul volume pour l'Amérique.*

Nous finirons cette Collection par les Anecdotes Grecques, Romaines, & du bas Empire, *qui sont comme la base de toute l'Histoire ancienne, & le principe auquel tout peut être ramené; & nous ferons ensorte que le Public, au moyen d'un petit nombre de volumes, n'ait presque rien à desirer sur l'Histoire de toutes les nations anciennes & modernes.*





AVERTISSEMENT.

JUSQU'ICI les Anecdotes n'avoient paru deſtinées qu'à dévoiler les foibleſſes les plus cachées des princes & des grands hommes ; à rechercher les particularités les plus ſecrettes de leur vie privée, & ſouvent à diffamer les perſonnes les plus célèbres par des contes plaiſans & ſatyriques. Procope, hiſtorien Grec, ſecrétaire du fameux Béliſaire, eſt le premier auteur connu qui ſe ſoit exercé dans ce genre. Après avoir célébré les exploits de ſon maître, il prit plaiſir à tracer, d'une plume cynique, les débauches honteuſes de l'impératrice Théodora, & les déſordres de la cour de Juſtinien. Ses imitateurs, ordinairement plus honnêtes & plus réſervés que lui, mais moins inſtruits du ſecret des cours,

ont souvent substitué à des vérités obscènes des fictions galantes & ingénieuses. Ils ont débité des Romans sous le titre d'*Anecdotes*, & dégradé un genre de travail qui devoit recueillir les plus importantes vérités de l'histoire.

En rectifiant l'idée de Procope, en lui donnant une plus grande étendue, on a formé un nouveau genre d'Anecdotes, aussi agréable & plus utile que le sien. On ne s'est pas borné à faire connoître la cour d'un prince ; on a embrassé l'histoire d'une nation. Les foiblesses des grands hommes ont paru mériter d'être transmises à la postérité ; mais on n'a pas prétendu donner simplement une chronique scandaleuse. On a fait entrer dans le nouveau plan tous les traits remarquables que présente l'histoire d'une nation ; les révolutions arrivées dans son gouvernement ou dans sa religion, avec leurs causes

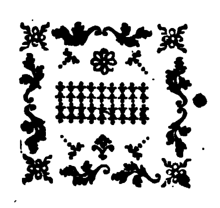
ſecrettes ; ſes uſages ſinguliers, ſes mœurs particulieres ; les établiſſemens utiles qui font ſa gloire & ſon bonheur. On s'eſt attaché ſurtout à faire connoître ſes rois, ſes héros, ſes grands hommes. Les actions éclatantes, & les crimes fameux des particuliers n'ont point été oubliés. On a gliſſé légèrement ſur les guerres, à l'exception de celles qui font époque, & qui ont produit un changement conſidérable dans la nation. Mais les traits ſinguliers de valeur ou de férocité, les ſtratagêmes militaires, les évènemens, légers en apparence, qui ſouvent ont décidé de la perte ou du gain des batailles, ont été recueillis avec le plus grand ſoin. On a laiſſé aux écrivains de l'hiſtoire générale le Journal des marches & des campemens, ainſi que le détail funeſte des morts & des bleſſés ; &, dans un ſiécle philoſophe & ami de l'humanité ; dans un tems

où l'Europe jouit d'une paix profonde, on n'a pas cru devoir fatiguer le lecteur pacifique du triste & insipide récit des combats & des siéges.

De ce plan bien exécuté résulte une utilité sensible, principalement pour cette portion de citoyens qui, par état & par goût, éloignés d'une étude séche & pénible, frémissent en ouvrant une histoire générale, & s'endorment en lisant les dates d'un Abrégé chronologique. Un petit nombre de faits intéressans & bien choisis, disposés selon l'ordre des tems, leur donneront une connoissance suffisante de l'histoire d'une nation. Tous les traits qui méritent l'attention d'un homme sensé, épars & noyés dans une multitude de volumes, se trouveront rassemblés sous leurs yeux; & le champ de l'histoire, qui leur avoit paru jusqu'alors hérissé d'épines, ne leur offrira plus que des fleurs toutes cueillies.

On croit devoir avertir qu'on a conſervé dans pluſieurs morceaux le ſtyle naïf & énergique de nos anciens auteurs, qui, dans ſa vieilleſſe, a des graces toujours nouvelles. Quelques critiques auront peut-être plus de peine à excuſer la liberté qu'on a priſe de copier certains endroits des auteurs modernes & connus. On les prie de conſidérer que le mérite de l'auteur d'un pareil ouvrage ne conſiſte point dans le ſtyle, mais dans le choix des faits qu'il rapporte. On ſçait bien qu'il ne les invente pas. Si l'hiſtorien, qui les lui fournit, a ſaiſi la véritable maniere de préſenter un fait, veut-on qu'il défigure, ou qu'il affoibliſſe ſa narration? Le fait eſt bien raconté; il n'importe par qui: le lecteur eſt content, & ne s'aviſera jamais de ſe plaindre de ce qu'on n'a pas diminué ſon plaiſir. D'ailleurs la variété de ſtyle, qui réſulte de cette licence,

eſt agréable, & même néceſſaire dans un ouvrage de cette eſpece, compoſé de différens traits, qui ne doivent pas tous être racontés ſur le même ton.



APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé *Anecdotes Angloises*, &c; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, le 16 Janvier 1769.

Signé DUCLOS.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé PHILIPPE VINCENT, Imprimeur-Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public les *Anecdotes universelles des quatre Parties du Monde*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de renouvellement de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un

tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MEAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MEAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dix-ſeptieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-huit, & de notre Regne, le cinquante-quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 343, Fol. 552, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 23 Novembre 1768.

Signé *BRIASSON, Syndic.*





ANECDOTES ANGLOISES,

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT de la Monarchie jusqu'à GEORGES *III, aujourd'hui régnant.*

INTRODUCTION.

LES Gaulois ont été vraisemblablement les premiers habitans de l'Angleterre. Ce pays, alors appellé *la grande Bretagne*, leur donna son nom, & ils furent appellés *Bretons*. Ils menoient dans cette isle une vie simple & presque sauvage, ne connoissant point d'autres loix que celle de la nature, lorsque Jules-César vint leur apporter des fers. Ce peuple fier & ja-

loux de sa liberté, la défendit avec la bravoure qui lui étoit naturelle; mais la valeur aguerrie des Romains l'emporta sur le courage aveugle & féroce des Bretons: ils reçurent le joug en frémissant, & ne tarderent pas à le secouer. Auguste étant occupé par les guerres civiles qui agiterent la république, ils cesserent, pendant vingt ans, de satisfaire au tribut qui leur avoit été imposé; & ils ne rentrerent dans le devoir, que lorsque ce prince fut devenu seul maître de l'empire. Tibere se contenta de leurs respects, & leur laissa la liberté. La timidité de Caligula l'empêcha de rien entreprendre contre eux. Sous l'empire de Claude, ils furent soumis par la valeur de Plautius & de Vespasien; mais la brutalité de quelques centurions irrita le cœur fier & altier de ces insulaires: ils s'assemblerent au nombre de cent vingt mille; chasserent le gouverneur, qui commandoit dans l'isle, & massacrerent en divers lieux soixante-dix mille Romains ou alliés de ces conquérans, l'an 55 de J. C. Ce ne fut que sous Vespasien que la Bretagne fut entièrement subju-

guée par le fameux *Julius Agricola*, 138 ans après que Jules-César en eut entrepris la conquête. Agricola dut moins ce succès à ses armes qu'à sa politique ; il comprit qu'il étoit difficile de réduire par la force ces esprits féroces & indociles. Il introduisit dans la Bretagne les plaisirs, le luxe, & les arts. Ces fiers & indomptables Bretons furent désarmés par la mollesse, & reçurent le joug des Romains avec leurs vices. Ils se firent insensiblement une douce habitude de leur esclavage ; & leur corruption leur ôta jusqu'au sentiment de la liberté. La Bretagne fut une des provinces les plus florissantes de l'empire Romain, jusqu'au règne d'Honorius I. Ce prince, fils du grand Théodose, ayant eu l'Occident en partage, la Bretagne dès-lors fut soumise à ses loix. Elle se ressentit de la foiblesse de celui qui la gouvernoit. Honorius, incapable de résister aux Goths qui l'assiégeoient de tous côtés, laissa la Bretagne en proie aux ravages des Pictes & des Ecossois ; ce fut en vain qu'elle lui envoya des députés pour demander du secours : Honorius leur déclara que, dans

l'extrémité où il se trouvoit réduit, les Bretons n'avoient rien à attendre de lui, & qu'ils pouvoient désormais se gouverner à leur gré. C'est à cette époque, qui tombe en l'an de J. C. 427, que commence la liberté de la grande Bretagne.





L'HEPTARCHIE.

ABANDONNÉS des Romains, les Bretons résolurent d'élire des rois. Vortigerne est le seul dont le nom se soit conservé : peut-être même nous seroit-il inconnu, s'il n'eût forgé de nouveaux fers à sa patrie. Ce prince proposa, dans une assemblée générale, d'appeller les Saxons * au secours de la Bretagne dechirée depuis long-tems par des guerres étrangeres & domestiques. On y consentit. Hingist & Horza, fils de Witigisile général des Saxons, aborderent à l'isle de Thanet, en 449. Ils repousserent avec avantage les ennemis de la Bretagne; mais, après l'avoir défendue, ils voulurent l'asservir. Les Bretons combattirent contre ces nouveaux

* Les Cimbres sortis de la Chersonnèse, se diviserent en trois bandes, dont l'une prit le nom de *Suèves*, l'autre de *Francs*, & la troisieme de *Saxons*. Les Suèves accablerent les Romains en Italie; les Francs subjuguerent les Gaules, & les Saxons s'établirent depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Les *Angliens* qui habitoient les environs du pays de Meckelbourg, se joignirent aux Saxons, & ne firent plus qu'un même peuple, à qui l'on donnoit quelquefois le nom commun d'*Anglo-Saxons*.

tyrans, avec un courage digne des premiers tems de leur liberté. Le fameux Arthur, qui parut pour la premiere fois dans les armées Bretonnes, en 464, remporta douze victoires sur les Saxons; mais ses troupes diminuoient tous les jours par leurs triomphes, tandis que le nombre des ennemis augmentoit sans cesse par les nouvelles recrues qu'ils tiroient de la Germanie. Il fut enfin vaincu dans une bataille décisive, & mourut deux jours après des blessures qu'il avoit reçues dans le combat. Ainsi périt en 542, cet Arthur dont les hauts faits ont servi de matiere à mille fables adoptées encore aujourd'hui par la populace d'Angleterre, qui s'imagine que ce héros n'est pas mort, mais qu'il se tient caché, jusqu'à ce que le tems soit venu de se montrer & de régner avec plus de gloire qu'aucuns conquérans. Avec Arthur expirerent les espérances des Bretons : ils abandonnerent leur pays à l'étranger, & se retirerent dans la Cambrie, à laquelle ils donnerent le nom de *Galles*. Les chefs des Saxons partagerent entr'eux le pays conquis. Ils en formerent sept royaumes, qui en avoient plusieurs petits subordonnés : ces sept royaumes étoient le Northumberland, la Mercie, Essex, Kent, Suffex, Estanglie & le Wessex. Le gouvernement de l'Angleterre, ainsi divisé, fut nommé *heptarchie*,

qui signifie une administration partagée en sept souverains. Les tems, qui se sont écoulés sous cette heptarchie, sont nébuleux, & ne présentent que des évènemens peu intéressans.

[624.]

Théodore, moine Grec, natif de Tarse en Cilicie, dresse une école à Gruklade, pour instruire les Anglois, alors fort ignorans : il enseigne la théologie, la musique, l'arithmétique, le grec & le latin ; il fait venir en Angleterre une grande quantité de livres. On montre encore des manuscrits de ce sçavant, entr'autres, les Pseaumes de David, les Homélies de S. Chrysostome & les deux Poëmes d'Homère.

[727.]

Ina, roi de Wessex, étant allé en pélerinage à Rome, y fonde un collége Anglois, & assigne pour son entretien un sol par an, sur chaque maison de son royaume ; cette taxe étoit appellée *Romescot*.

[794.]

Offa, roi de Mercie, alla aussi à Rome, pour calmer les remords de sa conscience : il avoit fait assassiner Ethelbert, roi d'Estanglie, & avoit usurpé ses Etats. Le pape lui accorda des indulgences, à condition qu'il

feroit du bien à l'église. Offa, pour suivre les intentions du souverain pontife, étendit la taxe imposée par Ina, pour l'entretien du collége Anglois, sur toutes les maisons de la Mercie & de l'Estanglie ; &, comme l'argent qu'elle produisoit se délivroit à Rome, le jour de la fête de S. Pierre-aux-liens, on nomma cette taxe le *denier S. Pierre*. Les papes prétendirent, dans la suite, que c'étoit un tribut que les Anglois devoient payer à S. Pierre & à ses successeurs.

Les rois de Heptarchie avoient tous un profond respect pour Charlemagne; &, quoiqu'ils n'eussent rien à démêler avec lui, ils l'appelloient leur Maître & leur Seigneur, & se disoient à la fin de leurs Lettres ses Serviteurs & ses Sujets.



EGBERT LE GRAND,

Premier roi de toute l'Angleterre.

APRÈS la mort de Cénulphe, roi de Weſſex, en 784, Brithrick, ſon fils & ſon ſucceſſeur, jaloux apparemment du mérite d'Egbert, prince du ſang royal, l'exila du royaume. Egbert ſe retira à la cour de Charlemagne, l'aſyle des princes malheureux : il s'attira par ſes vertus l'eſtime de ce monarque ; & ſous un ſi grand maître, il ſe forma dans la ſcience des rois & des héros.

[800.]

Brithrick étant mort, des députés du Weſſex vinrent annoncer à Egbert que les vœux de la nation l'appelloient au thrône. Charlemagne, le voyant prêt à partir, tira ſon épée, & la lui préſenta : « Prince, » lui dit-il, après que votre épée m'a ſi » utilement ſervi, il eſt juſte que je vous » prête la mienne. »

[809.]

Après avoir réformé les abus qui s'é-

toient glissés dans son royaume, sous les rois précédens, Egbert leve une armée formidable pour châtier les Bretons & les Gallois qui faisoient des incursions dans ses Etats. Il démolit & ruine leurs forts, & reçoit leurs hommages. Les rois de l'Heptarchie, allarmés de ses succès, se liguent contre lui. Egbert triomphe de leurs efforts réunis, & force tous ces princes à lui payer tribut. Le sang royal, peu de tems après, vient à manquer dans presque tous les royaumes de l'Heptarchie : ils sont réunis à celui de Wessex, & en deviennent des provinces. Egbert, après trente ans de peines & de travaux, se voit le seul monarque de l'Angleterre, l'an de J. C. 830.

[833 & suiv.]

Egbert commençoit à goûter les douceurs du repos, lorsque de nouveaux ennemis le forcerent à reprendre les armes. Les Danois * avoient fait une descente en An-

* Les Danois habitoient la presqu'isle de Scandinavie, située au nord de l'Europe. Les peuples multiplient beaucoup dans les pays froids. Le Dannemarck se trouvoit souvent chargé d'un nombre prodigieux d'habitans, qu'il ne pouvoit nourrir ; une partie alloit chercher des établissemens dans les autres pays.

gleterre, & y exercoient d'affreux ravages. Egbert marche contre eux; mais la fortune l'abandonne pour la premiere fois, & il est vaincu. Les Danois, chargés de riches dépouilles, remontent sur leurs vaisseaux. Deux ans après, ils reparoissent; mais Egbert venge sur eux la honte de sa premiere défaite, & en fait un si sanglant carnage, que les Danois épouvantés n'oserent plus se montrer en Angleterre.

[838.]

Egbert convoque une assemblée générale de la nation, à laquelle on peut rapporter l'origine des Parlemens. Ce prince, malgré son autorité, ne put publier un édit sans le concours des principaux seigneurs, qui dès-lors tenoient la balance entre les sujets & le souverain. Ce fut dans cette assemblée qu'Egbert ordonna qu'on donnât à l'avenir le nom d'*Angleterre* à cette partie de la grande Bretagne, qu'avoient occupée les Saxons. Cette loi fut la derniere action mémorable d'Egbert le Grand, qui mourut la même année.





ETHELWOLPH, *fils unique d'*EGBERT.

[838.]

CE prince avoit été destiné à l'état ecclésiastique ; il étoit même engagé dans les ordres : le pape Léon le dispensa des obligations qui y sont attachées. Il remporta plusieurs victoires sur les Danois ; mais il en ternit la gloire par une dévotion foible & puérile, & par un mariage ridicule.

[855.]

Il fait un pélerinage à Rome, pour marquer au pape Léon IV son zèle & sa soumission : il lui confirme le honteux impôt du denier S. Pierre ; paye ce qui étoit dû du passé, & ajoûte à cet indigne tribut un don de sept cens cinquante écus qu'il s'oblige de faire tous les ans.

Revenant de Rome, il s'arrête à la cour de France, & y devient amoureux de Judith, fille de Charles le Chauve. Ethelwolph, dévot & vieux, qui avoit quatre enfans en âge de régner, épousa une princesse jeune & galante, dont il fut plutôt l'esclave que le mari. Il voulut qu'elle par-

tageât tous les honneurs de la couronne; il la fit asseoir sous un même dais, & sur un thrône pareil au sien; ce qui étoit contraire aux loix du royaume *.

[857.]

Ethelbald, son fils aîné, amoureux de Judith, & indigné de voir cette jeune princesse entre les mains d'un époux sexagénaire, cabale contre son pere & le force à lui céder le royaume de Wessex. Ethelwolph fut si sensible à cette disgrace, qu'il en mourut de chagrin. Un historien assure que les charmes de sa jeune épouse contribuerent plus à abréger ses jours que la révolte de son fils. Cependant Gilles Nicole prétend que Judith étoit demeurée vierge « & que, pour sa grande jeunesse, » le roi ne lui avoit point touché. »

* Erburge ayant empoisonné Brithrick son époux, roi de Wessex, en 799, les West-Saxons firent une loi, qui défendoit à l'avenir aux épouses des rois de prendre le titre de *reine*, & de s'asseoir sur le thrône avec leurs époux, & qui ordonnoit que tout roi de Wessex, qui violeroit cette loi, seroit, pour cela seul, déchu de la royauté.



ETHELBALD.

[857.]

CE prince, après avoir rendu les derniers devoirs à son pere, commença par épouser Judith sa veuve. Il est probable que, du vivant même d'Ethelwolph, il avoit eu quelque intrigue avec cette princesse. Cependant, sur la remontrance de Suitsim, évêque de Winchester, il s'en repentit & se sépara d'avec elle. Judith revint en France, où son humeur galante se trouva plus en liberté. Peu d'années après, elle se laissa enlever par le comte Baudouin, qui l'épousa clandestinement.

[860.]

Les Anglois font la guerre aux Ecossois. Donald V, roi d'Ecosse, est battu & fait prisonnier. Pour se racheter, il céde aux Anglois tout le pays qui s'étend entre la forteresse de Sterling, & la riviere de Clyde. Les vainqueurs, en mémoire de cet évenement, firent battre une monnoie, à laquelle ils donnerent le nom de *sterling*, qu'elle a toujours retenu depuis. Ethelbald mourut la même année, sans laisser d'enfans.



ETHELBERT.

[860.]

CE prince, frere d'Ethelbald, crut pouvoir chasser avec de l'argent les Danois, qui ravageoient toujours l'Angleterre. Ils accepterent les sommes dont on étoit convenu; mais ils n'en continuerent pas moins leurs pillages. Ethelbert mourut après un régne de six ans, laissant l'Angleterre désolée, & ses coffres vuides.



ETHELRED I.

[866....67....]

LE règne de ce prince ne fut pas moins funeste à l'Angleterre que celui de ses freres qui l'avoient précédé. A peine fut-il monté sur le thrône que les Danois vinrent fondre sur l'Angleterre en plus grand nombre que jamais. Le sujet, qui les y attira, mérite d'être remarqué.

Egbert le Grand avoit soumis le Northumberland, comme tous les autres royaumes de l'Heptarchie ; mais ses foibles successeurs n'avoient pas sçu conserver cette conquête. Le Northumberland s'étoit relevé, & avoit des rois presqu'aussi puissans que ceux d'Angleterre, quoiqu'ils en fussent toujours tributaires. Osbert, un de ces rois, étant un jour à la chasse, entra dans un château qui se rencontra sur son chemin, & qui appartenoit à Bruenbocard, un des plus grands seigneurs de sa cour. Osbert n'y trouva que son épouse, qui le reçut avec les plus grands honneurs. Le monarque, moins sensible aux soins & à la politesse de cette dame, qu'à l'éclat de ses charmes, débuta auprès d'elle par quelques compli-

complimens flateurs, & finit par lui déclarer son amour de la maniere la plus pressante. L'épouse de Bruenbocard, aussi vertueuse que belle, rejetta les propositions du roi; & les offres les plus brillantes ne purent lui faire oublier son devoir. Les rois ne sont pas accoutumés à trouver des cruelles. Osbert, indigné des refus de cette dame, résolut de se satisfaire par quelque moyen que ce fût; &, sa passion s'irritant encore par les obstacles, il ravit par la violence ce qu'on s'obstinoit à lui refuser.

La nouvelle Lucrece ne manqua pas de raconter à son époux l'outrage qu'elle avoit reçu. Bruenbocard, qui étoit amoureux de son épouse, fut transporté d'indignation à ce récit, & ne roula plus que des projets de vengeance. Il porta ses plaintes à Ivar, roi des Danois, & implora son secours contre l'ennemi qui l'avoit insulté. Le monarque Danois approuva son ressentiment, & promit de le venger. Aussi-tôt il fit équiper une flotte nombreuse, qui vint aborder en Estanglie.

[870.]

Les Barbares pénétrerent dans le Northumberland qui étoit sans défense, & y exercerent les plus affreux ravages.

Les monasteres sur-tout furent exposés à

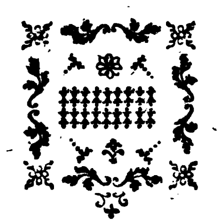
leur fureur : ils ſçavoient qu'on renfermoit dans ces aſyles ſacrés ce qu'on avoit de plus précieux. Peu contens de piller les richeſſes immenſes, qui y étoient dépoſées, ils aſſouviſſoient leur brutalité ſur les infortunées religieuſes. Pour ſe mettre à couvert d'un pareil outrage, Ebba, abbeſſe de Coldingham, conſeilla à ſes religieuſes de ſe défigurer, en ſe coupant le nez & la lèvre ſupérieure. L'avis fut ſuivi & eut le ſuccès qu'on en attendoit. Les Danois en effet n'attenterent point à l'honneur des vierges mutilées; mais ils brûlerent le couvent, & ſes habitans. Les autres monaſteres de cette côte eurent le même ſort. Edmond, roi d'Eſtanglie, ayant été pris par les Danois, fut attaché à un arbre, percé de flèches, & enſuite décapité.

[872.]

Le malheureux Ethelred, après avoir livré dix batailles contre les Danois, ſans aucun avantage, périt enfin dans la derniere, avec la moitié de ſon armée. Son corps fut enterré dans un monaſtere de religieuſes, fondé, l'an 713, par Cuthberge, ſœur du roi Ina, à Vintsburne, dans le comté de Dorſet. On y voit encore aujourd'hui cette épitaphe gravée en groſſes lettres ſur ſon tombeau.

IN HOC LOCO QUIESCIT CORPUS S. ETHELREDI REGIS WEST-SAXONUM MARTYRIS, QUI ANNO DOMINI DCCCLXXII, XXIII APRILIS PER MANUS DANORUM PAGANORUM DECUBUIT.

» En ce lieu repose le corps de S. ETHELRED, roi des West-Saxons, martyr, » qui périt par la main des Danois, » idolâtres, le vingt-trois d'Avril, l'an » de grace 872.





ALFRED,
*frere d'*ETHELRED.

[872.]

LES Danois étoient maîtres de la plus grande partie du royaume, & portoient par-tout le carnage & la désolation. Alfred s'efforça vainement de leur résister. L'Angleterre épuisée ne pouvoit lui fournir que de foibles armées. Il crut qu'il seroit plus sage de céder à la nécessité; il abandonna aux Danois une partie de ces Etats, & conclut avec eux un traité. Déja l'Angleterre commençoit à respirer lorsqu'une nouvelle troupe de Danois y arriva. Ces Barbares avides, ne voulant pas s'en retourner sans emporter quelque chose, engagerent leurs compatriotes à se joindre à eux sans égard pour le traité. Ces brigands, sans honneur & sans foi, ne se firent pas prier long-tems: ils rompirent ouvertement le traité, & se joignirent aux nouveaux venus. L'allarme se répandit dans toute l'Angleterre; les habitans désertoient les villes, & alloient se cacher dans les forêts. Le roi lui-même, abandonné de ses sujets. prit la fuite avec son épouse. S'étant degu sés de peur d'être reconnus, ils se ré-

fugierent dans la province d'Athelney, chez un bûcheron : ils y resterent pendant six mois, inconnus à tout le monde ; leur hôte les faisoit passer pour des ouvriers à son service.

[873.]

Cependant les Danois, maîtres de tout le royaume, & croyant le roi mort, se livroient à une joie effrénée. Ils célébroient leur nouvelle conquête par des festins & des jeux continuels. Dans l'yvresse de leur prospérité, ils s'imaginoient n'avoir plus d'ennemis à combattre, & ne gardoient ni ordre ni discipline. Le roi fut informé de ce qui se passoit par des espions fideles, qu'il entretenoit chez les Danois. Pour s'assurer lui-même de la vérité, il se déguisa en joueur de harpe ; entra dans le camp des ennemis ; en visita tous les quartiers ; &, après avoir tout examiné avec la plus grande attention, il retourna vers sa retraite. De-là il manda à ses plus fideles officiers de rassembler quelques troupes, & de venir le joindre. Il se vit bientôt à la tête d'une petite armée pleine d'espérance & de courage. Il arrive, pendant la nuit, auprès du camp des Barbares, qui, après avoir fait un grand repas, dormoient dans la plus profonde sécurité : il y entre le premier l'épée à la main ; &, sans leur donner le

tems de se reconnoître, il égorge sans peine des gens appesantis par le vin & par le sommeil. Tout le camp des ennemis fut bientôt couvert de morts. Cette victoire effraya les Danois qui étoient établis dans les provinces voisines: ils se soumirent tous à Alfred, qui, par le succès d'une seule bataille, se vit paisible possesseur de son thrône. Peu content d'avoir chassé les Danois, il voulut se précautionner contre de nouvelles irruptions: dans ce dessein, il fit équiper en diligence une puissante flotte, qui ne devoit avoir d'autre occupation que de ranger les côtes du royaume, & d'en écarter les vaisseaux ennemis.

[878.]

Les Anglois remportent un avantage considérable sur les Danois, qui sont obligés de leur abandonner un fameux étendard appellé *réafan*, ou *le corbeau*, que les sœurs d'Ivar, roi Danois, avoient tissu de leurs propres mains. Les Danois y attachoient une vertu secrette: ils le portoient dans toutes les batailles, persuadés que, s'ils devoient être victorieux, un corbeau venoit se placer au milieu.

[879.]

Alfred divise l'Angleterre en *comtés*, & ces comtés en *centuries* & *dixaines*; &

ordonne que tout naturel du pays soit inscrit en sa centurie & dixaine. Si quelqu'un étoit accusé de crime, il devoit présenter caution de sa centurie & dixaine; & si personne ne le vouloit *pleger*, il subissoit la rigueur des loix. Si, devant ou après la caution donnée, le criminel s'enfuyoit, tous ceux de sa centurie & dixaine étoient amendables envers le roi: «Par cette in» vention, dit Guillaume de Malmesbury, » la paix & le repos furent incontinent af» fermis, & florirent si bien en chacune » province, que, pendant exprès des brace» lets d'or aux carrefours & grands che» mins, pour allécher le desir & cupidité » des passans, il ne se trouvoit néanmoins » aucun qui les enlevât.» Ignulfe ajoûte » qu'un voyageur laissant, le soir, une somme » d'argent si grande, & telle qu'il vouloit, » dedans les champs ou carrefours publics, » il la retrouvoit le lendemain, voire un » mois après, toute entiere, & sans que » nul y eût touché.»

[895.]

Après avoir pourvu à la sûreté de l'Angleterre, Alfred s'attacha à la rendre riche & florissante. Il voulut relever le commerce; &, voyant que les négocians, ruinés par les ravages des Danois, n'étoient pas en état de faire les avances nécessaires, il fit équi-

per à ses frais un grand nombre de vaisseaux : il les céda ensuite aux plus habiles négocians. Ainsi, par les soins de ce monarque bienfaisant, le commerce amena bientôt d'immenses richesses dans le sein de l'Angleterre.

[896.]

Les sciences lui parurent aussi un des moyens les plus propres à faire fleurir un Etat. Il fonda des colléges ; il établit la célébre université d'Oxford que les Anglois comparent à Athènes (*Athenæ Oxonienses* ;) il eut soin d'y appeller par ses bienfaits les professeurs les plus distingués de l'Europe. Les manufactures attirerent son attention : il fit venir auprès de lui d'habiles ouvriers en tout genre ; il apprit à ses sujets à bâtir en pierre & en brique, & décora la ville de Londres de plusieurs édifices.

[897.]

Pour mesurer son tems, au défaut des horloges qui n'étoient pas encore connues, il fit faire des cierges d'un certain poids, qui duroient chacun quatre heures ; & ses chapelains l'avertissoient tour-à-tour, quand il y en avoit un de brûlé. Pour garantir ces cierges du vent, il les mit dans des lanternes de corne, dont il peut passer pour

l'inventeur : quoiqu'elles fussent en usage chez les anciens Romains, on n'en avoit aucune idée en Angleterre, du tems d'Alfred.

[898.]

Au milieu de tant d'occupations, ce prince trouvoit encore du tems pour l'étude. Voici comment il partageoit les vingt-quatre heures, qui composent le jour & la nuit : il en employoit huit à l'étude, huit autres aux affaires de l'Etat ; & il en accordoit huit aux besoins du corps. En faveur de ceux qui ne sçavoient pas le latin, il traduisit en anglois le Pastoral de S. Grégoire le Grand, l'Histoire de Paul Orose, & celle de Bède.

Ce digne monarque s'exprime ainsi dans la préface de sa traduction du Pastoral, qu'il adresse à l'évêque de Londres : « J'ai » souvent pensé combien la nation An- » gloise a produit autrefois de grands » hommes, tant ecclésiastiques que sécu- » liers, si curieux de s'instruire & d'ins- » truire les autres, que les étrangers ve- » noient chez nous apprendre les sciences ; » au lieu que, de notre tems, il se trouvoit » très-peu d'Anglois, en-deçà de l'Hum- » ber, qui entendissent leurs prieres les » plus communes, ou qui pussent traduire » quelque écrit de latin en anglois. Je ne

» me souviens pas d'en avoir vu un seu
» au midi de la Tamise, quand je commen
» çai à régner. Graces à Dieu, il y a main
» tenant des gens en place, capables d'en
» seigner. C'est pourquoi je vous exhorte
» à n'être pas moins libéral de la science
» que Dieu vous a donnée, que vous l'ê-
» tes des biens temporels. Songez quelle
» punition nous devons attendre, si nous
» n'aimons pas la sagesse, & ne la laissons
» pas aux autres.»... Il tint aussi cette admi-
» rable régle en sa dépense, dit un ancien
» auteur, qu'il divisa, tant qu'il vécut, les
» revenus annuels de son domaine en deux
» parties égales; de la premiere il en fai-
» soit trois, sçavoir est, l'une pour les offi-
» ciers de sa cour; l'autre pour les artisans
» & les ouvriers de ses bâtimens, & la troi-
» sieme pour les survenans. Quant à la se-
» conde, il la départoit de cette sorte que la
» premiere portion étoit pour les pauvres
» de son royaume; la seconde pour les mo-
» nasteres; la troisieme pour les écoliers &
» professeurs des lettres, & la quatrieme
» pour les églises d'Outremer.

Ce prince a mérité à juste titre le nom de *Grand*. Il mourut en 900; & le deuil que produisit sa mort, est son plus bel éloge. Son corps fur porté à Winchester, & enterré dans l'église de S. Pierre.



EDOUARD,
*fils d'*ALFRED, surnommé l'*ANCIEN*.

[902.]

ETHELRED I, frere & prédécesseur d'Alfred, avoit laissé en mourant un fils en bas âge; mais il avoit choisi pour son successeur son frere préférablement à son fils, afin de ne pas ajoûter aux malheurs dont l'Etat étoit accablé, ceux qu'une minorité produit ordinairement. *Ethelward*, (c'est le nom du jeune prince,) avoit souffert l'élevation de son oncle, dans l'espérance que la couronne lui reviendroit après sa mort; mais, voyant que les choses avoient tourné autrement, il résolut de faire valoir ses droits. Il implora le secours des Danois, qui, ravis de trouver une occasion de piller l'Angleterre, s'engagerent à soutenir sa cause; mais Edouard les vainquit dans une grande bataille où Ethelward perdit la vie.

[915.]

A l'exemple de son illustre pere, Edouard se déclara le protecteur des sciences & des arts. Il fonda l'université de Cambridge,

célébre dans toute l'Europe, par le grand nombre de sçavans qu'elle a produits.

[918.]

La princesse Ethelflede, sœur d'Edouard, se distingua par son courage au-dessus de son sexe. Après la mort de son époux Ethelred, duc de Mercie, elle gouverna seule cette province & la Mercie. Ethelflede se signala contre les Danois qui s'étoient établis dans ses Etats. Les historiens Anglois la représentent comme une nouvelle Zénobie. On rapporte qu'ayant ressenti de grandes douleurs, en mettant au monde son premier enfant, elle ne voulut plus permettre que son époux l'approchât, & dit que c'étoit une grande folie de rechercher des plaisirs qui étoient suivis d'une si vive douleur. La mort l'enleva à l'Angleterre, en 919.

[925.]

Edouard fut décoré du beau titre de *Pere de la patrie*, & il en étoit digne. Il mourut la même année, après un règne de vingt-quatre ans & demi. On remarque que ce prince fit instruire ses filles dans les lettres, dès leur enfance, & voulut aussi qu'elles apprissent à filer & à faire des ouvrages à l'aiguille, suivant en cela les exemples illustres d'Auguste & de Charlemagne.



ALDESTAN, *fils naturel d'*EDOUARD.

CE nom signifie *très-noble & très-puissant*. Sa mere nommée *Egine*, étoit fille d'un simple berger. Edouard allant à une de ses maisons de campagne, la vit, & en devint amoureux; Aldestan fut le fruit de cet amour.

[926.]

Sithric, roi de Northumbrie, étant mort, Aldestan s'empare de ses Etats, & déclare la guerre à ses fils Analufe & Godefroi. Analufe prend la résolution de se défaire d'un ennemi si puissant, par quelque coup hardi. Il se déguise & se rend au camp d'Aldestan. Il se glisse, pendant la nuit, jusques dans sa tente; & il a déja l'épée levée pour le frapper, lorsque son impétuosité lui fait faire quelque bruit qui réveille Aldestan. Analufe se trouble & reste immobile. Le roi épouvanté, crie aux armes, & cherche son épée; il ne trouve que le fourreau. Dans ce péril, il a recours à Dieu & à S. Aldune, un de ses ancêtres; & aussi-tôt une nouvelle épée se trouve dans le fourreau. Analufe, voyant son ennemi armé,

prend la fuite. Pour conserver la mémoire de cet événement, cette épée miraculeuse fut mise dans le thrésor des rois d'Angleterre.

[935.]

Edwin, frere de ce prince, fut accusé par un seigneur de la cour, d'avoir trempé dans une conspiration contre le roi. Aldestan ajoûta foi trop légèrement à cette calomnie : il fit mettre le prétendu coupable dans un vaisseau sans voiles & sans gouvernail ; &, dans cet état, on l'exposa à la fureur des ondes. Edwin, protestant toujours en vain de son innocence, se précipita dans la mer. Aldestan reconnut trop tard l'innocence de son frere ; fit mettre à mort le calomniateur d'Edwin ; &, pour expier son crime, il fonda le monastere de Midleton dans la province de Dorset.

[938.]

Ogine, veuve de Charles le Simple, roi de France, & sœur d'Aldestan, s'étoit retirée en Angleterre, pour éviter la fureur de l'usurpateur Raoul, & avoit amené avec elle son fils nommé *Louis*. Raoul étant mort, Guillaume, archevêque de Sens, suivi de plusieurs prélats & seigneurs François, passe en Angleterre, & assure Ogine que tout

le royaume de France reconnoît ſon fils pour roi. Ogine, craignant de nouveau pour ſon fils, exige qu'ils lui faſſent publiquement ſerment de fidélité, en préſence de ſon frere Aldeſtan. C'eſt dans cette circonſtance qu'Aldeſtan adreſſe à ſon neveu & aux ſeigneurs François un diſcours admirable, dont voici quelques traits :

« Je vous conſeille, monſieur mon ne-» veu, d'embraſſer l'occaſion que Dieu » vous préſente, quelque hazardeuſe qu'elle » ſemble être, & vous armer de bon cou-» rage, & ne ſonger tant aux dangers & » traverſes qu'a trouvés votre pere, (lequel » on dit avoir avancé ſon malheur pour avoir » élevé trop de petits compagnons par-deſ-» ſus l'ancienne nobleſſe,) qu'à gagner l'a-» mitié de vos meilleurs & paiſibles ſujets, » étouffant l'ancienne inimitié des legers, » hargneux, ou ambitieux, par bienfaits, & » courtoiſies, & en vous montrant digne » de commander à de tant courageux hom-» mes, que ſont les François; car vous de-» vez apprendre, par ce qui s'eſt paſſé, que » jaçoit qu'ils réverent leurs rois, ſi ne » peuvent-ils endurer un trop grand ſervage; » & comme ils ſont ouverts en leurs pro-» pos & moeurs non fardées, auſſi deſi-» rent-ils d'être careſſés de même avec » honnête langage & viſage gracieux, » dons, bienfaits & courtoiſies accompa-

» gnées de justice & de charité envers les
» souffreteux.

» Pour votre regard, saints & révérends
» prélats, illustres & nobles seigneurs, &
» gentilshommes vertueux, souvenez-vous
» que les rois vous sont donnés pour re-
» présenter l'image de Dieu, & défendre
» le foible du fort..... Tenez pour certain
» qu'il n'est utile à des sujets & vassaux de
» souvent changer de maître, comme, à
» votre dommage, mort & destruction de
» tant de vaillans hommes, vous avez expé-
» rimenté depuis cinquante ans, vivans in-
» certains de votre condition.

» Allez donc, beau neveu, régner en
» France, le plus honorable royaume de
» la terre, sous la conduite de Dieu tout-
» puissant, & protecteur des justes rois, le-
» quel je prie vous conduire & tenir en
» sa garde, pour surmonter tous les tra-
» vaux qui semblent vous menacer, dont
» vous réchapperez, si remettez à sa vo-
» lonté la vengeance de vos outrages, &c.

[938.]

Les Gallois & les Ecossois se liguent avec les Danois contre le roi d'Angleterre. Aldestan, actif & courageux, prévient les ennemis avant leur jonction. Il surprend d'abord les Gallois & les taille en piéces. Il marche ensuite contre les Ecossois, qu'il

rencontre

rencontre près de Burnamburg. Constantin, roi d'Ecosse, anime ses troupes, & le combat s'engage. Après avoir fait des prodiges de valeur, Constantin, expirant sur un tas morts, abandonne la victoire aux Anglois. Six rois Irlandois & Gallois, avec douze officiers généraux, restent sur le champ de bataille. Les Danois, devenus sages par le malheur de leurs alliés, se dispersent & prennent la fuite.



EDMOND I,

*frere d'*ALDESTAN.

[948.]

IL affiftoit à une fête qui fe célébroit à Puklekirk, dans la province de Glocefter. Un fcélérat nommé *Léolf*, quoique banni pour fes crimes, fut affez hardi pour fe mettre à une des tables dreffées dans les falles du feftin. Edmond l'ayant apperçu, ordonne auffi-tôt qu'on le chaffe honteufement. Léolf fe leve, tire fon poignard, & fe prépare à repouffer l'infulte qu'on veut lui faire. Edmond indigné de fon infolence, oubliant, dans ce moment, qu'il étoit roi, court fur ce fcélérat, le prend par les cheveux, & s'efforce de le traîner hors de la falle. Léolf, en ce moment, enfonce fon poignard dans les flancs du roi, qui tombe mort à fes pieds. Les rois d'Angleterre n'avoient point encore de gardes armés : on ne portoit l'épée, que pendant la guerre. Ce prince n'avoit que vingt-cinq ans, dont il en avoit régné fept & demi : il s'étoit déja rendu fameux par plufieurs victoires qu'il avoit remportées fur les Danois. Il eft le premier roi d'Angleterre, qui ait ordonné la peine de mort contre le larcin.

ERRED,
*frere d'*EDMOND.

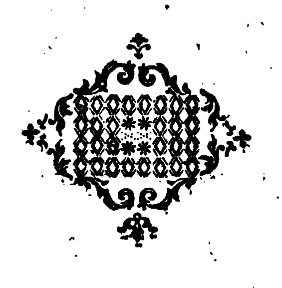
[949.]

CE prince prit le titre de Monarque d'Albion, & de Roi de la grande Bretagne. La premiere année de son règne fut signalée par plusieurs exploits; mais lorsqu'il vit les ennemis domptés, & l'Angleterre tranquille, il descendit, en quelque façon, du thrône, & commença à vivre en moine plutôt qu'en roi. *Dunstan*, abbé de Glaston-Buri, sortit du cloître, pour monter sur le thrône. Il gouverna l'État comme la conscience d'Erred. Ce fut le règne des moines. Dunstan ôta au clergé seculier les bénéfices qu'il avoit possedés jusqu'alors, & en pourvut ses confreres, qui devinrent bientôt riches & opulens; mais leur règne finit avec Erred.

[955.]

Ce prince, étant tombé malade de la maladie dont il mourut, manda Dunstan à qui il avoit confié ses trésors, & lui fit dire d'apporter l'argent dont il étoit déposi-

taire. L'abbé se mit en chemin; mais un ange, dit la Légende, se présentant sur sa route, lui cria: « il est inutile de faire porter » cet argent au roi; vous n'arriverez point » à tems: il est mort en paix. » Le cheval, qui portoit Dunstan, tomba mort. Ebloui de l'éclat de l'ange, & épouvanté de cette apparition, Dunstan fit reporter l'argent à l'abbaye.



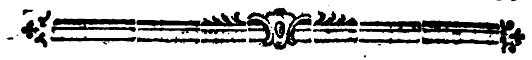
EDWI.

[955.....]

CE prince n'avoit pas les inclinations monastiques de son prédecesseur, Les bénéfices, dont les moines avoient été pourvus au préjudice des possesseurs légitimes, leur furent enlevés, & restitués aux ecclésiastiques. Le somptueux monastere de Malmesbury fut converti en un hospice de prêtres réduits à la mendicité, sur quoi l'on trouve ces paroles étranges dans l'historien Guillaume, moine de cette maison. » Le monastere de Malmesbury, habité par » des moines, pendant 270 ans, devient une » étable de clercs. » Dunstan comprit qu'il n'y avoit rien à faire auprès d'un roi de cette humeur : il sortit prudemment du royaume, & se retira dans une abbaye de Flandres. Plusieurs historiens croient qu'il fut exilé formellement par Edwi, & rapportent son exil à une cause à-peu-près semblable à celle qui donna lieu, sous Auguste, au bannissement d'Ovide. Dunstan eut l'imprudence, ou le malheur, d'être témoin de ce qu'il ne devoit pas voir : il troubla indiscrettement les galanteries du jeune prince

avec une femme qu'il aimoit, & qu'il avoit même épousée secrettement. Dunstan n'imita pas dans son exil la soumission du chevalier Romain ; &, pour revenir dans sa patrie, il eut recours à d'autres armes qu'aux prieres. On rapporte que l'abbé, qui avoit souvent des apparitions, & contre qui le démon avoit une furieuse haine, en partant pour son exil, entendit à ses côtés le démon qui rioit à gorge déployée. «Ton » triomphe sera court, lui dit Dunstan ; & » je reviendrai bientôt changer ta joie en » un véritable deuil.» En effet tous les moines d'Angleterre se liguerent contre le roi : ils le représenterent comme un Athée, un impie, le destructeur de la religion. Le peuple, simple & crédule, se laissa séduire par des moines imposteurs. Les séditions & les soulevemens devinrent universels. Edwi ne put y résister ; il se vit réduit à la dure nécessité de démembrer ses Etats, & de céder à son frere Edgar la souveraineté de la Mercie, jusqu'à ce qu'il lui succédât dans le reste du royaume. Edgar n'eut pas longtems à attendre ; son frere mourut de chagrin en 959.





EDGAR,
surnommé LE PACIFIQUE.

[959.]

IL signala le commencement de son règne par le rappel de Dunstan. L'archevêché de Cantorberi étant venu à vaquer, il le lui conféra. Dunstan se vit tout-à-coup le premier moine, le premier prélat, & le premier ministre d'Angleterre.

[960.]

A la sollicitation du nouvel archevêque, Edgar publia un édit par lequel il fut permis aux moines de rentrer dans les bénéfices, & dans les monasteres que leur avoit enlevés son frere. Il fut inexorable aux prieres & aux larmes de ceux que cette rigoureuse loi réduisoit à la misere; & quelque grand que fût le mécontentement, le ministre fit impitoyablement exécuter l'édit.

[961....]

Edgar étant allé se promener à un monastere de filles, situé à Wilton, il y vit une jeune pensionnaire, dont les charmes firent

impression sur son cœur. Il voulut avoir avec elle un entretien particulier, & ordonna qu'on la lui amenât. Cette jeune personne, redoutant la présence du roi, se couvrit la tête du voile d'une religieuse, dans l'espérance qu'il serviroit de sauve-garde à sa pudeur. Cette précaution devint fort inutile. Edgar plaisanta sur ce voile, & lui dit : » Vous êtes bientôt devenue religieuse. » Il se hâta d'écarter l'obstacle importun qui lui déroboit les charmes de la jeune pensionnaire : sa timidité, son embarras, sa résistance ne firent qu'irriter sa passion ; & pour satisfaire ses desirs, il employa jusqu'à la violence.

Dunstan fut instruit des premiers du crime d'Edgar : il vint trouver ce prince qui s'avança, à son ordinaire, en lui tendant la main pour le faire asseoir sur son thrône ; l'archevêque ne présenta point la sienne, & jettant sur le roi un regard terrible : « Vous » avez corrompu l'épouse du Créateur, lui » dit-il, & vous croyez appaiser par une ci» vilité l'ami de l'époux. » Edgar confondu & humilié se jetta aux pieds de l'archevêque, & se soumit à la pénitence qu'il voulut lui imposer. Pour expier son crime, Dunstan lui enjoignit de ne point porter sa couronne, pendant sept ans ; de fonder plusieurs monasteres de filles, pour rendre à Dieu

plusieurs vierges, au lieu d'une; de chasser des églises les clercs, qui menoient une vie peu réguliere, & de donner leurs places aux moines.

Le pays de Galles étoit désolé par un nombre prodigieux de loups qui descendoient des montagnes, enlevoient les troupeaux, & dévoroient les habitans. Edgar, voulant délivrer ses sujets de ce terrible fléau, exigea des Gallois trois cens têtes de loups, tous les ans, au lieu du tribut d'argent & de bétail, qu'ils avoient coutume de lui payer. Il fit aussi publier une amnistie générale pour toute sorte de crimes commis jusqu'alors, à condition que le criminel lui apporteroit, dans un tems précis, un certain nombre de langues de loup, réglé suivant la qualité du crime. En moins de trois ans, ils furent tous exterminés.

[969.]

Edgar convoque un concile général de toute l'Angleterre, & Dunstan y préside. L'objet de ce concile étoit de réformer les mœurs corrompues du clergé : on peut juger, par le discours que fit le roi lui-même, en pleine assemblée, quel étoit alors le dereglement des ecclésiastiques : « A » peine, dit Edgar, les clercs daignent-ils » assister aux vigiles; & ils semblent ve-

» nir à la Messe, plutôt pour y badiner &
» pour rire, que pour chanter. Je dirai ce
» qui fait pleurer les bons, & rire les mé-
» chans. Ils s'abandonnent aux débauches
» de la table & du lit; ensorte qu'on re-
» garde leurs maisons comme des lieux in-
» fâmes, & le rendez-vous des farceurs.
» C'est-là que l'on joue aux jeux de ha-
» zard, que l'on danse, que l'on chante &
» que l'on veille jusqu'à minuit, avec un
» bruit scandaleux. Voilà comment on em-
» ploie les patrimoines des rois, & des
» particuliers, qui se sont épuisés pour sou-
» lager les pauvres.

[970.]

Passant un jour par *Audover*, il logea chez un seigneur qui avoit une très-belle fille. Edgar ne l'eut pas plutôt vue, qu'il en devint éperdument amoureux. Traitant l'amour en roi, il ordonne aussi-tôt qu'on mene cette fille dans son lit: la mere allarmée veut sauver l'honneur de sa fille, & craint cependant d'irriter un roi fougueux dans ses desirs. Pour se tirer d'embarras, elle fait mettre une de ses filles de chambre dans le lit du prince, espérant qu'elle ne seroit pas reconnue dans l'obscurité. Au point du jour, cette fille voulut se retirer, afin que le prince ne s'apperçût pas de la tromperie; mais l'amoureux Ed-

gar fit tous ses efforts pour la retenir; de sorte qu'elle fut obligée de lui avouer la supercherie qu'on lui avoit faite. Edgar fut d'abord piqué de se voir ainsi joué; mais, après y avoir bien pensé, il pardonna tout. Il aima même cette fille, & la garda jusqu'à son mariage.

La renommée publioit par-tout la beauté d'Elfride, fille d'Ordang, comte de Devonshire: Edgar résolut de l'épouser, pourvu cependant qu'elle fût telle qu'on le disoit. Il envoya le comte Ethelwold, son favori pour s'assurer de la vérité. Ethelwod trouva Elfride si belle, qu'il en devint amoureux. Il commença par l'épouser secrettement. De retour auprès du prince, il lui assura qu'Elfride étoit d'une figure fort ordinaire, & bien au-dessous de sa réputation. Edgar, refroidi par ce portrait, n'y pensa plus. Le favori demanda, quelque tems après, la permission d'épouser Elfride, sous prétexte que les grands biens qu'elle devoit lui apporter en mariage, donneroient un nouveau lustre à sa fortune. Edgar y consentit, & Ethelwold épousa Elfride publiquement; mais il trouva toujours des prétextes, pour ne la point faire paroître à la cour. Cependant Edgar, qui entendoit toujours vanter la beauté d'Elfride, soupçonna la supercherie de son favori, & voulut s'en instruire par

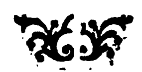
ses propres yeux. Ayant feint une partie de chasse aux environs de la maison d'Ethelwold, il lui dit que, la chasse finie, il vouloit aller se reposer chez lui, sans témoigner d'autre dessein. Ethelwold eût souhaité pouvoir éloigner sa femme; mais il n'eût pu le faire, sans rendre son absence suspecte. Il prévint du moins l'arrivée du roi dans sa maison, & recommanda fortement à sa femme de se montrer devant le prince, sans aucune parure, & dans l'éclat le moins propre à faire briller sa beauté; mais le desir de plaire, si naturel à toutes les femmes, ne permit pas à Elfride d'entrer exactement dans les vues de son époux. Elle parut aux yeux d'Edgar, revêtue de tous les ornemens qui pouvoient relever sa beauté naturelle. Le roi fut ébloui de tant de charmes, &, en même tems, indigné de la fourberie de son favori. Il dissimula pour lors son ressentiment; mais quelque tems après, il fit périr Ethelwold.

[975.]

Edgar étoit petit, mais d'une valeur à l'épreuve. Kennet, roi d'Ecosse, le railla un jour, dans un festin, sur la petitesse de sa taille : « Je m'étonne, dit-il, que tant » de milliers de braves gens obéissent à un » si petit homme. » Ce discours fut rap-

porté à Edgar qui dissimula son ressentiment, jusqu'à ce qu'il se fût mis en état de se venger d'une maniere noble & digne d'un roi. Le monarque Ecossois l'étant venu voir, Edgar lui proposa une partie de chasse, & le conduisit dans un bois, où un écuyer les attendoit avec deux épées d'une même longueur. Alors mettant pied à terre, & présentant ces deux épées au roi d'Ecosse, qui étoit aussi descendu de cheval : « Prenez-en une, lui dit-il, & voyons qui de » nous deux mérite mieux d'être roi. » Kennet, étonné & tremblant, ne lui répondit que par de profondes revérences qu'il lui faisoit en reculant : « Quoi ! vous refusez le » combat, lui dit Edgar ? & votre bravoure » ne fait du bruit qu'à table ? » Le roi d'Ecosse bégaya quelques mauvaises excuses. » Avouez donc, reprit Edgar, que, tout » petit que je suis, je mérite de commander aux Anglois, & à vous même ; & » sçachez que c'est par le courage, & non par » la taille, qu'il faut mesurer les rois.

Ce prince, qu'un auteur appelle *l'amour & les délices des Anglois*, mourut en 975, âgé de trente-trois ans.



EDOUARD II, *dit* LE MARTYR.

[975.]

EDGAR, en mourant, laissoit deux enfans nés de lits différens. Il avoit eu Edouard, avant de monter sur le thrône; & Ethelred étoit né depuis ce tems. On s'assembla pour décider auquel des deux la couronne appartenoit. Chaque prétendant avoit sa cabale. Elfride, reine douairiere, avoit formé un parti considérable en faveur de son fils. Il y avoit à craindre qu'il ne s'élevât une guerre civile, lorsque l'archevêque Dunstan, par un acte d'autorité, termina tout-à-coup le différend. Il prit par la main le jeune Edouard; le présenta à l'assemblée, & le sacra aussitôt, sans que personne osât s'y opposer. On regarda ce procédé comme une inspiration du ciel. Edouard, qui devoit la couronne au zèle de son ministre, le laissa gouverner avec un pouvoir aussi absolu qu'il l'avoit eu sous le règne précédent.

[976.]

Le clergé séculier fit de grands efforts pour rentrer dans les biens dont on l'avoit dépouillé pour en revêtir les moines. Dunstan employa toute son autorité

pour soutenir son ouvrage ; mais peut-être n'y eût-il pas réussi sans des miracles faits à point nommé. Dans un concile qui se tint sur cette affaire à Vinchester, & qui alloit condamner les moines, à la pluralité des voix, un crucifix, placé derriere l'archevêque Dunstan, répéta par trois fois ces paroles : « Dieu vous garde de révoquer vos décrets ; ce que vous avez fait en faveur des moines, est bien fait : vous feriez mal de le changer. » On cria au miracle, & l'assemblée fut rompue. Cette voix céleste venoit du fond d'une citerne où un homme étoit caché : par le moyen d'un tuyau fait exprès, les paroles de cet imposteur étoient conduites, de maniere qu'elles sembloient sortir de la bouche du crucifix.

« Dans une autre occasion, dit Rapin, où il s'agissoit de faire élire un doyen de l'église de Winchester, le peuple demandoit que cette dignité fût conférée à un prêtre séculier ; & Dunstan vouloit que le choix tombât sur un moine nommé *Elphégus*. L'apôtre S. André révéla tout-à-coup à Dunstan, en présence de tout le peuple, que le ciel demandoit le moine ; & sur le champ, il fut installé. »

L'affaire des moines fut encore agitée dans un synode tenu à Calne, dans la province de Wilt. Un évêque Ecossois

plaidoit la cauſe des eccléſiaſtiques, avec tant de force & d'éloquence, que les moines ſe croyoient perdus. Tout-à-coup le plancher de la chambre s'enfonça ; & la plûpart des eccléſiaſtiques furent accablés ſous les ruines, pendant que Dunſtan reſta ſeul ſur une poutre, où il voulut faire croire qu'il avoit été miraculeuſement conſervé. Le parti des moines ne manqua pas de relever cette circonſtance, & de parler de l'évènement comme d'un coup du ciel ; mais le clergé ſéculier accuſa hautement Dunſtan d'avoir concerté la chute du bâtiment. On en fut ſur-tout convaincu, lorſqu'on vint à faire réflexion que Dunſtan avoit fortement empêché le roi d'entrer dans l'aſſemblée, alléguant que les diſcours artificieux du clergé ſéculier pourroient faire une impreſſion dangereuſe ſur l'eſprit du jeune monarque, mais en effet, parce qu'il craignoit qu'il ne pérît ſous les ruines de la maiſon.

[978.]

La reine Elfride conſervoit une haine implacable contre Edouard, qui avoit été élevé ſur le thrône, à l'excluſion de ſon fils. Elle ne cherchoit que l'occaſion de ſe venger de cette injure ; elle ſe préſenta enfin. Edouard étant à la chaſſe, s'égara. Il apperçut un château, & on lui dit que

c'étoit

c'étoit celui d'Elfride. Il y entra pour prendre quelques rafraîchissemens. La reine, joyeuse de voir son ennemi se livrer entre ses mains, s'avança au-devant de lui, & lui fit accueil le plus gracieux en apparence. Le prince demanda un verre d'eau : on le lui apporta ; mais à peine l'eut-il approché de sa bouche, qu'un scélérat aposté par la reine, lui donna un coup de poignard dans le sein. Le roi se sentant blessé, jetta le verre, & put encore remonter à cheval. Il sortit même du château, perdant son sang, & se laissa emporter par son cheval qui couroit à toute bride ; mais, les forces lui manquant, il ne put se tenir dans les arçons : il tomba à la renverse ; &, son pied se trouvant pris dans les étriers, il fut traîné dans les bois, & déchiré par les cailloux & par les trones d'arbres. Il expira au milieu de ces tourmens. Cette mort douloureuse lui a sans doute fait donner le nom de *Martyr*. Pour dérober au peuple la vue d'un spectacle qui auroit pu l'émouvoir, Elfride fit enterrer secrettement le corps d'Edouard à Verham, dans le comté de Dorset ; & l'on dit qu'il se fit plusieurs miracles sur son tombeau.





ETHELRED II.

[979.]

CE prince, qui recueillit tout le fruit du crime de sa mere, n'en étoit point complice. Il témoigna même beaucoup de chagrin du meurtre de son frere. Elfride, indignée de s'entendre condamner par celui dont elle attendoit des remercimens, lui jetta à la tête une bougie qu'elle tenoit à la main. Le jeune prince en fut blessé; & ce coup fit une impression si profonde sur son imagination, qu'il ne pouvoit voir sans frayeur & sans émotion des flambeaux de cire. Le regret qu'il témoigna de la mort de son frere eût pu faire croire qu'il étoit doux & humain; on se seroit trompé. Ethelred se fit voir en tout digne de sa mere. Il étoit sans religion & sans mœurs, & se livroit aux plus honteuses débauches. Les historiens l'appellent un autre *Copronyme*, parce qu'il lui arriva sur les fonts de baptême le même accident qu'à l'empereur qui porta le premier ce surnom. Il fut violent & impétueux jusqu'à la brutalité, timide dans le malheur, insolent dans la prospérité. On lui donnoit com-

munément le surnom de *Mal-préparé*, parce qu'il se laissoit toujours surprendre par l'ennemi, & qu'il n'étoit jamais prêt, quand il falloit aller à la guerre. Sous son règne les Danois mirent l'Angleterre à feu & à sang.

[991.]

Swénon, roi de Danemarck, oblige Ethelred de faire avec lui un traité honteux, par lequel il étoit permis aux Danois de s'établir dans les endroits qui leur plairoient davantage, & d'y vivre indépendans. On ne peut exprimer avec quelle rigueur les Danois restés en Angleterre, en userent avec les Anglois. La frayeur qu'ils avoient inspirée à tout le royaume, étoit montée à un tel degré qu'on ne les nommoit plus que *lords Danes*, c'est-à-dire seigneurs Danois. *Lordane* est encore aujourd'hui le nom qu'on donne en Angleterre à tout fainéant riche, qui tranche du grand seigneur.

[1002.]

Les Danois vivoient en Angleterre, à l'ombre du traité, dans une sécurité profonde. Ethelred, pour s'en délivrer, conçut le dessein de les faire tous égorger dans un même jour. Le secret fut si bien gardé,

& les mesures si bien prises, que les Anglois, au jour assigné, se jetterent sur leurs ennemis qui ne se défioient de rien, & les massacrerent tous. Après avoir égorgé les hommes, on enterra les femmes toutes vivantes jusqu'à la ceinture ; & on lâcha sur elles des chiens affamés, qui les dévorerent. Ce massacre se fit le 13 de Novembre. Ethelred fit aussi couper la tête à une sœur de Swénon, qui avoit épousé un seigneur Anglois. Il paya cher sa perfidie. Swénon, enflammé de colere, entra à main armée en Angleterre, & laissa par-tout des marques éclatantes de sa vengeance. Ethelred, battu & trahi de tous côtés, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite. Il se retira auprès de Richard II, duc de Normandie, dont il avoit épousé la sœur ; & Swénon se fit proclamer roi d'Angleterre.



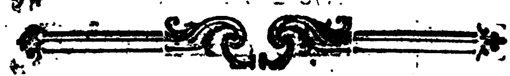


SWÉNON I, *Roi Danois.*

[1015.]

CE prince ne jouit pas long-tems du thrône qu'il avoit usurpé. On ignore le genre de sa mort. Quelques auteurs superstitieux racontent que Swénon, étant à Thetfort, où il célébroit une fête solemnelle, fut frappé d'un coup de couteau par une main invisible, & mourut de sa blessure trois jours après. Ils ajoûtent que le couteau fut reconnu pour être celui dont se servoit le roi Edmond, massacré en 870; & comme en ne vit point la main qui avoit frappé Swénon, ils jugent que le coup est parti du bras de S. Edmond, dont le roi Danois avoit profané le tombeau. Ce n'est pas faire grand honneur à S. Edmond, que de le supposer si vindicatif, & de le charger d'un assassinat.





ETHELRED II, *rétabli.*

[1015.]

CE prince, remonté sur le thrône, ne fut ni meilleur ni plus heureux. Canut, fils de Swénon, ralluma le feu de la guerre, & la fit avec autant de succès que son pere. Fatigué de tant de défaites, Ethelred se renferma dans son palais, sous prétexte de maladie. A force de contrefaire le malade, il le devint en effet, & mourut, l'année suivante, âgé de cinquante ans.



EDMOND II,

surnommé CÔTE-DE-FER, *à cause de sa force prodigieuse.*

[1016.]

DANS le même tems que les Anglois proclamoient Edmond fils d'Ethelred, Canut étoit pareillement proclamé par les Danois. Ces deux compétiteurs se disputerent vivement le thrône, & se livrerent cinq batailles consécutives.

Dans une de ces batailles, Edrich Stréon, beau-frere du roi Edmond, mais qui avoit passé du côté des Danois, se servit d'un stratagême qui pensa leur donner la victoire. Ayant apperçu dans la mêlée un simple soldat, nommé *Osmer*, qui ressembloit beaucoup au roi Edmond, il lui coupa la tête d'un coup de sabre; &, la montrant aux Anglois toute sanglante : « Voilà, leur cria-t-il, » la tête de votre roi! » Les soldats, découragés à ce spectacle, étoient sur le point de prendre la fuite; mais heureusement Edmond se trouva si près du lieu où la scène se passoit, qu'il entendit les cris redoublés de Stréon, qui couroit de rang en rang, tenant en main cette tête sanglante. Ce

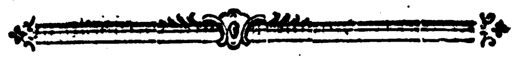
prince, fendant la presse, & levant la visiere de son casque : « Non, non, dit-il, » braves soldats, je ne suis pas mort ; re-» connoissez Edmond votre roi. »

La querelle des deux rois fut terminée par un combat singulier, fameux dans l'Histoire d'Angleterre. La petite isle d'Elney, que forme la Saverne près de Glocester, fut choisie pour le lieu du combat. Les armes défensives étoient le casque & le bouclier; les offensives, l'épée seulement. Ils passerent dans l'isle, n'ayant, pour toute suite, que deux pages. Les deux armées, rangées en bataille sur les deux rives de la Saverne, attendoient en silence quel seroit le roi que le sort des armes alloit leur donner. Les deux princes combattirent d'abord à cheval. Ils mirent ensuite pied à terre, & se mesurerent de plus près. Edmond l'emportoit sur son rival, par sa force prodigieuse, & par la grandeur de sa taille. Canut, plus agile, plus adroit & aussi brave que son ennemi, balançoit la victoire. On commença cependant enfin à s'appercevoir que le Danois perdoit du terrein : il le remarqua lui-même ; & n'ayant point de honte de proposer un accommodement, il baissa la pointe de son épée, & dit à Edmond : « Vaillant » prince, c'est assez combattu ; nous avons » également témoigné notre courage ; té-

» moignons également notre modération ;
» &, après avoir partagé le soleil & l'hon-
» neur de cette journée, partageons en-
» semble le royaume qui fait le sujet de
» notre différend. » Edmond y consentit avec joie. Les deux rivaux s'embrasserent, & le traité fut conclu aux acclamations des deux armées. Le nord de l'Angleterre fut cédé à Canut ; le sud demeura à Edmond.

[1017.]

On ignore précisément de quel genre de mort Edmond mourut. Voici ce qu'en dit un ancien auteur : « Il y en a finale-
» ment, qui, fondés sur un bruit non du tout
» incertain, ont dit qu'Edrich-Stréon fut
» l'auteur du coup, soit qu'il le fît de sa
» propre main, ou, comme il y a plus d'ap-
» parence, qu'il corrompît si bien les deux
» gentilshommes de chambre, dont Ed-
» mond s'étoit servi toute sa vie, qu'allé-
» chés de ses promesses & récompenses, ils
» fourrerent malheureusement un croc de
» fer dedans le derriere de leur maître &
» seigneur, ainsi qu'il vacquoit aux néces-
» sités & purgations naturelles de son
» corps ; quoi fait, en porterent la tête au-
» dit Edrich, qui fut, au même tems, saluer
» Canut, roi de toute l'Angleterre.



CANUT I, *surnommé* LE GRAND.

[1018.]

LA mort d'Edmond rendit ce prince maître de toute l'Angleterre. Stréon, qui l'avoit assassiné, osa demander publiquement le prix d'un tel service. Canut, indigné de l'insolence de ce traître, lui fit trancher la tête ; &, comme il lui avoit promis autrefois de l'élever au-dessus de tous les seigneurs Anglois, il fit mettre sa tête sur le lieu le plus élevé de la ville de Londres.

[1019.]

Canut marche contre les Vandales, qui vouloient envahir le Danemarck. Son expédition fut si heureuse & si prompte, qu'on peut dire qu'il vint, vit & vainquit. Lorsqu'il arriva, les ennemis étoient déja dans le royaume ; mais ils n'avoient pas encore fait de grands progrès. Il alla droit à eux ; plaça son camp vis-à-vis du leur, & prit la résolution de les attaquer dès le lendemain matin. Le comte Godwin, Anglois d'origine, commandoit les troupes Angloises, & étoit le premier des lieutenans-gé-

néraux. Il avoit assisté au conseil où le combat avoit été résolu pour le lendemain, au lever du soleil; mais, voulant avoir seul toute la gloire de cette attaque, il conçut un dessein hardi, justifié par le succès. Après avoir exhorté ceux de sa nation à le suivre, il se met à leur tête; sort du camp au milieu de la nuit, dans le tems que les ennemis étoient plongés dans un profond sommeil : il entre dans leurs lignes, & commence à faire main-basse sur les premiers qu'il rencontre. L'allarme se répand parmi les barbares; la plûpart prennent la fuite à demi armés. Le petit nombre de ceux qui veulent résister, est bientôt taillé en piécés. Le vainqueur, las de tuer & de faire des prisonniers, entra dans les tentes, & les pilla. Il voulut demeurer sur le champ de bataille, & y attendre les Danois, pour avoir le plaisir de leur montrer leurs ennemis égorgés. Dès que le jour parut, Canut fit arborer le signal du combat; mais voyant le camp des Anglois vuide, il crut qu'il étoit trahi, & que Godwin étoit passé du côté des Vandales. Quelle fut sa joie & sa surprise, lorsque, s'avançant en ordre de bataille auprès des lignes des ennemis, il vit les corps des Vandales étendus sur le champ de bataille, & les Anglois victorieux qui l'attendoient! Ce ne furent, dans toute l'armée, qu'accla-

mations & cris de joie. Canut combla d'éloges le général Godwin, & le créa comte de Kent. Cet exploit est le premier qui fit connoître le mérite de Godwin, qui joua depuis un si grand rôle.

[1025.]

Les moines viennent à bout de s'emparer de l'esprit de ce fier conquérant, & lui font déposer son orgueil à leurs pieds. Ils tournent à leur profit ses immenses richesses. Pour expier le crime de son usurpation, Canut rétablit d'anciens monasteres, & en fonde de nouveaux. Il va visiter les tombeaux des saints Apôtres à Rome, bâtit & dote avec une magnificence royale l'église & l'abbaye de S. Edmond-Bury. Les moines, contens de ses libéralités, le dispenserent de restituer aux enfans d'Edmond le royaume de Wessex, qui leur appartenoit.

[1032.]

Canut se promenant un jour sur le rivage de la mer, accompagné d'un grand nombre de courtisans, quelques flatteurs firent tomber le discours sur les exploits de ce prince. Il fut comparé aux plus grands conquérans; & un de ces vils adulateurs, voulant enchérir sur les autres, le nomma

le Seigneur de la terre & de la mer. Le roi ne répondit rien ; mais, ayant fait étendre son manteau sur le sable, il s'assit dessus. La mer montoit alors, & elle eut bientôt gagné l'endroit où le roi étoit assis. Ce prince, voyant venir la vague, ne quitta point sa place, & lui dit seulement : « Retourne en arrière ; je te défends d'approcher de moi. » La vague, malgré la défense de son prétendu maître, se répandit avec violence & couvrit une partie du manteau du roi. Il se leva alors ; & regardant le flatteur avec mépris : « Vous voyez, » lui dit-il, que je suis le seigneur de la » mer !

[1036.]

Ce prince, après avoir dompté ses ennemis, songeoit à faire le bonheur de ses sujets, lorsque la mort le surprit. L'histoire lui donne le titre de *Grand*, quoiqu'il ne se soit élevé que par la voie de la violence & du pillage. Harald, le second de ses fils, lui succéda.





HARALD I.

[1036.]

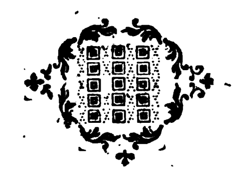
CE prince est le troisieme roi Danois, qui régna sur Angleterre. Il fut surnommé *Pied-de-lievre*, à cause de son agilité à la course.

[1037.]

Emme, femme de Canut le Grand, conçut le dessein de placer sur le thrône un des fils qu'elle avoit eus d'Ethelred II, son premier mari. Pour y parvenir plus sûrement, elle feignit de se jetter toute entière dans la dévotion, & de ne prendre aucune part aux affaires. Lorsqu'elle crut avoir banni de l'esprit d'Harald l'ombre même de la défiance, elle lui demanda la permission de faire venir auprès d'elle ses deux fils, Alfred & Edouard, qui étoient à la cour de Richard II, duc de Normandie, leur aïeul ; & l'obtint facilement. Le comte Godwin soupçonna les intentions d'Emme ; & les recherches qu'il fit confirmerent ses soupçons. Il les communiqua à Harald, qui, de l'avis de son mi-

nistre, invita Alfred & Edouard à venir à sa cour. Cette invitation embarrassa extrêmement Emme, qui, pour ne pas livrer à la fois ses deux fils à leur ennemi, n'envoya qu'Alfred, & retint Edouard, sous quelque prétexte. Godwin alla lui-même au-devant d'Alfred ; & l'ayant fait entrer dans le château de Guilfort, comme pour s'y rafraîchir, il le fit arrêter, & conduire à Ely, où, après lui avoir crevé les yeux, on le renferma dans un monastere. Peu de jours après, Godwin le fit empoisonner. Edouard se retira promptement en Normandie, & sa mere Emme en Flandres.

Harald mourut en 1039, après avoir régné sans gloire, pendant trois ans.





CANUT II, *ou* HARDI-CANUT, *quatrieme Roi Danois.*

[1039.]

CE prince ſignala les commencemens de ſon règne par l'action la plus indigne. Il fit exhumer & jetter dans la Tamiſe le corps de ſon frere Harald, qu'il avoit toujours haï mortellement. Ce cadavre ayant été repêché, des Danois le porterent ſécrettement à Londres, & l'enterrerent dans un cimetière particulier. On prétend que Canut le fit déterrer, & jetter une ſeconde fois dans la riviere, d'où de fideles ſujets le retirerent encore, & l'inhumerent à Weſtminſter.

[1041.]

Le comte Godwin ayant été accuſé d'avoir fait périr le prince Alfred, le roi le fit citer à comparoître en jugement; mais Godwin, qui connoiſſoit l'avarice du roi, fit précéder ſa juſtification d'un préſent conſidérable. Il conſiſtoit dans une galere, dont l'éperon étoit tout doré, équipé de quatre-vingt ſoldats qui avoient chacun un bracelet d'or, peſant ſeize onces, des morions &

& des épées dorées, un cimeterre Danois, orné d'or & d'argent, sur l'épaule gauche, & une lance semblable dans la main droite. Tout ce qui étoit dans la galere, étoit d'une propreté & d'une magnificence pareille. En faveur d'un si riche présent, le comte fut reçu à se purger par serment qu'il n'avoit eu aucune part à la mort du prince Alfred, & fut renvoyé absous.

Ce méchant prince ne régna que deux ans, & mourut en 1041. C'est le dernier de la race de Swénon, qui ait régné en Angleterre.





EDOUARD III, *dit* LE CONFESSEUR.

[1041.]

CE prince étoit fils d'Emme de Normandie; & frere d'Alfred mis à mort par Godwin. L'Angleterre qui gémissoit depuis quarante-quatre ans sous le joug des Danois, vit avec plaisir la race des rois Saxons remonter sur le thrône, dans la personne d'Edouard.

[1042.]

Ce prince conservoit une haine secrette contre Emme de Normandie sa mere.* Il la depouilla de tous ses biens, & ne lui laissa qu'une pension médiocre. Il poussa plus loin encore le ressentiment. Il l'accusa d'avoir eu un commerce scandaleux avec

* Emme, en épousant Canut le Grand, ennemi mortel d'Ethelred II, son premier mari, avoit consenti à l'exhérédation des enfans qu'elle avoit eus de lui, en faveur de ceux qu'elle pouvoit avoir de son second mariage. Elle n'avoit pas donné en cela une grande preuve de tendresse à Edouard, ni à son frere. Il est vrai que, dans la suite, elle voulut mettre un des deux sur le thrône.

Alwin, évêque de Winchester; &, sur cette accusation, il lui fit subir l'épreuve de l'Ordéal, qui consistoit à passer, les yeux bandés, & pieds nuds, par-dessus neuf socs de charrue rougis au feu. Emme sortit de cette épreuve sans aucun mal. Elle vécut dix ans à Winchester, dans une espece de prison, & réduite à la derniere misere.

[1043.]

Godwin, après avoir fait périr Alfred, osa proposer sa fille en mariage à Edouard. Ce prince foible n'eut pas la force de refuser l'alliance du meurtrier de son frere; mais il se vengea de l'espece de violence qu'on lui faisoit, sur l'innocente Edithe. Cette jeune dame méritoit un pere plus vertueux & un meilleur époux. On a exprimé dans ce vers le malheur de sa naissance, & la grandeur de son mérite :

Gignit spina rosam; genuit Godwinus Editham.

« La vertueuse Edithe est née du perfide » Godwin, comme la rose naît de l'épine. »

Edouard, ou par dévotion, ou par impuissance, ou par aversion, n'approcha jamais de son épouse, quoiqu'elle fût jeune & belle, & s'obstina à vivre dans le célibat. Il poussa même l'injustice jusqu'à renfer-

mer Edithe dans un monastere, après l'avoir dépouillée de ses bijoux.

[1052.]

Guillaume, duc de Normandie, arrive à la cour d'Angleterre. Il étoit parent d'Edouard, du côté d'Emme de Normandie, sa mere. Il avoit donné à ce prince un asyle dans sa cour, contre les poursuites d'Harald I. Il fut reçu d'Edouard, avec tous les honneurs & les égards qu'il méritoit. Le roi d'Angleterre poussa même si loin sa reconnoissance, qu'il déclara au duc qu'il le choisissoit pour son héritier. Ce fait, s'il est véritable, comme Guillaume le prétendit, servit de prétexte à la révolution qui soumit l'Angleterre aux Normands. Il est bien singulier qu'un prince, qui se privoit du plaisir d'avoir des enfans légitimes, par un scrupule bizarre, choisit pour son successeur un bâtard.

[1053.]

Edouard étant à table, Harald, fils du comte Godwin, qui lui servoit d'échanson, s'avança pour lui donner à boire; mais un des pieds lui manqua, & peu s'en fallut qu'il ne tombât avec la coupe & le vin: « Toutefois, par l'aide & prompt se» cours de l'autre pied, il se retint & ga» rantit de la chute, & n'en répandit pas

» même une seule goutte. De quoi son pere » assis pour lors à la table avec le roi, s'é- » tant apperçu: Maintenant, dit-il, le frere » a secouru son frere au besoin; parole » qui, bien que dite en riant, émeut néan- » moins, & troubla tellement Edouard, que, » se ressouvenant, à l'heure, de la mort de son » frere Alfred, il tourna la vue devers God- » win, & lui dit: Ainsi me seroit aujour- » d'hui mon frere en aide, si tu ne l'eusses » privé de la vie... Le comte, pour se justi- » fier s'écria vivement: S'il est vrai que je » sois coupable de la mort du prince votre » frere, que ce morceau que je vais avaler, » me serve de poison. Cela dit, le pre- » mier morceau qu'il mit en la bouche, ne » put jamais passer, ains l'étrangla sur le » champ. » Ainsi périt un des plus grands hommes que l'Angleterre eut produits jusqu'alors.

[1054.]

Siward, comte ou duc de Northumbrie, remporta une fameuse victoire sur Machbet, roi d'Ecosse; mais elle lui coûta cher. Son fils fut tué dans le combat. Lorsqu'on vint lui apprendre cette triste nouvelle, Siward demanda tranquillement s'il avoit reçu le coup mortel par-devant ou par derriere. Ayant appris qu'il l'avoit reçu dans l'estomac. « C'est ainsi, répondit-il, que

» je desirois qu'il mourût ; & c'est ainsi que
» je desire mourir moi-même. »

[1055.]

Ce guerrier, se sentant attaqué d'une maladie dangereuse, & voyant que sa mort approchoit, crut qu'il étoit indigne de son courage de mourir dans un lit. Il commanda à ses gens de l'armer de toutes piéces, & de le mettre dans un fauteuil. C'est là qu'il mourut l'épée nue à la main, défiant la mort, en rodomont plutôt qu'en héros.

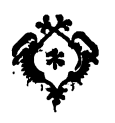
[1058.]

Godive, femme du duc de Mercie, prouva par un acte bien singulier, l'amour qu'elle avoit pour son pays. Le duc, son époux, avoit mis un impôt accablant sur les habitans de Coventri. Elle le sollicita de le lever. Le duc, homme bizarre, ne lui accorda sa demande, qu'à condition qu'elle traverseroit nue toute la ville. Godive se soumit à ce caprice ; & ayant fait défendre aux habitans de la regarder, sous peine de mort, elle monta à cheval, & passa dans toutes les rues de la ville, sans autre voile que ses grands cheveux. Un homme, poussé par la curiosité, entr'ouvrit une fenêtre ; mais il fut mis à mort aussi-

tôt ; & en mémoire de cet événement, on a conservé dans cette ville, au même endroit, une espece de statue dans l'attitude d'une personne qui regarde.

[1065.]

Edouard acheve la superbe église de Westminster. Il avoit entrepris cet ouvrage par un indult du souverain pontife, qui avoit commué en cette dépense le vœu que ce prince avoit fait d'aller chercher les indulgences à Rome. Il célèbre la dédicace de cette nouvelle église, avec une magnificence extraordinaire, & meurt quelque tems après. En lui s'éteint la race d'Egbert le Grand, qui s'étoit maintenue sur le thrône, pendant deux cens soixante-cinq ans, y compris les quarante-quatre du règne ou plutôt de l'usurpation des Danois.





HARALD II.

[1066.]

CE prince, fils du comte Godwin, & beau-frere d'Edouard, est proclamé roi par les Anglois. Guillaume s'apprête à soutenir le choix qu'il prétend qu'Edouard a fait de lui. Il envoie des députés à Alexandre II, pour lui offrir de rendre le royaume d'Angleterre tributaire du siege apostolique. Alexandre accepte cette offre; &, sans chercher d'autre preuve du droit de Guillaume, il lui donne un étendard béni, un cheveu de S. Pierre, & une bulle d'excommunication contre quiconque s'opposeroit à son entreprise. Guillaume part muni de ces armes spirituelles.

La fameuse bataille de Hastings décida du sort de l'Angleterre. En voici la description, d'après Mathieu Paris. « Les Anglois » avoient passé toute la nuit à se réjouir & à » boire; dès la pointe du jour, encore fumans de débauche, ils marchent avec ardeur à l'ennemi. Les fantassins tous armés » de hâches, & serrés les uns contre les » autres, unissent leurs boucliers, & en » forment un mur impénétrable. Les Nor-

» mands, qui s'étoient occupés toute la
» nuit à confesser leurs péchés, après s'ê-
» tre nourris, le matin, du pain des
» forts, (c'est un moine qui parle,) atten-
» doient l'ennemi d'un air assuré. Guillaume
» demande ses armes: on les lui apporta;
» mais l'empressement de ses officiers occa-
» sionna quelques changemens dans les pié-
» ces de son armure qu'ils placerent à con-
» tre-sens. Le duc, riant de leur méprise, dit
» à haute voix : J'accepte l'augure; voilà
» qui m'annonce, que mon duché va se chan-
» ger en royaume... Il fait ensuite chanter
» la chanson de Rolland, pour animer ses
» soldats, & les mène au combat. On se bat-
» tit, de part & d'autre, avec un courage égal,
» pendant la plus grande partie du jour, sans
» que la victoire panchât d'aucun côté.
» Guillaume alors fait prendre la fuite à ses
» troupes. Les Anglois, se croyant vain-
» queurs, se débandent pour poursuivre les
» fuyards. Alors les Normands font volte-
» face, & font à leur tour reculer les An-
» glois. Ceux-ci se retranchent sur une col-
» line. Les Normands veulent y monter;
» mais ils sont répoussés. Tant qu'Harald fut
» vivant, les Anglois se soutinrent dans ce
» poste. Ce prince remplit, dans cette jour-
» née, tous les devoirs d'un soldat & capi-
» taine. Il renversoit tout ce qui se présen-
» toit devant lui. Guillaume, de son côté,

» payoit de ſa perſonne. Il eut trois che-
» vaux tués ſous lui. Enfin Harald, atteint
» d'un coup de flèche à la tête, tomba mort.
» Un ſoldat, le voyant étendu ſur le champ
» de bataille, lui coupa la cuiſſe. Guillaume,
» indigné de cette action, chaſſa ce ſoldat
» de l'armée. Les Anglois, après la mort de
» leur roi, prirent la fuite.





GUILLAUME I, *surnommé* LE CONQUÉRANT.

[1066.]

UNE seule victoire met ce prince en possession de l'Angleterre. Aussi-tôt après la journée de Hastings, il est proclamé roi par les Anglois. Sa mere avoit autrefois prédit sa future grandeur. Voici ce qu'en disent les historiens.

Robert dit *le Diable*, duc de Normandie, étant un jour à la fenêtre, vit danser dans la rue la fille d'un pelletier de Falaise, nommé *Harlotte*, (ce nom signifie en anglois *fille de joie.*) Le duc trouva cette fille jolie, & la fit appeller. «La nuit venue qu'elle devoit coucher avec Robert, » elle lui fut menée jusqu'en sa chambre ; » & quand elle se fut dépouillée de ses habits, elle entra dans le lit avec sa chemise : puis sentant que le duc, qui s'étoit couché le premier, vouloit approcher » d'elle, la prit par le collet, & la fendit » toute au long. Quoi reconnu par le duc, » il lui demande pour quel sujet elle fait » cela, & qu'elle ne la depouille par-dessus la tête ? Elle répondit gaillardement

» & promptement, que ce n'étoit pas chose
» honnête, que ce qui touchoit à ses pieds
» & jambes passât par-devant son visage.
» Quand il eut satisfait à son amour, elle
» s'endormit & tressaillit incontinent après,
» avec un grand soupir. De quoi lui ayant
» demandé la cause ?.. Monseigneur, dit-elle,
» j'ai songé que de mon corps issoit un ar-
» bre, lequel étendoit ses rameaux si grands
» & si hauts vers le ciel, qu'il ombrageoit
» toute la Normandie. Etant parvenue au
» terme de l'enfantement, elle accoucha
» heureusement d'un fils qui fut nommé
» *Guillaume*. Aussi-tôt que la sage-femme
» l'eut reçu, il fut mis sur un peu de paille
» blanche, sans langes ni drapeaux. Il com-
» mença alors de pétiller & tirer à lui la
» paille avec les mains, tant qu'enfin il
» en eut les poings & les bras pleins. Quoi
» voyant la sage-femme : Par ma foi, dit-
» elle, cet enfant commence bien jeune
» à acquérir & à amasser. »

Avant la conquête de l'Angleterre, Guillaume s'étant emparé d'Alençon, fit couper les pieds & les mains à trente-deux hommes de la ville qui, par dérision, avoient battu des peaux en sa présence, pour lui reprocher que sa mere étoit fille d'un pelletier.

L'Annaliste anglois remarque que, le jour de Noël, qui fut celui du sacre du

roi, devint le premier jour de l'année pour les historiens, quoique dans toutes les affaires civiles, on retînt l'ancienne façon de compter, qui commençoit l'année au 25 de Mars. Ainsi, dit Larrey, les annales angloises, firent en l'honneur de Guillaume, plus que les Romaines n'avoient fait en l'honneur de Jules & d'Auguste. Ces dernieres ne firent que donner les noms de ces deux Césars à deux mois de l'année : les Anglois, changeant le cours de l'année toute entiere, la firent rouler désormais avec le jour du sacre de leur monarque.

[1067.]

Pour conserver la mémoire de la bataille de Hastings, Guillaume fonde une église avec une abbaye au lieu même où Harald avoit été tué. Il dédia l'église à S. Martin, & nomma l'abbaye du nom de *la bataille*. Ce monastere eut le privilége de servir d'asyle & de franchise à quelque scélérat que ce pût être.

[1068.]

Guillaume, pour récompenser les seigneurs Normands, qui l'avoient suivi dans sa conquête, leur avoit distribué les terres & les héritages des seigneurs Anglois. Ils s'étoient tous laissés dépouiller sans résistance. Un seul, nommé *Hévérard*, osa

répouſſer cette injuſtice. Il étoit réfugié en Flandres, lorſqu'il apprit la révolution arrivée en Angleterre, & la diſtribution de ſes héritages, faite entre les ſeigneurs Normands. Il paſſe auſſi-tôt la mer avec ſa femme & ſes enfans; va trouver ſon oncle, abbé de Péterborough; en reçoit l'ordre de chevalerie; &, marchant avec ſa famille & ſes domeſtiques contre ceux qui poſſédoient le domaine de ſes peres, il les en chaſſe, & y rentre, l'épée à la main. Guillaume mépriſa ou diſſimula cette injure.

De tous les ſeigneurs qui avoient ſecouru Guillaume dans ſon expédition, Baudouin, comte de Flandres, fut le ſeul qui n'eut point de part à ſes libéralités : Guillaume étoit irrité contre lui, parce qu'il avoit donné un aſyle dans ſes Etats aux Anglois mécontens & transfuges. Le comte lui écrivit pour lui rappeller la promeſſe qu'il lui avoit faite de lui faire part de ſa conquête, & pour lui demander en quel endroit du royaume il lui avoit aſſigné la portion qui devoit lui revenir, ſuivant leur traité. Guillaume joignant la raillerie au refus, lui répondit par ces deux lignes : « Je vous ai marqué pour votre » part de la conquête d'Angleterre ce que » vous trouverez écrit dans ce papier. » C'étoit une grande feuille où il n'y avoit

d'écrit que ces paroles ; tout le reste étoit du papier blanc.

[1069.]

Pour prévenir les effets du mécontentement des Anglois, Guillaume leur défend d'avoir chez eux aucunes armes. Il ordonne, en outre, que personne n'ait de la lumiere après huit heures du soir. Une cloche, à cette heure, sonnoit pour avertir d'éteindre les lumieres, & de couvrir le feu. On punissoit sévérement ceux qui négligeoient de le faire. Cette cloche fut appellée *le couvre-feu.*

[1070.]

Le clergé se croyoit à l'abri des vexations du roi. Les rois Saxons avoient pris toutes les précautions possibles pour rendre inviolables les biens & les priviléges des églises & des monasteres. Guillaume les mit cependant à contribution. Il logea ses troupes dans les couvens, & obligea les moines à les entretenir, ayant auprès d'eux des espions qui lui rendoient compte de leur conduite. Tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans les monasteres fut enlevé, sous prétexte que ces trésors appartenoient à des sujets rebelles, qui les avoient cachés dans ces maisons. Les châsses des

ſaints & les vaſes ſacrés ne furent pas même épargnés.

[1071.]

Turſtan, abbé du monaſtere de l'iſle d'Ely, donne aſyle aux mécontens. Guillaume, pour s'en venger, s'empare des terres hors de l'iſle, appartenant aux moines, & dont ils tiroient leurs principaux revenus. Les moines crient. Turſtan, pour recouvrer les terres enlevées par Guillaume, eſt obligé de lui remettre l'iſle. Guillaume fait payer aux moines mille marcs d'argent; & comme il ſe trouva qu'il manquoit quatre ſols à la ſomme, il les oblige à en donner mille autres, & loge dans leur couvent quarante cavaliers.

[1073.]

Le pape Grégoire VII envoie ſommer Guillaume de lui payer tribut, en vertu de la promeſſe qu'il avoit faite à Alexandre II, n'étant encore que duc de Normandie. Guillaume répond fièrement qu'il ne tient ſon royaume que de Dieu, & de ſon épée; & pour mieux faire voir la fermeté de ſa réſolution, il défend à ſes ſujets de reconnoître d'autre pape que celui pour lequel il ſe déclaroit. L'empereur Henri IV avoit fait dépoſer Grégoire dans un concile, & lui avoit donné un ſucceſſeur. Grégoire, qui

qui avoit besoin de l'amitié du roi d'Angleterre, en resta là.

[1077.]

Robert, fils aîné de Guillaume, se souleve contre son pere, & entre en armes dans la Normandie. Guillaume marche contre son fils. Ce jeune prince n'est point effrayé de l'arrivée de son pere, & se soutient contre lui, avec avantage. Dans une embuscade où Guillaume combattoit avec une valeur extraordinaire, Robert l'attaque sans le connoître; le blesse au bras, & le terrasse d'un coup de lance. Il est prêt à le tuer, lorsqu'il reconnoît son pere. La nature alors se fait entendre. Il jette ses armes, & se soumet à la discrétion de Guillaume.

[1078.]

Le roi fait bâtir la tour de Londres, pour y garder les thrésors de la couronne, & y renfermer les prisonniers d'Etat. Quelques-uns ont cru que ce bâtiment étoit l'ouvrage de Jules-César.

Au rapport d'Ingulphe, auteur contemporain, Guillaume fit enrégistrer toutes les terres & possessions des habitans de l'Angleterre, « & ne laissa pas un seul petit » champ, dont il ne sçût la valeur, & le » maître; aucun lac ni lieu qu'il ne fît » écrire sur son rôle, & des revenus des-

» quels il ne prît connoissance, suivant la » certitude & foi de ceux lesquels il élut par » chacune province, afin de décrire leurs » propres territoires. Ce rôle fut appellé » *le livre censier de Guillaume ; les mémoi-* » *res & papiers terriers de l'Angleterre.* » Guillaume s'en servit pour mettre des impositions sur les différens biens des Anglois ; & à peine leur laissa-t-il de quoi vivre. Pour lui, sans compter le casuel, il avoit quatre cens mille livres sterling de revenu fixe, somme immense dans ce tems là, & une armée de soixante mille hommes, bien entretenue, sans qu'il lui en coûtât rien.

[1079.]

La chasse étoit une des passions dominantes de ce prince. Il ordonna qu'on crevât les yeux à quiconque prendroit un cerf ou un chevreuil sans permission ; & cette loi fut observée avec rigueur.

Dans la province de Hant, dans un espace de plus de trente milles de circuit, il fit abatre toutes les maisons & les églises, pour en faire une forêt qu'il remplit de bêtes fauves ; & il ne dédommagea aucun des particuliers, dont il prenoit les terres ou dont il détruisoit les maisons. Ce pays, qui portoit le nom d'*Itène*, s'appella depuis *la nouvelle forêt.*

[1080.]

Un amour aveugle pour la Normandie,

lui fit entreprendre d'abolir la langue Angloise, & d'y substituer le Normand. Il publia ses loix dans cette langue, & fonda des écoles pour l'enseigner à la jeunesse; mais les Anglois ne voulurent jamais l'adopter. De l'Anglois & du Normand il se forma une troisieme langue, qui devint probablement la vulgaire. Cependant, jusqu'à Edouard III, on se servit toujours, dans les actes publics, de la langue Normande.

[1081.]

Ingulphe, abbé de Croyland, étoit en procès avec un gentilhomme Normand, appelle *Talboys*, pour une terre de l'abbaye, où le Normand avoit établi des moines de sa nation. Le droit de l'abbé étoit incontestable; mais il étoit Anglois, & son adversaire Normand. Cette raison régla la décision de Guillaume, qui adjugea la terre à Talboys.

[1082.]

Odon, évêque de Bayeux, & frere utérin de Guillaume, avoit en peu d'années, amassé des trésors immenses. Il se crut assez riche pour acheter la papauté. Dans ce dessein, il acquit un hôtel magnifique à Rome, & résolut d'y transporter toutes ses richesses & de l'aller habiter. Guillaume fut instruit de son projet; & au

moment qu'il étoit prêt à s'embarquer il le fit arrêter & mettre en prison. En vain Odon réclama les droits de sa dignité; Guillaume répondit qu'il le faisoit arrêter, non comme évêque, mais comme comte de Kent.

[1086.]

Guillaume confère l'ordre de chevalerie au prince Henri, le dernier de ses fils. Sous les rois Saxons, les ecclésiastiques avoient seuls le droit d'armer les chevaliers; & cette cérémonie, toute militaire en elle-même, étoit accompagnée de plusieurs pratiques de dévotion, plus convenables à un religieux qu'à un guerrier. La veille de son installation, le chevalier passoit le jour & la nuit en jeûnes & en oraisons. Le lendemain matin, il communioit, ayant l'épée pendue au col. Il la posoit ensuite sur l'autel; & en la reprenant des mains du prêtre, il faisoit serment de défendre l'église, la patrie, les veuves & les orphelins, & de purger le pays des brigands & meurtriers. Guillaume abolit ces cérémonies, & s'attribua le premier le droit de conférer l'ordre de chevalerie.

Cette année fut fatale à l'Angleterre. Tous les fléaux semblerent se réunir contre ce royaume. On y vit une nouveau déluge. La pluie y tomba si long-tems, & en

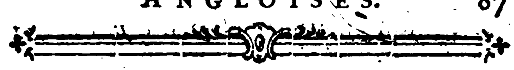
ſi grande abondance, que les vallées, les plaines & les villages en furent inondés. Quelques montagnes même furent entièrement couvertes. La peſte & la famine ſuccéderent à cette inondation. Enfin le feu conſuma pluſieurs villes. La moitié de Londres fut brûlée; & la magnifique égliſe de S. Paul fut réduite en cendres.

[1087.]

Guillaume gardoit le lit depuis quelque tems, & faiſoit des remèdes pour ſe délivrer d'un embonpoint très-incommode. Philippe I, roi de France, demanda : « Quand » donc ce gros homme relevera-t-il de cou- » che ? » Le roi d'Angleterre fut ſi piqué de cette plaiſanterie, qu'il fit dire à Philippe que, dès qu'il ſeroit relevé, il iroit offrir à l'égliſe de Notre-Dame de Paris dix mille lances, au lieu de cierges. Il part auſſi-tôt, malgré les chaleurs de la ſaiſon, (on étoit alors au mois d'Août,) ravage & détruit tout ſur ſon paſſage; brûle la ville de Mantes, & l'égliſe même de Notre-Dame, avec deux religieuſes, qui, dans un ſi grand péril, n'avoient pas voulu abandonner leur couvent. Mais, tandis qu'il contemple avec plaiſir les effets de ſa rage, l'activité du feu dont il s'approcha de trop près, jointe aux ardeurs de la canicule, lui brûle le ſang, & lui cauſe une fiévre violente. Au même

tems ; son cheval, traversant un fossé, lui donne une telle secousse, que la fiévre en augmente aussitôt. Il mourut à Rouen, le 9 de Septembre, âgé de soixante-onze ans.

Son corps fut porté à Caën, pour y être inhumé dans l'église du monastere de saint Etienne, qu'il avoit fait bâtir. Comme le convoi entroit dans la ville, le feu prit à quelques maisons : chacun courut pour l'éteindre ; & les religieux de S. Etienne resterent seuls, pour conduire le corps de leur fondateur. Au moment qu'on alloit l'inhumer, un bourgeois de Caën, nommé *Ascelin*, s'écria : « La place où vous vous disposez d'enterrer ce corps m'appartient. » Le roi, étant encore duc, l'a enlevée à mon » pere Arthur, par la violence, pour y bâtir » ce monastere. C'est pourquoi, je la ré» clame, & je m'oppose à ce que l'usurpa» teur y soit inhumé. » On vérifia le fait, & on donna soixante sols à Ascelin, pour le lieu de la sépulture, avec promesse de le dédommager du reste de la terre qu'on avoit usurpée à son pere. Quand on voulut mettre le corps en terre, la fosse se trouva trop petite. On y enfonça par force le cercueil : il se rompit ; le cadavre creva ; & l'infection fit déserter tous ceux qui assistoient aux obséques.



GUILLAUME II, *dit* LE ROUX.
second fils de GUILLAUME *I.*

[1090.]

HENRI, le plus jeune des fils du dernier roi, s'empare du mont S. Michel, place forte appartenant à Robert son frere aîné, duc de Normandie. Robert prie Guillaume de l'aider à la recouvrer. Le roi d'Angleterre, quoiqu'il n'eût aucun intérêt dans cette affaire, accompagne son frere à ce siége; mais il y court risque de la vie. Etant allé attaquer deux cavaliers sortis de la place, son cheval est tué; & il se trouve embarrassé dessous sans pouvoir se relever. Un des cavaliers étoit prêt à le tuer; mais il l'arrête, en criant: « Je suis le roi d'Angleterre. » A ce cri, le chevalier baisse la pointe de son épée; s'approche du roi, avec respect, & lui aide à se relever. On présente à Guillaume un cheval frais, sur lequel il monte aussi-tôt. Ce prince, faisant réflexion sur l'action du chevalier, lui dit: « Je souhaite, » avant de me retirer, de connoître le vail- » lant chevalier qui m'a porté par terre. » Le chevalier ôta son casque, & se nomma, en priant le roi d'excuser sa témérité: « Je » vous pardonne, repliqua Guillaume, & » je veux encore être de vos amis; vous

» serez mon chevalier; & je jure *par la face de S. Luc*, (c'étoit son serment ordinaire,) que je vous ferai écrire sur mon regiſtre, comme un de ceux qui méritent d'avoir la premiere part dans mes bienfaits. »

[1091.]

Henri, étroitement serré dans la place, & souffrant beaucoup de la disette d'eau, en fait demander à son frere. Robert, naturellement généreux, lui en envoie avec un tonneau de vin. Guillaume se moque de sa générosité. « Eh quoi! lui répond » Robert, quelque tort que mon frere ait » avec nous, devons-nous souhaiter qu'il » meure de soif? Il s'y obstineroit peut-être » plutôt que de se rendre. Nous pouvons, » dans la suite, avoir besoin d'un frere. Où » en retrouverons-nous un autre, quand » nous aurons perdu celui-ci?

[1093.]

Le roi d'Ecosse fait une irruption dans la province de Northumberland, & vient mettre le siége devant Alnewick. Il étoit sur le point d'emporter la place, lorsque Robert de Monbray, qui en étoit gouverneur, fit lever le siége, par une action contraire à toutes les loix de la guerre. Il donne le signal pour capituler, & s'avance

à cheval ſur le pont, tenant les clefs à la main, & faiſant ſemblant de les vouloir remettre en celles du roi, qui venoit auſſi à cheval à ſa rencontre. Mais, au moment que ce prince étend la main pour les recevoir, Monbray le perce de ſon javelot, &, tournant bride, rentre auſſi-tôt dans la ville. Ce lâche aſſaſſin s'étant révolté, l'année ſuivante, contre le roi Guillaume, fut pris, & périt miſérablement dans un cachot.

[1094.]

Guillaume ayant une guerre à ſoutenir dans la Normandie, emploie, pour trouver de l'argent, une voie ſinguliere & inouie juſqu'alors. Il donne ordre au régent, qu'il avoit laiſſé dans le royaume, de lever inceſſamment une armée de vingt mille hommes, & de la faire marcher vers les ports. Lorſqu'elle fut ſur le point de s'embarquer, le miniſtre déclara que ceux qui voudroient s'en retourner, pouvoient s'exempter du ſervice, en payant ſix shellings par tête. La ſomme étoit ſi modique, qu'il n'y en eût pas un qui ne la payât de bon cœur. Les enrollés ſe retirerent; & Guillaume gagna dix mille livres ſterling.

[1095.]

La croiſade eſt prêchée en Angleterre. Pluſieurs princes & ſeigneurs s'empreſſent

de partir pour cette expédition. Robert, qui brûloit d'envie de s'y distinguer, mais qui n'avoit point d'argent pour faire le voyage, engage à son frere Guillaume le duché de Normandie pour la somme de dix mille livres.

[1098.]

Guillaume avoit fait bâtir dans le palais de Westminster une salle qui avoit cent soixante-dix pieds de long, sur soixante-quatorze de large. Quelqu'un en ayant critiqué la trop grande étendue : « Pour » moi, lui répondit Guillaume, je la trouve » trop petite pour la salle d'un palais ; elle » ne peut me servir que de chambre à » coucher, & mon dessein est de l'augmen» ter. »

Son chambellan lui ayant un jour présenté des bottes neuves, il lui demanda ce qu'elles coûtoient? «Trois shellings, répondit le chambellan.»... Allez, repartit » Guillaume, ôtez-les de devant moi; ce » ne sont point là des bottes pour un roi : » je n'en veux point qui coûtent moins » d'un marc. » Le chambellan passa dans la garde-robe, en apporta d'autres moins bonnes, mais qu'il dit au roi être du prix qu'il les demandoit, & il en fut content.

[1099.]

Une abbaye étant venue à vaquer, deux

moines allerent offrir au roi une somme considérable pour l'obtenir. Le roi écouta leurs offres, & s'adressa, sans leur répondre, à un troisieme moine, qui étoit venu avec eux & qui n'avoit encore rien dit : « Et vous, » lui dit-il, combien voulez-vous me donner » de cette abbaye ? »... Moi, Sire, répondit » le religieux, je n'ai rien à donner; & » je serois bien fâché d'acheter un emploi » qui seroit peut-être nuisible à mon sa- » lut. » Le roi, charmé de ce désintéressement, lui dit : « De tels sentimens vous ren- » dent digne de commander aux autres ; » je vous donne cette abbaye. »

Ranulfe, chancelier d'Angleterre, homme d'une naissance médiocre, avoit sçu gagner par ses intrigues la faveur de Guillaume. Fier de sa prospérité, comme tous les parvenus, il s'étoit attiré la haine de toute la noblesse. Les courtisans sur-tout, choqués de sa hauteur, & de ses airs de dédain, résolurent sa perte. Ils feignirent, pour l'exécution de leur dessein, que Maurice, évêque de Londres, son intime ami, étoit tombé dangereusement malade dans une maison de campagne, qu'il avoit sur les bords de la Tamise, & qu'il souhaitoit ardemment de le voir. Ils lui envoyerent, pour l'y mener par eau, une gondole conduite par un nommé *Gérald*, qui étoit du complot. Ranulfe ne fit aucune diffi-

culté d'entrer dans cette gondole. Il y avoit plus loin un vaisseau, où étoient des hommes armés, pour se saisir du chancelier, & le précipiter dans la Tamise. Une tempête, qui s'éleva, sauva la vie à Ranulfe. Gérald fit des réflexions sur son crime, pendant l'orage. Il se jetta aux pieds de Ranulfe; lui avoua son crime, & lui demanda pardon. La tempête s'étant appaisée, il le ramena au lieu où il l'avoit pris.

Guillaume s'embarque, pour secourir la ville du Mans, assiégée par le comte de la Flèche. Il est surpris par la tempête. Le pilote effrayé représente au roi le péril évident qu'il court, & la nécessité de rentrer dans le port, pour éviter le naufrage. Guillaume rit de sa frayeur; & pour le rassurer, lui dit, d'un ton railleur: « Va, tu n'as ja- » mais ouï dire qu'aucun roi se soit noyé. » A force de travail, on gagne la côte, & » la descente se fait heureusement.

[1100.]

Le roi étant à la chasse, un nommé *Tyrrel* tira sur un cerf. Mais, soit défaut d'adresse de la part du tireur, soit que le roi se fût présenté devant lui, au moment que la flèche partit; elle l'atteignit au cœur; & il expira sur le champ à l'âge de quarante-quatre ans, dont il en avoit régné treize. Ce malheur avoit été prédit par un moine,



HENRI I, *surnommé* BEAU-CLERC, *frere de* GUILLAUME II.

[1101.]

HENRI épouse Mathilde, fille de Malcolm, roi d'Ecosse. Cette princesse avoit dessein de se consacrer à Dieu, & avoit pris le voile dans un couvent de religieuses. Les importunités de ses parens la forcerent d'en sortir, pour se marier, contre son gré, avec le roi d'Angleterre; mais avant que de quitter sa retraite, elle se plaignit amèrement à Dieu de la violence qu'on lui faisoit, & maudit d'avance la postérité qui devoit naître de ce mariage si odieux pour elle.

[1107.]

Henri livre bataille à son frere Robert, devant la ville de Tinchebrai; le fait prisonnier, & lui fait perdre la vue, en lui faisant passer devant les yeux un bassin de cuivre ardent.

[1109....]

Ce prince voulant marier sa fille Mathilde avec l'empereur Henri V, impose une taxe de trois shellings par hyde de

terre; ce qui lui produisit une somme immense. Telle est l'origine de la coutume d'imposer une taxe pour le mariage des filles du roi; coutume que ses successeurs ont religieusement observée.

Il s'étoit élevé une fameuse dispute, au sujet du mariage des prêtres, dont Henri profita pour tirer de l'argent du clergé. Il mit un impôt sur les ecclésiastiques qui voudroient se marier, & termina ainsi le différend à son profit.

[1118.]

Henri passe la mer, & vient présenter la bataille à Louis le Gros roi de France, qui l'accepte. Pendant le combat, un chevalier François, nommé *Crispin*, fond sur le roi d'Angleterre; lui décharge sur la tête deux grands coups, qui, malgré son casque, le mettent tout en sang. Henri lui répond par un seul coup, qui le renverse de dessus son cheval, & il le fait prisonnier. Le grand étendard de France fut pris dans cette bataille, & porté à Rouen.

[1119.]

Louis le Gros s'adresse au pape Calixte II, & le prie d'interposer son autorité, pour faire rendre à Robert ses Etats & sa liberté que son frere Henri lui avoit ravis. Calixte ne veut rien ré-

ſoudre, avant d'avoir entretenu Henri. Ce prince perſuade au pape que l'intérêt ſeul de la religion l'a forcé de s'emparer de la Normandie; que les monaſteres y étoient expoſés au pillage, & que ſon frere étoit l'ennemi de l'égliſe, & le protecteur des méchans. A ces raiſons Henri joint à propos de riches préſens, qui leur donnent tant de force, que Calixte, tranſporté de joie, s'écrie qu'on ne peut réſiſter à l'éloquence victorieuſe de Henri.

[1120.]

Henri avoit un fils unique, nommé *Guillaume*, qui méritoit toute ſa tendreſſe par ſes belles qualités. Ce jeune prince, paſſant de Harfleur à Douvres, avec une ſœur naturelle, qu'il aimoit beaucoup, fut ſurpris par la tempête. Le vaiſſeau, qui portoit ſa ſœur, ſe trouvant en danger, Guillaume s'en approche, & veut la faire paſſer dans le ſien; mais il ne fut pas le maître de la recevoir ſeule. Ceux qui couroient le même péril, ſe jetterent dans le bâtiment de Guillaume, lequel, étant trop foible pour ſa charge, ne put réſiſter à la tempête, & s'enfonça ſous les flots. Henri fut inconſolable de cette perte; & quoiqu'il fût d'un caractere gai & enjoué, on ne le vit jamais rire depuis ce malheur.

[1125.]

Le cardinal Jean de Crême vient en Angleterre, en qualité de légat du pape. Ce prélat aſſemble un concile à Weſtminſter, dans lequel il déclame beaucoup contre le mariage des prêtres. On dit qu'ayant été trouvé couché avec une fille publique, cette circonſtance fit grand tort à ſes ſermons.

[1132.]

Une partie de la ville de Londres, qui étoit toute bâtie de bois, eſt conſumée par un incendie.

[1135.]

Henri meurt dans ſon château de Lyon, auprès de Rouen, d'une indigeſtion de lamproies, dont il avoit mangé avec excés. Il protégea les ſçavans, & fut ſçavant lui-même, beaucoup plus qu'aucun prince de ſon tems; ce qui lui mérita le ſurnom de *Beau-Clerc*.





ETIENNE DE BLOIS.

[1136.]

HENRI n'avoit point laissé d'enfans mâles. Geoffroi, comte d'Anjou, qui avoit épousé sa fille Mathilde, ne paroissoit pas capable de gouverner le royaume. Son fils Henri n'étoit pas en âge de régner. Les Anglois déféreront la couronne à Etienne de Blois, neveu des deux derniers rois, & petit-fils de Guillaume le Conquérant. C'étoit un prince accompli, doué de toutes les qualités de l'esprit & du corps; & l'histoire n'auroit rien à lui reprocher, si son droit à la couronne eut été légitime.

[1138.]

Le roi d'Ecosse entre en armes dans le Northumberland. Etienne, alors occupé par des affaires importantes dans le cœur de son royaume, charge Thurstan, archevêque d'Yorck, d'aller au secours de cette province. Thurstan assemble les gentilshommes & les barons des provinces du nord, & leur représente la nécessité où ils sont de se secourir eux-mêmes. Ces

ſeigneurs aſſemblent le plus de troupes qu'ils peuvent, & s'avancent juſqu'à Alvertun. Réſolus d'y attendre l'ennemi, ils attachent des hoſties conſacrées & des bannieres des ſaints au haut d'un grand mât, qu'ils plantent ſur un lieu élevé, pour s'y rallier en cas de beſoin. Cette circonſtance fit nommer cette guerre la *guerre de l'étendard.*

[1139.]

Les domeſtiques de Roger, évêque de Salisbury, ayant pris querelle avec ceux d'Alain de Bretagne, comte de Richemont, les domeſtiques de l'évêque d'Ely, de l'évêque de Lincoln, & du chancelier, fils de Roger, ſe joignirent avec ceux de l'évêque de Salisbury, & maltraiterent ceux du comte de Richemont. Un chevalier de ſa ſuite fut même tué dans la querelle. Le roi, charmé de trouver cette occaſion d'abaiſſer des prélats trop puiſſans, les fait citer devant lui avec le chancelier; & outre l'amende ordonnée par la loi, en pareil cas, il exige que les évêques lui remettent tous leurs châteaux. Les prélats demandent quelques jours pour délibérer ſur une telle propoſition. Dans cet intervalle, l'évêque d'Ely ſe retire au château de Deviſes, appartenant à ſon oncle Roger. L'évaſion de cet évêque ayant

rompu l'accommodement, Etienne vient auſſi-tôt aſſiéger le château où Mathilde, femme ou maîtreſſe de Roger, étoit auſſi renfermée. Le roi avoit amené avec lui l'évêque de Salisbury & le chancelier. Pour ne pas s'amuſer trop long-tems à ce ſiége, il fait ſommer Mathilde de lui rendre le château, déclarant qu'il va faire pendre le chancelier, & que l'évêque ne boira ni ne mangera, que la place ne lui ſoit remiſe. Mathilde, épouvantée de cette menace, rend le château, où l'on trouva quarante mille marcs d'argent comptant. Les autres évêques rendirent auſſi les leurs ; & le roi en tira des ſommes immenſes.

Ce coup de vigueur du roi ſouleve tout le clergé. On aſſemble un ſynode à Winchester : Etienne y eſt cité pour rendre compte de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard des trois évêques. La priſon de ces prélats eſt traitée d'attentat juſqu'alors inouï. Albéric de Were, fameux juriſconſulte, veut défendre la cauſe du roi, & repréſente qu'il a pu en agir ainſi avec ſes ſujets. On lui répond que les évêques, dès le moment qu'ils ſont revêtus de la dignité épiſcopale, ceſſent d'être ſujets du roi. Tel étoit l'abus introduit par l'erreur & l'ignorance, que cette opinion, ſi contraire à l'ordre de la ſociété, fut l'opinion preſque générale du concile. Le peu-

ple prend le parti du clergé : une guerre civile s'allume ; & le roi, pour avoir puni trois évêques, est sur le point de perdre son thrône.

[1140.]

Le comte de Glocester ayant emporté d'assaut la ville de Nottingham, y commit les plus horribles cruautés. La plûpart des habitans furent passés au fil de l'épée, & presque toutes les maisons réduites en cendres. Un des plus riches citoyens de la ville, pressé par treize soldats avides, qui le menaçoient de lui ôter la vie, s'il ne leur montroit où il avoit caché ses richesses, ouvrit devant eux une cave, & leur dit que tous ses trésors y étoient renfermés. Les soldats s'empresserent aussi-tôt d'y descendre, sans avoir eu la précaution de faire passer devant leur prisonnier. Dès qu'ils furent entrés dans la cave, il ferma la porte sur eux, & mit le feu à sa maison, qui fut consumée avec les treize soldats.

[1142.]

Etienne assiége Mathilde, fille du roi précédent, dans la ville d'Oxford, où elle s'étoit retirée, résolu de ne point quitter la partie, qu'il ne l'eût entre ses mains, vive ou morte. Mathilde, dans cette extrémité, imagine un expédient qui la

ſauva. Une nuit qu'il tomboit une grande quantité de neige, elle ſe revêt d'habits blancs ; paſſe au milieu des gardes ; arrive à travers mille dangers à un port, où elle s'embarque pour paſſer en Normandie.

[1151.]

Henri de Normandie, fils de Geoffroi, comte d'Anjou, & de Mathilde, fille de Henri I, roi d'Angleterre, épouſe Léonor d'Aquitaine, que Louis le jeune avoit répudiée, à ſon retour de la Terre-ſainte. Léonor étoit fameuſe par ſes galanteries. » Le bruit couroit, dit un auteur, qu'elle » étoit par trop prodigue & libérale, de » ce qu'elle devoit le plus honnêtement » & ſoigneuſement garder : chacun le » voyoit, ſçavoit & connoiſſoit. » Mais le Poitou & la Guienne, qu'elle apportoit en dot, en firent une Veſtale aux yeux de Henri.

[1153.]

Etienne adopte pour fils, Henri duc de Normandie, & le reconnoît pour ſon ſucceſſeur au thrône. Il mourut, l'année ſuivante, le 25 d'Octobre, à l'âge de cinquante ans onze mois ; & il fut inhumé dans l'abbaye de Fervesham, qu'il avoit fondée.





HENRI II.

[1153.]

CE prince eſt le chef de la maiſon des *Plantagenets*, qui a occupé longtems le thrône d'Angleterre. On a beaucoup diſputé ſur l'origine du nom de *Plantagenet*. Quelques-uns diſent que Foulques, comte d'Anjou, tourmenté par les remords de ſa conſcience, alla viſiter les lieux ſaints, & que, pour expier ſes péchés, il ſe fit fouetter devant le ſaint ſépulcre, avec des branches de genêt, qui croiſſent en abondance aux environs de Jéruſalem.

[1155.]

Ce prince, pour rétablir le calme dans ſon royaume, commence par faire démolir tous les châteaux fortifiés, qui, ſous le règne précédent, ſervoient d'aſyle aux ſeigneurs & aux prélats rebelles. Il fit ſortir de l'Angleterre tous les étrangers qu'Etienne y avoit appellés pour ſa défenſe. Ces mercénaires, que les Anglois appelloient *Brabançons*, & connus en France, ſous le nom de *Routiers* ou *Cottereaux*, déſoloient le royaume, & pilloient également l'ami & l'ennemi.

[1163.]

Un prêtre du diocèse du Salisbury, commit un meurtre. Thomas Becket *, archevêque de Cantorbery ordonna que le coupable seroit privé de son bénéfice, & renfermé dans un couvent. Henri représenta à Becket, qu'un laïque, en pareil cas, étoit condamné à mort, & se plaignit de la legèreté de la peine imposée au meurtrier, Becket allégua les immunités de l'église, & les priviléges du clergé, & soutint qu'un ecclésiastique, de quelque crime qu'il fût coupable, ne pouvoit être puni de mort.

Le roi se propose de réformer les abus, que les priviléges du clergé avoient introduits. Dans une assemblée générale, tenue à Clarendon, il propose cinq articles principaux, qui devoient régler la jurisprudence qu'on observeroit désormais

* Thomas Becket, fils d'un bourgeois de Londres, & d'une mere Syrienne, fut d'abord avocat. Il se distingua tellement dans le barreau, par son éloquence, qu'il fut élevé à la dignité de chancelier. Dans ce poste il parut toujours très-attaché à la cour, & fort complaisant aux volontés du roi. L'archevêché de Cantorbery, étant venu à vaquer, Henri le fit donner à Becket, le regardant comme un homme tout dévoué à ses intérêts; mais il se trompa.

dans les jugemens eccléſiaſtiques. Le premier article défendoit de porter aucun appel à Rome, ſans le conſentement du Souverain. Le ſecond ordonnoit qu'aucun prélat ne ſe rendît à Rome, ſans l'agrément du roi. Par le troiſieme, il étoit dit que tous les grands officiers de la couronne ſeroient à couvert de l'excommunication, à moins que le roi ne l'approuvât; par le quatrieme, que tous les clercs, accuſés d'un crime capital, ſeroient jugés par des cours civiles; & le cinquieme enfin portoit que les affaires eccléſiaſtiques concernant les dîmes, réparations, &c. ſeroient décidées par-devant les tribunaux des juges laïcs. Ces réglemens ſages & judicieux furent admis ſans peine par les ſeigneurs temporels. Les eccléſiaſtiques, & Becket lui-même y ſouſcrivirent auſſi, mais après avoir long-tems réſiſté.

Le pape condamne les cinq articles, comme deſtructifs des immunités de l'égliſe & des priviléges du clergé. Becket, très-fâché de les avoir ſignés, ſe rétracte. Henri, indigné contre le prélat, l'envoie chercher, pour tâcher de vaincre ſon obſtination; mais Becket refuſe de l'aller trouver. Henri, ſur ce refus, le fait accuſer de déſobéiſſance au roi; & l'archevêque s'obſtinant à ne point répondre, il fait confiſquer tout ſon bien mobilier, &

le fait déclarer parjure, & criminel de lèse-majesté. Alors les évêques ne veulent plus le reconnoître pour leur primat. Becket n'en continue pas moins ses fonctions. Enfin la cour des pairs s'assemble, pour prononcer sur l'accusation de lèse-majesté. Becket l'ayant appris, vient aussi-tôt de l'église à la salle où étoient le roi & les seigneurs, & se présente devant l'assemblée, sans avoir été mandé. Sur cette action, la cour juge qu'il faut le mettre en prison, comme séditieux & insolent. Becket appelle au pape de ce jugement. Cependant, ne jugeant pas à propos d'attendre l'effet de son appel, il s'enfuit, la nuit même, & se retire en Flandres, déguisé sous le nom de *Dearman*.

[1164.]

Becket va porter ses plaintes au pape Alexandre III, qui tenoit alors sa cour à Sens. Henri, pour se rendre la cour Romaine favorable, envoie au pape & aux cardinaux de riches présens, qui produisirent leur effet. Aussi ce prince avoit coutume de dire qu'il tenoit le pape & tous les cardinaux dans sa bourse, & qu'il avoit acheté & payé bien cher le privilége qu'avoit son grand-pere d'être tout-à-la-fois roi, légat apostolique, patriarche, empereur, & tout ce qu'il vouloit. Henri fit

confisquer, en même tems, tous les biens de Becket. Ses amis, ses parens, ses domestiques, tous ceux qui avoient quelque relation avec lui, furent bannis du royaume. Les enfans au berceau, les malades, les vieillards même les plus décrépits, ne furent pas épargnés; & par un raffinement de vengeance, le roi força tous ceux qui avoient atteint l'âge de raison de s'obliger par serment d'aller trouver l'archevêque, en quelque lieu qu'il pût être, afin que la vue de tant de personnes enveloppées dans sa disgrace, servît à augmenter encore son chagrin.

[1166.]

Il arriva en Angleterre trente Allemands conduits par un nommé *Gérard*. On prétendit qu'ils étoient hérétiques; & un concile, assemblé exprès à Oxford, les condamna comme tels. Henri, qui vouloit se rendre le pape favorable, les fit traiter avec une extrême rigueur. Il les fit marquer à la joue, avec un fer chaud, & défendit à ses sujets de les assister en quoi que ce fût. Ces malheureux périrent tous de faim & de misere.

[1168.]

Louis VII, roi de France, à la sollicitation du pape, s'emploie pour terminer la

querelle de Henri avec l'archevêque primat. Les deux rois se rendirent avec leurs cours à Montmirail, dans le Maine. Henri s'exprima ainsi en pleine assemblée : « Il » y a eu avant moi plusieurs rois d'Angle- » terre, plus ou moins puissans que je ne le » suis. Il y a eu aussi avant M. l'archevêque » plusieurs grands & saints archevêques de » Cantorbery. Je ne lui demande donc » autre chose, sinon qu'il veuille m'accor- » der ce que le plus grand & le plus saint » de ces prélats a accordé au moindre de » mes prédecesseurs ; après cela, notre paix » est faite. » Becket rejetta cette proposition, quelque raisonnable qu'elle parût ; & l'assemblée fut rompue.

[1169.]

Le pape embrasse avec chaleur la défense de Becket. Il menace de jetter un interdit sur l'Angleterre, & même d'excommunier le roi. Henri, voulant prévenir l'effet de cette menace, défend, sous les plus grièves peines, de rien recevoir en Angleterre, qui vînt de la part du pape, ou de Becket. Il ordonne de plus, qu'en cas qu'il vienne dans le royaume une sentence d'interdit, on pende sur le champ tous ceux qui s'y soumettront. Il enjoint aux ecclésiastiques absens de revenir à leurs églises, sous peine de perdre leurs reve-

nus; & il arrête le payement du denier S. Pierre, jusqu'à nouvel ordre. La sage fermeté de Henri rallentit un peu l'ardeur du pontife, qui ne jugea pas à propos de pousser à bout un roi de ce caractere.

[1170.]

Une maladie dangereuse donne à Henri des scrupules sur sa querelle avec Becket; & il prend la résolution de se réconcilier avec ce prélat, à quelque prix que ce soit, dès qu'il sera rétabli. En effet, il eut une seconde entrevue avec Becket, à laquelle le roi de France assista. Henri accorda tout ce qu'on vouloit; & déja l'on étoit d'accord sur tous les articles, lorsque Becket fit naître une nouvelle difficulté sur le baiser de paix qu'il devoit donner au roi. Il dit à Henri qu'il venoit le baiser *à l'honneur de Dieu*. Le roi soupçonna quelque mystere sous cette expression, & refusa le baiser avec ces mots. Becket ne les voulut point retrancher; ainsi tout fut arrêté. Mais le roi, qui vouloit absolument finir, proposa une nouvelle conférence à Amboise; & c'est-là que l'accommodement fut conclu.

Becket signala son retour en Angleterre, par l'excommunication des évêques de Londres, de Durham & d'Excester. Le jour de Noël, il monta en chaire, & excommunia solemnellement Nigel de Sackeville & Re-

bert Broock ; le premier, parce qu'il retenoit une terre appartenante à l'archevêché ; & le second, pour avoir coupé la queue d'un cheval qui portoit des provisions au palais archiépiscopal. Les excommuniés porterent leurs plaintes au roi. Ce prince, outré de se voir sans cesse en tête un homme qu'il avoit tiré de la poussiere, s'emporta jusqu'à proférer ces paroles : « Je suis bien » malheureux que, parmi un si grand nom» bre de gens que j'entretiens, il ne s'en » trouve pas un qui ose entreprendre de me » venger des affronts que je reçois, tous les » les jours, d'un misérable prêtre. » Quatre domestiques du roi, ayant entendu ces paroles, se rendirent à Cantorbery ; massacrerent Becket dans l'église, & se retirerent sans qu'on eût tenté de les arrêter. Telle fut la fin de ce fameux prélat.

Quarante-huit ans après sa mort, l'université de Paris mit en question, s'il étoit damné, ou sauvé ? « Sur quoi un certain » Roger, Normand, allégua qu'il avoit mé» rité la mort pour s'être rebellé contre le » roi son maître, lequel étoit ministre de » Dieu. » Ce prélat fut canonisé comme martyr, sous le nom de *S. Thomas de Cantorbéry*.

[1171.]

Dermoth, roi de Linster, un des plus

conſidérables des ſept rois d'Irlande *, ayant enlevé la femme d'O-Rorick, roi de Méath; celui-ci, ſecouru de Roderick, roi de Conawght, attaqua le raviſſeur & l'obligea de quitter l'Irlande. Dermoth vint ſe réfugier auprès de Henri, qui étoit alors en France. Ce prince, ne pouvant pas le ſecourir dans la circonſtance préſente, lui conſeilla d'aller en Angleterre demander l'aſſiſtance de quelques ſeigneurs Anglois. Dermoth y alla. Robert Fitz-Stephen, & Richard Stróng-Bow, comte de Pembroock, s'engagerent avec lui à certaines conditions. Fitz-Stephen partit le premier avec Dermoth, accompagné ſeulement de quatre cens hommes. Ils s'emparerent d'abord de Wexford; & Stephen y mit une colonie Angloiſe. Leur armée s'étant renforcée, ils attaquerent & défirent le roi d'Offery. Cependant Pembroock arrive avec douze cens hommes, & s'empare de Waterford. Il épouſe la fille de Dermoth, qui lui étoit promiſe; &, peu après, ſon beau-pere étant mort, il devient roi de Linſter. Alors les deux ſeigneurs Anglois, uniſſant leurs

* L'heptarchie étoit établie en Irlande, comme elle l'avoit été autrefois en Angleterre. Les ſept royaumes, qui diviſoient cette iſle, étoient *Conawgtht*, *Corek*, *Linſter*, *Oſſer*, *Méath*, *Limmerick*, & *Ulſter*.

forces, prennent Dublin & quelques autres places, & répandent la terreur dans toute l'Irlande.

Henri, apprenant leurs succès, craignit qu'ils ne gardassent pour eux cette conquête, qu'il méditoit lui-même depuis longtems. Il défendit à ses sujets de leur porter ni vivres ni munitions, & ordonna à ceux qui avoient passé dans cette isle, de revenir incessamment. Le comte de Pembroock & Fitz-Stephen députerent vers le roi, pour l'assurer de leur obéissance. Henri convint avec eux de leur abandonner tout ce qu'ils avoient conquis, excepté les places maritimes, à condition de lui en faire hommage, & à ses successeurs.

[1172.]

Henri passe en Irlande avec une armée formidable, & débarque à Waterford. Tous les rois de l'isle viennent à l'envi lui prêter serment de fidélité. Il met de nouvelles garnisons dans Wexford, Waterford & les autres villes maritimes. De-là il va à Dublin, pour régler quelques affaires. Il repart ensuite pour l'Angleterre, laissant le gouvernement de sa nouvelle conquête à Hugues Lacy, avec le titre de *grand-justicier.* Ainsi, sans répandre de sang, & sans tirer l'épée, Henri conquit un royaume que ses successeurs n'ont conservé qu'avec bien de

la peine, & qui a coûté tant de milliers d'hommes à l'Angleterre.

Le pape Alexandre III demande raison au roi d'Angleterre de la mort de Thomas Becket. Il en avoit différé la vengeance, parce qu'il étoit en guerre avec l'empereur Frédéric I, & qu'il ne vouloit pas irriter à la fois deux puissans princes : « Quand nous » serons venus à bout, disoit ce pape, d'é- » craser le grand dragon, (l'empereur,) » nous mettrons les autres princes à la rai- » son. » Dès qu'il fut réconcilié avec l'Allemagne, il envoya déclarer au roi d'Angleterre, qu'il pouvoit choisir, ou d'être excommunié avec tout son royaume, ou de souscrire à la pénitence qui lui seroit imposée. Henri, craignant de perdre son thrône, se soumit à tout. Il fut donc absous, à condition qu'il ne s'opposeroit jamais à la volonté du pape, tant qu'il en seroit traité comme un prince Catholique; qu'il laisseroit porter les appels au saint siége; qu'il rappelleroit tous ceux qui avoient été bannis à l'occasion de Becket, & leur restitueroit leurs biens; qu'il aboliroit les loix & les coutumes introduites depuis peu, au préjudice de l'église de Cantorbéry, & des autres églises d'Angleterre; &, pour expier son crime, on lui enjoignit d'aller, à la tête d'une armée, faire la guerre aux infideles de la Palestine, pendant trois ans. Il y eut, outre cela,

cela, une condition secrette, par laquelle le nouveau conquérant de l'Irlande s'obligea d'aller, pieds nuds, au tombeau de Becket, & d'y recevoir la discipline par les mains des moines de S. Augustin. Henri, ne se croyant pas encore assez humilié devant le pape, lui écrivit une Lettre très-soumise dans laquelle il se déclaroit feudataire & vassal du saint siége. Ce fut Pierre de Blois, qui conseilla au roi d'écrire cette Lettre & qui la composa.

[1173.]

Léonor d'Aquitaine, femme de Henri, apprend que son époux est éperdûment amoureux de Rosemonde de Clifford, & qu'il l'a renfermée à Woodstock dans un petit palais entouré d'un labyrinthe. « Une femme qui a été galante & qui vieillit, est presque toujours jalouse d'un époux plus jeune qu'elle. Léonor, transportée de colere, se fait conduire à Woodstock; entre dans le labyrinthe; s'y égare tant de fois & si longtems, qu'elle y passe la nuit. Le lendemain, elle en découvre enfin l'issue. Elle arrive jusqu'à sa rivale, & lui enfonce un poignard dans le sein. (Quelques-uns prétendent qu'elle l'empoisonna.) Pour rendre sa vengeance complette, Léonor souleve ses enfans contre leur pere. Henri, l'aîné, sort brusquement d'Angleterre, &

ſe retire en France. Richard ſe rend en Guienne, & la fait ſoulever ; Geoffroi en fait autant dans la Bretagne. Le roi de France, les comtes de Flandres, de Boulogne, & de Blois, joints enſemble, attaquent la Normandie. Le comte de Leiceſter leve ſourdement une armée dans le ſein de l'Angleterre, & le roi d'Ecoſſe ſe jette ſur le Northumberland. »

[1174.]

L'orage ſe déclare. Henri, de quelque côté qu'il ſe tourne, ne voit que des ennemis prêts à l'accabler ; mais ſon courage ne l'abandonne pas. Il commence par renfermer dans une étroite priſon ſa perfide épouſe, premier auteur de tant de maux. Il marche enſuite contre ſes ennemis, & chaque pas qu'il fait eſt marqué par une victoire. Il reprend Verneuil ſur le roi de France, & ſoumet la Bretagne avec une armée de Brabançons. Cependant le comte de Leiceſter & le roi d'Ecoſſe ſont battus & faits priſonniers par ſes généraux. Henri retourne en Angleterre, &, par ſa préſence, acheve d'étouffer la rebellion. Il revient promptement au ſecours de Rouen, dont il fait lever le ſiége. De-là il vole dans la Guienne, & force ſon fils Richard à lui demander grace. Il couronne ſes exploits par la clémence. Ses fils rebelles trouvent dans leur vain-

queur le pere le plus tendre. Enfin la paix se conclut; & dans le traité on stipula le mariage de Richard avec Alix, fille de Louis VII. Cette princesse, encore trop jeune, fut confiée à Henri, pour la faire élever en Angleterre. On peut comparer cette campagne de Henri avec celle où Jules César défit Pompée, soumit l'Egypte, & vainquit Pharnace. Comme le héros Romain, Henri n'eut qu'à se montrer; & ses ennemis furent vaincus.

[1175.]

Henri, pour s'attirer l'affection du peuple, rétablit les loix d'Edouard *, qui étoient beaucoup plus favorables que les loix des rois Normands. Les grands & le peuple témoignerent une grande joie à cette occasion; mais la bonne volonté de Henri n'étoit qu'apparente. Tandis qu'en public il rétablissoit les loix d'Edouard, il donnoit des ordres secrets pour maintenir l'observation des loix Normandes.

* Avant Edouard le Confesseur, les loix West-Saxones étoient observées dans le Wessex; les Merciennes dans la Mercie, & les Danoises dans le Northumberland. Edouard en fit un seul corps; & depuis ce tems là, ces trois sortes de loix devinrent communes à tout le royaume. On les nomma les *loix d'Edouard*, pour les distinguer de celles que les rois Normands introduisirent dans la suite.

[1176.]

Henri partage l'Angleterre en six départemens, & assigne à chacun un juge pour y aller rendre la justice en certains tems; ce qui s'appelloit *tenir les assises.* Cet usage s'est conservé jusqu'à présent en Angleterre. Les tems auxquels les assises se tiennent, s'appellent *termes*; & l'étendue de la jurisdiction de chaque juge s'appelle *circuit.* C'est le chancelier qui députe ces juges.

[1180.]

Les faux-monnoyeurs, pendant le désordre & la licence des guerres précédentes, avoient corrompu la forme de la monnoie publique. Henri en fait battre une nouvelle: ce changement fort utile à l'Etat, ruina un grand nombre de particuliers.

[1181.]

Roger, archevêque d'Yorck, homme d'un rare sçavoir, & d'une prudence consommée, est enlevé à l'Angleterre. Ce prélat étoit si grand ennemi des moines, qu'il lui échappa un jour de dire que Turstan, son prédécesseur, n'avoit jamais commis une plus grande faute, que lorsqu'il avoit bâti & fondé le célèbre monastere des Fontaines. Etant près de mourir, un cer-

tain abbé de son diocèse, homme pieux & simple, le vint supplier de vouloir bien confirmer & ratifier quelques donations faites à son monastere par ses prédécesseurs. » Je vais paroître devant Dieu, lui répondit » Roger ; & je crains trop sa justice, pour » vous accorder ce que vous me demandez. »

[1183.]

Les enfans du roi d'Angleterre méditoient une nouvelle révolte contre leur pere ; mais leurs projets furent tous rompus par la maladie de Henri, fils aîné du roi. Ce jeune prince, premier auteur de la conspiration, se sentit attaqué tout-à-coup d'une fiévre violente, qui alla toujours en augmentant, & que tout l'art des médecins ne put arrêter. Le jeune Henri, sentant approcher l'heure de sa mort, conçut un vif regret de sa faute. Il envoya prier son pere de lui accorder, avant sa mort, le plaisir de le voir. Le roi, dont le cœur étoit vraiment paternel, n'eût pas refusé cette grace à un fils mourant ; mais ses courtisans lui représenterent vivement que, son fils étant environné de gens mal-intentionnés, il n'étoit point sûr pour lui de l'aller voir. Henri se contenta donc de lui envoyer son anneau, comme un signe du pardon qu'il lui accordoit : le jeune prince le prit, l'approcha de sa bouche, & expira au même

instant. Son corps fut porté à Rouen, où on lui fit des obséques magnifiques dans l'église cathédrale.

[1186.]

Geoffroi, troisieme fils de Henri, malgré l'exemple de son frere & le pardon que son pere venoit de lui accorder, se révolte de nouveau contre lui. Mais, comme si le ciel eût entrepris de venger un pere malheureux de l'ingratitude de ses enfans, le prince se sentit attaqué d'une maladie soudaine & inconnue, qui le réduisit en peu de jours au tombeau. Il étoit alors à Paris, & il fut enterré devant l'aigle du choeur de l'église cathédrale, sous une tombe plate de pierre, qu'on voit encore aujourd'hui, à droite de celle de la reine Isabelle, fille du comte de Hainaut, premiere femme de Philippe-Auguste.

[1188.]

Richard demande à son pere qu'il remette entre ses mains la princesse Alix, qui lui étoit destinée pour épouse. Henri la refuse, & il en avoit une bonne raison. Ce prince avoit abusé de la confiance qu'on avoit eue en lui, en le chargeant de l'éducation de la princesse. Quoiqu'il fût âgé de cinquante & un ans, & qu'Alix fût encore dans la premiere jeunesse, il en étoit

devenu amoureux; il l'avoit deshonorée; & elle étoit grosse.

[1189.]

Richard, indigné des refus de son pere, en soupçonne les raisons; &, soutenu du roi de France, il lui déclare la guerre. La fortune abandonne ses armes en même tems que la justice; il est battu par-tout, & est enfin obligé de recevoir la loi du vainqueur.

C'étoit le moindre de ses malheurs. Curieux de connoître les noms de ceux qui avoient trempé dans la derniere rebellion de Richard, il demanda la liste des conjurés; mais il fut frappé d'étonnement de voir à leur tête Jean, son fils bien-aimé, le seul de ses enfans en qui il eût mis sa confiance. Alors tout son courage l'abandonna; & sa douleur fut si vive, qu'elle lui causa une fiévre ardente, qui l'emporta promptement. Il mourut, en maudissant le jour de sa naissance, & en faisant d'horribles imprécations contre ses fils ingrats.

Son corps fut porté à Fontevrault qu'il avoit choisi pour le lieu de sa sépulture: »Il étoit honorablement paré des habits »royaux, sçavoir est, la couronne d'or sur »la tête, des gants blancs aux mains, des »sandales, ou bottines tissues d'or aux »jambes, des éperons dorés, un anneau »grand & riche au doigt, le sceptre en la

» main, la face découverte, & l'épée au » côté. »

Richard rencontra en chemin le convoi; mais, à son approche, le corps jetta une grande abondance de sang par le nez & par la bouche. Richard fut frappé de ce spectacle. Il se reprocha sa conduite dénaturée envers son pere; &, malgré la dureté de son cœur, il ne put s'empêcher de répandre des larmes.

Henri disoit ordinairement que le monde entier suffisoit à peine à un grand homme; c'est à quoi l'on a fait allusion dans son épitaphe, dont voici quelques vers :

Cui satis ad votum non essent omnia terræ,
Climata, terra modò sufficit octo pedum.
Qui legis hæc, pensa discrimina mortis, & in me
Humanæ speculum conditionis habe.

» Toute la terre suffisoit à peine à mes » vœux; un espace de huit pieds me renferme aujourd'hui. Passant, qui lis ces » mots, songe aux tristes effets de la mort; » & considere dans moi un exemple frappant de la foiblesse humaine. »



RICHARD I, *surnommé* CŒUR DE LION.

[1190.]

RICHARD est sacré, & couronné roi d'Angleterre, avec beaucoup d'appareil. Voici la description de cette cérémonie.

» Les archevêques, évêques, abbés & » chanoines, revêtus de chappes de chœur, » & faisant porter devant eux la croix, l'eau » bénite & les encensoirs, allerent jusqu'à » la porte de la chambre intérieure du duc » Richard, & le menerent processionnelle- » ment dedans l'église de Westminster jus- » ques au grand autel. Au milieu des évê- » ques & chanoines, marcherent quatre » barons portans chandeliers garnis de cier- » ges allumés; & derriere eux vinrent deux » comtes, l'un desquels portoit le sceptre » royal, orné par le bout d'une marque ou » armoirie d'or; & l'autre la verge royale, » embellie d'une colombe aussi d'or. Après » ceux-ci, cheminerent trois autres comtes » portans des épées couvertes de fourreaux » dorés; ensuite allerent six autres comtes » & barons soutenans un grand & somp- » tueux échiquier, sur lequel étoient les en-

» feignes & les ornemens de la royauté.
» Le comte de Chester suivit après, tenant
» en main la couronne d'or, toute enrichie
» de perles & de pierreries. Enfin venoit
» le duc Richard, au milieu de deux évê-
» ques, dessous un ciel de soie, porté par
» quatre barons. Conduit devant l'autel en
» cet ordre, il fit les sermens accoutumés;
» ensuite on le dépouilla de tous ses habits,
» excepté des chausses & de la chemise,
» laquelle étoit ouverte sur les épaules à
» cause de l'onction. Et lors Baudouin, ar-
» chevêque de Cantorbéry, lui mettant les
» sandales, ou bottines tissues d'or, l'oignit
» en trois lieux divers, en la tête, aux épau-
» les, & au bras droit. Il lui mit ensuite un
» linge de lin par-dessous le bonnet; &
» l'ayant revêtu des habillemens royaux,
» avec la tunique & dalmatique, lui mit en
» main l'épée bénite, pour punir & répri-
» mer les ennemis de l'église. Deux comtes
» lui chausserent les éperons, & lui mirent
» le manteau royal sur les épaules. Il prit
» lui-même la couronne de-dessus l'autel,
» & la mit entre les mains de l'archevêque,
» qui la posa soudain dessus son chef; &
» lui mettant le sceptre en la main droite,
» & la verge royale en la gauche, le laissa
» conduire aux évêques & barons précé-
» dés des chandeliers, de la croix, & des
» trois épées susdites, jusqu'en son thrône.

» Incontinent la messe fut commencée; & » quand ce vint à l'offertoire, il y eut deux » évêques qui l'y menerent, & puis le re- » conduisirent en sa place. Après la messe, » il fut mené processionnellement dans le » chœur; &, déposant là les enseignes & » marques royales, prit une couronne & » des habits plus legers, avec lesquels il alla » droit au festin. L'archevêque de Cantor- » béry s'assit à sa dextre, comme au lieu » plus éminent, & dessous lui les autres » archevêques, évêques, comtes & barons, » selon leurs rangs & dignités. Le reste du » clergé, les gentilshommes, & le peu- » ple se mirent aux autres tables.

Les Juifs troublerent la fête du couronnement du roi. Richard qui les haïssoit, & qui, selon la coutume du tems, ajoûtoit foi aux présages *, avoit défendu par un édit exprès, qu'aucun Juif ne se trouvât ni dans l'église pendant qu'il seroit couronné, ni dans le palais pendant le festin. Malgré la défense, quelques Juifs curieux se glis-

* Richard fut couronné le dimanche 2 Septembre « que les anciens & superstitieux appelloient » *jour mauvais*, & *jour Egyptien*, pour ce qu'il » avoit été fatal aux Juifs, durant leur servitude » en Egypte. » Richard craignoit donc que s'il y avoit des Juifs à son couronnement, leur présence ne fût d'un très-mauvais augure pour son règne.

ſerent dans la foule, & voulurent entrer jusques dans la ſalle du feſtin. Un Chrétien, qui les remarqua, donna un ſoufflet à un des Juifs, & lui reprocha ſa déſobéiſſance aux ordres du roi. Pluſieurs autres Chrétiens, animés par cet exemple, repouſſerent les Juifs avec inſulte. Quelques-uns de ces malheureux furent tués dans la mêlée, d'autres dangereuſement bleſſés. Le peuple, qui crut faire une bonne œuvre en maltraitant les ennemis de la religion, connoiſſant d'ailleurs les intentions du roi, prit les armes, & fit main-baſſe ſur tous les Juifs qui étoient dans la ville. On n'épargna ni les femmes ni les enfans : on mit le feu à leurs maiſons; & leurs richeſſes furent abandonnées au pillage. Le maſſacre dura toute la nuit; & le peuple ne s'appaiſa, que lorſqu'il fut laſſé du carnage.

La même ſcène fut renouvellée, l'année ſuivante, avec encore plus de fureur. Pluſieurs habitans de la ville d'Yorck, ſe voyant réduits à une extrême pauvreté, réſolurent de piller les richeſſes des Juifs, & d'exterminer de leur ville cette nation odieuſe. Pour commencer à exécuter ce deſſein, ils mirent le feu, la nuit, à quelques maiſons; &, dans le déſordre qu'occaſionna cet incendie, ils entrerent de force dans la maiſon d'un des plus riches Juifs de la ville, & pillerent tout ce qui s'offrit à

eux. Les autres Juifs, intimidés par cet exemple, gagnerent le gardien du château, & y transporterent leurs richesses & leurs effets les plus précieux. Plusieurs s'y renfermerent eux-mêmes avec leur famille, ne se croyant pas en sûreté dans leurs maisons. Ceux qui ne prirent pas cette précaution, & qui refuserent de se faire baptiser, furent massacrés impitoyablement. Quelques jours après, le gardien du château etant sorti pour quelqu'affaire, les Juifs qui y étoient renfermés, soupçonnant qu'il vouloit les trahir, lui refuserent la porte à son retour. Celui-ci, indigné, va trouver le gouverneur de la province, & se plaint que les Juifs se sont emparés du château. Le gouverneur, dans le premier mouvement de sa colere, ordonne qu'on les y assiége; & son ordre est exécuté avec un zèle ardent de la part des Chrétiens. Le château étoit dépourvu de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un siége; il n'y avoit ni armes ni provisions. Les Juifs, après avoir soutenu, pendant quelques jours, la fureur des assaillans, se voyant pressés de la faim, prirent une étrange résolution. De l'avis d'un vieux docteur de la loi, ils commencerent par mettre le feu à leurs habits les plus précieux; ils enterrerent leur or, leurs bijoux, leur vaisselle: ensuite

chaque pere de famille égorgea sa femme & ses enfans, & se tua lui-même le dernier. Cet affreux massacre arriva au commencement d'Avril, pendant la Semaine sainte.

Richard s'étoit croisé pour l'expédition de la Terre-sainte : il lui falloit de l'argent ; & tous les trésors de son pere ne lui parurent pas suffisans pour une si grande entreprise. Il songea aux moyens de se procurer de quoi fournir à cette dépense. Il proposa à l'évêque de Durham, un des plus opulens prélats de l'Angleterre, de lui vendre en propre la province où son évêché étoit situé, avec le titre de *comté;* s'offrant de le créer tout-à-la-fois comte & évêque de Durham, moyennant une somme d'argent dont on conviendroit. Le prélat, aussi ambitieux que riche, accepta la proposition, & acheta bien cher le titre de *comte*. Lorsque Richard eut son argent, il se moqua de lui, & dit en riant : « D'un vieil évêque j'ai fait » un jeune comte. »

Le roi vendit jusqu'à ses propre héritages. Il aliena les domaines de la couronne ; &, quelques-uns de ses amis lui représentant le tort qu'il se faisoit par une telle conduite : « Je vendrois, répondit-il, la ville » même de Londres, si je trouvois un ache- » teur en état de m'en payer le prix. »

[1191.]

Ce prince, allant à la Terre-sainte, signala sa marche par quelques exploits. Isaac Comnene, qui avoit usurpé la souveraineté de l'isle de Chypre sur l'empereur de Constantinople, ayant refusé aux Anglois l'entrée de ses ports, & fait mettre aux fers ceux qui étoient débarqués sur ses terres; Richard attaque Limissos, capitale de l'isle; s'en rend maître, & reçoit les hommages des habitans. Comnene vient se jetter aux pieds du vainqueur, & lui demande pour toute grace de n'être pas mis aux fers. Richard feint d'acquiescer à sa demande; &, pour insulter davantage à la bassesse de son captif, il le fait lier avec des chaînes d'argent.

Le roi d'Angletere se rend au camp des croisés, devant Acre. Cette ville, assiégée depuis quelque tems par les Chrétiens, fut prise presqu'à son arrivée; & sa valeur eût beaucoup de part à ce succès. Mais pendant le siége, Richard se fit un cruel ennemi dans la personne de Léopold, duc d'Autriche. Ce prince ayant emporté une tour dans un assaut, y fit arborer son étendard. Richard regarda cette action comme une insulte faite à deux rois qui commandoient en chef. Il fit arracher l'étendard, & ordonna qu'on le fou-

lât aux pieds. Léopold conserva un vif ressentiment de cet affront, & s'en vengea cruellement dans la suite.

L'évêque d'Ely, chancelier, & régent du royaume en l'absence du roi, se rendoit odieux au peuple & aux grands, par son orgueil & sa tyrannie. Il étoit sur-tout haï de Jean, frere de Richard, contre lequel il ne cessoit de cabaler. Ce prélat ayant eu l'insolence de faire mettre en prison Geoffroi, frere naturel de Richard & de Jean, Jean leva une puissante armée pour se venger de cet outrage. Le chancelier, n'osant pas tenir la campagne, se retira dans la tour de Londres; mais il y fut assiégé, & serré de si près, qu'il fut obligé de se rendre, & de renoncer à la dignité de chancelier. Il s'en alla à Douvres; & «au lieu » de retourner au régime de son évêché, » il délibéra de sortir d'Angleterre; & pour » ce qu'il craignoit qu'on ne l'empêchât, » s'avisa d'un ingénieux, mais contemptible artifice, pour éluder toute sorte d'obstacles. Il avoit déja, par le passé, fait perte » du mérite requis en un évêque. Il voulut » se dépouiller encore de l'habit épiscopal; » & prenant la robe d'une femme, ainsi » qu'un efféminé, se couvrit même la face » d'un voile; mit une piéce de toile sous » son bras gauche, comme pour la vendre, » une aulne ou mesure en sa main droite,

» &,

»&, s'en allant de la ſorte, penſa s'embar-»quer & paſſer ſans empêchement; » mais il fut reconnu. Le magiſtrat du lieu le fit arrêter, & le garda juſqu'à ce qu'il ſçût ce que les barons en ordonneroient; mais les prélats Anglois, honteux de l'aventure arrivée à leur confrere, obtinrent ſa liberté; &, quelque tems après, il paſſa la mer.

[1192.]

Les croiſés marchent vers Aſcalon, dont ils avoient réſolu de faire le ſiége. Le fameux Saladin, Sultan d'Egypte, les attend au paſſage, avec une armée fort ſupérieure en nombre. Malgré cette inégalité, Richard ne balance pas à l'attaquer. Les deux aîles de l'armée Chrétienne ſont miſes en déſordre. Richard, qui commandoit le corps de bataille, ranime, par ſon exemple & par ſes diſcours, le courage des croiſés. Seul il rétablit le combat. Saladin ſe préſente pour arrêter ſes efforts. Richard le renverſe de deſſus ſon cheval; & peu s'en faut qu'il ne le faſſe priſonnier. Les Chrétiens remportent une victoire complette; & quarante mille Saraſins reſtent ſur le champ de bataille.

Pendant ſon ſéjour à Jaffa, Richard fit une partie de chaſſe, qui penſa lui coûter la vie. Excédé de fatigue, il s'endormit ſous un arbre, n'ayant auprès de lui qu'un petit

nombre de ses gens. Quelques Sarasins parurent. Il voulut les poursuivre, & donna dans une embuscade. Enveloppé par les Sarasins, Richard étoit prêt d'être tué ou fait prisonnier, lorsqu'un de ses gens, nommé *Guillaume Despréaux*, cria, en langage Sarasin, à celui qui serroit le roi de près: » C'est moi qui suis le roi d'Angleterre. » Ce fidèle serviteur attira, par ce moyen, sur lui les efforts des Sarasins. Il fut pris, & conduit devant le Soudan, à qui il découvrit l'artifice dont il s'étoit servi pour sauver son maître. Saladin, qui avoit l'ame grande, admira ce trait de générosité; & Richard donna dix Emirs pour racheter le fidèle Despréaux.

[1193.]

Richard, s'étant embarqué pour retourner en Angleterre, est surpris d'une violente tempête, qui le jette entre Aquilée & Venise, où son vaisseau se brise. Ignorant les chemins, il s'engage, sans le sçavoir, sur les terres du duc d'Autriche, qui n'avoit pas oublié l'affront qu'il avoit reçu au siége d'Acre. Il prend la route de Vienne, déguisé en Templier; mais il est reconnu dans un village, près de cette ville, « partie » à son langage, partie à sa façon & gra- » vité royale, partie à la bonne chere qu'il » faisoit, & partie aussi à l'anneau qu'il por-

»toit au doigt, sur lequel étoient gravées »les armoiries d'Angleterre.» On le livra au duc d'Autriche, qui fit souffrir à son captif les plus indignes traitemens, & le vendit ensuite à l'empereur Henri VI. Ce prince, cruel & méchant, fit renfermer Richard dans une étroite prison, où il demeura quinze mois.

La maniere dont on apprit en Angleterre la captivité de Richard, est ainsi rapportée dans une vieille Chronique Françoise, dont Fauchet vante l'autorité.

»Or ce roi ayant nourri un menestrel »appellé *Blondel*, il pensa que, ne voyant »point son seigneur, il en étoit pis, & »en avoit sa vie à plus grand mésaise. Et »si étoit bien nouvelle qu'il étoit passé »d'outre-mer; mais nul ne sçavoit en quel »pays il étoit arrivé; & pour ce Blondel »chercha maintes contrées, sçavoir s'il en »pourroit ouïr nouvelles. Si avint, après »plusieurs jours passés, il arriva d'aventure »dans une ville, assez près du châtel où »son maître le roi Richard étoit, & de»manda à son hôte à qui étoit ce châtel; »& l'hôte lui dit qu'il étoit au duc d'Autri»che : puis demanda s'il y avoit des pri»sonniers, car toujours en enquéroit se»crettement, où qu'il allât; & son hôte »lui dit qu'il y avoit un prisonnier, mais »il ne sçavoit qui il étoit. Quand Blondel

» entendit ceci, il fit tant qu'il s'accointa
» d'aucuns de ceux du châtel, comme me-
» nestrels s'accointent legèrement ; mais il
» ne put voir le roi, ne sçavoir si c'étoit il.
» Si vint un jour en droit une fenêtre de la
» tour où étoit le roi Richard prisonnier,
» & commença à chanter une chanson en
» françois, que le roi Richard & Blondel
» avoient une fois faite ensemble. Quand
» Richard entendit la chanson, il connut
» que c'étoit Blondel ; & quand Blondel eut
» dit la moitié de la chanson, le roi Richard
» se prit à dire l'autre moitié, & l'acheva.
» Et ainsi sçut Blondel que c'étoit le roi son
» maître : si s'en retourna en Angleterre,
» aux barons du pays conter l'aventure. »

Cette Chronique a fourni le sujet d'un Roman intitulé : *La Tour ténébreuse*, Contes anglois.

[1194.]

Richard est mis en liberté, & paye pour sa rançon cent cinquante mille marcs d'argent. Après tout l'argent que les croisés avoient emporté d'Angleterre, ce royaume n'étoit guère en état de fournir une pareille somme. On mit de nouveaux impôts. Les ordres de Cîteaux & de Sempringham, avancerent une année du revenu de leurs laines ; on se servit même de l'argenterie de quelques églises. Avec tous ces secours,

on ne put amasser que cent mille marcs ; on donna des ôtages pour le reste.

[1195.]

De retour en Angleterre, Richard songe à se venger des ravages que le roi de France avoit faits sur ses terres, pendant son absence. Il lui falloit une armée, & il n'avoit point d'argent. Pour en trouver, il eut recours à des expédiens peu honnêtes, & nuisibles. Il feignit d'avoir perdu le grand sçeau, & en fit faire un nouveau. Il obligea tous ceux qui avoient des chartes & des provisions scellées de l'ancien, de les faire sceller derechef, sous peine de nullité. Chacun obéit à cet ordre. Mais les ministres du roi, étant trop occupés pour pouvoir confronter les copies avec les originaux, ces chartes se multiplierent par la fraude des particuliers ; on les tronqua : on y inséra des clauses nouvelles ; ce qui diminua notablement la puissance & le domaine de la couronne.

Richard, prêt à marcher contre Philippe, apprend que ce prince l'a prévenu & a mis le siége devant Verneuil. Outré de dépit, il jure de ne jamais tourner le visage qu'il n'ait joint l'ennemi. Pour exécuter son serment à la rigueur, il fait percer la muraille du lieu où il mangeoit ; & sortant par cette ouverture, il s'embarque promp-

tement; va droit à Philippe, & lui fait lever le siége de Verneuil.

Jean, s'étant brouillé avec son frere Richard, s'étoit refugié en France, où Philippe lui permettoit d'entretenir un corps de troupes dans la ville d'Evreux. Voulant obtenir sa grace de son frere, il invite un jour à dîner trois cens François de la garnison d'Evreux; &, pendant le repas, il les fait tous massacrer, & fait exposer leurs têtes sanglantes sur les murailles. Il remet ensuite à Richard la ville & le château d'Evreux.

[1196.]

Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, ayant été pris les armes à la main; Richard, qui le haïssoit, mit sa rançon à un si haut prix, que le prélat, se voyant dans l'impossibilité de la payer, eut recours au pape, croyant que ses prieres, ou ses menaces, produiroient un grand effet sur l'esprit de Richard. Le pape sollicita, en effet, très-vivement le roi d'Angleterre de se montrer plus raisonnable. Richard ne lui répondit qu'en lui envoyant la cotte d'armes toute sanglante de l'évêque; & il lui fit demander *s'il reconnoissoit la tunique de son fils.*

[1197.]

Il s'éleve une violente sédition à Lon-

dres, à l'occasion de quelques tailles & subsides que Richard avoit mis sur cette ville. Les principaux citoyens ayant fait complot entr'eux de s'en exempter, & de rejetter tout le fardeau sur le bas-peuple; un certain Guillaume, surnommé *le Barbu*, parce qu'il laissoit croître exprès sa barbe, afin de se faire remarquer dans les assemblées, s'oppose vigoureusement à leur dessein, & les appelle publiquement *traîtres au roi*. Indignés de cette injure, ils poursuivent Guillaume à main armée. Le peuple prend sa défense; mais le parti des grands, quoique moins nombreux, étoit le plus redoutable. Le peuple, qui craint toujours ceux qui ne le craignent pas, abandonne Guillaume. Ce malheureux, se voyant enveloppé d'ennemis, se défend, comme un lion, avec une dague qu'il avoit pour toute arme. Il se fait jour à travers ceux qui l'attaquent, & s'enfuit dans l'église de sainte Marie des Arcs, criant qu'il ne demandoit autre chose, sinon que l'impôt fût également reparti sur tous les citoyens. L'archevêque de Cantorbéry, sans aucun égard pour ses raisons, ordonne qu'on l'arrache de cet asyle. Guillaume monte à la tour de l'église; ses ennemis y mettent le feu. Guillaume presque suffoqué par la fumée, est forcé de descendre. Il fut pris, & conduit à la tour de Londres. Quelques

jours après, il fut traîné dans les rues, à la queue d'un cheval, & fut enfin puni du dernier supplice.

[1199.]

L'armée du roi d'Angleterre, & celle du roi de France étoient en présence, près d'Issoudun, en Berry. Tout sembloit annoncer la bataille la plus sanglante, lorsque Richard passa tout-à-coup dans le camp de Philippe; &, paroissant touché des maux que leur inimitié faisoit souffrir à leurs sujets, il lui demanda son amitié. Les deux monarques s'embrasserent; &, pour s'entretenir à l'aise, ils s'assirent à l'écart sous un vieux arbre. Quelques momens après, ils se leverent & mirent l'épée à la main. Les deux armées qui les observoient, crurent qu'il venoit de s'élever entr'eux quelque nouveau différend: c'étoit un serpent monstrueux, qui sortoit de l'arbre, & qui étoit prêt à s'élancer sur eux: ils le tuerent, & continuerent leur conférence, pendant laquelle ils convinrent des articles de la paix.

Un gentilhomme Limosin trouva dans sa terre un trésor; c'étoit une table autour de laquelle étoient assis un empereur, sa femme, & plusieurs enfans. Autour de la table, on lisoit une inscription qui faisoit connoître le tems auquel cet empereur avoit vécu. Ces figures étoient de gran-

deur naturelle, & le tout étoit d'or massif. Richard, ayant été informé de cette découverte, prétendit que le trésor lui appartenoit de droit, comme souverain du pays. Le gentilhomme consentoit à le partager avec le roi; mais Richard vouloit l'avoir tout entier. Le gentilhomme implora le secours de Vidomar, vicomte de Limoges, qui lui donna un asyle dans son château de Chaluz. Richard alla aussi-tôt mettre le siége devant ce château; mais un nommé *Bertrand*, l'ayant apperçu pendant qu'il alloit reconnoître la place, lui décocha une flèche qui le blessa dangereusement. La plaie n'étoit cependant pas mortelle; mais elle le devint par l'ignorance du chirurgien. Le roi vécut encore onze jours, pendant lesquels la place fut emportée. Le meurtrier de Richard fut conduit devant lui; & ce malheureux eut l'insolence de s'applaudir de son crime, & de dire hautement qu'il se réjouissoit d'avoir délivré la terre d'un cruel tyran. Richard, quoique d'un caractère bouillant & féroce, ne témoigna aucun ressentiment de cet insolent discours. Il pardonna à son meurtrier, & lui donna même de l'argent; mais dès que le roi fut mort, Bertrand fut écorché vif. Le corps de Richard fut enterré à Fontevrault; on porta son corps à Rouen, & ses entrailles en Poitou.



JEAN SANS-TERRE.

[1199.]

CE prince fut surnommé *Sans-Terre*, parce que Henri II, son pere, ne lui avoit rien désigné dans un premier partage qu'il fit de ses États entre ses enfans. Quoique son frere Richard l'eût institué son héritier par son testament, son droit à la couronne n'étoit pas bien établi. Arthur, duc de Bretagne, pouvoit y prétendre, parce qu'il représentoit son pere Geoffroi, frere aîné de Jean.

[1200.]

L'ordre de Cîteaux envoie vers le roi douze abbés, pour lui demander grace sur ce qu'ils avoient refusé de lui payer la taxe. Jean étoit alors à Lincoln. Dès qu'il apperçoit les abbés, il oublie que c'est une grace qu'on vient lui demander : il devient suppliant à son tour ; se jette aux genoux des abbés ; leur demanda leur bénédiction, & s'engage de fonder un monastere de leur ordre. Le monastere qu'il fonda, se nomme *Bowley*, ou *Beaulieu*. Jean, par cet acte de dévotion, prétendoit gagner l'affection

des gens d'église; il ne s'attira que leurs mépris.

[1202.]

Jean, ayant fait prisonnier Arthur, duc de Bretagne, son neveu, songe à se défaire d'un rival que ses droits à la couronne lui rendoient redoutable. Il fait conduire le prince à Falaise, & propose à ses gardes de le tuer; mais ils refusent de prêter leur bras à ce meurtre. Jean, moins généreux, se charge d'exécuter lui-même son crime. Il fait transporter Arthur dans la tour de Rouen; &, s'y étant rendu quelques jours après, il fait embarquer son neveu, pendant une nuit obscure, & s'avance avec lui jusques vers le milieu de la Seine: là il le massacre de ses propres mains, & jette son corps dans la riviere.

[1203.]

Constance, mere du duc de Bretagne, ayant porté ses plaintes au roi de France de l'assassinat de son fils, le roi d'Angleterre est cité juridiquement à la cour des pairs, en qualité de duc de Normandie, pour y répondre aux accusations intentées contre lui. Jean, n'ayant point comparu, fut jugé par contumace. Par un arrêt solemnel de la cour des pairs, il fut déclaré atteint & convaincu d'avoir fait mourir son neveu dans

le ressort du royaume de France, coupable de félonie contre le roi de France, son seigneur & maître, &, comme tel, privé & déchu des terres & seigneuries mouvantes de la couronne de France.

Le roi de France entre en armes dans la Normandie, & commence par assiéger le Château-Gaillard, place très-forte, qui étoit comme le boulevard de la province. Le roi Richard n'avoit rien oublié pour rendre cette forteresse imprenable; & il lui avoit donné le nom de *Château-Gaillard*, pour faire entendre qu'il ne faudroit que rire & se moquer des efforts de ceux qui prétendroient s'en emparer; mais on n'eut pas lieu de rire des efforts des François, qui s'en rendirent maîtres, après six mois d'un siége très-pénible.

[1204.]

Pendant que les François faisoient tous les jours de nouveaux progrès dans la Normandie, Jean s'occupoit de plaisirs & de vains amusemens: « Laissons faire les François, disoit-il; j'en reprendrai plus en un » jour, qu'ils n'en auront pris en un an. » Dès qu'il eut été informé de la prise du Château-Gaillard, il prit la fuite, & se retira à Londres. Les députés de Rouen allerent l'y trouver, & lui déclarerent qu'ils seroient obligés de rendre leur ville aux

François, s'il ne leur envoyoit du secours dans un mois. Ces députés prenoient mal leur tems. Jean étoit alors occupé à jouer une partie d'échecs, & il n'avoit pas beau jeu. Il répondit aux députés, d'un ton chagrin : « Vous êtes bien mal avisés de venir » m'interrompre ; je n'ai point de secours » à vous donner : faites comme vous l'en» tendrez. »

Ainsi ce prince, par sa négligence, perdit la Normandie, qui rentra sous la domination Françoise, deux cens quatre-vingt-douze ans après qu'elle eut été cédée à Rollon, par Charles le Simple.

[1205.]

L'élection des archevêques de Cantorbéry étoit, depuis quelque tems, un sujet de dispute entre les évêques & les moines de S. Augustin. Les évêques prétendoient avoir part à l'élection, & les moines soutenoient qu'elle appartenoit à eux seuls. Aussi-tôt après la mort de Hubert, archevêque de Cantorbéry, quelques-uns de ces moines, appréhendant que leurs confreres ne relâchassent quelque chose de leurs droits, s'assemblerent, pendant la nuit, & élurent secrettement leur sous-prieur, nommé *Renaud*. Ils le firent ensuite partir promptement pour Rome, afin de demander au pape la confirmation de l'élection,

Le roi, ayant appris qu'on avoit élu un archevêque sans sa permission, crut que cette élection avoit été faite de concert par tout le couvent; & il se disposoit à l'en punir; mais les moines, qui n'étoient pas de l'intrigue, se justifierent : les autres, intimidés, se désisterent de leur élection. Tout le monastere s'assembla pour en faire une nouvelle, &, d'une commune voix, élut pour archevêque l'évêque de Norwick, qui avoit été fort récommandé par le roi; & l'on députe au pape pour le prier de confirmer ce nouveau choix.

[1206.]

Le pontife Romain casse toutes les deux élections, & ordonne aux moines députés d'élire le cardinal Etienne Langton. Les moines, après avoir fait quelque résistance, obéissent enfin au pape, de peur d'être excommuniés.

[1207.]

Jean fut transporté de colere, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette troisieme élection. Il s'en vengea sur les moines de S. Augustin. Par son ordre, deux cavaliers entrerent l'épée nue à la main dans leur couvent, & les en chasserent. Il les bannit ensuite du royaume.

Il écrivit à ce sujet au pape une Lettre pleine de menaces & de reproches, dans la

quelle il lui disoit «que très-honteusement, » & mal-à-propos, il avoit refusé de confir- » mer l'élection de l'évêque de Norwick, afin » de consacrer archevêque de Cantorbéry je » ne sçais quel Etienne de Langton, homme » inconnu dedans son royaume, & lequel » avoit longuement conversé avec ses en- » nemis publics dans la France; &, ce qui » tournoit davantage au préjudice & sub- » version des libertés & franchises appar- » tenantes à sa couronne, qu'il avoit témé- » rairement présumé de le promouvoir, sans » que les moines eussent requis son consen- » ment, lequel ils étoient obligés & tenus » de demander. En quoi il ne pouvoit assez » s'émerveiller comme lui-même & toute » la cour de Rome ne faisoient point repas- » ser devant leurs yeux, & ne remettoient » point en leur mémoire, combien la di- » lection & l'amitié des rois d'Angleterre » avoit été jusques-là nécessaire au siége » apostolique, & comme il lui provenoit » autant ou plus de biens, & de profits de ce » royaume, que d'aucun autre qui fût de-çà » les Alpes; mais, en tous cas, qu'il étoit » prêt de combattre jusqu'à la mort pour les » libertés de sa couronne, & qu'immua- » blement il vouloit soutenir & défendre » l'élection de l'évêque de Norwick, la- » quelle il jugeoit lui devoir être utile & » profitable. Finalement, que s'il n'étoit

» ouï sur ce point, il fermeroit les passages
» de Rome à tous ses sujets; défendroit le
» transport de l'or & de l'argent hors de
» ses terres & seigneuries, &, si besoin
» étoit, empêcheroit que les archevêques,
» évêques, & autres prélats, non-seule-
» ment de l'Angleterre, mais encore de
» ses autres pays, n'allassent chercher jus-
» tice & jugement au-dehors. »

[1208.]

Le pape envoie un ordre aux évêques de Londres, d'Ely & de Vorcester d'admonester le roi d'Angleterre, & de l'exhorter à se soumettre, &, en cas de refus, de mettre le royaume à l'interdit. Les prélats obéissent. « Mais le roi, se courrouçant &
» contre le pape & contre les cardinaux,
» commença de jurer & protester que, s'il
» y avoit aucun si téméraire & si hardi
» que d'interdire ses pays & seigneuries,
» aussi-tôt il chasseroit tous les prélats & le
» clergé de son royaume, &, confisquant
» leurs biens, feroit d'abondant arracher les
» yeux, couper le nez & les oreilles à
» tout autant de Romains qu'il trouveroit
» dans ses terres, afin que, par telles mar-
» ques, ils pussent à l'avenir être discernés
» d'avec les autres nations : ce qu'enten-
» dant les susdits évêques, se retirerent in-
» continent de sa présence, &, le Carême
» suivant

» ſuivant, pour exécution du commande-
» ment papal, prononcerent ſentence d'in-
» terdit général contre toute l'Angleterre. »

La ſévérité du pape n'eut d'autre effet que de rendre le roi plus furieux. Il n'oublia aucun moyen de ſe venger ſur les eccléſiaſtiques ; &, pour les frapper par un endroit ſenſible, il fit empriſonner leurs concubines, & ne les relâcha qu'après leur avoir fait payer de groſſes ſommes. L'archidiacre de Norwick s'étant hautement déclaré pour le pape, il le fit mettre en priſon, & l'obligea de porter une chape de plomb qu'il avoit fait faire exprès. Au bout de quelques ſemaines, le malheureux archidiacre ſuccomba ſous le poids de cet étrange vêtement. Pour faire ſentir à ſes ſujets qu'il étoit en état de les châtier, s'ils entreprenoient quelque choſe contre lui, à la ſuggeſtion du pape, il fit couper toutes les haies de ſes forêts, & combler tous les foſſés, afin que les bêtes fauves puſſent aller librement fourrager les terres.

[1209.]

Le pape, voyant l'endurciſſement du roi Jean, porte les derniers coups à ce malheureux prince, & fait fulminer contre lui une ſentence d'excommunication. Un théologien, nommé *Alexandre le Maſſon*, ſans

doute gagné par le roi, s'efforça de prouver publiquement « par ses prédications & » disputes, que ce fouet & châtiment gé- » néral de l'Angleterre étoit procédé, non » de la faute & des vices du roi, mais des » offenses & péchés du peuple; que le » roi étoit comme la verge de la fureur » divine, & que le prince étoit ordonné » de Dieu pour régir ses peuples & sujets » avec une verge de fer, les briser tous » ainsi que bon lui sembloit, ainsi que » des pots de terre, & mettre les fers aux » pieds & les menottes aux mains des no- » bles & puissans, bref qu'il n'appartenoit » point au pape de connoître ni de la pos- » session laïque des rois & seigneurs, ni » de l'administration & gouvernement de » leurs sujets, attendu principalement que » Jesus-Christ n'avoit donné pouvoir à l'a- » pôtre S. Pierre, que sur l'église & sur les » choses ecclésiastiques. » Le même historien remarque que ce prédicateur zélé fut pourvu, en peu de jours, d'un grand nombre de bénéfices.

[1211.]

Jean est déposé, & son royaume dévolu *primo occupanti*. Philippe-Auguste, roi de France, est chargé de l'exécution de cette sentence. Le pape Innocent III lui promettoit la rémission de ses péchés, & la cou-

ronne d'Angleterre en héritage perpétuel, quand il auroit détrôné le tyran. Il exhortoit aussi tous les princes Chrétiens à prendre part à cette pieuse exécution; accordant à ceux qui aideroient le roi de France à usurper un thrône, les mêmes indulgences qu'à ceux qui visitoient le saint sépulcre.

[1213.]

Philippe étoit prêt à descendre en Angleterre, malgré l'avis des pairs qui lui représentoient que la conduite du pape offensoit tous les souverains. Le cardinal Pandolfe, légat du saint siége, homme fin & rusé, l'empêchoit de suivre de si sages conseils. « Il le flattoit, l'aduloit, l'appel» loit *le pieux & redoutable champion de » S. Pierre*, & lui présentoit sans cesse le » tableau de l'Angleterre conquise. » Ce n'étoit pas cependant le dessein du pape ni de son habile ministre, que Philippe s'en emparât. Il n'étoit destiné qu'à faire peur au roi Jean, afin que ce foible prince, craignant de perdre sa couronne, se soumît à toutes les conditions qu'il plairoit au pape de lui prescrire. La conduite de l'artificieux légat développe toute cette politique.

L'armement étant prêt, « Pandolfe, sous » prétexte d'aller, par sa présence & ses dis» cours, achever d'échauffer les esprits con» tre un excommunié, passa à Douvres,

» où Jean aſſembloit des troupes. Il lui fit
» demander une audience; & l'abordant
» avec l'air triſte & benin d'un miniſtre de
» paix, qui gémit & voudroit écarter l'orage:
» Vous êtes perdu, lui dit-il. Une partie de
» votre nobleſſe traite avec Philippe. Il va
» mettre à la voile, à la tête d'une armée
» formidable. La vôtre vous abandonnera,
» & vos barons seront peut-être les pre-
» miers à vous faire tomber entre les mains
» des François. » Jean n'ignoroit pas que ſa conduite avoit aliéné entiérement les eſprits. Les avis du légat l'allarment, &, le prélat s'appercevant de ſon trouble, l'amène aiſément à lui demander des conſeils, en augmentant encore ſes frayeurs. Les caracteres arrogans deviennent les plus foibles au moindre revers. Ce prince jura, & fit jurer pour lui, & ſur ſon ame, à ſeize de ſes barons, qu'il ſe ſoumettoit à tout ce qu'exigeoit le ſaint ſiége.

Quelques ſemaines après, en exécution d'un des plus ſinguliers & des plus honteux traités qu'ait jamais fait une tête couronnée, Jean ſe rendit dans la principale égliſe de Douvres, accompagné de ſeigneurs & d'officiers de ſon armée; & là, en préſence d'un peuple nombreux, il déclara que, de ſa franche & libre volonté, & de l'avis de ſes barons, pour expier les fautes qu'il avoit commiſes contre les miniſ-

tres du Seigneur, il se reconnoissoit désormais vassal du saint siége, & s'obligeoit en cette qualité, de lui payer, tous les ans, une redevance de mille marcs d'argent, sçavoir sept cens pour l'Angleterre, & trois cens pour l'Irlande. Ensuite il ôta la couronne de dessus sa tête, la mit aux pieds du légat, comme représentant le pape ; lui rendit hommage, & lui présenta quelques piéces d'or pour arrhes du tribut auquel il se soumettoit. Pandolfe foula l'or aux pieds, emporta le sceptre & la couronne, & ne les rendit qu'au bout de cinq jours à ce vil monarque.

L'armée Françoise attendoit le retour du cardinal, pour mettre à la voile. Il revint ; se présenta hardiment devant Philippe ; lui dit qu'il falloit congédier ses troupes, & ne plus penser à la conquête de l'Angleterre ; que Dieu avoit changé le cœur de Jean ; que ce n'étoit plus un prince rebelle à l'église, un Satan endurci, mais une ouaille bénigne & dévote ; que le pape, comme un pere toujours clément & miséricordieux, lui ayant tendu les bras, ne pouvoit pas se dispenser de le couvrir de son aîle apostolique, & de lancer ses foudres sur quiconque oseroit attaquer ce fils repentant, & dont les Etats faisoient désormais partie du patrimoine de S. Pierre.

[1214.]

Le cardinal Nicolas, évêque de Tivoli, vient en Angleterre, en qualité de légat, en apparence pour accommoder le roi avec le clergé, mais en effet, pour lier le roi de nouvelles chaînes. Jean proposa d'abord cent mille marcs, pour dédommagemens des pertes du clergé. Cette somme fut refusée comme trop modique. Le légat, profitant alors de l'embarras où Jean se trouvoit, lui fit entendre qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, pour se tirer d'affaire, que de se mettre entiérement sous la protection du pape, & de lui résigner une seconde fois sa couronne, pour couvrir les irrégularités de sa premiere résignation. Jean consentit à tout. Il tint une assemblée générale à Westminster; & là, en présence des grands du royaume, il fit la résignation, avec toutes les formalités qu'on lui prescrivit. La charte de la premiere résignation n'avoit été scellée qu'avec de la cire; celle-ci fut scellée avec de l'or.

La fameuse victoire, remportée par Philippe-Auguste à Bouvines, jetta le roi d'Angleterre dans le plus affreux désespoir. Il voulut d'abord se laisser mourir de faim; mais ce parti lui parut un peu trop fort. Il se contenta de vomir contre Dieu & le pape les plus horribles blasphêmes. Il disoit que, de-

puis qu'il s'étoit réconcilié avec le saint siége ses affaires en alloient plus mal. Un jour, voyant écorcher un cerf, il lui échappa de dire : « Ce cerf est bien gras ; cependant il » n'a jamais été à la messe. »

Son impiété ne s'arrêta pas à de simples discours. Il députa trois personnes de confiance au Miramolin d'Afrique, pour lui offrir de lui payer tribut, & d'embrasser le Mahométisme, s'il vouloit le secourir contre ses ennemis. Le prince Musulman, après avoir entendu les offres du roi d'Angleterre, réfléchit quelque tems sur cette étrange députation ; puis, fermant un livre qu'il tenoit ouvert, il répondit aux envoyés : « Je » lisois un livre grec d'un ancien Chrétien, » nommé *Paul*, dont les actions & les pa- » roles me plaisent fort ; mais, ce qui m'en » déplaît, c'est qu'il quitta la religion dans » laquelle il étoit né : j'en dis autant du roi » votre maître, qui veut quitter la sienne. » Il s'informa ensuite de la situation de l'Angleterre, de ses habitans, de ses productions & de son commerce ; & un des envoyés lui en ayant fait le récit le plus avantageux, le Miramolin soupira, & dit : » Je n'ai jamais lu ni ouï dire qu'un prince, » possédant un royaume si heureux & si » soumis, le voulût rendre tributaire à un » étranger. Votre maître est un misérable & » un lâche. Il est indigne de mon alliance. »

Jettant enſuite un regard menaçant ſur les envoyés, il leur défendit de jamais ſe préſenter devant lui. Tel fut le ſuccès de cette indigne ambaſſade.

[1215.]

Les barons, profitant de la foibleſſe du monarque, lui demandent la confirmation des priviléges dont ils avoient joui ſous les rois Saxons, & dans leſquels Henri I les avoit rétablis par la fameuſe charte des communes libertés. Ils prennent les armes, pour appuyer leur demande. Jean, tour-à-tour perſécuté par le pape & par ſes propres ſujets, eſt obligé d'accorder aux barons tous ce qu'ils demandent. Il ſigne deux chartes dans leſquelles ils avoient inſéré tout ce qu'ils avoient voulu. La premiere fut nommée *la charte des libertés*, ou *la grande charte*; l'autre s'appella *la charte des forêts*. Tous les ſeigneurs ſpirituels & temporels ſignerent auſſi ces chartes : elles furent ſcellées du grand ſceau, & confirmées par le ferment ſolemnel du roi. On n'oublia aucune des précautions néceſſaires pour en maintenir l'exécution. Vingt-cinq barons furent commis pour veiller ſur les infractions. Il devoit y en avoir quatre toujours occupés à recevoir les plaintes. Ces quatre étoient chargés de demander juſtice au roi, qui devoit donner ſatisfac-

tion, dans l'eſpace de quarante jours, au bout deſquels, s'il refuſoit de redreſſer les torts, on en informoit le corps des ſeigneurs. Ce corps pouvoit alors prendre les armes contre ſon ſouverain. Toute voie de fait étoit permiſe, excepté contre la perſonne du roi, ſa femme & ſes enfans. Le peuple lui-même, à cet égard, reçut le même droit que les barons. Outre cela, Jean fut forcé d'envoyer aux Shérifs des lettres-patentes qui leur donnoient pouvoir de faire jurer à tous les ſujets l'obſervation exacte des deux chartes, & de prêter au beſoin leur ſecours pour forcer le roi à les obſerver.

Jean, déſeſpéré de voir ſon autorité bridée par les barons, & n'ayant point d'argent pour lever une armée, uſa de la méthode de Guillaume le Conquérant. Il envoya en France, en Allemagne, dans les Pays-bas, des gens affidés, avec pouvoir de promettre à ceux qui voudroient venir le ſervir tous les biens des barons que le roi devoit confiſquer. Les envoyés de Jean donnoient auſſi par avance les biens des ſeigneurs Anglois, & en paſſoient des actes en bonne forme : ainſi ce prince ſe vit tout-à-coup une puiſſante armée, ſans argent pour la lever ni pour l'entretenir.

Ce prince, à la tête d'une armée compoſée

d'étrangers, brigands & scélérats, ravage de la façon la plus barbare les terres de ses barons. Il assiége le château de Rochester. Guillaume d'Albinet, gouverneur de cette place, y étoit renfermé avec toute sa famille. Ce grand homme voyant un arbalêtrier qui visoit au roi, & qui alloit le tuer : « Malheureux, s'écria-t-il en détour-» nant le coup, songes-tu que c'est le roi? » Je sçais que nous sommes réduits aux » derniers extrémités ; que nous manquons » de tout ; que nous n'avons aucun espoir » de secours ; qu'il va donner l'assaut ; qu'il » fut toujours sans miséricorde ; qu'il nous » fera tous massacrer, & que ma fille & moi » serons les premieres victimes qu'il sacri-» fiera à son implacable cruauté ; mais c'est » le roi. »

Jean implore aussi le secours du pape contre l'insolence des barons, & lui représente lâchement que leurs entreprises attaquoient plutôt le saint siége, qui étoit seigneur suzerain, que lui qui n'étoit que vassal. Il le supplie, en conséquence, de vouloir bien le délier des engagemens qu'il avoit été forcé de prendre, tant par sa signature, que par son serment. Le pape avoit excommunié le roi d'Angleterre, quelques années auparavant ; l'avoit déclaré indigne du thrône ; avoit délié ses sujets du serment de fidélité, parce que ce prince ne vouloit pas rece-

voir de sa main un archevêque de Cantorbéry : ce même pape le délie, avec la même facilité, de tous les sermens qu'il avoit faits à ses sujets, & les excommunie, parce qu'ils veulent défendre leur vie, leurs biens & leurs libertés.

Les barons, voyant que le roi continue à piller leurs biens, & à ravager leurs terres, appellent la France à leur secours. Ils envoient offrir la couronne d'Angleterre à Louis, fils de Philippe-Auguste, pourvu qu'il vienne avec des forces suffisantes les délivrer de la tyrannie de Jean. Philippe, flatté de cette proposition, prépare un armement considérable pour conduire son fils en Angleterre. Cependant le pape Innocent III, toujours protecteur de Jean, depuis qu'il étoit devenu son vassal, apprenant par ses légats que Louis avoit accepté la couronne d'Angleterre, monte en chaire; & tenant une épée : « Glaive, glaive, dit-il, sors du fourreau pour tuer & pour briller. » Il continue sur ce ton terrible & menaçant, & finit ce sermon très-peu apostolique, « par faire jouer toute son artillerie, & tuer l'ame de Louis, & celle de Philippe, en ricochets, s'il laissoit partir son fils. »

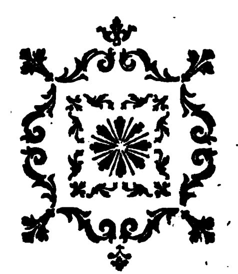
[1216.]

Louis s'embarque sur une flotte de sept

cens vaiſſeaux, & vient débarquer à Sandwich. Il s'empare de Rocheſter, & ſoumet d'abord toute la province de Kent, excepté Douvres. Ses partiſans ſe multiplient : les provinces méridionales, & une partie de celles du nord, ſe rangent ſous ſon obéiſſance. Cependant l'infortuné Jean, errant & fugitif dans ſon propre royaume, court d'une ville à l'autre, toujours accompagné de ſes troupes étrangeres, qui continuoient leurs ravages, & ſembloient punir le peuple du malheur de ſon roi. Voulant paſſer dans la province de Lincoln, il rencontre un marais qui ſépare cette province d'avec celle de Norfolck. Il s'y engage témérairement, & penſe y périr; mais s'il n'y laiſſa pas la vie, il y laiſſa ce qu'il eſtimoit preſque autant, ſon bagage, ſes thréſors, fruits de ſes concuſſions & de ſes injuſtices : tout fut englouti dans ce dangereux marais. Quelques jours après, étant arrivé avec beaucoup de peine à l'abbaye de Suineshéad, il y fut empoiſonné par un moine, auquel ſon ſupérieur & ſes confreres avoient promis de célébrer tant de meſſes, & de faire tant de prieres à Dieu pour lui, qu'enfin il le mettroit bien avant dans ſon paradis; doctrine pernicieuſe ajoûte l'hiſtorien, & pernicieuſement pratiquée, même de notre tems, pour faire aſſaſſiner les plus grands prin-

ces. Jean fut enterré dans la cathédrale de Winchester, où l'on voit encore son tombeau.

On raconte que le surnom de *Sans-Terre* lui fut confirmé, même après sa mort. Les moines de Winchester répandirent parmi le peuple qu'on entendoit un bruit continuel sur son tombeau, & qu'il en sortoit, de tems en tems, des cris épouvantables; en conséquence, ils jetterent son corps dans un champ.



[1221.]

Henri fait tirer de son sépulcre le corps de S. Thomas de Cantorbéry, & le fait renfermer dans une châsse d'or enrichie de pierres précieuses. Les prélats, comtes & barons du royaume, & plusieurs même de de la France, assisterent à cette cérémonie.

Il fait abbatre l'ancienne église de Westminster, bâtie cent soixante ans auparavant par Edouard le Confesseur, & pose la premiere pierre d'un nouvel édifice, beaucoup plus magnifique, qui coûta cinquante ans de travaux.

[1222.]

Les bourgeois de Londres avoient publié une lutte: ceux de Westminster, s'y étant trouvés, furent vaincus & exposés à la risée des spectateurs. L'intendant de l'abbé de Westminster, jugeant que la honte des vaincus, & les railleries qu'ils avoient essuyées, rejaillissoient sur l'abbé & sur lui, prit la résolution de se venger. Il publia une pareille lutte à Westminster. Les bourgeois de Londres s'y rendirent sans armes; mais ils furent maltraités & chassés. Il y en eut même quelques-uns de blessés. A la nouvelle de cette trahison, toute la ville de Londres se souleva. Un nommé *Constantin*, homme

homme séditieux, qui avoit été zélé partisan des François, se mit à la tête de la canaille. Après avoir crié de toute sa force *Montjoie S. Denis*, qui étoit le cri de guerre des François, il marcha à Westminster; abbatit la maison de l'intendant, & s'en revint triomphant à Londres. Hubert, grand-justicier, fit venir à la tour les auteurs de ce désordre, & les châtia d'une maniere éclatante. Il fit pendre Constantin, couper les mains, le nez & les oreilles aux autres, & les renvoya dans la ville ainsi mutilés. Il changea tous les magistrats, & prit un nombre de bourgeois pour caution de la bonne conduite des autres.

Le cardinal Langton assemble dans l'église de Cantorbéry un synode provincial, qui condamne trois hommes, & les livre au bras séculier. L'un étoit un insensé, qui vouloit se faire passer pour Jesus-Christ. Le second étoit un hermaphrodite, ami & partisan de ce fou. Le troisieme étoit un diacre, qui, devenu fort amoureux d'une Juive, s'étoit fait Juif pour avoir la liberté de l'épouser.

[1224.]

Louis VIII, roi de France, se dispose à faire le siége de la Rochelle. Savari de Mauléon, gouverneur de cette place, demande de l'argent à la cour, pour se mettre en état

de la défendre. Pour se moquer de lui, on lui envoie un coffre plein de ferrailles. Savari, indigné, laisse prendre la Rochelle, & passe même du côté des François.

[1226.]

Henri, n'osant pas demander de l'argent à son parlement, use, pour en avoir, du même moyen dont Richard, son oncle, s'étoit servi. Il oblige tous ceux qui avoient des chartres à les faire renouveller, moyennant une taxe arbitraire. Les monasteres sur-tout, qui avoient un grand nombre de titres & de priviléges, lui fournirent de très-grosses sommes.

[1228.]

Le pape Grégoire IX fait lever en Angleterre la dixme de tous les biens mobiliaires du royaume, pour subvenir aux frais de la guerre qu'il faisoit, au nom de saint Pierre, à l'empereur Frédéric II. Les fruits, qui n'étoient pas encore parvenus à leur maturité, furent même compris dans cette exaction ; & les prélats, qui étoient chargés de lever cette dixme, n'ayant pas assez d'argent comptant, le pape leur envoya des usuriers Italiens, autorisés, par des brefs, bulles & mandats, à prêter à gros intérêts les sommes requises, avec pouvoir auxdits prélats de se dédommager sur les particuliers comme ils jugeroient à propos.

[1232.]

Hubert du Bourg, grand-justicier & premier ministre, est accusé de plusieurs crimes. Le roi, qui commençoit à soupçonner la fidélité de son favori, lui ordonne de se tenir prêt à répondre sur les divers chefs d'accusations. Mais Hubert, intérieurement condamné par les reproches de sa conscience, n'ose comparoître, & se réfugie dans l'église de Méréton. Henri ordonne aux bourgeois de Londres de prendre les armes, & de l'arracher de cet asyle; mais, à la priere de l'archevêque de Dublin, il s'appaise, & accorde à Hubert un délai de trois mois. Le ministre, un peu rassuré, se retire avec sa famille dans la province d'Essex; le roi, craignant qu'il n'aille exciter quelques révoltes aux extrémités du royaume, envoie Godefroi de Cranecumbe avec trois cens soldats, pour se saisir de sa personne. Hubert, se voyant sur le point d'être pris, se réfugie dans une chapelle. Les soldats l'en arrachent avec violence; & Godefroi fait venir un serrurier, pour lui mettre les fers aux pieds. Cet homme, appercevant Du Bourg, refuse son ministere: «Faites, dit-il, tel jugement de »moi que vous voudrez; & Dieu prenne, »s'il lui plaît, pitié de mon ame; car je »souffrirai plutôt toute sorte de tourmens

» & de supplices, que de vous bailler des » fers pour lui. N'est-ce pas ce très-fidèle & » magnanime Hubert, lequel a tant de fois » délivré l'Angleterre du saccagement & » dégât des étrangers, & restitué l'Angle- » terre à l'Angleterre même? lequel a servi » le roi Jean, son maître, en Gascogne, » en Normandie & ailleurs, avec tant de » constance & de résolution, que la famine » même l'a souvent contraint de manger » jusqu'aux chevaux?... Dieu soit juge en- » tre vous & lui de l'injuste traitement que » vous lui faites, en lui rendant ainsi le mal » pour le bien. »

Malgré les remontrances du serrurier, Hubert est conduit prisonnier à Londres; mais Roger, évêque de cette ville, irrité qu'on ait osé violer l'asyle sacré d'une chapelle, fait au roi de si fortes remontrances, que ce prince ordonne qu'Hubert soit remené dans le même lieu où on l'avoit pris; mais il l'y fait garder à vue, & défend qu'on lui donne à manger.

Dans cette triste situation, Hubert apprend la mort de Ranulfe, comte de Chester & de Lincoln, un de ses plus grands ennemis. « Dieu soit loué, dit-il : il a été mon » vassal, & toutefois n'a jamais rien épar- » gné qui me pût nuire, ou causer dé- » plaisirs.... Dès-lors s'agenouillant devant » l'autel de la chapelle, récita tous les

» pseaumes de David pour le salut & re-
» mede de son ame. »

Cependant Hubert, pressé de la faim, & réduit à la derniere extrémité, sort de son asyle, & se présente de lui-même à ceux qui le tenoient assiégé. Il est conduit à la tour de Londres ; &, quelque tems après, la colere du roi s'étant appaisée, ce prince se contente de le reléguer au château de Devises,

[1236.]

Henri épouse Eléonor, fille du comte de Provence. Ce prince avoit été long-tems à se déterminer sur le choix d'une épouse. Il s'étoit engagé avec la fille du duc de Bretagne, & avoit ensuite retiré sa parole. Il avoit pensé à une fille du roi de Bohême; mais il n'étoit pas allé plus loin que le simple projet. Quelques années après, il avoit passé un contrat de mariage avec la fille du comte de Ponthieu, & avoit ensuite changé d'avis. Eléonor fixa le caractere irrésolu de Henri. Ce prince alla au-devant d'elle, un peu au-delà de Cantorbéry. La nouvelle reine se présenta pour lui baiser la main. Le roi lui fit un compliment court & flateur, & la conduisit à Cantorbéry, où le mariage fut célébré avec magnificence. Cinq jours après, les nouveaux époux allerent à Westmins-

ter ; & le lendemain, ils parurent avec la couronne royale sur la têté. Le roi & la reine dînerent en public à Westminster. Le comte de Chester, comme grand connétable d'Angleterre, portoit devant le roi l'épée de S. Edouard, appellée *curtens* ; & le comte de Pembroock, le bâton de grand-maréchal. Le roi & la reine étoient assis sous un dais soutenu par les gardiens des cinq ports. Le comte de Leicester présenta l'eau pour laver les mains ; le comte de Varenne fit l'office d'échanson ; & Michel Belet, celui de panetier. Guillaume de Beauchamps, en qualité d'aumônier, bénit la table ; & le grand forestier disposa les mets sur la table, à la droite du roi.

[1237....]

Richard, évêque de Durham, fait rebâtir à Merilfield l'église de Salisbury, avec une magnificence surprenante. Il y fit faire autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année ; autant de colomnes, que d'heures ; autant de portes, que de mois. Cet édifice coûta quarante ans de travaux.

Simon de Montfort épouse la comtesse de Pembroock, sœur du roi d'Angleterre. Ce seigneur, fils du comte de Montfort, général de la croisade contre les Albigeois, avoit quitté la France par quelque mécon-

tentement, & étoit venu s'établir en Angleterre. Il avoit sçu gagner les bonnes graces de Henri, dont il étoit le favori le plus intime. Il n'avoit pas moins heureusement réussi auprès de la comtesse douairiere de Pembroock, sœur du roi. Il étoit même entré si avant dans la faveur de cette princesse, que Henri fut obligé de les faire marier secrettement dans sa chapelle. Montfort partit aussi-tôt après pour Rome, & fit confirmer son mariage par le pape. Ce seigneur, connu sous le nom de *comte de Leicester*, s'est rendu fameux sous ce règne, par sa révolte & par son malheur.

Un scélérat, qui contrefaisoit l'insensé, trouve le moyen de s'introduire, pendant la nuit, dans la chambre du roi, à dessein de le tuer. Heureusement le roi couchoit cette nuit-là dans la chambre de la reine. L'assassin manqua son coup. Il fut pris, & puni comme il le méritoit. Il avoua, avant de mourir, que Guillaume du Marais, grand-justicier d'Angleterre, l'avoit aposté pour commettre cet horrible assassinat. Plusieurs étoient complices de cette conspiration : on n'en fit cependant aucunes recherches.

[1244.]

Griffin, fils aîné de Léolin, prince de Galles, étoit depuis long-tems retenu prisonnier à la tour de Londres. Ennuyé de

ſa captivité, il chercha les moyens de s'échapper. Voyant une nuit ſes gardes endormis, il noua enſemble les draps, les nappes & les tapis de ſa chambre; & les attachant à une des fenêtres de la tour, il ſe laiſſa gliſſer le long de cette eſpèce de corde; mais elle ſe rompit avant qu'il fût parvenu juſqu'en bas, & le malheureux prince ſe briſa la tête en tombant.

[1248.]

Le roi ayant demandé un ſubſide au parlement, & n'en ayant pu rien obtenir, met en vente ſon argenterie & ſes bijoux. Les marchands de Londres, qui ſe plaignoient de leur pauvreté, & ſe diſoient incapables de payer aucune contribution, trouverent cependant aſſez d'argent pour les acheter. Henri, voulant les punir, établit une foire à Weſtminſter, pendant laquelle il défendit tout commerce à Londres.

[1251.]

Cette année, on voit paroître, pour la premiere fois, dans les édits du roi, la clauſe *nonobſtant*, qui, depuis long-tems, étoit en uſage dans les bulles des papes. L'évêque de Carliſle avoit un procès contre un gentilhomme de ſon diocèſe. Ce prélat le fit juger, *nonobſtant* l'ordre du roi, qui dé-

fendoit de procéder au jugement du procès, pendant l'abſence du gentilhomme.

[1252.]

Des députés de la province de Guienne viennent ſe plaindre au roi de la conduite du comte de Leiceſter, qui en étoit gouverneur. Henri aimoit le comte; mais il craignoit un ſoulevement dans la Guienne, s'il refuſoit de rendre juſtice aux députés. Chagrin de ſe voir dans un tel embarras, il lâcha quelques paroles très-injurieuſes contre celui qui en étoit le ſujet. Le comte de Leiceſter y repliqua vivement; & loin de chercher à s'excuſer, il demanda avec hauteur la récompenſe dûe à ſes ſervices. C'étoit prendre mal ſon tems. Henri traita le comte de traître; & le comte, outré de colere, lui répondit hautement, & en propres termes, qu'il en avoit menti. Cette réponſe fut accompagnée de pluſieurs autres diſcours très-peu reſpectueux. Le roi voulut le faire arrêter; mais il vit tant de gens prêts à prendre le parti de ce ſeigneur, qu'il n'oſa pas ſe porter à cette extrémité. Il ſe contenta d'une legere ſatisfaction, & ſe réconcilia avec lui: ce trait caractériſe parfaitement Henri III, qui étoit la foibleſſe même.

[1253.]

Les Anglois étoient réduits à une extrême pauvreté, par la facilité avec laquelle le roi se prêtoit aux exactions des papes, & par sa prodigalité envers une foule d'étrangers qu'il avoit attirés dans le royaume. Pour lui faire vivement sentir les inconvéniens d'une telle conduite, l'évêque de Lincoln fit faire un calcul des revenus que les étrangers possédoient en Angleterre : ils se montoient à plus de soixante & dix mille marcs d'argent, tandis que ceux de la couronne montoient tout au plus au tiers. Un seul ecclésiastique, nommé *Mansel*, favori du roi, jouissoit de quatre mille marcs de revenu, que lui produisoient sept cens bénéfices qu'il possédoit.

Henri, toujours affamé d'argent, est obligé, pour en obtenir, d'accorder au parlement certaines conditions. Les barons lui font dire qu'ils tâcheront de le satisfaire, pourvu qu'il laisse aux églises la liberté d'élire les évêques & les autres dignitaires, & qu'il jure d'observer de bonne foi les deux chartes du roi son pere. Henri, à l'égard des deux chartres, promet de les faire exactement observer. S'adressant ensuite aux ecclésiastiques, qui se trouvoient parmi les députés, il leur dit : « Mes-

» sieurs, je puis avoir eu tort en m'appro-
» priant les droits de nommer aux dignités
» ecclésiastiques; mais il ne vous appartient
» pas de vous plaindre de l'abus que j'ai
» peut-être fait en cela de l'autorité royale,
» puisque ce n'est qu'en vertu de cet abus
» que vous possédez vos dignités. Com-
» mencez donc par renoncer à tous vos
» bénéfices, afin qu'on puisse les conférer
» à des sujets dignes. »

En conséquence de son engagement, le roi convoqua tous les seigneurs spirituels & temporels dans la salle de Westminster. Ils tenoient chacun un cierge; & le roi, pour témoigner sa sincérité, avoit la main appliquée sur le cœur. L'archevêque de Cantorbéry prononça un anathême terrible contre ceux qui à l'avenir s'opposeroient directement, ou indirectement, à l'observation des deux chartres: on en fit ensuite la lecture à haute voix; & le roi, ayant toujours la main sur le cœur, les confirma.

[1254.]

Henri forme le dessein d'aller voir la France, & en fait demander la permission à S. Louis, qui la lui accorde volontiers. Lorsque le roi d'Angleterre approcha de Paris, S. Louis alla au-devant de lui, accompagné de la reine, de la comtesse d'Anjou,

de plusieurs seigneurs & dames de la cour, Henri entra dans la ville, à la lueur des flambeaux, & passa au milieu des acclamations de tout le peuple, & principalement des écoliers de l'université. Il alla descendre au Temple, où on lui avoit préparé un logement, & il y coucha la premiere nuit. Le lendemain matin, S. Louis l'alla prendre, & le mena voir la Sainte-Chapelle & plusieurs autres lieux de dévotion. Ils allerent ensuite dîner au Temple. Après le dîner, ils passerent par la place de Grève; traverserent le pont Notre-Dame, & se rendirent au palais du roi de France, où Henri passa la nuit. Malgré les honneurs qu'il recevoit, il s'ennuya bientôt du séjour d'un pays étranger. Il partit quelques jours après, pour s'en retourner en Angleterre.

Le pape Innoncent III envoie offrir à Henri la couronne des Deux-Siciles pour Edmond, son second fils. Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric II, avoit usurpé ce royaume sur son frere Conrad, & s'y maintenoit, malgré les foudres du Vatican. Le pape avoit envoyé une armée contre lui : elle avoit été taillée en piéces. Innocent, ne voulant pas abandonner son entreprise, chercha quelqu'un qui en fît les frais pour lui. Henri lui parut très-propre à ce dessein. Il l'éblouit par l'offre de la

Sicile, dont il investit son fils Edmond. Le roi d'Angleterre, sans rien consulter, accepta cette offre; & pour marquer au pontife sa reconnoissance, il s'engagea, sous peine d'être excommunié & privé de la couronne, à payer toutes les dettes qu'il contracteroit dans la guerre contre Mainfroi. C'étoit précisément où Innocent vouloit l'amener. Il tira de l'Angleterre des sommes immenses.

[1255.]

S. Louis envoie au roi d'Angleterre un éléphant: cet animal étoit très-rare. Aaron, roi de Perse, en avoit fait présent d'un à Charlemagne. Depuis ce prince jusqu'à saint Louis, aucun roi de France n'en avoit eu.

[1256.]

Alexandre IV, successeur d'Innocent III, entre parfaitement dans les vues de son prédécesseur, & continue de tirer de l'argent de l'Angleterre. Les sommes que ces deux pontifes avoient empruntées au nom du roi, montoient à cent trente-cinq mille cinq cens quarante marcs d'argent, sans les intérêts. Alexandre sçavoit bien que Henri n'étoit pas en état de payer une somme si prodigieuse. A peine les revenus de ce prince suffisoient-ils à la dépense de sa maison; mais il se chargea de faire fournir cet

argent au clergé d'Angleterre, qui étoit très-soumis & très-riche, malgré les contributions fréquentes qu'on en avoit exigées. L'expédient dont il se servit pour cela, lui fut suggéré par l'évêque d'Hereford. Il fit faire plusieurs billets de change, la somme en blanc, payables à certain tems, valeur reçue comptant d'un tel marchand de Sienne, de Florence, ou de quelqu'autre endroit, & obligea chacun des ecclésiastiques d'en signer un & de remplir la somme.

[1264.]

Les barons s'étoient révoltés contre Henri, & lui faisoient une guerre ouverte, ayant à leur tête le comte de Leicester. Après quelques combats, qui ne furent pas décisifs, on en vint, cette année, à une action générale, dans la plaine de Lewes. Le jeune Edouard, fils de Henri, s'y distingua par sa valeur; mais son impétuosité l'ayant entraîné trop avant à la poursuite des fuyards, son pere, resté seul, fut fait prisonnier; & lui-même subit le même sort, lorsqu'il revint sur le champ de bataille. Le comte de Leicester, devenu par cette victoire maître de l'Etat, changea toute la face du gouvernement. Le nom de *Henri* étoit cependant à la tête de tous les ordres qu'on expédioit tant contre lui que contre ses créatures.

Le comte, de concert avec les barons, convoque au nom du roi un parlement, pour y faire confirmer le nouveau plan de gouvernement qu'ils avoient dressé. Pour rendre cette assemblée plus solemnelle, il fit signer au roi des commissions pour établir dans les provinces des officiers, ou magistrats, que l'on nomma *conservateurs*, parce que leur destination étoit de conserver les priviléges du peuple. Il obligea ensuite le roi de signer un ordre qui enjoignoit à ces conservateurs de nommer dans chaque comté quatre chevaliers, pour assister au prochain parlement & y représenter leurs provinces : telle est l'origine du droit qu'ont eu depuis les Communes de s'assembler en parlement. En 1303, le tiers-état de France imita celui d'Angleterre; mais il s'est désisté de ce droit, dans le dix-septieme siécle.

[1265.]

Le comte de Glocester, jaloux de voir toute l'autorité entre les mains du comte de Leicester, se retire dans ses terres; assemble des troupes, & forme un nouveau parti. Leicester marche contre lui, avec une armée, menant à sa suite le roi & son fils Edouard. Le comte de Glocester, pour donner plus de force à son parti, entre-

prend d'enlever le prince Edouard, malgré le ſoin avec lequel il étoit gardé. Il communique ſon deſſein à Roger de Mortimer, ſeigneur Gallois, qui lui aide à l'exécuter, par le moyen d'un cheval très-vîte, dont il fit préſent au jeune prince. Edouard, ayant eu la permiſſion de ſe promener, après avoir eſſayé pluſieurs chevaux, monta ſur celui-là ; &, épiant le moment où il étoit le moins obſervé, il donna des deux; s'enfuit à tout bride, & joignit bientôt un corps de cavalerie que le comte de Gloceſter avoit fait avancer pour favoriſer ſon évaſion.

Edouard ſe met à la tête des troupes du comte de Gloceſter, & remporte d'abord pluſieurs legers avantages. Il livre, quelque tems après, une bataille déciſive, près d'Evesham. On ſe battit, depuis deux heures après midi, juſqu'à la nuit. Edouard, dans la chaleur du combat, délivra ſon pere, & le fit paſſer de ſon côté. Ce monarque fut bleſſé à l'épaule, & peu s'en fallut qu'il ne fût tué par un ſoldat qui ne le connoiſſoit pas. Malgré le courage déſeſpéré des barons, la victoire ſe déclara pour Edouard. Le comte de Leiceſter reſta ſur le champ de bataille avec deux de ſes fils. Ce ſeigneur, doué de pluſieurs qualités éminentes, fut trop ambitieux pour un ſujet. Quelques hiſtoriens l'ont canoniſé, & lui

ont

ont fait faire des miracles ; d'autres l'ont appellé le *Catilina de l'Angleterre.*

[1266.]

Henri avoit recouvré son thrône & sa liberté, lorsqu'on vit arriver un légat, qui venoit, au nom du pape, excommunier les rebelles, morts & vivans. Il étoit aussi chargé d'obtenir un subside du clergé; mais il fut refusé absolument. C'est alors qu'on vit le dénouement de l'intrigue que la cour de Rome avoit mise en œuvre pour épuiser les trésors de l'Angleterre. Le légat, sur la résistance qu'on lui fit, révoqua, de la part du pape, le don de la Sicile fait à Edmond, & en investit Charles d'Anjou, frere de S. Louis. Tel fut le fruit que Henri retira des sommes immenses qu'on avoit tirées de son royaume.

Un nommé Adam se révolte dans la province de Hant. Le prince Edouard marche à sa rencontre. On en vient aux mains. Adam, brave & vigoureux, s'attache particulièrement au prince. Les autres combattans s'arrêtent, & restent spectateurs de ce combat singulier. Edouard renverse son ennemi, qu'il oblige de se rendre. Mais, charmé de sa valeur, il lui accorde la vie & la liberté.

[1271.]

Edouard étant allé dans la Palestine, pour la conquête de la Terre-sainte, s'y rendit si redoutable, que le gouverneur de Jaffa fit choix d'un assassin pour s'en défaire. Ce malheureux lui porta trois coups de couteau, deux au bras, & l'autre sous l'aisselle. L'assassin vouloit réitérer; mais Edouard se saisit de son poignard, & le lui plongea dans le cœur. Quelque tems après, il guérit heureusement de ses blessures.

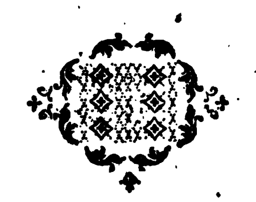
[1272.]

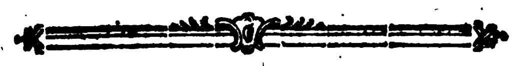
Il s'éleve une sédition à Norwick, entre les bourgeois & les moines, dans laquelle la cathédrale & le monastere furent brûlés. Henri va lui-même châtier les mutins. De retour de cette expédition, il tombe malade à Edmond-Bury. Son mal ne paroissant pas dangereux, il continue son chemin, & se rend à Londres, où peu de jours après il meurt, âgé de soixante-six ans. Il fut enterré dans l'église de Westminster, auprès de la châsse d'Edouard le Confesseur, comme il l'avoit ordonné. On voit encore son tombeau.

» Ce prince régna cinquante-six ans &
» vingt jours, durant lesquels, s'il n'usa de

» guère grande prudence aux affaires
» de la terre, il en montra d'autant plus
» d'affection & de dévotion à celles du
» ciel. Chaque jour, il entendoit trois mes-
» ses, avec la note & le chant; & au-
» tant de fois que le prêtre élevoit le Corps
» de Notre-Seigneur, il avoit coutume
» de lui prendre la main, & de la baiser.

» Devisant un jour avec le roi S. Louis,
» lequel disoit qu'il ne falloit pas telle-
» ment vacquer aux messes, qu'on n'en-
» tendît aussi quelquefois les prédications;
» il fit réponse que, pour son particu-
» lier, il aimoit mieux voir fréquemment
» son ami, que d'en entendre seulement
» dire du bien. »





EDOUARD I, *surnommé* AUX-LONGUES-JAMBES.

[1279.]

LES monnoies avoient été considérablement altérées sous le dernier règne. Edouard pourvoit à ce désordre. Ayant appris que les Juifs étoient les principaux auteurs de ces altérations, il les fait tous arrêter en un même jour, & en fait mettre à mort deux cens quatre-vingt, qui furent convaincus de ce crime.

On se plaignoit beaucoup de l'accroissement excessif des richesses des ecclésiastiques & des moines, qui paroissoient devoir engloutir bientôt toutes les terres du royaume; Edouard, résolu de remédier à cet abus, assemble le parlement, & fait passer une loi fort sage, qui défendoit à toutes personnes de disposer de leurs biens en faveur de l'église, sans une permission expresse du roi. Cette loi fut appellée le *statut de main-morte.*

[1280.]

Pendant les troubles des deux derniers règnes, plusieurs s'étoient approprié la

possession de certaines terres, dont quelques-unes appartenoient de droit à la couronne. Le parlement fit un acte, par lequel ceux qui possédoient des terres, dont la possession leur étoit contestée, devoient produire leurs titres de propriété, qui seroient examinés par des juges nommés à cet effet. Le roi s'autorisa d'un réglement si juste, pour commettre plusieurs injustices. Sçachant que plusieurs, qui tenoient à juste titre des terres de la couronne, avoient malheureusement perdu leurs titres, il publia une proclamation, par laquelle il étoit enjoint à tous ceux qui tenoient des terres de la couronne de produire leurs titres. Cette ordonnance occasionna plusieurs vexations; mais la fermeté du comte de Warren en arrêta le cours. Ce seigneur, ayant été inquiété comme les autres, répondit fièrement, « que ses ancêtres & lui tenoient leur droit » de leur épée, & qu'il prétendoit les » conserver par le même moyen. » Cette réponse étonna Edouard, & lui fit révoquer sa proclamation.

[1081.....]

Léolin, prince de Galles, infatué d'une prédiction du fameux Merlin, qui sembloit lui promettre l'empire de toutes les

isles Britanniques, prend les armes & déclare la guerre à Edouard. Ce prince marche contre lui, avec des forces supérieures. Le fier Léolin, après avoir fait des prodiges de valeur, & tué plusieurs Anglois de sa main, tombe sur un tas de morts. Avec lui expire la liberté des Gallois, ce foible reste des anciens Bretons, qui s'étoit conservé indépendant, l'espace de plus de huit cens ans, contre les efforts des rois d'Angleterre. La principauté de Galles n'est plus distinguée aujourd'hui du reste du royaume, qu'en ce qu'elle donne son nom au fils aîné du roi. Edouard fit couper la tête à l'infortuné Léolin, &, par une dérision indigne & barbare, la fit exposer, couronnée de lierre, sur la porte de la Tour de Londres.

David, frere & héritier de Léolin, ayant voulu quelque tems après revendiquer ses droits; des traîtres le vendirent à Edouard, qui le fit condamner par le parlement à être écartelé. Sa tête fut mise auprès de celle de son frere; & son corps fut divisé en quatre quartiers, dont l'un fut envoyé à Yorck, un autre à Bristol, un troisieme à Northampton, & le dernier à Winchester.

Les Gallois firent ces quatre vers à la louange de leur prince Léolin:

Hic jacet Anglorum terror, tutor Venedorum,
Princeps Wallonum, Lewlinus regula morum,
Gemma coævorum, flos regum præteritorum,
Forma futurorum, dux, laus, lex, lux populorum.

» Cy gît Léolin, la terreur des Anglois, » le défenseur des Vénedes *, le prince » des Gallois, la règle des bonnes mœurs, » la perle des princes contemporains, la » fleur des rois qui ont été, le modèle » de ceux qui seront; le chef, la gloire, » la loi, la lumiere des peuples. »

[1288.]

Edouard, pendant le séjour qu'il fit en Guienne, courut un grand risque de la vie. Etant un jour dans sa chambre avec la reine, le tonnerre entra par la fénêtre qu'il avoit à dos; passa entre lui & la reine, sans leur faire aucun mal, & alla frapper deux gentilshommes, qui resterent sans vie.

[1292.]

Edouard réunit l'Ecosse à la couronne d'Angleterre. Jean Baillol, roi d'Ecosse, lui prête serment de fidélité, & se recon-

* C'est-à-dire des habitans de Guineth, ou Sudwalles, qui est l'une des trois principautés de Galles.

noît pour un de ses vassaux. Edouard dut cette conquête à une heureuse circonstance, dont il sçut habilement profiter.

Le dernier roi d'Ecosse, étant mort sans donner aucun ordre à sa succession, ce royaume étoit déchiré, depuis quelque tems, par les factions de divers prétendans au thrône. Jean Baillol & Robert Brus partageoient les suffrages de presque tout le royaume. Pour éviter les inconvéniens d'une guerre civile, ils convinrent de s'en rapporter au jugement du roi d'Angleterre. Edouard consentit à être leur médiateur, & se rendit à Norham, où il convoqua les Etats d'Ecosse. Les Etats, s'étant assemblés, furent bien surpris, quand, au lieu de discuter le droit des deux prétendans, on leur proposa, pour préliminaire, de reconnoître Edouard pour souverain & seigneur direct de l'Ecosse. Ils demanderent du tems pour délibérer sur une proposition de cette nature. On leur accorda trois semaines. Ce terme expiré, les Etats n'ayant rien opposé aux prétentions d'Edouard, son droit parut suffisamment reconnu. Le roi d'Angleterre, après avoir fait ainsi réussir son entreprise, décida le différend en faveur de Jean Baillol. Il le reconnut pour roi d'Ecosse, & reçut son hommage à Newcastle.

[1293.]

Edouard use, avec trop de hauteur, des droits qu'il venoit d'acquérir sur le royaume d'Ecosse ; & n'oublie aucune occasion de faire sentir à Jean Baillol, qu'il étoit son vassal : « Je veux, lui disoit-il fièrement, » vous faire venir à Londres, vous faire » comparoître devant moi, & vous tenir » même à la barre de mon tribunal, quand » bon lui semblera. » Il ne s'en tint pas à de simples paroles. A tout moment, il faisoit citer le roi d'Ecosse à paroître en personne devant lui ou devant ses cours, pour des sujets très-legers. Le 8 de Mars de cette année, il le fit sommer de comparoître à Westminster, pour une somme d'argent, qu'un marchand Gascon prétendoit lui être dûe par un des derniers rois d'Ecosse. Huit jours après, il le fit encore citer, sur quelques prétentions de Macdulphe, comte de Fyffe. Le 15 de Juin, l'infortuné monarque reçut une nouvelle citation, pour venir répondre aux prétentions d'une dame nommée *Austérique*, sur l'isle de Man. Il fut encore sommé une quatrieme fois, avant la fin de l'année.

[1294.]

Edouard publie une loi où il est expressément statué qu'on ne leveroit aucune

taxe dans le royaume, ſans le conſentement des communes.

Le titre de *baron*, alors commun à tous les ſeigneurs relevant de la couronne, fut réſervé aux ſeuls nobles qui avoient droit d'aſſiſter au parlement. Ce ſont eux qui compoſent la chambre des pairs, ou, ce qui eſt la même choſe, la *chambre haute*.

[1296.]

Baillol, irrité des procédés tyranniques & humilians d'Edouard, s'étant fait diſpenſer, par le pape Boniface VIII, du ſerment de fidélité qu'il avoit prêté au roi d'Angleterre, prend les armes, & ſecoue le joug trop peſant qu'on vouloit lui impoſer. Le roi d'Angleterre entre promptement en campagne, pour châtier les rebelles. Il aſſiége Barwick, & s'en rend maître par artifice.

Voyant que cette place lui réſiſtoit trop long-tems, il feignit de s'en retourner; & par le moyen de quelques traîtres avec qui il avoit des intelligences dans la ville, il fit courir le bruit que Baillol approchoit avec un puiſſant ſecours. A cette nouvelle, les habitans ſortirent en grand nombre, pour aller au-devant de lui. Edouard, qui ſe tenoit prêt, envoya contre eux ſa cavalerie, qui les tailla pref-

que tous en piéces, & poursuivit les autres jusqu'aux portes de la ville. Elle y entra avec les fuyards, & le roi d'Angleterre la suivit.

Edouard, après s'être emparé de Barwick, joint Baillol, qui s'étoit retiré à Dumbar. La bataille s'engage; & plus de vingt mille Ecossois y périssent. Un auteur assure que, dans cette sanglante journée, le nombre des morts fut si grand, que les moulins, qui n'alloient pas faute d'eau, tournerent aisément à l'aide des ruisseaux de sang. Baillol, consterné de sa défaite, vint implorer la clémence d'Edouard, & lui fit une résignation publique de sa couronne. Ses soumissions n'appaiserent point un vainqueur superbe & vindicatif. Il fut d'abord confiné dans la Tour de Londres, & de-là transféré à Oxford, où il fonda un collége qui porte encore son nom.

Cependant Edouard entre dans l'Ecosse, & y exerce d'affreux ravages. Il enleve du palais du roi les ornemens qui y étoient gardés, le sceptre, la couronne, le manteau, & jusqu'à une pierre nommée *scone*, qui servoit de tribunal à l'inauguration des rois. Sa colere s'étendit même sur les archives du royaume, qu'il fit bruler. Après s'être ainsi vengé, il reprit le chemin de Londres, suivi de la fleur de la noblesse Ecossoise, qui devoit servir d'ôtage à la fidélité de ceux qu'il laissoit.

[1297.]

Edouard avoit promis le royaume d'Ecosse à Robert Brus, prince du sang royal d'Ecosse, s'il vouloit l'aider à chasser Baillol. Brus accepta la proposition, & rendit à Edouard des services essentiels; mais, lorsqu'il voulut en demander la récompense, le roi lui répondit froidement : » J'ai bien autre chose à faire qu'à vous » conquérir des royaumes. »

Deux matelots, l'un Anglois, l'autre Normand, se battoient à coups de poing, sur le port de Bayonne. L'Anglois tira son couteau, & tua le Normand. Cette querelle en occasionna plusieurs autres entre les mariniers des deux nations. Ce n'étoit jusques-là qu'une guerre privée. Des vaisseaux de guerre Anglois s'en mêlerent, & prirent ou coulerent à fond plus de deux cens barques Normandes. Philippe le Bel ayant envoyé des ambassadeurs à Edouard, pour demander raison de ces hostilités, Edouard répondit « que si quelques» uns des sujets du roi de France se trouvoient » lésés par les siens, ils pouvoient venir à » Londres; qu'il y tenoit son tribunal, & » leur rendroit une prompte justice. » Cette fière réponse irrita Philippe. Edouard, en qualité de duc de Guienne, fut cité à la cour des pairs, pour y répondre de la conduite

des armateurs de Bayonne, & autres de ses vassaux. Le roi d'Angleterre n'ayant point comparu, Philippe confisqua la Guienne. Telle fut l'origine d'une guerre, dont Edouard se tira mal. Après avoir essuyé plusieurs pertes, il conclut une trève avec le roi de France.

[1298.]

Guillaume Walleys, gentilhomme Ecossois, d'une fortune médiocre, mais plein de courage & d'amour pour sa patrie, entreprend de rendre à l'Ecosse sa premiere liberté. Les avantages considérables qu'il remporte, grossissent son armée, & donnent de la réputation à ses armes. Edouard marche promptement en Ecosse, & rencontre les ennemis à Falkirk. Il s'en trouva si près, qu'un grand bruit étant parti tout-à-coup du camp des Ecossois, Edouard crut qu'il alloit être attaqué, & répandit l'allarme parmi les siens. Lui-même voulant se mettre à leur tête, s'étoit déja fait revêtir de ses armes, lorsque, mettant le pied dans l'étrier, son cheval, épouvanté par le bruit, le jetta par terre, & d'un coup de pied lui enfonça deux côtes. Malgré cet accident, il voulut se trouver à la bataille, & donna ses ordres avec une tranquillité héroïque. Les Ecossois furent vaincus. Walleys, avec les débris de son

armée, se réfugia derriere les marais du Nord, où les Anglois ne purent le poursuivre.

[1304.]

Walleys ose encore faire de nouvelles tentatives, pour secouer le joug de l'Angleterre; mais la fortune ne lui fut pas plus favorable. Edouard porta la désolation & la terreur dans toute l'Ecosse. Les Ecossois n'osoient plus paroître devant lui. Walleys, enfermé dans la citadelle de Sterling, y soutint un siége de neuf mois, & ne rendit la place, que par capitulation; mais des traîtres le livrerent à Edouard qui le fit exécuter comme coupable de haute trahison. Son corps, coupé en quatre quartiers, fut exposé dans quatre des principales villes d'Angleterre.

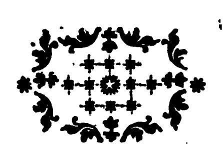
[1305.]

Le prince de Galles ayant eu quelque contestation avec l'évêque de Chester, s'emporte jusqu'à frapper indignement ce prélat. Edouard, informé de cette action, fait renfermer le prince dans une prison publique, pour faire voir à tous ses sujets qu'il vouloit observer la justice, sans acception de personnes.

[1307.]

L'Ecosse se souleve de nouveau. Edouar

assemble une armée formidable, & marche contre les rebelles. Mais lorsqu'il fut arrivé à Carlisle, il tomba dangereusement malade. Se sentant proche de sa fin, il fit appeller son fils, auquel il recommanda de poursuivre la guerre d'Ecosse, & de faire porter ses os à la tête de l'armée, l'assurant que cela suffiroit pour faire trembler les Ecossois. Il exigea encore de lui une promesse de ne jamais rappeller Gaveston, jeune homme qu'il avoit banni du royaume, parce qu'il corrompoit son fils. Il se fit ensuite porter en Ecosse, voulant mourir dans un pays qu'il avoit conquis trois fois. Il s'avança jusqu'à la petite ville de Burgh, où il finit ses jours, le 15 de Juillet, âgé de soixante-huit ans.





EDOUARD II,

dit DE CAERNARVAN, *lieu de sa naissance.*

[1307.]

CE prince oublie les promesses qu'il avoit faites à son pere ; & le premier acte qu'il fait de son pouvoir, est de rappeller Gaveston. Cet homme, qui joue un grand rôle sous ce règne, étoit Gascon, d'une famille distinguée, mais pauvre. La nature avoit été plus liberale envers lui que la fortune. Il possédoit au souverain degré tous les avantages extérieurs. Enjoué, insinuant, plein de courage, il avoit cet heureux don de plaire, plus utile à la cour que les vertus. Il étoit d'ailleurs fier, insolent, sans foi, sans honneur, & comptant pour rien les plus grands crimes. L'amitié d'Edouard pour ce favori étoit si grande, qu'on l'entendit déclarer que, s'il étoit le maître, Gaveston lui succéderoit. Dans ce tems d'ignorance & de superstition, on disoit communément que Gaveston avoit ensorcelé le roi. Cependant les murmures des seigneurs & du peuple furent si grands, que le roi se vit contraint de l'exiler, l'année suivante ; mais, pour adoucir son exil, il lui donna la vice-royauté d'Islande.

[1309.]

[1309.]

Gaveſton revient de ſon exil. Edouard, ayant donné un tournoi à la nobleſſe Angloiſe, y avoit invité ce favori, dont il ne pouvoit plus ſe paſſer. Gaveſton y parut avec un éclat & une magnificence qui fomenterent l'envie de tous les barons. Ce Gaveſton, fier & inſolent dans la proſpérité, s'oublia juſqu'à outrager par des railleries ſanglantes les plus illuſtres ſeigneurs de l'Angleterre: « Il ne laiſſa, dit un hiſtorien, de ſe » rire & gauſſer des principaux d'entr'eux; » appellant publiquement Thomas, comte » de Lancaſtre, *hiſtrion & bateleur*; Aimery » de Valence, comte de Pembroock, *Joſeph* » *Juif*, pour ce qu'il avoit la couleur pâle » & le corſage fort long; Guy, comte de » Warwick, *chien noir d'Ardennes*, pour ce » qu'il étoit brun & baſané, & conſécutive» ment pluſieurs autres nobles, de diverſes » ſortes de ſobriquets, ſelon qu'il pouvoit » les inventer. » Mais ces plaiſanteries lui coûterent bien cher dans la ſuite.

[1312.]

L'entêtement du roi pour Gaveſton fait ſoulever une partie du royaume. Les barons prennent les armes. Edouard, fugitif & tremblant, erre de ville en ville, traînant après lui ſon favori, la cauſe de tous

ſes malheurs. Gaveſton eſt aſſiégé dans Scarborowgh, & fait priſonnier. Le roi, craignant pour ſa vie, s'abbaiſſa juſqu'aux plus humbles prieres; mais on ne voulut ſeulement pas permettre qu'il lui parlât. Les barons lui firent promptement ſon procès, & lui firent trancher la tête.

[1314.]

Robert Brus avoit profité de la foibleſſe du gouvernement d'Edouard, pour rendre à l'Ecoſſe ſa liberté. Après avoir repris pluſieurs places importantes, il préſente la bataille à Edouard, avec une armée de trente mille hommes. Les Anglois en avoient cent mille; mais leur grand nombre ne ſervit qu'à rendre leur défaite plus ſanglante. Cette journée leur fut auſſi fatale que celle de Cannes l'avoit été aux Romains. Gilbert, comte de Glo-ceſter, y fit des prodiges de valeur. Il ſe jetta preſque ſeul au milieu des Ecoſſois, en tua un grand nombre de ſa main; &, après avoir ſoutenu, pendant quelque tems, leurs efforts réunis, il tomba enfin de deſſus ſon cheval, percé de coups, & accablé par le nombre. Cinquante mille Anglois périrent dans cette bataille, qu'on nomme la journée de *Bannocks-Brown*.

Un impoſteur, nommé *Poidras*, fils d'un tanneur, entreprend de ſe faire paſſer pour le véritable fils d'Edouard I. Il diſoit

qu'il avoit été changé en nourrice, & qu'Edouard II étoit un enfant supposé qu'on avoit mis en sa place. Ces imposteurs sont fréquens dans l'Histoire d'Angleterre. Le caractère turbulent & inquiet du peuple Anglois, leur fait saisir avidement les premieres occasions d'exciter des troubles. Cependant la fourberie de celui-ci parut trop grossière pour avoir des partisans. L'imposteur fut pris & pendu.

[1315.]

Une horrible famine afflige l'Angleterre. Cette calamité alla jusqu'à un tel excès, qu'on égorgeoit les enfans, pour s'en nourrir. Les grandes personnes même étoient sans cesse en danger d'être tuées, si elles n'étoient pas en état de défendre leurs vies. Le plus foible étoit la pâture du plus fort. Les prisonniers se mangeoient les uns les autres. Il fut défendu, sous peine de la vie, de brasser de la bière, afin de ménager le grain, & d'en faire du pain. Une affreuse dyssenterie, causée par la mauvaise nourriture, se joignit à la famine, & fit périr, en peu de jours, plus de dix mille habitans. Le roi choisit ce tems de calamité publique, pour faire, à grands frais, les funérailles de son favori Gaveston, dont il fit porter le corps à la terre de Langley, dans la province d'Har-

ford. On eût dit qu'il vouloit insulter au malheur de son peuple.

[1317.]

Un certain chevalier, nommé *S. Martin*, homme mal-fait, & de mauvaise mine, présente aux juges une requête, par laquelle il réclamoit l'épouse de Thomas, comte de Lancastre, un des premiers seigneurs de l'Angleterre. Il prétendoit avoir couché avec elle, & montra une promesse de mariage qu'elle lui avoit donné de sa main, avant son engagement avec le comte. Cette dame avoua le fait; & elle fut adjugée au chevalier avec tous les biens des maisons de Lincoln & de Salisbury, dont elle étoit héritiere. On prétendit que le roi avoit lui-même aposté ce chevalier, & conduit toute l'intrigue, pour se venger de Thomas de Lancastre, qui avoit été un des principaux auteurs de la révolte des barons, & de la mort de Gaveston.

Une femme masquée présente au roi une Lettre dans la grande salle de Westminster, où il mangeoit en public. Edouard fait lire tout haut cette Lettre. Elle étoit pleine d'invectives contre sa personne & son gouvernement. On lui reprochoit, dans les termes les plus forts & les plus libres, sa lâcheté, sa tyrannie, & tous les abus introduits sous son règne.

[1319.]

Le comte de Murray, général du roi d'Ecosse, ravage les frontieres de l'Angleterre. En revenant, il rencontre un corps de milices Angloises, qui étoit commandé par l'archevêque d'Yorck. Il l'attaque, quoiqu'inférieur en nombre, & en taille en piéces plus de la moitié. Cette action fut appellée *le combat blanc*, à cause du grand nombre de prêtres en surplis, qui y furent tués.

[1321.]

La reine étant allé à Cantorbéry pour satisfaire à sa dévotion, le gouverneur du château de Leeds, qui appartenoit au seigneur de Baldesmere, eut l'insolence de lui refuser l'entrée de la place. Il fit même tirer sur ses gens, & il y en eut un de tué. La reine, indignée de cet outrage, s'en plaignit à son époux. Edouard marcha promptement vers le château; s'en rendit maître, & fit pendre le gouverneur. Il ne s'en tint pas là. Il profita de l'occasion, pour se venger des barons, qui avoient pris les armes contre lui. Ils lui parurent tous être complices du crime du gouverneur de Leeds. Il se jetta sur leurs terres, & y commit d'affreux ravages

[1322.]

Les barons levent une armée pour s'opposer aux incursions du roi. Thomas, comte de Lancastre, se met à leur tête. La fortune lui fut contraire. Ce seigneur fut fait prisonnier avec quatre-vingt-quinze barons, & conduit au château de Pontfract. Après avoir essuyé mille insultes, il fut condamné, par un conseil assemblé à la hâte, à mourir de la mort des traîtres *. La sentence fut adoucie en faveur de sa naissance : on lui trancha la tête. Plusieurs autres seigneurs de son parti subirent le même sort. Les historiens ne sont pas d'accord sur le caractère de ce fameux comte de Lancastre : son attachement aux libertés du peuple & du clergé lui a valu le titre de *saint* & de *martyr*.

[1323.]

Roger Mortimer, seigneur d'une des plus illustres maisons d'Angleterre, eut le bonheur singulier d'échapper deux fois à une mort presque certaine. Depuis deux ans, il étoit prisonnier à la tour de Londres. Hugues Spencer, favori d'Edouard, & succes-

* A être écartelé.

ſeur de Gaveſton, étoit ſon plus mortel ennemi : ſa perte paroiſſoit aſſurée. Mortimer, en effet, fut condamné à mort; mais une protection puiſſante le ſauva, & ſa peine fut commuée en une priſon perpétuelle. Ce ſeigneur, craignant quelque fâcheux retour de la part du roi, ſe jetta dans de nouveaux complots; &, tout priſonnier qu'il étoit, il tenta de ſe rendre maître de la tour. Son projet fut découvert. Un de ſes complices fut pendu : lui-même fut une ſeconde fois condamné à mort; mais il échappa encore à ce danger. Il trouva, dans la ſuite, le moyen de briſer ſes fers. Il ſe retira en France, & n'en revint que pour ſe venger de ſes ennemis.

Mortimer étoit aimé de la reine. On prétend que ce fut ſa protection qui lui ſauva la vie. La conduite, que cette princeſſe tint avec lui dans la ſuite, confirma ces ſoupçons.

Edouard étant à Yorck, on lui amena un domeſtique du comte de Lancaſtre. Pluſieurs ſeigneurs s'intéreſſerent pour lui, & demanderent ſa grace. Edouard leur répondit : » Allez, malheureux flatteurs, médiſans per» nicieux, conſeillers méchans & dange» reux, vous me priez de ſauver un pervers & » un ſcélérat, vous qui ne m'avez voulu faire » aucunes ſupplications pour la vie du très-

» illustre chevalier Thomas, comte de Lancastre, mon cousin; & certes, s'il eût vécu plus longuement, il eût été profitable & nécessaire à ma personne & à tout le royaume. Mais celui-ci, pour lequel vous implorez ma clémence, tant plus il vivra, plus il sera de mal. Je jure par le Dieu vivant, qu'il mourra de la façon qu'il mérite. »

[1324.]

Le seigneur de Montpesat faisoit bâtir un château à trois lieues d'Agen, dans un lieu qui dépendoit incontestablement du domaine de France. « L'officier, qui commandoit sur cette frontiere, dit M. de Saint-Foix, reçut ordre de Charles le Bel, de saisir cette forteresse. Le seigneur de Montpesat imagina de déclarer que sa terre relevoit du duché de Guienne; &, malgré l'arrêt qui le condamna, sur les aveux même qu'il en avoit rendus, le commandant Anglois de la garnison d'Agen se joignit à lui; l'aida à reprendre son château; passa tous les soldats au fil de l'épée, & fit pendre les officiers. Charles le Bel, à la nouvelle de cette insolente férocité, conserva assez de modération pour envoyer demander justice au roi d'Angleterre : apparemment que, dans

»ces tems-là, le crime cessoit de l'être à la »cour de Londres, quand il n'avoit versé »que du sang François. Edouard eut l'ini»quité de vouloir protéger cet horrible »attentat. Tandis qu'il levoit secrettement »des troupes en Guienne, & qu'il forti»fioit & munissoit ses places, le comte de »Kent, son frere, étoit à Paris, où il tâ»choit d'amuser le roi par de belles pro»messes. Charles ayant enfin déclaré qu'il »étoit surpris qu'on tardât si long-tems à lui »faire la satisfaction & la réparation qu'il »lui avoit demandée, le comte de Kent »partit, emmenant avec lui le chevalier »Pierre d'Artblay, à qui l'on devoit remet»tre les coupables; mais, à la moitié du »chemin, il renvoya ce chevalier, se mo»quant de lui, & menaçant de le tuer, s'il »passoit outre.»

Telle fut l'origine de la guerre qu'Edouard eut contre la France. Le succès n'en fut pas heureux pour lui. Il n'obtint la paix qu'en cédant au roi de France l'Agénois, qui lui fut rendu, trois ans après, moyennant une somme de cinquante mille livres sterling.

[1326.]

Isabelle, épouse d'Edouard, étant allée à Paris, sous prétexte de traiter de la paix avec le roi de France, y vivoit dans un

commerce ſcandaleux avec Roger de Mortimer, qui s'étoit ſauvé de la tour de Londres, & l'avoit accompagnée dans ce voyage. Le roi, à qui l'on fit ouvrir les yeux ſur la conduite de ſa femme, lui manda expreſſément de revenir; mais Iſabelle, qui n'avoit que des dégoûts à la cour d'Angleterre, & qui ne pouvoit ſouffrir l'orgueil de Hugues Spencer, favori du roi, réſolut de ne rentrer dans le royaume, que lorſqu'elle ſeroit en état d'y donner la loi. Elle travailla à ſe former un puiſſant parti. Elle traita avec le comte de Hainaut, qui s'engagea à lui fournir des troupes; & lorſqu'elle eut pris tous ſes meſures, elle s'embarqua pour l'Angleterre, & mit pied à terre dans la province de Suffolck. Pluſieurs mécontens la joignirent: ſon armée groſſiſſoit à chaque pas. Le comte de Kent, frere du roi, l'abandonna pour paſſer du côté de la reine. Le plus fort ſoutien de ſon parti étoit le jeune Edouard, ſon fils, héritier de la couronne. Elle publia, en ſon nom, un manifeſte, dans lequel elle déclaroit qu'elle n'avoit pris les armes, que pour délivrer le peuple de la tyrannie de Spencer.

Edouard, tremblant, ſe tint caché, pendant quelque tèms, dans l'abbaye de Nethe. De-là il s'embarqua pour l'Irlande, avec Hugues Spencer. La reine dépêcha pour l'aller chercher Henri de Lancaſtre, frere de

celui qui avoit eu la tête tranchée. Le malheureux roi fut fait prisonnier avec son favori. Dès que la reine eut Edouard en son pouvoir, elle envoya l'évêque d'Hereford lui demander le grand sceau, afin d'avoir un pouvoir légitime d'assembler & de faire agir le parlement. Retirer le sceau d'entre les mains d'Edouard, c'étoit le priver de l'autorité royale. Cependant il le remit, sans marquer de répugnance, & permit à la reine & à son fils de s'en servir comme ils le jugeroient à propos. Ce fut le dernier acte d'autorité qu'il fit. Aussi-tôt après, il fut conduit au château de Kenelworth.

La reine va à Hereford, & fait faire le procès à Hugues Spencer : « Ledit messire » Hugues fut amené par-devant la reine & » tous les chevaliers qui là étoient assem» blés. Illecques en ce lieu furent ramentans » tous les faits par écrit, & onc ne dit rien » à l'encontre : si fut jugé par pleine sen» tence des chevaliers & des barons, par » telle maniere que vous oirez. Premiere» ment il fut traîné sur un coffre à trom» pettes, par toute la ville de Hereford, de » rue en rue, & puis fut amené dans une » grande place en la ville là où tout le peu» ple étoit assemblé. Là en droit, il fut lié » haut sur une échelle, si que tous petits & » grands le pouvoient voir, & avoit-on » fait dans ladicte place un grand feu. Quand

» il fut ainſi lié, on lui coupa tout premie-
» rement les parties naturelles, pourtant
» qu'il étoit hérétique & ſodomite : on les
» jetta au feu pour brûler; & après, lui
» fut tiré le cœur hors du ventre & jetté
» au feu, pourtant qu'il étoit faux & traître
» de cœur.... Et après que ledit meſſire
» Hugues fut ainſi atocané, comme dit eſt,
» on lui coupa la tête, & fut envoyée en la
» cité de Londres. »

[1327.]

Le parlement s'aſſemble au mois de Janvier. Le roi y fut accuſé de n'avoir pas gouverné ſelon les loix du royaume; de s'être livré à des mauvais conſeillers, & d'avoir rebuté les avis de ſes fidèles ſujets. Perſonne ne s'étant employé pour ſa défenſe, on réſolut, d'une voix unanime, de le dépoſer, & de couronner ſon fils. Le jeune Edouard fut proclamé roi dans la grande ſalle de Weſtminſter.

La reine triomphoit du ſuccès de ſon entrepriſe. Elle ſçut cependant diſſimuler ſa joie. Elle parut même affligée de la ſentence du parlement : quelques larmes ſimulées coulerent de ſes yeux. Son fils, peut-être plus ſincère, jura qu'il n'accepteroit jamais la couronne, du vivant de ſon pere, ſans ſon conſentement. Le parlement envoya au mal-

heureux Edouard les évêques de Lincoln & d'Hereford, pour le préparer à résigner de bonne grace la couronne à son fils. Ces deux prélats, ennemis jurés du roi, eurent la bassesse d'insulter à son infortune. Ils l'instruisirent, avec dureté, des intentions du parlement, & s'emporterent jusqu'à le menacer, s'il ne s'y rendoit de bonne grace. Ils se retirerent ensuite, & firent place aux douze commissaires que le parlement avoit choisis pour recevoir la résignation.

Edouard, vêtu de deuil, reçut tristement cette sinistre députation. A la vue des commissaires, il tomba évanoui. Lorsqu'il eut repris ses esprits, les députés lui exposerent leur commission. Un nommé *Trussel*, juge, & qui, dans cette occasion, faisoit l'office de *procureur spécial du peuple*, lut l'acte, qui délioit les sujets du serment de fidélité. Telle étoit sa teneur : «Moi, Guillaume Trussel, procureur du parlement, & de toute la nation Angloise, je vous déclare, en leur nom, & en leur autorité, que je révoque & retracte l'hommage que je vous ai fait ; &, dès ce moment, je vous prive de la puissance royale, & proteste que je ne vous obéirai plus comme à mon roi.» Edouard, pénétré de douleur, répondit qu'il se soumettoit à tout ce qu'on demandoit de lui, & que cette disgrace

étoit la juste punition de ses péchés. Il ajoûta que les bontés de son peuple pour son fils le consoloient de la haine que ce même peuple lui portoit. Il remit ensuite entre les mains des députés, la couronne, le sceptre, & les autres marques de la royauté. Le grand-maître rompit sa baguette, & déclara tous les officiers du roi déchargés de leur service. Ainsi finit le règne d'Édouard II. Ce prince étoit alors âgé de quarante-trois ans.





EDOUARD III.

[1327.]

LES Ecossois, profitant de la minorité d'Edouard, viennent ravager les frontieres de l'Angleterre. Le jeune roi, impatient de se signaler, marche à l'ennemi, sans sçavoir précisément où il étoit. Dans l'ardeur qui l'anime, il fait publier dans son armée, qu'il donnera le titre de *chevalier*, & une pension de cent livres sterling à quiconque lui donnera des nouvelles certaines du lieu où est l'ennemi. Il apprend qu'il n'est qu'à deux lieues de lui, & vole à sa rencontre ; mais il trouve les Ecossois campés si avantageusement, qu'il ne peut les attaquer, sans mettre son armée en risque. Désespéré de ce nouvel obstacle, le prince leur offre de reculer, pour leur donner le tems & la commodité de passer la riviere de Were, qui étoit devant eux, & de se ranger en bataille comme ils jugeroient à propos. Les Ecossois ne veulent point écouter cette proposition, &, quinze jours après, décampent de nuit, sans qu'il soit possible à l'impatient Edouard de les poursuivre. Cette campagne, quoi-

que peu heureuſe, annonça l'ardeur martiale, & les talens guerriers, qui diſtinguerent Edouard III.

Edouard le pere languiſſoit dans ſa priſon de Kenelworth. Dans le triſte état où il étoit réduit, il inquiétoit encore ſa cruelle épouſe : elle réſolut de s'en défaire. Les chevaliers Maltravers & Gournai furent chargés de cette exécution. Ces ſcélérats commencerent par transférer Edouard de Kenelworth à Barkley. Ils firent ſouffrir à ce malheureux prince toutes les indignités que peut inventer la malice la plus noire, eſpérant qu'il ne réſiſteroit pas à de ſi cruels traitemens. Le bon tempérament du prince ſupporta tout, & le réſerva à une mort plus cruelle : ſes deux infâmes bourreaux lui introduiſirent une corne dans le fondement, & paſſerent à travers un fer rouge avec lequel ils lui brûlerent les entrailles.

On rapporte que, lorſque ces deux hommes reçurent de la reine la commiſſion de tuer le roi, ils conſulterent, avant de s'en acquitter, l'évêque d'Hereford, afin que tout l'odieux de cette action retombât ſur lui. Le prélat, fidèle à ſa haine contre Edouard, répondit à la conſultation par ces mots, *Edwardum regem occidere nolite timere bonum eſt*, qui, n'étant point ponctués, préſentent un ſens équivoque.

Le

Le peuple, toujours inconſtant, fut touché de la mort de ce roi, naguères l'objet de ſa haine. Il porta la pitié juſqu'à le regarder comme un ſaint. Son corps fut mis dans un tombeau ſuperbe, que ſon fils lui fit ériger dans l'égliſe de Glocefter. Ses meurtriers furent obligés de prendre la fuite, pour ſe ſouſtraire à l'indignation publique; mais leur crime ne demeura pas impuni. Gournay, trois ans après, eut la tête coupée: Maltravers mourut en exil. La reine même, Mortimer, & ſes complices reçurent le châtiment qu'ils méritoient.

[1328.]

Par l'avis d'Iſabelle & de Mortimer, Edouard ſe déſiſte généralement de toutes ſes prétentions ſur l'Ecoſſe. Il rend la couronne, le ſceptre, & les joyaux qu'Edouard I avoit enlevés d'Edimbourg; & remet aux Ecoſſois l'acte qui établiſſoit leur vaſſalité & leur dépendance de la couronne d'Angleterre. Robert Brus, roi d'Ecoſſe, ne jouit pas long-tems de cette glorieuſe paix. Il mourut l'année ſuivante, emportant au tombeau la gloire d'être le reſtaurateur de la monarchie Ecoſſoiſe.

[1329.]

Edmond, comte de Kent, oncle du roi, avoit ſuivi de bonne foi le parti de la reine Iſabelle, & de Mortimer, ſon miniſtre; mais

la conduite de l'une & de l'autre lui fit voir qu'il avoit été trompé. Ce prince, plein de franchise, & très-peu politique, témoigna ouvertement le chagrin que lui causoit l'orgueil de Mortimer. Dès ce moment, sa perte fut résolue. Isabelle & son favori chercherent à lui faire faire quelque faux pas, dont ils pussent profiter pour s'en défaire. Ils aposterent des gens qui, feignant d'être ses amis, lui firent accroire qu'Edouard II, son frere, n'étoit pas mort; qu'il étoit seulement étroitement gardé dans le château de Corfe. On sema ce bruit aux environs de Corse, afin que si Edmond faisoit des perquisitions de ce fait, il lui fût confirmé. Le prince, trop crédule, donna dans le piège. Il se rendit promptement à Corse, & demanda à voir son frere, qu'il croyoit encore vivant. Le gouverneur, d'intelligence avec la reine & le ministre, s'excusa sur les ordres précis qu'il avoit de ne laisser voir le prisonnier à personne. Edmond le chargea d'une Lettre par laquelle il assuroit son frere qu'il alloit travailler à lui rendre la liberté. Cette Lettre fut d'abord remise à Isabelle qui la fit voir au roi son fils. Le jeune prince, sans un plus long examen, permit à sa mere de s'assurer du comte de Kent. Edmond fut arrêté à Winchester, où le parlement étoit assemblé. Son procès lui fut fait par les

pairs; & il fut condamné à perdre la tête. Isabelle, & Mortimer, craignant quelque retour de clémence de la part du roi, l'obséderent sans relâche, depuis le tems que la sentence fut rendue, jusqu'au moment de l'exécution, qui se fit le même jour. Edmond n'avoit que vingt-huit ans, lorsqu'il perdit la vie.

Charles le Bel, roi de France, étant mort sans laisser d'enfans mâles, il fut question de sçavoir à qui l'on conféreroit la régence du royaume, jusqu'à ce que la reine Jeanne, qui étoit enceinte, fût accouchée. Edouard, neveu de Charles le Bel, & son plus proche parent prétendit à cette charge; mais les grands du royaume l'adjugerent à Philippe, fils de Charles comte de Valois, cousin germain du feu roi.

La reine Jeanne étant accouchée d'une fille, Edouard représenta le droit, qu'il croyoit avoir à la couronne de France; mais Philippe de Valois, héritier mâle, avoit en sa faveur la loi salique, & fut couronné. Aussi-tôt il fit sommer Edouard, son compétiteur, de venir en personne lui rendre hommage pour la Guienne & le comté de Ponthieu. Cette démarche parut mortifiante au roi d'Angleterre, dans la circonstance présente; mais n'étant pas encore en état de faire valoir ses prétentions, il fut obligé de s'y soumettre.

Pour se dédommager, en quelque sorte, de la honte de cet hommage, Edouard se fit accompagner d'un grand nombre de seigneurs; &, dans un équipage magnifique, il se rendit à Amiens, suivi de mille chevaux. Philippe l'y attendoit; &, au jour marqué, Edouard rendit son hommage.

[1331.]

A son retour de France, Edouard commence à former quelques soupçons sur la conduite de sa mere, & de son ministre. Il cherche des éclaircissemens, & découvre avec horreur les noires intrigues qui s'étoient tramées pendant sa minorité: le meurtre de son pere, & de son oncle; la paix honteuse, faite avec l'Ecosse.... Edouard dissimule sa colere, & convoque un parlement à Nottingham. La cour se rend dans cette ville. Isabelle & Mortimer se logent au château, avec une grosse garde, comme s'ils eussent soupçonné quelque chose. Le roi prend son logement dans la ville. La nuit étant venue, le gouverneur du château l'introduit par un chemin souterrein dans les appartemens d'Isabelle & de Mortimer. Ce ministre est pris & conduit à la Tour de Londres, malgré les cris de la reine. Edouard casse ensuite le parlement, qui étoit tout devoué à sa mere, & en convoque un autre, qui l'au-

torise à prendre en main les rênes du gouvernement, quoiqu'il n'eût pas l'âge marqué par les loix.

Edouard, devenu le maître, fait renfermer Isabelle dans le château de Rising, & ne lui laisse qu'une pension annuelle de cinq cens livres sterling. Mortimer ayant perdu la protection, qui lui avoit sauvé deux fois la vie, est pendu au gibet commun de Tiburn, avec toute l'ignominie attachée à ce supplice.

[1332.]

Jean Baillol, fils de celui qui avoit été déthrôné par Edouard I, vivoit en France dans l'obscurité. Le roi, le jugeant propre à favoriser ses desseins, le fit assurer de son secours, s'il vouloit faire valoir ses droits sur la couronne d'Ecosse. Baillol accepta la proposition. Il s'embarqua pour l'Ecosse ; prit terre à Perth ; remporta successivement cinq victoires, & força le jeune roi David Brus à lui céder sa couronne. Edouard, en même tems, s'étant avancé sur les frontieres, attaqua les Ecossois, & leur tua plus de vingt mille hommes. Baillol fit hommage de sa couronne à son bienfaiteur, comme il en étoit convenu ; & cet hommage fut ratifié par les Etats du royaume. Barwick, la clef de l'Ecosse, fut cédée à perpétuité à l'Angle-

terre. Ainsi Edouard répara la honteuse démarche, à laquelle sa mere, & son ministre l'avoient engagé pendant sa minorité.

[1338.]

Edouard, songeant à faire valoir ses droits sur la couronne de France, avoit fait de grands préparatifs, & cherché, de tous côtés, des secours & des alliés. Pendant qu'il étoit en Brabant, l'argent lui ayant manqué, il laissa sa couronne en gage chez l'archevêque de Trèves.

[1339.]

La guerre qu'Edouard fit contre la France, commence, cette année, par une campagne qui ne fut pas sanglante. Les deux armées s'étant rencontrées aux environs de Vironfosse, Philippe envoie offrir la bataille en rase campagne. Edouard accepte le défi; & le 22 d'Octobre est fixé pour le jour du combat. Mais lorsque tout annonçoit une action décisive, Philippe commence à reculer, effrayé par les prédictions de Robert, roi de Naples, fameux astrologue. Il est plus vraisemblable qu'il déféra aux avis des principaux de sa cour, qui lui représenterent qu'il risquoit sa couronne; au lieu qu'Edouard ne risquoit que des hommes. Philippe s'étant retiré, Edouard

en fit autant ; & c'est ainsi que finit la campagne.

[1340.]

Le roi d'Angleterre commence à prendre le titre de *roi France.* Voici à quelle occasion : Jacques d'Artevelle, brasseur de bierre à Gand, homme d'un génie au-dessus de son état, avoit acquis un grand crédit en Flandres, dont il avoit soulevé les villes principales. Leur comte s'étoit retiré en France, & Philippe lui avoit promis de le rétablir. La crainte d'être opprimés par les François porta les Flamands, & leur chef, à s'unir avec le grand ennemi de la France. La Flandre offroit un grand avantage à Edouard, qui pouvoit y assembler son armée, & s'ouvrir, de ce côté, une entrée dans la France. Un intérêt commun eut bientôt conclu cette alliance ; mais un scrupule pensa les arrêter. Les Flamands avoient fait serment de ne point porter les armes contre le roi de France ; & ils s'étoient même soumis à remettre deux millions de florins à la chambre apostolique, s'ils violoient leur promesse. Artevelle se servit d'un expédient propre à lever le scrupule, en engageant Edouard à prendre le titre de *roi de France.* Le roi d'Angleterre trouva d'abord cet expédient puéril ; mais son conseil, après y avoir

mûrement réfléchi, approuva ce moyen de faire entrer les Flamands dans la ligue. » On voit qu'Edouard, dit M. de Saint-Foix, » auroit pris de même le titre de *Messie*, » s'il avoit eu besoin des Juifs. » Les successeurs de ce prince ont continué de se décorer de ce titre, que la seule populace de Londres peut aujourd'hui ne pas trouver ridicule.

Edouard, voulant faire une campagne plus brillante que la précédente, s'embarque, au milieu de l'été, avec trois cens vaisseaux. La flotte Françoise, forte de quatre cens voiles, l'attendoit vis-à-vis de l'Ecluse. Le roi d'Angleterre gagne l'avantage du vent, & met le soleil dans les yeux de l'ennemi. On jette les grappins; on s'accroche; on se bat comme sur la terre ferme. Le carnage fut affreux. Edouard reçut un coup de flèche à la cuisse. Quieret, amiral François, fut tué. Il y avoit neuf heures que le combat duroit; & la victoire sembloit pancher du côté des François. Une escadre Flamande paroît, & fait gagner la bataille aux Anglois, en se rangeant de leur côté. Edouard deshonora son triomphe par une lâche cruauté. Il fit pendre l'amiral Bahuchet au grand mât de son vaisseau.

Le roi d'Angleterre, fatigué de la résistance que lui opposoit la ville de Tour-

nai, dont il avoit formé le siége, envoie proposer à Philippe de vuider leur querelle par un combat seul à seul, ou de cent contre cent, ou par une bataille générale. La suscription de la Lettre étoit à *Philippe de Valois*, sans autre titre. Philippe lui répondit : « On a apporté à notre camp » une Lettre adressée à Philippe de Va- » lois. Comme elle n'est pas pour nous, » nous n'y répondons point ; mais nous » nous servons de l'occasion de votre hé- » rault pour vous dire que vous êtes notre » homme-lige ; qu'en nous attaquant, & » en soulevant les villes de Flandres, con- » tre leur comte & contre nous, leur sou- » verain & le vôtre, vous vous êtes rendu » coupable de rébellion, de parjure & de » félonie, & qu'avec l'aide de Dieu, nous » espérons de vous soumettre, & de vous » punir. »

[1341.]

Les Ecossois voyant Edouard occupé à la guerre de France, avoient profité de son absence, pour faire impunément les plus horribles ravages en Angleterre. Ils assiégeoient alors le château de Salisbury. La comtesse de ce nom, une des plus belles femmes d'Angleterre, commandoit dans la place, en l'absence de son mari, qui étoit prisonnier à Londres. Elle envoya demander

du secours à Edouard, qui étoit à Barwick. Les députés rencontrerent en chemin deux Ecossois, qui conduisoient au camp une vache & deux bœuf. Ils les blesserent, & leur dirent de rapporter à leur roi, qu'ils alloient demander du secours au roi Edouard. Les deux Ecossois ne manquerent pas de raconter cette aventure. Le roi d'Ecosse, prévoyant que les Anglois arriveroient avant qu'il eût pu forcer la place, decampa dès le lendemain. Cependant Edouard, impatient de combattre ses anciens ennemis, marchoit à grandes journées. Il arriva à midi dans le lieu, que les Ecossois venoient de quitter. « Il » ne put faire autre chose que visiter la » comtesse en passant, de l'amour de laquelle il se sentit aussi-tôt épris; de sorte » qu'il essaya même d'en avoir la jouissance, &, pour ce sujet, y demeura tout » le reste du jour, & la nuit. Mais enfin, » reconnoissant que sa prudence la tenoit » à l'abri de toutes ses propositions, & la » défendoit pudiquement de la violence » de ses feux, il se remit aux champs dès le » lendemain, & suivit les Ecossois. »

[1346.]

Geoffroi, comte d'Harcourt, un des plus puissans seigneurs de Normandie, qui

avoit trahi la France, pour passer du côté d'Edouard, ayant conseillé à ce prince de commencer ses attaques par la Normandie, le roi d'Angleterre suivit son avis, & vint aborder à la Hogue Saint-Vast; mais en mettant pied à terre, il tomba si rudement que le sang lui sortit par le nez. Il tira un bon augure de cette chute, « &, contre » l'interprétation de ses barons, dit que » c'étoit signe que la terre le desiroit. »

Les bourgeois de Caën, commandés par Raoul, comte d'Eu, & par Jean de Melun, comte de Tancarville, sortirent pour présenter la bataille à Edouard; mais ils furent entièrement défaits. Les comtes d'Eu & de Tancarville se rendirent prisonniers à un nommé *Thomas d'Hollande*, qui les vendit au roi d'Angleterre, pour la somme de vingt mille nobles. Les Anglois entrerent sans empêchement dans la ville. « La plûpart des bourgeois néan» moins, montés dessus leurs loges & mai» sons, tuerent ce jour-là plus de cinq » cens Anglois, à coup de pierres & cail» loux, de quoi le roi conçut une si grande » fâcherie, que sans messire Geoffroi d'Har» court, il eut cruellement brûlé toute la » ville.

Le roi d'Angleterre, après avoir ravagé le comté d'Evreux, s'embarque sur la Seine, brûle & détruit toutes les vil-

les qui se rencontrent sur sa route. Il arrive au Bourg-la-Reine, à deux lieues de Paris, & y séjourne cinq jours. Il célébre la fête de l'Assomption, dans l'abbaye des religieuses, « où, selon la re-
» marque de Froissard, il fut à table en draps
» fourrés d'hermines, d'écarlate vermeille
» sans manches. »

Edouard s'étoit retiré dans le comté de Ponthieu, & campoit au village de Créci, fameux par la bataille que les François y perdirent. Une épaisse forêt, qui couvroit sa gauche & la queue de son camp, formoit, avec les retranchemens qu'il fit faire sur sa droite, une espece de croissant : sa gendarmerie en occupoit le centre ; son infanterie & ses arbalêtriers étoient en avant sur les aîles. L'armée Françoise, bien supérieure en nombre à la sienne, étoit forte de plus de cent mille combattans. Le 26 d'Août, à trois heures après-midi, la bataille commença. La premiere ligne des François étoit composée de douze mille archers Génois. Pendant une grosse pluie, qui étoit survenue avant le combat, ils avoient négligé de couvrir les cordes de leurs arbalêtes, qui, étant mouillées, leur devinrent inutiles. « Meurtris & déconfits
» par les flèches que les archers Anglois
» leur tiroient si vivement, que ce sembloit
» neige, ils lâcherent le pied, & se ren-

» verserent sur la seconde ligne. Il falloit
» s'ouvrir pour les laisser passer; mais il n'é-
» toit pas aisé de faire les mouvemens né-
» cessaires, sur un terrein très-étroit, &
» où tous ces seigneurs, rois *, comtes,
» ducs & barons François, avec leurs ban-
» nieres, ne venoient mie ensemble;
» mais en confusion & désordre l'un de-
» vant, & l'autre derriere. L'impétueux
» comte d'Alençon voulut leur passer sur
» le ventre; mais il dérangea sa ligne, &
» fut tué pendant qu'il s'efforçoit de la ré-
» tablir. Philippe, croyant qu'il y avoit de
» la trahison de la part des Génois, s'é-
» cria: Or tôt tuez cette ribaudaille qui
» nous empêche la voie.... Six piéces de ca-
» non, qu'Edouard avoit fait placer sur
» une colline, commencerent alors à tirer;
» Ces foudres qui servoient pour la premiere
» fois, & dont on ignoroit encore l'usage
» en France, inspirerent tant d'épouvante
» aux troupes Françoises, qu'elles furent la
» principale cause de la victoire que les An-
» glois remporterent.» Philippe se battoit en
soldat. Il fut blessé à la cuisse & à la tête;
son cheval fut tué sous lui. On ne l'arra-
cha qu'avec peine du champ de bataille.

Jean, roi de Bohême, âgé de quatre-vingts ans, & aveugle, ayant fait attacher

* Le roi de Bohême, & son fils, le roi des Romains.

là bride de son cheval à celles des chevaux de deux de ses chevaliers, se fit conduire dans la mêlée, « où combattant moult » vigoureusement, il fut tué, & aussi ses che» valiers. » On trouva le lendemain leurs corps auprès de celui de leur roi, & leurs chevaux encore attachés ensemble.

Pendant la chaleur de l'action, un officier vint dire à Edouard que les François pressoient vivement le prince de Galles, & qu'il avoit besoin de secours : « Est-il pris » ou blessé? » demanda Edouard. L'officier ayant répondu que non, le roi répliqua : « Or retournez vers lui & vers » ceux qui vous ont envoyé, & dites-leur » qu'ils ne m'envoient désormais requé» rir, pour aventure qui leur advienne, » tant que mon fils sera en vie, & que je » leur mande de laisser gagner à l'enfant » ses éperons. Je veux, si Dieu l'a ordonné, » que la journée soit sienne, & que l'hon» neur lui en demeure, & à ceux à qui je » l'ai baillé en garde. »

On remarque que, pendant toute l'action, le monarque Anglois se tint sur le haut d'une colline, éloigné du danger, pendant que Philippe chargeoit à la tête de ses troupes.

Lorsque Geoffroi d'Harcourt vit, sur le champ de bataille de Crécy, le corps du comte d'Harcourt, son frere, & ceux de

tant d'autres seigneurs François, ses parens & ses amis, il fut saisi de remords; & quittant seul, & sans rien dire, l'armée victorieuse d'Edouard, il vint se jetter, la corde au col, aux pieds de Philippe, qui lui pardonna.

[1347.]

David, roi d'Ecosse, fait une irruption en Angleterre, à la tête de trente mille hommes, & s'avance jusqu'à Durham. Il n'y avoit alors à la cour de Londres personne qui fût capable de commander une armée. Dans cette extrémité, la reine Philippe, épouse d'Edouard, ramasse tout ce qu'elle peut de troupes; se met à leur tête, & marche à l'ennemi. David, méprisant une armée commandée par une femme, se hâte d'en venir aux mains; mais il est battu & fait prisonnier.

Edouard assiégeoit Calais, depuis plus de neuf mois. La ville étoit réduite à l'extrémité. Philippe, désespérant de la pouvoir secourir, envoya plusieurs cartels au roi d'Angleterre; mais il répondit toujours froidement, « Je suis ici pour prendre Ca» lais, & non pour me battre. »

Les habitans de Calais, pressés par la famine, demanderent à capituler. Edouard, irrité d'avoir vu périr la fleur de son armée, devant cette ville, refusa d'abord de

leur accorder aucune condition favorable. Il vouloit rançonner les uns, & faire mourir les autres. Cependant, sur les représentations de ses généraux, qui appréhendoient, avec raison, qu'une pareille conduite n'autorisât les François à user de représailles, le monarque Anglois voulu bien se contenter de six victimes, qui lui seroient présentées nue tête, la corde au col, & les clefs de la ville en leurs mains. Lorsque Mauni, vint de la part d'Edouard, annoncer aux habitans de Calais la derniere volonté du vainqueur, le gouverneur le pria de rester, afin d'assister à la déclaration qu'il alloit faire de cette volonté devant le peuple. Tous les habitans, assemblés sur la place, attendoient la réponse d'Edouard, avec cette inquiétude que donnent la crainte de la mort, & l'espérance de la vie. Dès que l'ordre eut été publié, un morne silence annonça l'anéantissement de tous les cœurs. Ils se regardoient en frissonnant, cherchant avec effroi ces six victimes du salut public, qu'ils déséspéroient de rencontrer. Ce long silence fut interrompu par des cris entrecoupés de sanglots, de gémissemens & de pleurs. Mauni, témoin d'un spectacle si touchant, ne put retenir ses larmes. Cependant le peu de tems accordé s'écouloit : il falloit se décider. Eustache de S. Pierre se leva

coura-

courageusement, au milieu de cette foule de citoyens désolés: « Seigneurs, grands » & petits, s'écria-t-il, grand méchef se» roit de laisser mourir un tel peuple qui » ci est, par famine ou autrement, quand » on y peut trouver aucun moyen; & se» roit grande grace devant Notre-Seigneur, » qui de tel méchef le pourroit garder. J'ai » en droit moi si grande espérance d'a» voir pardon, si je meurs, pour ce peuple » sauver, que je veux être le premier. » A peine eut-il cessé de parler, que tous ses concitoyens, émus de la plus vive reconnoissance, se prosternerent à ses pieds, en les arrosant de leurs larmes. Quel empire la vertu n'exerce-t-elle pas sur les esprits? Jean d'Aire, imitant le courage héroïque de son cousin, voulut partager l'honneur de mourir pour la patrie, & vint se ranger auprès de lui. Jacques & Pierre Vissant, freres, & parens de ces généreux citoyens, se dévouerent également: deux autres, dont l'histoire n'a pas conservé les noms, acheverent le nombre de six. Le gouverneur, qui, appesanti par l'âge & les infirmités, pouvoit à peine se soutenir, monta à cheval, & les conduisit jusqu'à la porte de la ville. Là il les remit entre les mains de Mauni, en le priant d'intercéder pour eux auprès de son roi. Ils parurent devant Edouard, & lui présenterent les clefs de

la ville : leur magnanimité inspira de l'admiration & de la pitié aux seigneurs Anglois, qui environnoient le roi. Ce prince resta seul inflexible. Il jetta sur eux un regard sévère, & ordonna qu'on les conduisît au supplice. Le prince de Galles se jetta en vain à ses pieds, & s'efforça de le fléchir : il fut inexorable. Ces illustres infortunés alloient perdre la vie, & Edouard la gloire de ses conquêtes, si son épouse n'eût fait un dernier effort pour l'appaiser, le conjurant par les motifs les plus puissans de l'honneur, de l'humanité & de la religion, de ne pas souiller sa victoire. « Ah ! madame, s'écria-t-il, après un mo» ment de silence, je aimasse mieux que » vous fussiez autre part, que cy ; vous me » priez si acortes, que je ne puis vous écon» duire, si les vous donne à votre plaisir. » Aussi-tôt la reine les emmena dans son appartement ; les fit habiller ; ordonna qu'on leur apportât à dîner, & les renvoya sous une escorte sûre, après leur avoir fait donner à chacun six piéces d'or pour leurs besoins.

[1349.]

Dans le royaume de Catay, en Asie, on vit, pendant quelques heures, dans le ciel un globe de différentes couleurs. En tombant sur la terre, il s'ouvrit & répandit

une puanteur, dont la malignité sema, dans l'instant, la mort dans tout le pays. Cette vapeur, en remontant & se conduisant dans l'air, retomboit en insectes venimeux. L'horrible peste, dont elle renfermoit le germe, après avoir ravagé l'Asie & l'Afrique, dépeupla l'Europe des deux tiers de ses habitans, en moins de dix-huit mois. Ce terrible fléau se fit principalement sentir en Angleterre. A Londres, dans une seule année, on enterra plus de cinquante mille personnes, dans le seul cimetiere des moines de Cîteaux.

Philippe, ne pouvant recouvrer Calais par la force, essaye de corrompre Emeri de Pavie, qui en étoit gouverneur. Ce traître promit de livrer la place, pour vingt mille écus aux seigneurs de Montmorenci, & de Charny, qui étoient chargés de cette négociation. On lui compta cette somme; & il introduisit peu-à-peu dans la ville cent hommes d'armes, & douze chevaliers François, qu'il cacha dans le château. Au jour marqué, Charny & Ribaumont devoient se tenir en embuscade aux deux portes de la ville, & se jetter dedans, dès qu'elles seroient ouvertes. Edouard eut quelques soupçons de ce complot. Il manda le gouverneur, & lui promit sa grace, s'il vouloit lui révéler toute l'intri-

gue. Le gouverneur lui en découvrit toutes les circonſtances. La veille du jour marqué, Edouard ſe rendit à Calais, avec le prince de Galles, accompagné de huit cens hommes d'armes. Le lendemain, à la pointe du jour, il ſortit par une porte, & ſon fils par l'autre. Ils tomberent ſur les François, qui, n'étant point préparés à cette attaque, furent mis aiſément en déroute. Ribaumont ſe diſtingua par ſa valeur, dans une eſpece de combat ſingulier, qu'il livra contre Edouard. Il fit tomber deux fois le monarque Anglois ſur les genoux; mais, malgré toute ſa réſiſtance, il fut vaincu & fait priſonnier. Charny ne fut pas plus heureux contre le prince de Galles. Edouard loua le courage de Ribaumont ; « & prenant un chapelet de perles, qu'il portoit » ſur ſon chef, le mit deſſus le ſien, & lui » dit qu'il le lui donnoit comme au mieux » combattant de ceux de dedans & de dehors, & le prioit de le porter, toute l'année, pour l'amour de lui, & de dire » par-tout où il iroit, qu'il le lui avoit donné.» Il renvoya enſuite ſans rançon le brave François.

Le gouvernement de Calais fut ôté à Emeri de Pavie. L'année ſuivante, il tomba entre les mains des François, & fut tiré à quatre chevaux.

[1350.]

Edouard institue l'ordre des chevaliers de la jarretiere. S. Georges est choisi pour patron de l'ordre.

Une petite aventure, arrivée dans un bal, donna lieu à l'établissement de cet ordre. La jarretiere de la comtesse de Salisbury étant tombée, pendant qu'elle dansoit, Edouard se baissa pour la ramasser. L'action du roi allarma la pudeur de la comtesse, qui soupçonna qu'Edouard avoit un autre dessein. Ce prince la rassura par ces paroles : « Honni soit qui mal y pense, » qui sont la devise de l'ordre. Les chevaliers portent une jarretiere bleue à la jambe gauche. Leur nombre est fixé à vingt-six, en y comprenant le roi, qui en est le chef.

Quelques historiens prétendent qu'Edouard ne fit que rétablir cet ordre, institué, long-tems avant lui, par le roi Richard I. « Lorsque Richard eut conquis » l'isle de Chypre, disent-ils, & mis le siége » devant la ville d'Acre, tenue par les Turcs » & les Agaréniens, s'ennuyant de ce qu'ils » résistoient si long-tems aux efforts de ses » armes; enfin illuminé du S. Esprit, à l'in» terceffion & priere de S. Georges, comme » l'on crut alors, il lui vint en l'ame d'a» gencer des attaches de cuir, telles qu'il les

» avoit, aux jambes de certains seigneurs &
» & gentilshommes d'élite, à ce que se res-
» souvenant de la gloire qu'ils s'acquer-
» roient en vainquant leurs ennemis, ils
» fussent d'autant plus encouragés, par cette
» marque, à faire paroître les effets de leur
» vaillance; ce qu'il fit à l'exemple & imi-
» tation des Romains, chez qui la diversité
» de ces couronnes, dont les soldats étoient
» honorés pour diverses causes, excitoient
» un chacun à mettre bas toute crainte. »

[1351.]

Malgré la trève, qui avoit été conclue entre la France & l'Angleterre, Edouard surprend la ville de Guisnes. Le gouverneur étoit absent. Ceux à qui il avoit confié le commandement de la place, la vendirent au roi d'Angleterre. Le roi Jean, successeur de Philippe de Valois, se plaignit hautement d'une telle surprise, comme d'une infraction de la trève; mais Edouard lui répondit que
» le feu roi Philippe de Valois, son pere,
» lui avoit appris, par le marché que messire
» Geoffroi de Charni avoit fait pour lui des
» ville & château de Calais, que la trève
» ne parloit aucunement de l'achapt des pla-
» ces, ni ne défendoit de les marchander,
» par quoi qu'il ne pouvoit se plaindre de
» rupture, ou d'écornement de ladite trève,

» pour la vente de celle de Guiſnes, ains de
» la fortune qui n'avoit permis que le marché
» de Calais vînt à profit comme l'autre. »
Ainſi la moquerie & riſée accompagna la
perte.

[1353.]

Pendant la trève, la haine des deux nations éclatoit par des défis & des combats particuliers, où les Anglois avoient rarement l'avantage. Un des plus célèbres fut celui de trente des leurs contre trente Bretons. Le lieu de l'aſſignation étoit près d'un gros arbre, entre Joſſelin & Ploërmel. On s'y rendit de part & d'autre. Il y avoit un mois que les paroles étoient données, & qu'on avoit fixé le jour. Les Anglois, ſe voyant ſur le champ de bataille, commencerent à réfléchir qu'il falloit avoir la permiſſion des deux rois, avant de s'engager dans un pareil combat. Ils propoſerent de le différer juſqu'à ce qu'on l'eût obtenue; mais les Bretons, étonnés qu'ils euſſent attendu ſi long-tems à faire cette réflexion, ne voulurent point conſentir à ce délai, & aſſurerent qu'il ne ſeroit pas dit qu'ils étoient venus ſur le champ de bataille, « ſans
» mener des mains, & ſçavoir qui avoit la
» plus belle amie. On ſe battit donc; &
» les Bretons prouverent très-bien que leurs

» amies étoient les plus belles. » La moitié des Anglois périt dans le combat : les autres prirent la fuite, ou demanderent la vie.

[1356.]

Le prince de Galles s'étoit avancé jusques dans le Berri. Le roi Jean se met à sa poursuite, & le serre de si près, qu'il lui coupe tous les chemins par où il eût pu se retirer. Dans cette extrémité, le prince se retranche à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, sur un terrein inégal, embarrassé de vignes, de haies, de buissons, & d'un abord très-difficile à la gendarmerie, qui faisoit alors la principale force des armées. Il étoit difficile de le forcer dans ce poste ; mais on pouvoit aisément l'affamer. Il offrit donc de payer tout le dommage qu'il avoit fait dans sa course ; de rendre tous les prisonniers, & de ne point porter les armes contre la France, pendant sept ans. Le roi Jean rejetta ces offres, & exigea que le prince se rendît prisonnier avec toute son armée. Il pouvoit le forcer à accepter ces conditions, s'il eût seulement attendu trois jours ; mais une ardeur imprudente l'emporta. Il voulut attaquer le prince de Galles dans ses retranchemens. Son armée fut battue, malgré la supériorité du nombre : lui-même

reçut deux blessures au visage ; eut son cheval tué sous lui, & fut fait prisonnier.

Le roi captif fut traité avec tous les égards dûs à son rang. Le soir même, le prince de Galles lui donna à souper dans sa tente, & le servit lui-même, sans vouloir s'asseoir à table, quelques instances que lui en fît le roi.

[1357.]

Le prince de Galles conduit à Londres son prisonnier. Son entrée fut un triomphe. Il étoit sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montoit un beau cheval blanc superbement harnaché. « Il y avoit bien de l'orgueil dans cette » modestie du vainqueur. Il y avoit bien » de la cruauté à exposer un roi malheu» reux à la vue d'une populace. »

[1359.]

Edouard, voyant la trève expirée, repasse en France. Il part de Calais, « assisté » du plus bel appareil & charroi que l'on » eut onc vu sortir d'Angleterre. A la tête » de son armée marchoient cinq cens che» valiers, tous armés de fer, & mille ar» chers ; après eux, trois mille hommes » d'armes, & cinq mille archers. Lui & » ses gens suivoient le connétable ; & der» riere eux, venoient environ six mille cha-

» riots, tous attelés, & remplis de provi-
» sions, d'instrumens & d'outils de guerre,
» & de toute autre chose nécessaire. Au
» devant, il y avoit jusqu'à cinq cens va-
» lets & goujats, tous garnis de pelles &
» de coignées, pour applanir les chemins,
» & couper les bois & buissons; & ensuite
» cheminoit le bataillon du prince de Galles
» & de ses freres, composé de plus de deux
» mille gens d'armes, bien montés & ri-
» chement couverts.

[1360.]

Le roi d'Angleterre étoit occupé à ravager la Beauce, lorsqu'un jour le ciel se couvrit des nuages épais. Un orage furieux vint fondre sur son camp, &, en moins d'un quart d'heure, il fut inondé. Les torrens, formés tout-à-coup par la pluie, entraînent les tentes & les bagages : le vent déracine les arbres les plus gros. La foudre tombe en éclats, & les éclairs fendent la nuë. Une grêle d'une grosseur prodigieuse tue les hommes & les chevaux *. Le soldat tremblant s'écrie que Dieu venge la France. Edouard, touché d'un sentiment de religion, se tourne vers l'église de Chartres,

* Il y eut mille hommes tués, & six mille chevaux.

dont on appercevoit les clochers, & fait vœu de consentir à la paix, s'il peut échapper à ce danger : aussi-tôt l'orage cesse, & le ciel reprend sa sérénité.

Le traité de Brétigni fut le fruit du vœu d'Edouard. Ce traité commence ainsi :

» Comme par les guerres sont souvent
» advenues batailles mortelles,

» Occisions de gens,

» Périls des ames,

» Déflorations de pucelles & de vierges,

» Deshonestations de femmes mariées,
» & de veuves, &c. »

La rançon du roi Jean y fut mise à trois millions d'écus d'or. On cédoit en toute souveraineté à Edouard la Guienne, la Gascogne, la Xaintonge, le Limousin, le Périgord, le Rouergue, le Querci, l'Angoumois, le Poitou, le pays d'Aunis, le Boulonois, le Ponthieu, les comtés de Montreuil, de Guisnes, & la ville de Calais. Edouard, de son côté, promit de renoncer à toutes ses prétentions sur la couronne de France.

[1364.]

Le roi Jean étant retourné à Londres, on ne sçait pas pour quel sujet, meurt dans cette ville, après y avoir séjourné trois mois. Ce prince mérita les regrets d'E-

douard. Son exacte probité a fait presque oublier ses défauts. C'est de sa bouche qu'est sortie cette belle maxime : « Si la bonne foi » & la vérité étoient bannies du reste du » monde, elles devroient se retrouver dans » la bouche des rois. »

[1365.]

Pendant ces jours de leur prospérité, les Anglois se rendoient célèbres dans tout l'univers. Quelques braves de cette nation, après s'être signalés en Orient, à la suite du roi de Chypre, revinrent chargés d'un riche butin.

Un garçon tailleur, nommé *Thomas Hackvood*, Anglois de nation, étant allé servir en Italie, se distingua par sa valeur & sa prudence, & s'éleva jusqu'aux premiers emplois. Il rétablit la discipline militaire parmi les Florentins ; & ces peuples, reconnoissans des services qu'ils en avoient reçus, lui érigerent, dans leur ville, une statue de marbre noir.

[1366.]

Le pape Urbain VI demande le payement du tribut auquel le roi Jean s'étoit engagé envers l'église Romaine, dont il étoit dû trente-deux années, & ordonne

à ses commissaires, en cas de refus, de citer Edouard devant lui. Le roi fait examiner cette demande dans son parlement. On décide qu'un roi d'Angleterre n'a pas le pouvoir de soumettre son royaume à une pareille servitude, sans le consentement de ses sujets; que l'engagement du roi Jean est contraire au serment qu'il avoit prêté en recevant la couronne, &, par conséquent, nul. Sur cette décision, on se prépare à résister au pontife par tous les moyens convenables. Le pape ne jugea pas à propos d'insister; & les rois d'Angleterre furent délivrés d'un joug odieux.

[1369....]

Le prince de Galles ayant imposé en Guienne une taxe par cheminée, les seigneurs, mécontens de ce nouvel impôt, s'en plaignirent au prince. En ayant été mal reçus, ils s'adresserent à Charles V, roi de France, successeur de Jean. Ce prince, prétendant encore être souverain de la Guienne, fait citer le prince de Galles à comparoître en personne devant la cour des pairs. Le prince offensé, répond qu'il comparoîtra, mais à la tête de soixante mille hommes.

[1375.]

Edouard, dans sa vieillesse, voit ses lau-

riers flétris ; & la fortune l'abandonne, pour passer du côté des François. Ils s'en consolent dans les bras de l'amour. Alix Pierce, jeune Angloise, d'une rare beauté, captiva le vieux monarque, & lui coûta plus d'argent que toutes les guerres qu'il avoit soutenues contre la France. La nation fut choquée sur-tout des dépenses énormes qu'Edouard fit dans un magnifique tournoi qu'il donna à Smithfield.

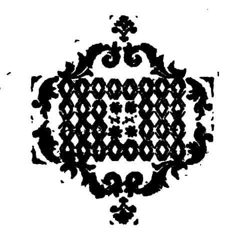
[1376.]

Edouard, pour solemniser la cinquantième année de son règne, publie une amnistie générale, qui cause au peuple une joie extrême.

Le prince de Galles, âgé de quarante-six ans, meurt d'une hydropisie qu'il avoit contractée en Espagne. Les Anglois l'appelloient *le Prince noir*, parce qu'il portoit des armes noires. Ses vertus le firent universellement regretter. Le parlement, qui n'assiste jamais aux funérailles des princes, fit, en cette occasion, une exception à la règle, & suivit le convoi. Le roi de France marqua l'estime qu'il avoit pour ce prince, par un service solemnel qu'il lui fit faire dans la cathédrale de Paris. Il ne laissa qu'un fils légitime, âgé de dix ans, qui fut le successeur d'Edouard III.

[1377.]

Edouard ſuit de près ſon fils. Il éprouva, avant de mourir, combien eſt peu ſolide l'amitié des courtiſans. Quand on le vit proche de ſa fin, tout le monde l'abandonna. Alix Pierce, qu'il avoit comblée de bienfaits, lui prit une bague de grand prix qu'il avoit au doigt, & ſe retira comme les autres. Il expira dans ſa maiſon de Shène, aujourd'hui Richemont, âgé de ſoixante-cinq ans.





RICHARD II, *surnommé* DE BOURDEAUX.

[1377.]

LE prince Yves de Galles, un des plus vaillans capitaines de son siécle, avoit embrassé le parti des François, & leur rendoit d'importans services. Il assiégeoit alors la ville de Mortagne, en Poitou. Les Anglois, qui le haïssoient & le craignoient, eurent recours à la trahison, pour se délivrer d'un si redoutable ennemi. Jacques Laube, écuyer Gallois, fut choisi pour exécuter ce lâche dessein. Il se rendit devant Mortagne, auprès du prince, & lui dit qu'il étoit sorti du pays de Galles, dans le dessein de le servir, & que tous les Gallois lui étoient affectionnés, comme à leur seigneur légitime. Le prince Yves agréa ses offres; lui donna toute sa confiance, & le fit même son chambellan : cet emploi fournit au traître Gallois les moyens de faire son coup. Etant, un matin, dans la chambre du prince, au lieu de lui donner le peigne dont il se servoit pour arranger ses cheveux, il lui enfonça dans le sein une dague Espagnole, & l'étendit mort.

[1379.]

[1379.]

Messire Thomas Trivet, seigneur Anglois, étant allé en Espagne, avec des troupes, pour donner du secours au roi de Navarre, met le siége devant Alfaro. La garnison, épouvantée, prend la fuite, & laisse les portes de la ville ouvertes. Trivet se dispose à y entrer; mais, pendant qu'il traverse un ruisseau qui se trouvoit sur son passage, les femmes, qui étoient restées dans la ville, ferment les portes, & delà, montant sur les murailles, soutiennent courageusement l'assaut; ce que voyant messire Trivet, il se retira, en disant: « Certes, voilà de braves femmes. »

[1381.]

Le parlement ayant établi une capitation rigoureuse, un des collecteurs voulut la faire payer à la fille d'un couvreur de Kent, nommé *Wat-Tiler*, qui étoit au-dessous de l'âge marqué par le bill. On lui représenta que cette fille n'étoit qu'un enfant. Il entreprit insolemment de s'en assurer, par une action fort indécente, aux yeux même du pere, qui, dans le premier mouvement de son indignation, cassa la tête au collecteur d'un coup de marteau. Tous les voisins ayant applaudi à cette action, Wat-Tiler se vit bientôt environné

d'une foule de gens qui lui proposerent de le suivre, pour se défaire de même de tous les collecteurs. Un prêtre, qui crut pouvoir profiter de ce trouble pour se faire considérer, leur fit un discours, par lequel il leur persuada que ce n'étoit pas aux collecteurs seulement qu'ils devoient s'en prendre ; mais, qu'étant tous fils d'Adam, ils ne devoient pas souffrir que, sous le titre de *seigneurs*, des gens qui n'avoient pas d'autre origine qu'eux, leur prissent tyranniquement leurs biens. Cet argument parut si fort que, courant aux armes, ils couperent la tête à tous les seigneurs, gentilshommes, juges, procureurs, avocats, qui tomberent entre leurs mains. Wat-Tiler se rendit à Londres, à la tête d'une armée prodigieuse, qui se rassembla volontairement sous ses ordres. Il mit la ville au pillage. Richard, ne voyant aucun moyen de résister à une attaque si brusque & si imprévue, s'avança vers les rebelles, suivi de peu de monde, & fit prier Wat-Tiler, par un chevalier, de venir conférer avec lui. L'insolent couvreur répondit qu'il iroit parler au roi, lorsqu'il le jugeroit à propos, &, se mettant néanmoins en marche, affecta d'avancer avant tant de lenteur, que le roi, perdant patience, le fit presser par le même chevalier, de hâter sa marche. Wat-Tiler s'offensa de ce que le cheva-

lier ne mit point pied à terre, en lui parlant. Il alloit le tuer d'un coup d'épée, si le roi, qui s'étoit lui-même avancé, n'eut crié au chevalier de mettre pied à terre. Dans la conférence que Wat-Tiler eut avec le roi, il fit mille propositions extravagantes; &, de tems en tems, il levoit son épée, comme pour menacer ce prince, s'il n'accordoit pas, sur le champ, tout ce que les séditieux prétendoient. Cette brutale effronterie causa tant d'indignation au maire de Londres, qui accompagnoit le roi, que, sans considérer à quoi il alloit exposer ce jeune prince, il déchargea sur la tête du rebelle un coup d'épée qui le fit tomber mort à ses pieds. Une action si imprudente devoit naturellement causer la perte du roi, & de tous ceux qui étoient avec lui. Déja les rebelles bandoient leurs arcs pour venger leur chef. Mais Richard prévint leurs coups, par une résolution plus ferme & plus judicieuse, qu'on ne devoit l'attendre d'un prince âgé de quinze ans. Au lieu de prendre la fuite, il se tourna vers les rebelles, & leur cria d'un ton résolu : »Quoi ! mes amis, voulez-vous donc tuer »votre roi ? Ne soyez point en peine de la »perte de votre chef; je vous en servirai »désormais : suivez-moi.» En achevant ces mots, il tourna doucement la bride de son

cheval; & se mettant à leur tête, il prit le chemin de la grande place de Londres. Sa fermeté fit tant d'impression sur les mutins, qu'ils le suivirent sans balancer. En arrivant à la place, ils y virent une troupe de bourgeois bien armés, que le maire avoit préparés à tout évènement. Sans s'appercevoir que ce petit corps ne faisoit pas la cinquantieme partie de leur nombre, ils furent si effrayés de cette vue, qu'ils jetterent leurs armes, & demanderent quartier. Ainsi la revolte fut dissipée, sans qu'il y eût d'autre sang répandu que celui du chef.

L'esprit de révolte animoit alors les Anglois dans la province de Suffolck. Jean Ball, & Jean Wraw, deux prêtres séditieux, rassemblerent une armée de cinquante mille hommes, & commirent les plus horribles cruautés. Jean Cavendish, président de la cour de justice, fut immolé à la rage de ces rebelles. Ils brûlerent les anciennes chartes, qui étoient soigneusement gardées dans le monastere de S. Edmond-Bury, & dans l'université de Cambridge.

Dans la province de Norfolck, Littester, cabaretier de Norwick, s'étant mis à la tête d'une troupe de mutins, mit à mort tous les juges & les avocats qu'il rencontra, & poussa l'insolence jusqu'à obliger les seigneurs & les gentilshommes de le servir

genoux. Le comte de Suffolck, n'ayant jamais voulu s'abaisser à cette indignité, fut cruellement massacré.

La cour n'étoit pas alors en état d'apporter un assez prompt remede à ces désordres. Henri Spencer, évêque de Norwick, secondé d'une troupe de sujets fidèles, osa attaquer les révoltés. Ses efforts furent heureux. Il extermina les mutins, & fit prisonniers Jean Wraw & Littester, leurs chefs. Il fit trancher la tête au premier, & envoya l'autre à Londres, pour y recevoir le juste châtiment de sa révolte.

Un chevalier Anglois défie au combat un chevalier François, nommé *Castelmorant*. L'Anglois se présente dans la lice, armé de pied en cap, à l'exception des cuisses & des jambes qu'il avoit laissées découvertes, sous prétexte d'une incommodité au genou. Il engage le François à en faire autant, & l'assure, par serment, qu'il ne frappera point sur ces endroits. Le généreux François y consent, se fiant sur la promesse de son ennemi; mais le perfide Anglois lui perce la cuisse du troisieme coup. Le comte de Buckingham fit conduire l'Anglois en prison, & proposa même au François de le lui remettre. Mais Castelmorant, aussi généreux que son ennemi étoit lâche, demanda la liberté du prisonnier, & l'obtint.

[1382.]

On règle dans le parlement le cérémonial que les deux chambres devoient observer désormais. Il fut statué que les Communes feroient sçavoir, par députés, leurs résolutions à la Chambre Haute, & que les seigneurs feroient venir les Communes à la barre pour y prendre leurs délibérations. Cette coutume s'observe encore aujourd'hui.

Les villes de Flandres s'étant révoltées contre leur comte; Charles V, roi de France, s'étoit mis en marche pour les punir. Philippe d'Artevelle, chef des mutins, appelle les Anglois à son secours; mais Richard refuse d'y aller. Les Flamands, privés de cet appui, furent battus à Rosbecq. La gloire, que Charles V acquit par cette victoire, excita la jalousie des Anglois. Ils disoient, au rapport de Froissard : « Ha! » ha! sainte Marie! que les Anglois sont » maintenant deffumés pour un mont villains qu'ils ont ruéjus! Plut à Dieu que » Philippe d'Artevelle eût eu des nôtres » deux mille lances & six mille archers! » Il n'en fut ja rechappé un pied de ces » François, que tous ne fussent morts, ou » pris. »

Richard, alors âgé de dix-sept ans, étoit entouré de favoris, qui l'aidoient à diffi-

per les revenus de l'Etat. Le chancelier Richard Stroop, magiſtrat plein de droiture & de fermeté, refuſa un jour de ſceller la patente d'un don conſidérable que le roi vouloit faire à un de ſes courtiſans. Richard, irrité de ce refus, envoya, ſur le champ, remander les ſceaux au chancelier. Stroop répondit qu'il ne pouvoit les lui remettre, puiſqu'il ne les tenoit pas de lui, mais du parlement. Le jeune roi, enflammé par cette réſiſtance, alla lui-même prendre les ſceaux; en ſcella ce qu'il voulut, & les donna enſuite à Robert Baybroock, évêque de Londres, meilleur courtiſan que Stroop.

[1385.]

Le roi Richard étoit campé à S. Jean de Brinelle, dans le comté de Durham. Un chevalier de Bohême, nommé *Melès*, qui étoit venu voir la reine d'Angleterre, dont il étoit parent, prit querelle pour les logegemens avec deux écuyers de Jean d'Hollande, frere naturel du roi. Un archer de Richard de Stafford prit parti pour le chevalier Melès, & repréſenta aux écuyers qu'ils devoient avoir plus d'égard pour le parent de leur reine. L'un d'eux, irrité de cette remontrance, fond ſur l'archer, l'épée à la main. L'archer ſe recule, & perce l'écuyer d'un coup de flèche au milieu du corps. « Jean d'Hollande, apprenant la mort

de son écuyer, tourne sa vengeance sur celui qui n'en pouvoit mais. » Il vole en furieux à la tente de Richard Stafford. » Tes gens, lui dit-il, ont tué mon écuyer, » lequel j'aimois tant, » & en même tems lui enfonce son épée dans le cœur.

[1386.]

Le roi convoque le parlement, & demande un subside pour l'entretien de ses troupes. Le parlement ne le refuse pas absolument. Mais, craignant que le roi ne dissipe cet argent, selon sa coutume, avec ses favoris, il lui présente une adresse pour demander que le marquis de Dublin, & le comte de Suffolck, qui étoient fort aimés du roi, soient dépouillés de leurs emplois, & qu'on fasse rendre compte à ceux qui avoient administré les finances, parce que les confiscations, qu'on auroit lieu de faire sur ceux qui avoient malversé, pourroient fournir une somme suffisante pour les besoins de l'Etat. Richard n'approuve point cet arrangement. Il répond au parlement, « que, pour l'amour de lui, il ne » chassera pas un marmiton de sa cuisine. »

Quelque tems après, il envoie le chancelier ordonner au parlement, d'un ton absolu, d'accorder le subside qu'on lui demandoit. Le parlement n'étoit pas accoutumé à ce ton despotique. Les deux cham-

bres font dire au roi, qu'elles ne travailleront à aucune affaire qu'il ne se soit rendu au parlement, & n'ait fait punir les ministres. Le duc de Glocester, & l'évêque d'Ely sont deputés pour lui porter cette réponse. Richard s'emporte contre les députés; & dans le premier mouvement de sa colere, il lui échappe de dire que, puisque ses sujets veulent se révolter contre lui, il va faire venir le roi de France à son secours.

Les ministres & les favoris, craignant l'évènement d'une rupture entre le roi & son parlement, l'engagent eux-mêmes à accorder de bonne grace ce qu'on lui demande. Richard se rènd donc au parlement. Il dépouille le chancelier de sa charge; & le marquis de Dublin, qui venoit d'être fait duc d'Irlande, est relégué dans cette isle.

[1387.]

Le duc de Glocester, & les seigneurs de son parti, ne croyant pas leur vie en sûreté, sous un roi esclave de ses favoris, se révoltent, & marchent vers Londres, à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Richard, déconcerté, veut passer en France, & livrer à Charles Calais & Cherbourg, pour l'engager à le secourir; mais les mécontens lui ferment le passage. In-

formé que le duc d'Irlande leve une armée dans le pays de Galles, pour venir à son secours, il feint, en attendant, de se réconcilier avec les rebelles. Les seigneurs le viennent trouver dans la grande salle de Westminster; lui exposent leurs griefs, & déclarent qu'ils ne demandent que la punition des traîtres, qui obsèdent Sa Majesté. Le roi promet de leur rendre justice dans le parlement prochain. Il donne ensuite la main au duc de Glocester, & se retire. Les seigneurs, ne se fiant pas trop sur ces marques d'amitié, ne congédierent point leurs troupes; & ils agirent prudemment. Le duc d'Irlande s'avançoit à la tête d'une armée. Le comte de Darbi, qui étoit allé à sa rencontre, avec une partie de l'armée des confédérés, le battit dans la province d'Oxford, & pilla son bagage. On y trouva une Lettre dans laquelle le roi lui mandoit qu'il vouloit vivre & mourir avec lui. On arrêta un courier de France, qui apportoit au roi un sauf-conduit, pour se rendre à Bologne, où Charles l'attendoit. Ce courier étoit chargé d'une Lettre, qui apprenoit le dessein que Richard avoit formé de livrer Calais & Cherbourg au roi de France, lequel avoit même déja payé une partie du prix, dont on étoit convenu.

[1388.]

Les ſeigneurs ligués entrent dans Londres, à la tête de leur armée, & demandent une conférence au roi, qui s'étoit retiré dans la Tour. Ce prince n'oſe la refuſer. Il paroit devant ſes ſujets, comme un criminel, & en eſſuie les plus ſanglans reproches. Il ne répond que par ſes larmes à un diſcours ſi nouveau pour lui. Les ſeigneurs, attendris de ce ſpectacle, conviennent de s'aſſembler, le lendemain, dans la ſalle de Weſtminſter, pour régler toutes les affaires; mais à peine ſont-ils ſortis, que le roi leur envoie dire qu'il ne veut plus conférer avec eux. Les ſeigneurs lui font auſſi-tôt répondre que, s'il ne ſe rend pas au lieu de l'aſſemblée, ils éliront un nouveau roi. Cette menace allarme Richard, qui ne manque pas de ſe trouver au lieu marqué. Il conſentit au banniſſement de ſes favoris.

[1389.]

Le parlement s'aſſemble, & fait pendre deux magiſtrats, qui avoient abuſé de leur autorité, & de la faveur du roi. Il bannit du royaume l'évêque de Chicheſter, l'archevêque d'Yorck, & pluſieurs autres favoris. Ce parlement fut nommé *l'Impitoyable*. Le roi y renouvella le ſerment qu'il

avoit prêté à son sacre ; & les seigneurs lui rendirent hommage, & lui prêterent le serment de fidélité, comme s'il eût commencé à régner. On publia ensuite une amnistie générale.

[1390.]

Jean d'Hasting, comte de Pembrook, est tué dans un tournoi, par un nommé *Jean de Saint-Jean.* Au sujet de la maison de Pembrook, un historien remarque que, depuis Aimeri de Valence, jusqu'à Jean d'Hasting, nul comte de Pembroock ne vit son pere, ni le pere son fils ; ce qu'il regarde comme un juste châtiment de la Justice divine ; Aimeri de Valence, ayant été un des juges qui avoient condamné à mort Thomas, comte de Lancastre, canonisé en Angleterre, cette même année.

[1391.]

Richard se jette dans des dépenses excessives, séduit par ses courtisans, qui lui représentent qu'un roi n'est grand que par le faste & la magnificence. Ses énormes prodigalités épuisent ses coffres, & le rendent odieux à ses sujets. Tandis que la peste & la famine désoloient l'Angleterre, sa table étoit servie par trois cens

officiers; & la reine, son épouse, avoit à son service un pareil nombre de femmes.

[1392.]

Richard demande aux habitans de Londres dix mille livres sterling à emprunter. Les habitans les refusent, & sont sur le point de mettre en piéces un Lombard qui s'offroit de les prêter tout seul. Le roi irrité envoie le maire prisonnier à Windsor, & fait renfermer en divers autres châteaux quelques-uns des principaux citoyens. Il défend à la ville de Londres d'élire à l'avenir aucun maire, & donne cette charge à un de ses chevaliers, sous le titre de *gardien* ou *conservateur de la ville.* Il révoque tous ses priviléges & lui ôte ses libertés & franchises. Mais, quelque tems après, il les lui rendit pour la même somme de dix mille livres sterling; & loin de recevoir leur argent à titre de prêt, il crut encore leur faire grace en le recevant.

[1394.]

Anne de Luxembourg, reine d'Angleterre, meurt sans laisser d'enfans. Le roi, qui l'avoit aimée, pendant sa vie, lui fit rendre après sa mort les plus grands honneurs. Il fit venir de Flandres une grande quantité de cire, pour en faire des torches & des cierges: « Et se lit qu'il y en

» avoit un si grand nombre en la chapelle
» ardente, qui lui fut dressée, qu'on n'en
» avoit onc vu tant aux funérailles & sé-
» pultures d'aucune autre reine d'Angle-
» terre. »

[1395.]

Le marquis de Dublin, duc d'Irlande, étant mort à Louvain, le roi fait apporter à Londres le corps d'un favori qui lui avoit été si cher. Il fait ouvrir son cercueil, pour jouir encore une fois de la vue d'un homme qu'il avoit tant aimé : rare exemple d'une amitié vive & tendre dans un jeune roi livré aux plaisirs, & qui feroit encore plus d'honneur à son cœur, si elle avoit eu un plus digne objet ! Richard fit faire au duc d'Irlande des funérailles magnifiques. Il y assista seul. La noblesse, qui avoit été la victime de l'orgueil de ce favori, ne crut pas devoir rendre ce dernier honneur à ses cendres.

Richard entre à main armée dans l'Irlande. Sçachant que la mémoire d'Edouard le Confesseur étoit en grande vénération dans le pays, il quitte les armes d'Angleterre, qui étoient des léopards, & prend celles d'Edouard, composées d'une croix potencée d'or & de gueules, & de quatre colombes blanches, au champ de l'écu. Cet expédient lui réussit si bien, que qua-

tre des principaux rois d'Irlande vinrent aussi-tôt lui rendre hommage.

Des ambassadeurs arrivent à Paris, pour demander, de la part du roi d'Angleterre, Isabelle, fille de Charles VI. Le roi de France les reçoit honorablement, & les fait loger auprès de la croix du Trahoir, pour les avoir plus près du Louvre. Ils avoient à leur suite cinq cens cavaliers. Charles les fait bien traiter, & ordonne que, tant qu'ils séjourneront à Paris, on leur délivre chaque jour deux cens couronnes de France, pour leurs menus frais, & pour les coûtages d'eux & de leurs chevaux. La reine demeuroit alors, avec ses enfans, à l'hôtel de S. Pol. Les seigneurs Anglois eurent permission d'aller la saluer. Ils firent principalement leur cour à la princesse Isabelle, qui étoit le sujet de leur ambassade. Le comte maréchal mettant les genoux en terre, lui dit : » Madame, au plaisir de Dieu, vous se» rez notre dame & reine d'Angleterre... » A quoi la fille, bien que fort jeune, répon» dit, néanmoins discrettement, & sans le » conseil d'aucun, que, s'il plaisoit à Dieu, » & à monseigneur, son pere, qu'elle fût » reine d'Angleterre, elle en seroit très» contente, d'autant qu'on lui avoit bien » dit qu'elle seroit une grande dame. »

[1396.]

Richard se rend à Calais, pour recevoir sa nouvelle épouse. Charles VI arrive à S. Omer, avec la jeune reine d'Angleterre, sa fille. Il envoie ensuite à Calais les ducs de Berri, de Bourgogne, & de Bourbon, pour régler tout ce qui concernoit l'entrevue que devoient avoir les deux rois. Le lieu fut marqué entre Ardres & Guisnes. On convint que les deux rois, avant de partir de Calais & de S. Omer, feroient proclamer une défense à toutes personnes de les suivre, & de se trouver au lieu de l'entrevue, s'ils n'en avoient ordre, sous peine de la hart. Qu'outre les officiers nécessaires à leur service, ils pourroient se faire accompagner chacun de quatre cens chevaliers & gentilshommes; que lesdits gentilshommes ne porteroient point d'autres armes que des épées & des dagues. Que, de part & d'autre, les marchands feroient porter les vivres & provisions aux lieux designés, sans aucun empêchement, & que personne ne prendroit rien d'eux, sans payer.

Tout étant ainsi reglé, Charles se rend à Ardres, & Richard à Guisnes. On dresse dans la campagne des tentes & des pavillons. Le 27 d'Octobre, sur les dix heures du

au matin, les deux rois sortent de leur tente, avec leur suite, & s'avancent à pied, vers le lieu marqué pour l'entrevue. Les quatre cens chevaliers François se rangent d'un côté, & les quatre cens chevaliers Anglois de l'autre, tous l'épée nue à la main. Les rois passent au milieu, & s'approchent l'un de l'autre, la tête nue. Ils se saluent d'une legère inclination, & se prennent réciproquement la main. Tous les chevaliers étoient à genoux, dans ce moment.

Charles conduit ensuite Richard à sa tente. Les ducs d'Orléans & de Bourbon sortent pour les recevoir : « Quand ils furent arrivés sur le pas, ils s'arrêterent à » parlementer ensemble, tandis qu'on ap-» pareilla le vin, & les confitures & dra-» gées, qu'on appelloit généralement Epi-» ces. » Après le repas, les deux rois prirent congé l'un de l'autre.

Le lendemain Richard revient trouver le roi de France, & le conduit à sa tente. Les deux rois dînerent seuls à une table assez loin l'un de l'autre. Après le dîner, la jeune reine d'Angleterre fut amenée dans la tente, & délivrée par le roi Charles, son pere, au roi Richard, qui la fit aussi-tôt monter en litiere, avec la dame de Coucy sa gouvernante.

[1397.]

Le duc de Glocester, oncle de Richard, mécontent de la conduite du roi, son neveu, lui représentoit quelquefois son devoir, avec trop de chaleur. Richard, piqué de ses remontrances, résolut de se défaire d'un censeur incommode. Pour exécuter plus sûrement son dessein, il eut recours à l'artifice. Il alla chasser aux environs du château de Plaissi, où le duc faisoit son séjour ordinaire. Après s'être donné quelque tems le plaisir de la chasse, il entra, comme pour se reposer, dans le château de son oncle; &, lorsqu'il fut sur le point d'en partir, il le pria de l'accompagner jusqu'à Londres. Le duc, ne se défiant de rien, se mit en marche avec son neveu. Richard avoit fait placer sur le chemin un corps de troupes, commandé par le comte-maréchal. Lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'embuscade, il piqua tout-à-coup son cheval, & laissa le duc de Glocester seul. Ce malheureux seigneur fut aussi-tôt investi par les gens du comte-maréchal, qui l'arrêterent prisonnier & le conduisirent à Calais. On ne croyoit pas que le roi portât son ressentiment, jusqu'à faire mourir un oncle, dont tout le crime n'étoit qu'un excès de zèle: on se trompoit.

Le duc s'étant confessé, un matin, à un prêtre, qui venoit dire la messe, « il fut » tout étonné que, sur le point de dîner, & » comme il pensoit à se laver les mains, » quatre hommes ordonnés, pour cet effet, lui jetterent une serviette au col, » & l'étreignirent tellement, deux de chaque côté, qu'ils l'abbatirent à terre, & » l'étranglerent; puis le portans tout mort » sur un lit, lui fermerent les yeux; le dé» pouillerent & déchausserent, le couche» rent entre deux linceuls; mirent un oreil» ler sous sa tête; le couvrirent de man» teaux fourrés; & de-là sortant en la salle » du château, s'écrierent qu'une apoplexie » l'avoit pris, en lavant ses mains, & qu'à » peine l'avoient-ils pu coucher. »

[1399.]

Richard marche contre les Irlandois qui s'étoient révoltés. Le peuple, dont il étoit mortellement haï, profite de son absence, pour appeller le duc d'Hereford, fils du duc de Lancastre, qui, banni du royaume, s'étoit retiré en France. Le duc rentre promptement en Angleterre, ne respirant que la vengeance. Dès qu'il paroît, le peuple se souleve de tous les côtés, & accourt vers lui : en peu de jours, il se voit une armée de soixante mille hommes. Le duc, sans paroître aspirer au

thrône, prend seulement le titre de *duc de Lancastre*, & publie un manifeste dans lequel il déclare n'avoir pris les armes, que pour se venger des injustices, qu'on lui avoit faites. Sans perdre de tems, il marche vers Londres, & y est reçu comme en triomphe. Pour assouvir la haine du peuple, il fait trancher la tête au comte de Wiltshire, & à quelques autres favoris du roi.

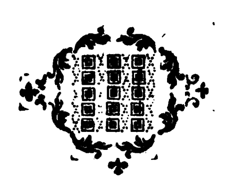
Cependant Richard reçoit la nouvelle de cette étrange révolution. Il se dérobe, la nuit, de son camp, & va se renfermer dans le château de Conway. Ne se croyant pas en état de s'y défendre, & n'osant prendre la fuite, de peur de tomber entre les mains du peuple, il envoie dire au duc de Lancastre, que, se confiant dans son équité, il est prêt à se soumettre aux conditions qu'il lui imposera. L'archevêque de Cantorbery, & le comte de Northumberland viennent le trouver de la part du duc. Richard leur dit qu'il consent à renoncer à la couronne, & qu'il ne demande que la vie, avec une pension honorable pour lui & pour huit personnes qu'il nommera.

Le duc de Lancastre va lui-même trouver le roi Richard à Flinth, où ce prince s'étoit retiré, & lui persuade de le suivre à Londres. Mais Richard n'eut pas

plutôt fait sceller ses chevaux pour partir,
» qu'il reconnut son prochain malheur, par
» un manifeste & notable présage. Il avoit
» un très-beau lévrier ou dogue, nommé
» *Math*, lequel ne faisoit jamais fête ni
» caresse qu'à lui seul; & quand il vouloit
» chevaucher ou cheminer par pays, celui
» qui en avoit la garde, le laissoit aller;
» & tantôt il venoit lui mettre les deux
» pieds sur les épaules. Les chevaux étant
» sellés, & comme ils devisoient encore
» ensemble, ce lévrier, dépétré de l'atta-
» che, & méconnoissant le roi, s'en vint
» festoyer le duc, & lui sauta sur les épau-
» les; ce que ledit duc voyant, demanda
» que vouloit faire ce chien ?... Cousin, dit
» lors le roi, c'est une grande signification
» pour vous, & très-petite pour moi. Le
» lévrier vous festoie & recueille aujour-
» hui comme roi d'Angleterre, que vous
» serez; & moi j'en serai déposé. Si le te-
» nez avec vous; car il s'éloignera de moi,
» pour vous suivre; dire, qui le rendit
» comme la sybille de son propre désastre. »

Dès que Richard fut arrivé à Londres, il fut renfermé dans la Tour; & son nom servit encore à convoquer le parlement, qui devoit procéder à sa déposition. La veille du jour auquel il devoit s'assembler, le duc de Lancastre se rendit à la Tour, accompagné d'un grand nombre de seigneurs.

L'infortuné Richard lui remit la couronne, le ſceptre, & toutes les marques de la royauté. Il y joignit un écrit ſigné de ſa main, par lequel il ſe reconnoiſſoit indigne & incapable de poſſéder plus longtems la couronne. Cet acte fut porté le lendemain au parlement; mais, pour rendre la dépoſition plus juridique, il fit dreſſer des articles d'accuſation contre le roi. Ce fut ſur ces articles, qui furent rédigés au nombre de trente-cinq, que les deux chambres, d'une commune voix, prononcerent la dépoſition. On nomma des commiſſaires, qui allerent ſignifier cette ſentence à Richard, & révoquer le ſerment de fidélité, que les Anglois lui avoient fait. On ſe diſpoſa enſuite à lui nommer un ſucceſſeur; & le choix du parlement tomba ſur le duc de Lancaſtre, quoique ſon droit à la couronne ne fût pas bien clair.





HENRI IV,
surnommé DE BULLINGBROOCK, *lieu de sa naissance.*

[1399.]

CE prince fut couronné le 13 d'Octobre, fête d'Edouard le Confesseur. Il étoit âgé de trente-trois ans. On se servit, pour l'oindre, d'une huile mystérieuse que la Vierge avoit, dit-on, apportée à S. Thomas de Cantorbéry, lorsqu'il étoit réfugié en France. « Cette huile, dit Rapin de Thoyras, devoit rendre champions » de l'église les rois qui en seroient oints ; » mais on verra que la vertu de cette huile » manqua souvent. »

Pendant le repas solemnel, qui suivit cette cérémonie, un chevalier nommé *Divrethe*, entra dans la salle, monté sur un cheval richement caparaçonné, & revêtu d'une cotte d'armes parsemée de cloux dorés. Il étoit précédé d'un autre chevalier, qui portoit sa lance. S'étant approché du roi, l'épée nue à la main, « il » présente à Sa Majesté certain libelle & » cartel, contenant que, s'il y avoit cheva- » lier, écuyer, ou gentilhomme, qui vou- » lût dire ou maintenir que Henri ne fût pas

» vrai & légitime roi, il étoit tout prêt de » le combattre en sa présence, & à tel jour » qu'il lui plairoit d'assigner. » Le roi fit publier ce cartel par un hérault d'armes, aux six principaux endroits de la ville, & dans la salle du palais; & il ne se présenta personne pour l'accepter.

Le même jour, Henri fit publier une proclamation, par laquelle il déclaroit que le thrône lui appartenoit, 1° par droit de conquête, 2° parce que le roi Richard lui avoit résigné sa couronne, & l'avoit désigné son successeur; 3° parce qu'il étoit le plus proche héritier mâle du dernier roi. Le comte de la Marche plaisantoit avec ses amis sur cette derniere raison; & par un jeu de mots assez froid, il appelloit Henri *Hæres malus*.

Quelque tems après, le nouveau roi obtient du parlement un décret qui portoit » que, non-seulement Henri de Lancastre » jouiroit de la couronne, sa vie durant, » mais aussi, qu'au défaut d'enfans mâles, » elle seroit dévolue de plein droit aux » filles de sa race. »

On délibere dans le parlement sur ce qu'on doit faire du roi Richard. Ce malheureux prince, qui avoit autrefois tant de favoris, ne trouve pas un seul ami qui entreprenne de parler pour lui. Thomas Mercks, évêque de Carlisle, dedaigné de

Richard, pendant qu'il étoit sur le thrône, ose seul prendre la défense du roi déposé, contre le roi régnant. Pour récompenser son zèle, on l'envoya en prison. Il fut résolu que Richard resteroit prisonnier le reste de sa vie, & seroit entretenu, selon sa dignité; mais que, si quelqu'un entreprenoit de le délivrer, on commenceroit la punition du téméraire, par la mort de Richard lui-même.

[1400.]

Il se forma une conspiration contre le roi, dans la maison de l'abbé de Westminster. Les ducs d'Albemarle, de Surrey & d'Exceter; les comtes de Glocester, & de Salisbury; l'évêque de Carlisle, & le chevalier Thomas Blunt en étoient les chefs. Pour faire réussir leur dessein, ils se servirent de cet expédient. Le duc d'Exceter demanda au roi la permission de se battre contre le comte de Salisbury, avec qui il disoit avoir eu quelque querelle. Le roi la lui accorda. La ville d'Oxford fut choisie pour le lieu du combat. Henri promit d'y assister. Les conjurés devoient assassiner ce prince, lorsqu'il seroit attentif à ce spectacle. Au jour marqué, ils se rendirent à Oxford, en grande pompe, & bien accompagnés, comme si la curiosité les y eût attirés. Le seul duc d'Albemarle ne s'y

trouva pas. Avant de partir, il étoit allé voir le duc d'Yorck, son pere, à sa maison de Langley. Pendant qu'il étoit à table, il laissa tomber de son sein un papier. Le duc d'Yorck lui demanda ce que c'étoit; & voyant son fils interdit & déconcerté, il le lui arracha. Ce fatal papier contenoit tout le détail de la conjuration, & les noms des conjurés. Le duc d'Yorck, après avoir fait de sanglans reproches à son fils, partit aussi-tôt pour porter au roi cette nouvelle. Mais le duc d'Albemarle le prévint. Il arriva le premier devant le roi, & lui avoua son crime. Le duc d'Yorck vint ensuite, & montra au roi l'écrit qu'il avoit arraché à son fils. Henri pardonna au duc d'Albemarle, & le voyage d'Oxford fut rompu.

Les conjurés voyant que le roi n'arrivoit point, & que le duc d'Albemarle étoit absent, ne douterent point que ce seigneur ne les eût trahis. Ils leverent alors le masque, & résolurent d'employer la force pour l'exécution de leur dessein. Afin de donner plus d'autorité à leur parti, ils revêtirent d'habits royaux un domestique du roi Richard II, nommé *Magdalen*, qui ressembloit beaucoup à ce prince; & ils publierent que c'étoit le roi Richard, qui, échappé de sa prison, venoit implorer le secours de ses fidèles sujets. Cette im-

posture leur attira un grand nombre de partisans; & leur armée se trouva bientôt forte de quarante mille hommes. Ils n oserent cependant marcher vers Londres, sçachant que Henri les attendoit sur le chemin. Ils tirerent vers le pays de Galles, où Richard étoit fort aimé, & vinrent camper devant la ville de Cirencester. Le duc de Surrey & le comte de Salisbury se logerent dans un cabaret de la ville; le duc d'Exceter, & le comte de Glocester dans un autre; mais ils ne songerent pas à mettre des gardes aux portes de la ville. Le maire, homme hardi & entreprenant, assembla, pendant la nuit, quatre cens bourgeois; fit fermer les portes de la ville; &, divisant sa petite armée en deux troupes, fit attaquer en même tems les deux cabarets, où étoient les quatre généraux. Ils s'y défendirent long-tems; mais celui où le duc de Surrey & le comte de Salisbury s'étoient logés, fut enfin forcé. Ces deux seigneurs furent faits prisonniers; & le maire leur fit aussi-tôt trancher la tête. Le duc d'Exceter, & le comte de Glocester, secourus de quelques habitans, s'échapperent par-dessus les murailles, & se rendirent au camp; mais ils n'y trouverent personne. Les soldats, épouvantés par le bruit qui s'étoit fait dans la ville, avoient pris la fuite. Les deux seigneurs se

ſéparerent pour ſe ſauver plus aiſément. Ils furent pris & décapités. Magdalen paya bien cher le plaiſir d'avoir porté la couronne, pendant quelques jours. Il fut pris & pendu. L'abbé de Weſtminſter eut tant de peur d'être arrêté, qu'il en mourut. L'évêque de Carliſle fut arrêté, & condamné à mort. Le roi, par égard pour ſon caractere, lui accorda ſa grace ; mais elle fut inutile. La crainte du ſupplice avoit excité une ſi grande révolution dans ce prélat, qu'il en mourut.

Le roi Richard n'avoit peut-être aucune connoiſſance de cette conſpiration. On ſaiſit ce prétexte, pour s'en défaire. Un chevalier nommé *Thomas Pierce*, accompagné de huit ſcélérats, entra dans la priſon, pour le faire mourir. Richard ſe défendit comme un lion. Il arracha la hache à un de ſes aſſaſſins, & en tua quatre ; mais il ſuccomba enfin ſous les coups de ceux qui reſtoient. Ainſi périt Richard II, à l'âge de trente-trois ans.

[1401.]

Henri, voulant faire ſa cour au pape & au clergé, recommande fortement au parlement de prendre ſoin des intérêts de la religion. Cette recommandation regardoit principalement les Lollards, ſorte d'héré-

tiques, qui étoient fort odieux au clergé. Le parlement, malgré sa répugnance, se vit contraint de faire un acte qui condamnoit les hérétiques obstinés a être brûlés vifs. La cour ecclésiastique ne tarda pas à faire usage de cet acte. Elle se hâta de condamner au feu un pauvre Lollard, nommé *Guillaume Sautre*. Le maire de Londres reçut ordre du roi de faire exécuter ponctuellement cette sentence. Guillaume Sautre est le premier qui ait souffert la mort en Angleterre, pour cause de religion.

Le roi, étant sur le point de se coucher, découvrit, par hazard, dans son lit une machine de fer à trois pointes, cachée sous son matelas, & qui l'eût percé d'outre en outre, s'il s'étoit couché dessus. On ne put jamais découvrir l'auteur de cet attentat.

[1402.]

Le bruit se répand dans le royaume que Richard II est vivant, & qu'il leve une armée en Ecosse, pour chasser l'usurpateur. La populace ajoûte foi à cette rumeur. On affiche, de tous côtés, des placards & des libelles remplis d'injures atroces contre Henri. Ce prince en est si irrité, qu'il jure d'exterminer, sans exception, tous les coupables. Il commence par sacrifier à sa vengeance le chevalier Clarendon, fils natu-

rel du grand prince de Galles. L'abbé Baldock fut pendu. Huit moines subirent le même supplice ; & un Cordelier, docteur en théologie, fut même exécuté dans son habit de religieux.

Valeran, comte de Saint-Pol, qui avoit épousé la sœur du feu roi Richard, voulant venger son beau-frere, envoie ce cartel à Henri.

» Très-haut & puissant prince Henri, » duc de Lancastre, moi Valeran de Luxem» bourg, comte de Ligney & de Saint-Pol, » considérant l'affinité, amour & considé» ration que j'avois par-devers très-haut & » puissant prince Richard, roi d'Angleterre, » duquel j'ai eu le sœur en épouse, & la » destruction dudit roi, dont notoirement » êtes en coulpe & très-grandement diffa» mé ; avec ce, la grande honte & dom» mage que moi, & ma génération de lui des» cendans, pouvons & pourrons avoir au » tems à venir, & aussi l'indignation de Dieu » tout-puissant, & de toutes raisonnables & » honorables personnes, si je ne m'expose » avec toute ma puissance à venger la des» truction dudit roi, dont j'étois allié. Pour» tant, par ces présentes, vous fais à sçavoir » qu'en toutes manières que je pourrai, je » vous nuirai ; & tous les dommages, tant » par moi, comme par mes parens, tous » mes hommes & sujets, je vous ferai,

» soit en terre ou en mer, toutefois hors » du royaume de France, pour la cause » devant-dite, non pas aucunement pour » les faits meus, ou à mouvoir, entre mon » très-redouté & souverain seigneur le roi » de France, & le royaume d'Angleterre. » Et ce je vous certifie par l'impression » de mon scel. Donné en mon châtel, à » Luxembourg, le dixieme jour de Février, » l'an mille quatre cent & deux. »

Henri se contenta de lui répondre « qu'il » ne se faisoit point d'état de sa défiance, & » que son intention étoit bien de conquérir » toutes ses terres & seigneuries. »

Le roi Richard, jusques dans le tombeau, poursuivoit son ennemi. Il s'élevoit chaque jour un nouveau vengeur de ce prince infortuné. Louis, duc d'Orléans, frere de Charles VI, roi de France, envoya aussi un défi au roi d'Angleterre; mais on s'en tint, de part & d'autre, aux simples paroles. Les deux princes, après s'être écrit plusieurs Lettres pleines de menaces, laisserent vuider leurs querelles à leurs sujets. Sept François, de la suite du duc d'Orléans, présenterent le combat en champ clos à sept Anglois. Ces derniers furent vaincus.

[1404.]

Henri, ayant demandé un subside au par-

lement, les Communes en corps représentent à ce prince, que le clergé possédoit le tiers des biens du royaume, sans rendre aucun service personnel, & qu'il pouvoit en exiger l'argent dont il avoit besoin, sans fouler son peuple. Cet expédient étoit assez du goût de Henri; mais l'archevêque de Cantorbéry, ayant pris la défense de tout son corps, fit agir des ressorts si puissans, qu'il fallut avoir recours à d'autres moyens pour subvenir aux besoins de l'Etat.

[1406.]

Le fils du roi d'Ecosse, que son pere envoyoit en France, est jetté par la tempête sur les côtes de Nortfolck. Il tombe entre les mains de quelques matelots Anglois, qui le conduisent au roi d'Angleterre. Le jeune prince remit à Henri une lettre du roi, son pere, qui le lui recommandoit, en cas d'accident. Henri fit peu de cas de la recommandation. Il dit d'un ton railleur au prince Ecossois, qu'il n'avoit pas besoin d'aller à Paris, pour apprendre le françois; qu'il le lui feroit enseigner à Londres. Il le fit ensuite renfermer dans la tour.

[1408.]

Henri de Percy, comte de Northumberland, s'étant révolté, périt dans un combat. Il fut le dernier de la tige des seigneurs de

Percy. On lui coupa la tête, qu'on attacha au bout d'une pique : elle fut portée dans toutes les rues de Londres, & placée ensuite sur le pont. Les Anglois, dont il étoit fort aimé, ne virent qu'avec douleur la tête de ce vieillard vénérable exposée ignominieusement en public. On pouvoit leur appliquer ces vers de Lucain :

Sed nos nec sanguis, nec tantùm vulnera nostri
Affecêre senis, quantùm gestata per urbem
Ora ducis, quæ transfixo deformia pilo
Vidimus.

» Ni le sang ni les blessures de notre » vieux général ne nous ont causé tant de » douleur, que la vue de sa tête attachée » au bout d'une lance & promenée dans » toute la ville. »

[1410.]

Un des domestiques du prince de Galles avoit été accusé au banc du roi, & saisi par ordre de ce tribunal. Le prince, qui l'aimoit particulièrement, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne ; &, n'ayant que trop de flateurs autour de lui qui enflammerent son ressentiment par leurs conseils, il se rend lui-même au siége de la justice, où, se présentant d'un air furieux, il donne ordre aux

officiers de rendre sur le champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le Lord-chef de justice, nommé *Sir Villam Gascoigne*, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le prince à se soumettre aux anciennes loix du royaume: » Ou du moins, lui dit-il, si vous êtes résolu » de sauver votre domestique des rigueurs » de la loi, adressez-vous au roi, votre pere, » & demandez-lui grace pour le coupable; » c'est le seul moyen de satisfaire votre in- » clination, sans donner atteinte aux loix, & » sans blesser la justice. » Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune prince, qu'ayant renouvellé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que, si l'on différoit un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le Lord-chef de justice, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté & de présence d'esprit, & lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité royale, non-seulement d'abandonner la défense du prisonnier, mais de se retirer à l'instant de la Cour dont il troubloit les exercices par des procédés si violens. C'étoit attiser le feu, & souffler sur la flamme. La colere du prince éclata d'une maniere terrible. Il s'approcha du

juge avec un air furieux, & crut peut-être l'épouvanter par ce mouvement; mais Sir Villam, se rendant maître de lui-même, soutint parfaitement la majesté d'un siége sur lequel il représentoit le roi. « Prince, » s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens » ici la place de votre souverain seigneur » & de votre pere; vous lui devez une » double obéissance à ces deux titres. Je » vous ordonne, en son nom, de renoncer » à votre dessein, & de donner désormais » un meilleur exemple à ceux qui doivent » être vos sujets; &, pour réparer la désobéis» sance & le mépris que vous venez de mar» quer pour la loi, vous vous rendrez vous» même, à ce moment, dans la prison, où je » vous enjoins de demeurer jusqu'à ce que » le roi votre pere vous fasse déclarer sa » volonté. » La gravité du juge, & la force de l'autorité produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut si frappé, que, remettant aussi-tôt son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au Lord-chef de la justice; &, sans repliquer un seul mot, il se rendit droit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allerent aussi-tôt rapporter au roi ce qui s'étoit passé, & ne manquerent pas d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre Sir Villam. Ce sage monarque se fit expliquer jusqu'aux moin-

dres circonſtances : enſuite il parut rêver un moment ; mais, levant tout-à-coup les yeux & les mains au ciel, il s'écria, dans une eſpece de tranſport : « O Dieu ! quelle » reconnoiſſance ne dois-je pas à ta bonté ! » Tu m'as fait préſent d'un juge qui ne craint » pas d'exercer la juſtice, & d'un fils qui » non-ſeulement ſçait obéir, mais qui a la » force de ſacrifier ſa colere à l'obéiſſance !

[1413.]

Henri, dans ſa derniere maladie, voulut toujours avoir ſa couronne ſur le chevet de ſon lit, afin de ne la perdre de vue, que lorſqu'il fermeroit les yeux pour toujours. Il lui prit un jour un évanouiſſement, qui dura ſi long-tems, qu'on le crut mort. Son fils ſe ſaiſit auſſi-tôt de la couronne. Mais le roi, quelque tems après, ayant repris ſes eſprits, jetta auſſi-tôt les yeux ſur l'endroit où étoit ſa couronne, &, ne la voyant plus, il la demanda avec inquiétude. Son fils, averti de ce qui ſe paſſoit, vint trouver ſon pere, & lui dit, pour s'excuſer : « Monſeigneur, on m'avoit fait en- » tendre que vous aviez rendu l'eſprit ; & » d'autant que je ſuis votre fils aîné, & que » votre couronne me doit appartenir après » votre décès, je l'avois priſe. » Le roi, pouſſant un profond ſoupir, lui répondit :

» Mon fils, comment y auriez-vous droit, » quand je n'y en eus oncques moi-même » aucun, comme vous le sçavez fort bien? »

On avoit prédit à Henri, qu'il mourroit à Jérusalem; & la prédiction s'accomplit ainsi. La derniere attaque de son mal le prit dans la chapelle de S. Edouard, pendant qu'il faisoit ses dévotions. On le porta aussitôt chez l'abbé de Westminster, & on le mit dans une chambre nommée *Jérusalem*, où il mourut âgé de quarante-six ans.



HENRI V,

surnommé DE MONMOUTH, *lieu de sa naissance.*

[1413.]

On n'avoit pas conçu de grandes espérances d'un prince, qui ne s'étoit signalé jusqu'alors, que par ses débauches; mais, dès qu'il fut monté sur le thrône, il parut tout autre. On ne vit en lui que les vertus d'un grand roi, & pas un des vices du prince de Galles. Il commença par assembler ses favoris, & les compagnons de ses plaisirs. Il les exhorta à réformer leurs mœurs; leur fit des présens, & leur défendit, sous peine de son indignation, de se présenter jamais devant lui.

Les trois ordres du royaume ayant voulu, contre la coutume, lui prêter serment de fidélité avant son sacre, Henri les remercia du zèle & de l'affection qu'ils lui témoignoient, & leur dit qu'il n'étoit pas juste qu'ils s'engageassent, avant que d'être assurés de l'intention qu'il avoit de les gouverner selon les loix.

Jean Oldcastle, baron de Cobham, un des principaux sectateurs de l'hérésie de

Wiclef, s'étoit attiré l'indignation du clergé ; mais, comme il étoit officier du roi, on n'osoit procéder à sa condamnation, sans en avoir obtenu la permission de Sa Majesté. Thomas Arondel, archevêque de Cantorbéry, se chargea de la demander. Henri, persuadé que le fer & le feu n'étoient pas des remedes propres à guérir les hérétiques, répondit qu'il parleroit au baron, & qu'il espéroit de le gagner; mais Oldcastle demeura toujours inébranlable. Le roi, craignant de mécontenter le clergé, dont il avoit besoin, se vit forcé de lui abandonner un homme qu'il estimoit. Oldcastle fut arrêté, & conduit à la tour. Delà il parut devant l'archevêque, qui, l'ayant trouvé inflexible, le livra au bras séculier. Ce malheureux expia dans les flammes son entêtement insensé.

[1414.]

Richard, comte de Cambridge, frere du duc d'Yorck; Henri Scroop, grand thrésorier; & Thomas Gray, comte de Northumberland, conspirent contre le roi d'Angleterre, & veulent placer sur le thrône Edmond Mortimer, comte de la Marche. Ils communiquent leur dessein à ce seigneur, ne doutant point qu'il n'entre avec joie dans leurs vues. Mortimer, peu am-

bitieux, demande le reste du jour pour réfléchir sur ce qu'il doit faire. Après avoir long-tems balancé entre le desir de recouvrer un thrône, qui lui appartenoit, & la crainte de ne pas réussir, il se détermine pour le plus sûr parti. Il va trouver le roi, & lui découvre la conspiration & le nom des conjurés. Ils furent tous arrêtés, & punis. Ce rare exemple d'une modération, peut-être poussée trop loin, trouvera peu d'imitateurs.

[1415.]

Henri déclare la guerre à la France. Il descend en Normandie, assiége Harfleur, & l'emporte d'assaut. La dyssenterie s'étant mise dans son armée, il songe à repasser en Angleterre; traverse le pays de Caux, le comté d'Eu, dans le dessein de passer la Somme à Blanquetarque, & de se rendre à Calais. Mais l'armée Françoise se présente entre Ruisseauville & Azincourt, & lui coupe le chemin. Henri, ne jugeant pas qu'il fût en état de combattre contre une armée fraîche, & bien supérieure en nombre à la sienne, envoie offrir de rendre Harfleur, & de payer tout le dommage qu'il a fait en France, pourvu qu'on lui laisse le passage libre. Ses offres sont rejettées.

Le roi d'Angleterre se prépare à vaincre où à mourir. Le désespoir anime les soldats. La saillie d'un Gallois, nommé *David Game*, contribue encore à encourager l'armée. Il avoit été envoyé reconnoître la position des ennemis. Lorsqu'à son retour, on lui demanda ce qu'il en pensoit? » Je pense, répondit-il vivement, qu'il y » a assez d'ennemis pour être tués, assez » pour être faits prisonniers, & assez pour » prendre la fuite. » Cette réponse parut d'un bon augure.

On en vient aux mains le 25 d'Octobre. Les Anglois, du premier choc, culbutent la premiere & la seconde ligne; la troisieme se retire sans combattre. Cinq princes du sang, & un grand nombre de seigneurs, entr'autres, le connétable d'Albret, général de l'armée, restent parmi les morts.

Henri combattoit avec un courage héroique. On le trouvoit par-tout. Il se faisoit remarquer par son casque rehaussé d'une couronne d'or, enrichie de diamans; par sa cotte d'armes, semée de lions & de fleurs-de-lys, & plus encore par les coups terribles qu'il portoit. Le duc d'Alençon, voyant la bataille perdue, avoit détaché dix-huit braves déterminés, avec ordre de tuer le roi d'Angleterre, ou de le faire prisonnier. Henri courut alors le plus grand danger; mais David Game, & deux au-

en eut un grand nombre d'étouffés. Ceux qui avoient déja passé le pont, lorsqu'il se rompit, marcherent vers l'ennemi, qui les attendoit en bataille devant ses lignes. Ils furent tous taillés en piéces; mais ils vendirent chèrement leur vie; &, s'ils n'eussent été accablés par le grand nombre, ils auroient délivré leur ville.

[1419.]

Le 13 de Janvier, les habitans envoient des députés pour capituler. Henri leur fait dire par le comte de Warwick, qu'il ne s'agit pas de capituler; qu'il faut se rendre à discrétion. Les députés ne repliquent rien à cette indigne proposition. Ils regardent froidement le comte, & s'en retournent.

Les habitans, apprenant l'intention du monarque Anglois, résolurent de mettre le feu aux quatre coins de la ville; de sapper quatre-vingt toises de leurs murailles; de sortir par cette brèche, hommes, femmes, enfans, & de s'ouvrir un chemin à la victoire, ou à une mort honorable. Gui le Bouteiller instruisit encore Henri de cette derniere résolution des assiégés. Le roi, craignant le désespoir de ces braves gens, leur envoya dire qu'il les recevroit à composition. Les conditions furent que la garnison sortiroit sans armes;

qu'il conserveroit à la ville tous ses priviléges; qu'elle lui payeroit trois cens quarante-cinq mille écus d'or; que tous les habitans lui feroient serment de fidélité, & qu'il pourroit en choisir trois dont il disposeroit à sa volonté: « Car, dit M. de » Saint-Foix, de même qu'un particulier, » dans ces tems-là, pour signifier qu'il deve» noit propriétaire d'un champ, y coupoit » quatre ou cinq branches d'un arbre; de » même un monarque Anglois, pour mar» quer qu'il venoit d'acquérir la souverai» neté sur une ville, y faisoit pendre trois » ou quatre bourgeois. » Cet acte de prise de possession n'étoit pas en usage chez les autres nations.

Henri choisit pour victimes Robert de Layet, Jean Jourdain, & Alain Blanchard, qui s'étoient signalés par leur fermeté dans toutes les délibérations; mais Layet & Jourdain, moyennant une somme considérable, obtinrent la vie de Henri, qui étoit aussi avare que cruel. Blanchard, qui étoit pauvre, fut décapité. « Je n'ai pas de bien, » disoit ce brave homme en allant à la mort; » mais, quand j'en aurois, je ne l'emploi» rois pas pour empêcher un Anglois de se » deshonorer. »

Henri entre en triomphe dans la ville de Rouen. Il étoit précédé d'un page superbement monté, & qui portoit au bout

d'une lance une grande queue de renard : c'étoit, sans doute, à l'honneur de Gui le Bouteiller, dont la ruse perfide lui avoit été d'un si grand secours. Il est certain que le roi accueillit publiquement ce traître, & que, pour le récompenser, il le nomma lieutenant de la haute Normandie, sous le duc de Glocester.

[1420.]

Henri donna une nouvelle preuve de sa cruauté, à l'attaque de Montereau. Il avoit fait dix-huit gentilshommes prisonniers. Quelques jours après, irrité de la vigoureuse résistance du gouverneur, qui s'étoit retiré dans le château, il lui envoya dire que, s'il ne se rendoit pas, il feroit pendre ces dix-huit gentilshommes. Le gouverneur répondit qu'il ne croyoit pas le roi d'Angleterre capable de violer le droit de la guerre & des gens, & qu'il continueroit à faire son devoir. Cette admirable réponse ne fit que redoubler le courroux de Henri, qui fit pendre, en effet, les dix-huit gentilshommes.

Henri se rend à Troyes en Champagne, le 20 de Mai ; &, le lendemain, on y signe un traité, qu'on appella *la paix de Troyes*. Ce traité forme une époque intéressante dans l'Histoire d'Angleterre.

Le duc de Bourgogne, oncle de Char-

les VI, roi de France, ayant été assassiné sur le pont de Montereau-Faut-Yonne, dans une entrevue qu'il eut avec le dauphin, ce prince fut accusé d'être l'auteur de cet assassinat. Charles VI vengea la mort de son neveu sur son propre fils, & poussa le ressentiment jusqu'à le deshériter, & à investir le roi d'Angleterre des droits qu'il avoit à la couronne. Il se rendit à Troyes, auprès de la reine Isabeau de Baviere; & ce fut là qu'ils conclurent, de concert, de donner en mariage au roi d'Angleterre, Catherine, la seule fille de France qui restât à marier.

Le traité de Troyes contient trente-un articles, dont voici les principaux.

» Le roi d'Angleterre, étant devenu fils » du roi de France, par son mariage avec » la princesse Catherine, honorera le roi » & la reine de France, comme ses pere » & mere. »

» Il n'empêchera point que le roi de » France, pendant le cours de sa vie, ne » conserve la dignité royale, & ne reçoive » les revenus de sa couronne. »

» Comme ledit roi de France est empê- » ché, par sa maladie, de vaquer au gou- » vernement de l'Etat, le roi d'Angleterre » sera, dès ce jour-ci, régent du royaume, » & le gouvernera, selon la justice & l'é- » quité, avec le conseil des princes, grands

» ſeigneurs, barons, & nobles dudit royau-
» me. »

» Dans les actes publics, le roi de France, » en parlant du roi d'Angleterre, ſe ſervira de » cette formule : *Notre très-cher fils Henri,* » *roi d'Angleterre, héritier de France.* »

» Après la mort du roi Charles, la cou- » ronne, avec toutes ſes dépendances, ap- » partiendra au roi d'Angleterre, ou à ſes » hoirs. »

» Quand le roi d'Angleterre, ou quel- » qu'un de ſes hoirs, ſera parvenu à la cou- » ronne de France, les deux royaumes de » France & d'Angleterre ſeront unis à per- » pétuité, ſous la domination d'un ſeul & » même prince. Il n'y aura point un roi » dans chaque royaume; mais un ſeul & » même roi ſera ſouverain dans les deux » royaumes, ſans pourtant ſoumettre l'un à » l'autre. Les loix, & les libertés de cha- » cun des deux royaumes ſeront conſervées » dans leur entier. »

Ce traité, abſurde & extravagant dans toutes ſes parties, fut l'ouvrage du reſſentiment aveugle d'Iſabeau de Baviere, femme altière & vindicative, qui avoit pluſieurs raiſons de haïr le Dauphin. Le roi, dont le bon ſens étoit aliéné depuis long-tems, ne fit que prêter ſon nom à la vengeance de ſa femme.

Le roi d'Angleterre assiége Melun. Barbazan, qui y commandoit, se défend quatre mois, & n'est pris que par famine. L'on fit alors ces vers à l'honneur de la ville & de ses habitans :

Dire me puis sur les villes de France,
Pauvre de biens, riche de loyauté ;
Qui, par la guerre, ai eu mainte souffrance,
Et, par la faim, de maints rats ai tâté.

Henri vient de Melun à Paris, accompagné de sa nouvelle épouse. Ils y sont reçus avec les plus grands honneurs. « Notamment tout ce jour-là, & toute la nuit, » découloit vin en aucuns carrefours, abon» damment en robinets d'airains, & autres » conduits, faits ingénieusement, afin que » chacun en prît pleinement à sa volonté. » Le même historien, parlant de la magnificence avec laquelle Henri célébra la fête de Noël au château du Louvre : « Nul ne » sçauroit, dit-il, raconter les grands états, » pompes, & bobans, qui furent faits en » son hôtel, tant de lui, comme de ses » princes ; & de toutes parts venoient, en » grande humilité, les sujets de ce noble » royaume de France devers lui, pour lui » honorer & exaulcer. »

[1422.]

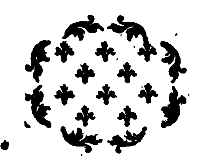
» Le jour de la Pentecôte, furent ensem-

» ble le roi d'Angleterre, & sa femme, *tant* » glorieusement, comme pompeusement, » à leur table à dîner, & couronnés de leurs » précieux diadêmes. Le peuple de Paris al- » lerent en grand nombre au châtel du Lou- » vre, pour voir lesdits rois & reines d'An- » gleterre séants ensemble, en portant cou- » ronne; mais ledit peuple, sans être ad- » ministré de boire ne de manger par nuls » des maîtres-d'hôtel de céans, partirent, » contre leur coutume, dont ils murmure- » rent ensemble; car, au tems passé, quand » ils alloient en si hautes solemnités à la » cour de leur seigneur, le roi de France, » étoient administrés des gouverneurs de » boire & manger à sa cour, qui étoit à » tous ouverte; & là, ceux qui se vou- » loient seoir, étoient servis très-largement, » par les serviteurs du roi, des vins & vian- » des d'icelui. »

Henri meurt à Vincennes d'un mal qu'on appelloit alors *le mal S. Fiacre*, & qui n'étoit autre que la fistule. Ce mal, qu'on n'a sçu guérir que sous Louis XIV, produisoit ordinairement dans le sang une corruption si générale, qu'il sortoit, disent les historiens, une quantité prodigieuse de poux des yeux & des oreilles de Henri, & que, plus on en ôtoit, plus il en renaissoit.

Ses obséques furent célébrées dans l'église de Notre-Dame. Son corps fut ensuite

porté à Londres, dans un cercueil de plomb. Lorsqu'il fut près de la ville, quinze évêques, revêtus de leurs ornemens pontificaux, un grand nombre d'abbés, & une infinité d'autres ecclésiastiques, sortirent pour aller au-devant du corps. Ils l'accompagnerent par le pont de Londres, & par la rue des Lombards, jusques dans l'église de S. Paul. Auprès du chariot, dans lequel étoit le cercueil, marchoient les princes du sang. Les chevaux, qui le traînoient, portoient chacun au col diverses armoiries; le premier, l'écu des anciennes armes d'Angleterre; le second, celui des armes de France & d'Angleterre, écartelées; le troisieme, celui des armes de France; & le quatrieme, celui des armes du célèbre Arthur, roi des Bretons, composé de trois couronnes dor, en champ d'azur.





HENRI VI, *surnommé* DE WINDSOR.

[1422.]

CE prince, âgé de neuf mois, est proclamé roi d'Angleterre, & héritier de la couronne de France. Cinquante jours après, Charles VI, roi de France, étant mort, le duc de Bedfort, oncle du jeune roi d'Angleterre, le fait proclamer roi de France. Ensuite il fait rompre le grand sceau, & en fait faire un nouveau avec les armes des deux royaumes. Ainsi l'Angleterre, & la plus grande partie de la France étoient alors soumises à un enfant encore au berceau.

[1423....]

Cette année, & les suivantes, jusqu'en 1428, furent marquées par les victoires continuelles des Anglois, qui s'emparerent de la plus grande partie des places qui tenoient encore pour Charles VII. La France tout entiere paroissoit devoir bientôt passer sous une domination étrangere.

[1428.]

Les Anglois assiégeoient, depuis quatre

mois, la ville d'Orléans. Le duc de Bedfort, inquiet du succès de cette entreprise, envoya aux assiégeans un convoi de poisson salé. (On étoit alors en Carême.) Falstof fut chargé de conduire ce convoi, avec une escorte de dix-sept cens hommes. Charles VII, en ayant été instruit, envoya le comte de Clermont, avec trois mille hommes, pour enlever le convoi. Mais Falstof, averti de l'approche de l'ennemi, se retrancha derriere ses chariots. Les François l'attaquerent, & furent repoussés. Falstof, les voyant en désordre, sortit de derriere son retranchement, &, fondant sur les François, en fit un grand carnage. Six-vingt seigneurs des plus distingués périrent dans cette journée, qu'on nomma *la journée des harengs.*

La ville d'Orléans étoit réduite aux dernieres extrémités, lorsqu'elle reçut un secours inespéré. Une paysanne, du village de Dom-Remi, en Lorraine, nommée *Jeanne d'Arc*, vint se présenter à Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, se disant envoyée de Dieu pour faire lever le siége d'Orléans. Il l'envoya parler au roi, qui étoit à Chinon. Charles fit examiner cette fille par les théologiens & le parlement; &, tous ayant jugé qu'elle étoit inspirée, il résolut de se servir du secours que le ciel lui présentoit.

[1429.]

Jeanne, habillée en homme, & armée de pied en cap, part pour Orléans, avec un convoi que Charles y envoyoit. Malgré les efforts des Anglois, le convoi entre dans la ville. Jeanne y est reçue en triomphe. Quelque tems après, elle fait une sortie, à la tête d'un détachement de la garnison, & emporte quatre des plus considérables forts que les Anglois avoient construits autour de la place. Cette héroïne remporte chaque jour de nouveaux avantages sur les assiégeans, & les force enfin à lever le siége.

Dès-lors la fortune semble abandonner les Anglois. Ils perdirent successivement les conquêtes qu'ils avoient faites si rapidement en France, & ne firent plus que se battre en retraite, jusqu'à ce qu'ils fussent entiérement chassés de ce royaume.

[1430.]

La Pucelle d'Orléans fait une sortie sur les Anglois, qui assiégeoient Compiegne, & est faite prisonniere. Cette prise causa tant de joie aux Anglois, qu'ils firent publiquement chanter le *Te Deum* dans la cathédrale de Paris.

[1431.]

Le duc de Bedfort fait conduire à Rouen sa prisonniere. L'évêque de Beauvais se charge de lui faire son procès. Un tribunal ecclésiastique, injuste & ignorant, la déclare convaincue d'hérésie & de sortilége, &, comme telle, la condamne à faire pénitence au pain & à l'eau, le reste de sa vie. Peu après, sous prétexte qu'elle étoit retombée dans ses erreurs, le même tribunal la livre au bras séculier, pour être brûlée vive. Cette sentence inique fut exécutée dans le vieux marché de Rouen, le 30 de Mai. Le supplice de cette héroïne sera à jamais l'opprobre des Anglois, quelques efforts qu'ils ayent faits pour noircir la Pucelle, & pour se justifier. Voici quelques fragmens d'une Lettre que le jeune roi d'Angleterre écrivit, à ce sujet, au duc de Bourgogne. Outre l'objet principal de cette Lettre, elle servira à faire voir que la langue françoise étoit alors en usage à la cour d'Angleterre.

. . . .

. . . « Il est assez commune renommée » comment cette femme, qui se faisoit » nommer *Jeanne la Pucelle*, erronée, s'é» toit, deux ans & plus, contre la loi divine » & l'état de son sexe féminin, vêtue en » habit d'homme, chose à Dieu abomina-

» ble; & en tel état transportée vers notre
» ennemi capital & le vôtre, auquel, & à
» ceux de son parti, gens d'église, nobles,
» & populaires, donna souvent à entendre
» qu'elle étoit envoyée de par Dieu, en soi
» présomptueusement vantant qu'elle avoit
» communication personnelle & visible avec
» S. Michel, & grande multitude d'anges
» & des saints de paradis, comme sainte
» Catherine & sainte Marguerite. . . . . .
» Se vestit aussi d'armes, appliquées pour
» chevaliers & écuyers, leva l'étendard,
» & demanda avoir & porter les très-nobles
» & excellentes armes de France, qu'en
» partie obtint, & les porta en plusieurs
» courses & assauts; c'est à sçavoir un écu
» à deux fleurs de lys d'or à champ d'azur,
» & une épée, la pointe en haut, férue en
» une couronne. En cet état s'est mise aux
» champs, a conduit gens d'armes pour faire
» & exercer cruautés inhumaines, en épan-
» dant le sang humain. . . . .
. . . . « Mais la divine Puissance a voulu
» permettre que ladite femme ait été prinse,
» & mise en notre obéissance & domination.
» Et pour ce que dès-lors fumes requis par
» l'évêque au diocèse duquel elle avoit été
» prinse, qu'icelle Jeanne lui fissions déli-
» vrer comme à son juge ordinaire ecclé-
» siastique; nous, tant pour la révérence de
» notre mere la sainte Eglise, comme aussi

» pour l'honneur & l'exaltation de notre » sainte foi, lui fimes bailler ladite Jeanne, » afin de lui faire son procès, lequel évê- » que, adjoint avec lui le vicaire de l'inqui- » siteur des erreurs, & appellé avec eux » grand & notable nombre de solemnels » maîtres & docteurs en théologie & droit » canon, commença, par grande solemnité » & dûe gravité, le procès d'icelle Jeanne. » Et, après ce que lui, & ledit inquisiteur, » juges en cette partie, eurent, par plusieurs & » diverses journées, interrogé ladite Jeanne, » firent les confessions & assertions d'icelle » mûrement examiner par lesdits maîtres » docteurs, & généralement par toutes les » facultés de notre très-chière & très-aimée » fille l'université de Paris. Par l'opinion & » délibération desquelles trouverent lesdits » juges icelle Jeanne superstitieuse, devine- » resse de diables, blasphêmeresse en Dieu » & en ses saints, schismatique & errant en » la foi de Jesus-Christ. »

. . . .

. . . .

» Pour lesquelles causes, selon ce que les » jugemens & institutions de sainte Eglise » l'ordonnerent, afin que dorénavant elle » ne contaminât les autres membres de » Jesus-Christ, elle fut délaissée à la justice » séculière, laquelle incontinent la con- » damna à être brûlée. Et, voyant son fine,

» ment approcher, elle connut pleine-
» ment, & confessa que les esprits, qu'elle
» disoit être apparus à elle souventefois,
» étoient mauvais & mensongiers, & que
» les promesses qu'iceux esprits lui avoient
» plusieurs fois faites de la délivrer, étoient
» fausses; & ainsi se confessa par lesdits
» esprits avoir été déçue & démoquée. Si
» fut menée, par ladite justice, liée, au vieil
» marché dedans Rouen, & là publique-
» ment fut arse à la vue de tout le peuple. »

Un seigneur Anglois, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, fut plus sincère que son roi. Il dit publiquement que la pucelle eût été une « brave femme, si elle eût été » Angloise. »

Un secrétaire du roi d'Angleterre, nommé *Jean Traffard*, osa même dire, en parlant de Jeanne d'Arc & de son supplice, « qu'il » étoit mort une fidèle Chrétienne, & qu'il » croyoit que son ame étoit ès mains de » Dieu; & que ceux qui avoient adhéré à » sa condamnation, étoient damnés. »

Il est du moins certain que la plûpart de ceux qui eurent part à la condamnation de Jeanne, furent punis, dès cette vie, de leur injustice. L'évêque de Beauvais mourut subitement, en se faisant raser. Nicolas Midi, docteur en théologie, fut frappé de la lèpre; & Guillaume Espinet, promoteur dans cette cause, fut chassé de Rouen par les

Anglois, & alla finir misérablement ses jours dans un colombier hors de la ville.

La mort de la Pucelle n'apporta pas un heureux changement aux affaires des Anglois. Le duc de Bedford crut rappeller la fortune, en faisant venir à Paris le jeune Henri, & en l'y faisant couronner. Voici ce que disent les Régistres du parlement de son entrée dans cette ville. « Le vingt-» troisieme Novembre, l'entrée du roi à » Paris, où ceux de la cour allerent au-de-» vant, & partirent entre neuf & dix, & » trouverent le roi au moulin à vent, en » allant vers Saint-Denis, & là proposa le » premier président; & ce fait, s'en retour-» nerent comme ils étoient venus.

Les habitans de Paris firent à ce prince la réception la plus magnifique. En voici la description d'après l'historien Duchesne. Lorsqu'il approcha de la porte S. Denis, six hommes se présenterent devant lui; « l'un, en guise d'évê-» que; le second, représentant l'univer-» sité; le troisieme, les bourgeois; les » trois autres étoient comme sergens. Ils » offrirent au roi trois cœurs de ver-» meil. Dans le premier étoient renfer-» mées deux colombes; dans le second, » de petits oiseaux, qu'ils laisserent voler » sur la tête du roi; le troisieme contenoit » des violettes & autres fleurs, qu'ils jette-

» rent sur les seigneurs. Le prévôt des marchands, & les échevins apporterent un » dais, dont le fond étoit azur semé de » fleurs-de-lys d'or, qu'ils tinrent élevé sur » la tête du roi, pendant la marche. »

» A l'entrée de la rue Saint-Denis, il y » avoit un échafaud, sur lequel étoient trois » hommes sauvages, & une femme, qui » combattirent l'un contre l'autre pendant » que le roi passoit. Il y avoit, dit un historien, sous ledit échafaud, une fontaine » jettant hypocras, & trois syrènes dedans, & étoit ledit hypocras abandonné » à chacun. »

» Plus bas, on voyoit des pantomimes, » qui représentoient, sans parler, la nativité » de Notre-Dame; son mariage; l'adoration des trois Rois; le massacre des Innocens; & le bon homme qui semoit » son bled; & furent ces personnages très-bien joués. On joua aussi la légende de » S. Denys, qui plut fort aux Anglois. »

» On avoit pratiqué devant les Innocens, » une espece de forêt, dans laquelle on » mit un cerf vivant. Lorsque le roi passa, » on lâcha contre ce cerf plusieurs chiens. » L'animal, poursuivi vivement, & accablé de lassitude, vint se rendre aux pieds » du cheval du roi, qui lui sauva la vie. »

» On avoit encore dressé un échafaud à » l'entrée de la porte du grand Chastelet,

» On y voyoit un enfant, représentant le » roi revêtu d'un manteau semé de fleurs-» de-lys, & portant deux couronnes sur sa » tête; à sa droite, deux personnages, re-» présentans le duc de Bourgogne & le » comte de Nevers, lui présentoient les » armes de France; à sa gauche, trois au-» tres personnages, représentans le duc de » Bedford, les comtes de Warwick & de » Salisbury, lui offroient les armes d'An-» gleterre. »

» Le vingt-sept du même mois, il fut con-» duit par un grand nombre de seigneurs » & de prélats dans l'église de Notre-» Dame, pour y être couronné. Dans la » nef, on avoit fait dresser un échafaud de » bois, long de quatre-vingt pieds : on y » montoit par plusieurs dégrés, & on alloit » descendre de l'autre côté dans le chœur. » Le cardinal de Winchester célébra la » messe, & sacra le roi devant l'autel. »

» A l'offertoire, Henri offrit le pain & le » vin à l'autel, selon la coutume. Il offrit » le vin dans un grand vase de vermeil, » dont ses officiers s'emparerent aussi-tôt » après; mais les chanoines soutinrent que » ce vase leur appartenoit de droit, & » firent tant de bruit, qu'on fut obligé de » le leur rendre. »

Cette cérémonie fut suivie d'un festin splendide. L'historien Monstrelet dit qu'à

ce repas furent présentés quatre entremets de table; « c'est à sçavoir, le premier d'une » image de Notre-Dame, & un petit roi » couronné auprès. Le second fut une fleur- » de-lys d'or couronnée de deux anges; le » troisieme, une dame & un paon; le qua- » trieme, une dame & un singe. »

Pendant qu'on couronnoit Henri à Paris, on le dépossédoit par-tout ailleurs. Les François lui enlevoient chaque jour quelque place. Bientôt les progrès continuels de l'ennemi l'obligerent de retourner en Angleterre.

[1433.]

Le duc de Bedford épouse Jacqueline, fille de Pierre de Luxembourg, comte de Saint-Paul, & niéce de Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne. Le mariage fut célébré dans le palais épiscopal de cette ville. Le duc, pour témoigner sa reconnoissance à l'évêque, fit présent à l'église cathédrale de Thérouanne de deux cloches magnifiques, & d'un très-grand prix, qu'il fit venir à ses frais d'Angleterre. Probablement il y avoit alors de plus habiles fondeurs en Angleterre qu'en France.

[1435.]

Le duc de Bedford, un des plus fermes soutiens du parti Anglois, meurt, & est

enterré à Rouen. Sa mort acheva de déconcerter les Anglois. On ne peut mieux juger du mérite de ce grand homme, que par l'éloge public qu'en fit un jour Louis XI, prince naturellement peu porté à louer, & d'ailleurs très-bon connoisseur. Comme il regardoit attentivement le tombeau du duc, un de ses courtisans lui conseilla de le faire ôter, comme un monument perpétuel de la honte des François: « Non, » répondit le roi, laissons reposer en paix » les cendres d'un prince, qui, s'il étoit en » vie, feroit trembler le plus hardi d'entre » nous. Je souhaiterois qu'on eût érigé un » monument plus magnifique à sa gloire. »

[1436.]

Le vendredi après Pâques, le comte de Richemont, connétable de France, & le comte de Dunois défirent huit cens Anglois, qui étoient sortis de Paris pour ravager la campagne des environs, & couper les vivres aux François. Aussi-tôt les deux princes victorieux s'avancerent jusqu'à la porte de S. Jacques, & sommerent les gardes de la leur ouvrir. Ils entretenoient, depuis quelque tems, des intelligences secrettes dans la ville. On leur jetta de dedans une grande échelle. Le seigneur de l'Isle-Adam y monta le premier, & planta la banniere de France sur la porte, en criant:

Ville gagnée. Les François ne commirent aucune hostilité dans la ville. Presque tous les Parisiens se rangerent de leur côté. Un petit nombre d'Anglois se renfermerent dans la Bastille, dans l'intention de s'y maintenir; mais ils furent si vivement pressés, qu'ils furent forcés de capituler. Pendant qu'ils s'embarquoient sur la Seine, pour se rendre à Rouen, les habitans de Paris les accompagnoient par des huées, & leur crioient : *A la queue, à la queue.*

[1437.]

Talbot, fameux capitaine Anglois, se rend maître, par supercherie, de la ville de Pontoise, dans le mois de Janvier de cette année. Martial Paris fait ainsi le détail de cette action :

L'hyver d'icelle année devant;
Que tout étoit gelé à glace;
Talbot entra moult caultement
Dedans Pontoise & print la place.

Tout du long du soir, fut logé
Près des fossés parmi les champs;
Et avoit la nuit tant neigé,
Que tous les champs en étoient blancs.

Pour mieux jouer le personnage,
Les Anglois matin s'habillerent
De blanc, comme gens de village,
Et ainsi en la ville entrerent.

Les

Les uns apportoient grandes cages,
Comme en façon de pouſſins vendre;
Les autres, paniers & fromages;
Et vinrent la ville ainſi prendre.

Quand ils ſe virent les plus forts,
Commencerent à pleine gorge
Crier tant qu'ils purent alors:
Ville gagnée, vive S. Georges.

[1441.]

Le cardinal de Winchester, prince de la maiſon de Lancaſtre; le prélat le plus riche & le plus voluptueux de ſon ſiécle, balançoit le pouvoir du duc de Glocester, ſon neveu, régent du royaume d'Angleterre. Eléonor de Cobham, fille de qualité, auſſi dangereuſe par ſa beauté que par ſes artifices, avoit rendu rivaux le cardinal & le miniſtre. Après les avoir longtems trompés tous deux, elle s'étoit abſolument livrée au cardinal, lorſquelle avoit vu le duc de Glocester épouſer Jacqueline de Brabant. Mais le mariage du duc ayant été déclaré nul par le pape, Eléonor s'étoit comportée avec tant d'adreſſe, qu'elle avoit forcé ce prince à l'épouſer. Le cardinal ſe voyant trahi par ſa maîtreſſe, conçut une haine mortelle contre le duc & ſon épouſe, & ne ſongea qu'aux moyens de s'en venger. Ayant appris, par ſes eſpions, que la ducheſſe, par une curioſité

assez ordinaire aux femmes, avoit de fréquentes conférences avec un prêtre, qui passoit pour négromancien, & avec une femme qui avoit la réputation d'être sorciere, il forma, sur leur rapport, le projet d'une accusation contr'elle. Quelques personnes, gagnées par le cardinal, accuserent la duchesse d'avoir composé avec ses deux confidens, une image de cire, qui représentoit le roi, dans l'espérance qu'en la faisant fondre par degrés, les forces du roi diminueroient insensiblement, & qu'il perdroit la vie aussi-tôt que l'image seroit entièrement fondue. Le dessein, qu'on attribuoit à la duchesse, étoit de faire tomber la couronne sur la tête de son mari; &, comme il étoit probable qu'elle n'avoit pas formé ce projet sans la participation de son mari, on espéroit d'envelopper le duc dans le crime & dans le châtiment. La duchesse avoua qu'elle avoit prié le prêtre & la femme de lui composer un philtre propre à réveiller l'amour de son époux. Quoique cet aveu n'eût aucun rapport avec le crime dont on l'accusoit, le prélat fit jouer de si puissans ressorts, que le prêtre fut condamné à être pendu, la femme à être brûlée, la duchesse à faire amende honorable dans l'église de S. Paul, & à une prison perpétuelle. Un affront si sanglant fit monter à son comble la haine du

duc de Glocester contre le cardinal. Ce prélat, pour en prévenir les effets, obtint des lettres du grand sceau, par lesquelles le roi lui accordoit une abolition générale de tous ses crimes, depuis la création du monde, jusqu'au jour de cette amnistie.

[1443.]

Un gentilhomme d'Anjou, nommé *Gui de Champchevrier*, qui étoit prisonnier en Angleterre, depuis la Journée des Harengs, où il s'étoit rendu à la discrétion du célèbre chevalier Fastolphe, trouva le moyen de repasser la mer, sans avoir payé sa rançon. Fastolphe s'en plaignit hautement, & obtint du roi d'Angleterre un ordre à ses ambassadeurs de solliciter puissamment cette affaire à la cour de France. Charles VII donna ordre que Champchevrier fût arrêté, dans quelque lieu de ses Etats qu'il eût choisi son asyle. Champchevrier, après s'être sauvé d'Angleterre, s'étoit rendu directement à Nanci. A son retour il fut pris, en passant par la Champagne, & conduit secrettement devant le roi de France, qui étoit alors à Vincennes. Il écouta tranquillement, & sans s'étonner, les reproches que lui fit ce prince de s'être deshonoré par une action indigne d'un chevalier; &, lorsqu'il eut obtenu la permis-

ſion de juſtifier ſa conduite ; il préſenta au roi, pour toute réponſe, un paſſe-port, ſigné du roi d'Angleterre, par lequel il paroiſſoit clairement qu'il n'avoit fait qu'exécuter ſes ordres. Charles étonné, lui demanda l'explication de ce myſtere. Champchevrier lui apprit qu'il avoit eu le bonheur de gagner la confiance de Henri, depuis qu'il étoit priſonnier en Angleterre, & que ce prince l'avoit chargé d'une négociation délicate à la cour de René d'Anjou, roi de Sicile, qui faiſoit ſa réſidence à Nanci. Henri, épris des charmes de Marguerite, fille de René, avoit réſolu de l'épouſer; mais, comme le duc de Glocester, ſon oncle, lui avoit propoſé un autre mariage plus avantageux, le jeune prince, craignant les obſtacles, qu'on eût pu lui oppoſer, n'avoit pas voulu s'ouvrir ſur ſon deſſein, avant qu'il en eût aſſuré le ſuccès. Il avoit engagé Champchevrier à le ſervir par l'eſpoir des plus hautes récompenſes ; & toutes les plaintes qu'il avoit faites au ſujet de la fuite de ce gentilhomme, n'étoient qu'un jeu concerté pour donner le change à ſon miniſtre & à ſes ſujets.

[1444....]

Henri épouſe Marguerite d'Anjou, fille de René d'Anjou, roi de Sicile, duc de

Lorraine & de Bar. Cette princeſſe, célèbre par ſon eſprit & par ſa beauté, n'étoit pas un parti fort avantageux pour un grand roi. Son pere, avec les titres de Roi de Sicile, de Naples & de Jérusalem, ne poſſédoit pas un pouce de terre dans ces trois royaumes. C'eſt la coutume en Europe, qu'une fille porte une dot à ſon époux. On en ſuivit alors une toute contraire. Henri, ſe trouvant trop heureux que René voulût bien lui accorder ſa fille, non-ſeulement n'exigea rien de lui, mais lui céda encore les provinces du Maine & d'Anjou. Guillaume de la Poole, comte de Suffolck, fut le négociateur de cette alliance. Quelques hiſtoriens diſent que, lorſqu'il arriva à Nanci, où René tenoit ſa cour, la beauté de la princeſſe Marguerite fit une ſi profonde impreſſion ſur lui, qu'il en devint éperdûment amoureux. Il oſa même lui déclarer ſa paſſion. Le comte étoit beau, vif, éloquent, fait pour plaire. Marguerite ne fut pas inſenſible à ſon hommage; & ſi l'ambition ne lui permit pas de refuſer la main d'un grand monarque, elle conſerva toujours ſon cœur au comte de Suffolck, & lui donna, dans la ſuite, des marques publiques d'un attachement plus vif que la ſimple amitié.

[1447.]

Le premier projet que forma l'ambitieuse Marguerite, dès qu'elle se vit sur le thrône d'Angleterre, fut de perdre le duc de Glocéster. Il s'étoit vivement opposé à son mariage avec Henri; &, ce qui le lui rendoit encore plus odieux, il avoit en main toute l'autorité. Marguerite, après avoir fait contre lui quelques tentatives inutiles, prit le parti de l'accuser de quelque crime, en vertu duquel on pût le mettre en prison, & lui ôter la vie secrettement. Elle inventa, & conduisit elle-même cet infâme complot. Le parlement fut convoqué pour le mois suivant. Dès le premier jour qu'il s'assembla, le duc fut accusé d'avoir voulu tuer le roi, & d'avoir comploté d'aller, à main armée, tirer son épouse de prison. Sur ces prétendus crimes, il fut aussi-tôt arrêté, & renfermé dans la Tour, sans qu'on lui laissât aucun de ses domestiques; & dès le lendemain, on le trouva mort dans son lit. Son corps fut exposé, pendant plusieurs jours, devant les deux chambres du parlement. Il n'y paroissoit aucune marque de violence: cependant personne ne douta que la reine & Suffolck, son ministre, ne fussent les auteurs de sa mort.

Le cardinal de Winchester, plus esclave

que jamais des plaisirs, quoique dans un âge très-avancé, s'étoit retiré à sa maison de campagne. Il y menoit une vie délicieuse, lorsqu'il apprit la disgrace & la mort du duc de Glocester, son mortel ennemi. L'habitude de nuire, & quelques bruits dont il avoit demêlé habilement la vérité, lui firent pénétrer toute la part que la reine avoit à cette catastrophe. Il lui écrivit, pour la féliciter du succès de son entreprise. Il ne dissimula point la joie qu'il ressentoit de la mort du duc; & il en parla comme d'un service qu'on lui avoit rendu; mais il ne jouit pas long-tems de cette satisfaction. Un mois après, il fut attaqué d'une maladie mortelle. Ce prélat expira, en reprochant au ciel de n'avoir pas mis plus de différence, pour la durée, entre la vie des personnes aussi heureuses que lui, & celle du dernier des misérables.

[1450.]

Le peuple, mécontent de l'administration du duc de Suffolck, demande hautement la punition de ce ministre. La reine, après avoir fait tous ses efforts pour soutenir son favori, voyant que la haine & l'animosité contre ce seigneur croissoient de plus en plus, craignit qu'il ne devînt enfin la victime de la fureur du peuple. Elle engagea,

ſous l'eſpoir d'une groſſe récompenſe, deux François, qui étoient à ſa cour, de conduire le duc, pendant la nuit, juſqu'à Ipſwick, où il étoit attendu par un vaiſſeau dont le capitaine étoit auſſi François. Suffolck y arriva heureuſement, & s'embarqua ſans obſtacle. Mais le bâtiment, ſur lequel il croyoit être porté ſûrement en France, fut pris, pendant la route, par un vaiſſeau de guerre. Le capitaine nommé *Nicols*, ayant reconnu le duc, le fit ſaiſir par ſes gens, & ordonna qu'on lui tranchât la tête; ce qui fut exècuté ſur le champ. Sa tête & ſon corps furent jettés ſur les ſables de Douvres; & ces triſtes reſtes d'un miniſtre ſi puiſſant furent bientôt portés à Londres, & expoſés aux yeux du peuple, qui raſſaſia ſa haine d'un tel ſpectacle.

Cette année voit naître les premieres diviſions entre les maiſons de Lancaſtre & d'Yorck *, qui remplirent l'Angleterre de ſang. Richard, duc d'Yorck, qui avoit des droits inconteſtables à la couronne, entreprend de déthrôner Henri VI. Pour ſonder les diſpoſitions du peuple, il envoie dans la province de Kent un gentilhomme Irlandois, nommé *Cade*, auquel il fait pren-

* La maiſon d'Yorck avoit pour ſigne une *roſe blanhe*. La *roſe rouge* étoit celui de la maiſon de Lancaſtre.

dre le nom de *Mortimer*, comte de la Marche, prince de la maison d'Yorck, décapité autrefois à Londres. Cade persuade aux habitans de la province que Mortimer n'est pas mort; & à l'aide de ce nom, il rassemble bientôt auprès de lui un grand nombre de mécontens. Il se met à leur tête; & s'avançant vers Londres, il écrit au roi une longue lettre, pour le presser de rétablir la liberté publique, par le châtiment d'un grand nombre de conseillers, offrant de mettre bas les armes, si on lui donne satisfaction. On répond à sa lettre, en faisant marcher contre lui le lord Stafford, avec un corps de troupes. Cade après un combat opiniâtre, défait l'armée royale, & tue le général. Enflé de ce succès, il oublie les bornes de sa commission; &, pensant peut-être à recueillir pour lui-même les fruits de sa victoire, il s'approche de Londres, où il répand l'épouvante. Le roi se retire dans le château de Kenelworth, qui est au centre de l'Angleterre. Cade se présente aux portes de la capitale; coupe de son sabre les cables qui soutenoient le pont-levis, & entre dans la ville à la tête de ses troupes. Il commence par faire couper la tête au lord Say, grand thrésorier du royaume; mais les violences & les brigandages, que ses gens & lui-même exercent contre les habitans, rui-

nent son parti. Les citoyens de Londres, indignés, prennent les armes, & forcent cette poignée de rebelles à se retirer dans le fauxboug de Southwarck, par lequel ils étoient entrés. Le roi, pour finir une guerre si honteuse, fit publier un acte d'amnistie, qui produisit un effet surprenant. Cade se vit abandonné de tous ses gens, dans l'espace d'une nuit. Il s'enfuit seul dans la province d'Essex, & chercha une retraite dans les bois; mais sa tête ayant été mise à prix pour mille marcs, il fut tué par un gentilhomme de Kent.

[1452.]

L'entreprise de Cade, quoique malheureuse, avoit appris au duc d'Yorck, quelle étoit encore l'affection du peuple Anglois pour sa maison. Il leva des troupes, & se présenta aux portes de Londres. Les habitans, ne voyant pas de sûreté à se déclarer pour lui, pendant que le roi le suivoit à la tête d'une armée, refuserent de les lui ouvrir. Le duc fut obligé de reculer; & le roi, qui le poursuivoit, ne tarda pas à le joindre. Les deux armées étoient en présence, & n'attendoient que le signal du combat, lorsque deux évêques, députés par le roi, vinrent demander au duc quel étoit son dessein, en prenant les armes

contre son maître. Le duc répondit qu'il étoit prêt à désarmer, pourvu qu'on punît le duc de Sommerset, qui avoit succédé à Suffolck dans le ministere, & qui ne gouvernoit pas mieux que lui. Il ne croyoit pas que cette proposition fût acceptée; mais il fut la dupe de sa politique. Le roi le prit au mot. Il fit arrêter sur le champ le duc de Sommerset, & envoya sommer le duc de tenir sa parole. Le prince, quoique surpris d'une si grande condescendance, congédia ses troupes, & se rendit à la cour, sans prendre aucunes précautions pour sa sûreté. Lorsqu'il fut en la présence du roi, il accusa le duc de Sommerset, avec beaucoup de chaleur, & soutint que c'étoit un traître, qui sacrifioit le bien de l'Etat à son ambition. A ces mots, Sommerset, qui avoit fait jouer lui-même toute cette manœuvre, leve une tapisserie derriere laquelle il étoit caché, & paroît pour réfuter les accusations du duc d'Yorck. La présence du roi put seule empêcher ces deux princes d'en venir aux mains sur le champ. Le duc d'Yorck, voyant qu'il avoit été joué, s'en plaignit avec une modération affectée; &, jettant un regard d'indignation sur Sommerset, il l'accusa d'être l'auteur de cette supercherie. Le roi, fatigué de cette scène, congédia le duc d'Yorck. Mais, au moment qu'il sortoit de la chambre, il fut ar-

rêté & conduit à la Tour. C'étoit fait de sa vie, si la reine n'eût appréhendé un soulevement en sa faveur. On lui rendit la liberté, après en avoir exigé un nouveau serment de fidélité ; & il alla méditer de nouveaux projets dans sa terre de Wigmor.

[1453.]

Les François assiégent Castillon en Guienne. Talbot, capitaine Anglois, fameux par plusieurs belles actions, & alors âgé de quatre-vingts ans, marche au secours de cette place. La partie n'étoit pas égale. Les François, bien supérieurs en nombre, enveloppent de tous côtés la petite troupe de Talbot. Ce grand homme, se voyant dans un si grand danger, dit au baron de l'Isle, son fils : « Retirez-vous, mon fils ; vous êtes » jeune, vous pouvez encore servir la pa» trie : réservez-vous pour de meilleurs » tems ; pour moi, qui ne puis plus être » utile à l'Angleterre, que par l'honneur » que ma mort peut lui faire, je vais ici » terminer ma carrière. » Le fils, aussi brave que son pere, s'obstine à rester à ses côtés. Talbot fut emporté d'un boulet de canon ; & son généreux fils fut tué dans la mêlée. Cette bataille, où les Anglois furent entièrement défaits, fut suivie de la reddition de la Guienne, qui retourna à la

couronne de France, après en avoir été démembrée pendant trois cens ans.

[1455.]

Le duc d'Yorck reprend les armes, & livre bataille à l'armée royale, près de la ville de S. Albans. Le comte de Warwick, un des plus fameux capitaines de l'Angleterre, qui commandoit l'avant-garde du duc d'Yorck, attaque avec tant de vigueur, que, du premier choc, il met les ennemis en désordre. Le duc de Sommerset fit de vains efforts pour rallier les troupes du roi. Le désespoir lui fit faire des prodiges de valeur; mais enfin il succomba sous les coups qu'on lui portoit de tous côtés. Avec lui périrent le comte de Northumberland, le lord Cliffort, & plusieurs autres seigneurs partisans de la maison de Lancastre. Le roi lui-même fut blessé d'une flèche au col. Il fut contraint de se retirer dans le château du malheureux Sommerset, où il espéroit pouvoir se défendre long-tems; mais le duc d'Yorck, avec son armée victorieuse, investit le château, & l'emporta sans peine. Il y entra avec le comte de Salisbury; &, s'étant fait conduire où étoit le roi, il fléchit le genou, en l'abordant, & lui dit: « Sire, » l'ennemi public est mort; vous ne voyez

» devant vous que des sujets fidèles. » Il se fit ensuite apporter le corps du duc de Sommerset ; & après avoir rassasié ses yeux de ce spectacle, il insulta indignement le cadavre de son ennemi, & le frappa d'un coup de pied. Le duc se rendit ensuite à Londres avec le roi. Le parlement fut convoqué ; & comme le roi ne pouvoit vaquer à l'administration des affaires à cause de sa santé, le duc d'Yorck fut nommé Protecteur du royaume, pendant tout le tems que dureroit sa maladie.

[1460.]

De nouveaux sujets de mécontentement avoient mis de nouveau les armes à la main du duc d'Yorck. Le comte de la Marche, son fils aîné, à la tête de vingt-cinq mille hommes, attaque l'armée royale auprès de Northampton, & remporte une victoire complette. La reine, & le prince de Galles prennent la fuite, laissant le roi entre les mains du comte de la Marche. Ce prince se rend à Londres avec Henri. Aussi-tôt on convoque le parlement. Le duc d'Yorck, à qui l'on avoit mandé ce qui s'étoit passé, s'y rend en diligence. Il s'attendoit qu'on alloit lui offrir le thrône. Il étoit à-peu-près dans la même situation que Jules-César, lorsqu'Antoine lui présenta le diadême.

Personne ne le pria de le prendre; & il se retira confus. Le lendemain, il envoya au parlement un écrit qui contenoit les raisons sur lesquelles étoient fondées ses prétentions à la couronne. Le parlement, après avoir délibéré sur cette matiere, pendant plusieurs jours, arrêta que Henri garderoit la couronne pendant sa vie, & que le duc d'Yorck seroit déclaré son successeur. Ce n'étoit pas là tout ce que le duc avoit espéré; mais il s'en contenta, ne voulant pas employer la force ouverte pour en obtenir davantage. Le lendemain, on fit une procession solemnelle à S. Paul, à laquelle assista le roi, la couronne sur la tête, accompagné du duc d'Yorck.

La reine Marguerite s'avançoit à la tête de dix-huit mille hommes, pour délivrer son mari des mains du duc d'Yorck, qui ne lui laissoit que le nom de *roi*. Le duc partit de Londres avec quatre ou cinq mille hommes, & chargea son fils de le suivre avec le reste de l'armée. Etant arrivé à Wackefield, dans la province d'Yorck, il apprit que la reine venoit à lui. Ne se trouvant pas en état de tenir la campagne, il se renferma dans son château de Sandal, en attendant que son fils lui amenât du secours. La reine n'avoit point d'artillerie, & ne pouvoit forcer l'asyle du duc. Elle eut recours à l'artifice. Elle fit cacher derriere une col-

line une partie de son armée, & se présenta assez mal accompagnée devant les murailles de Sandal. Elle essaya de piquer le duc par des défis & des menaces insultantes, & lui reprocha hautement qu'un homme, qui aspiroit à la couronne, n'osoit paroître devant une femme. Le duc, outré de ces reproches, &, croyant que la reine avoit peu de monde, sortit imprudemment du château, & livra le combat. Il reconnut bientôt sa faute. Les troupes, que la reine avoit cachées derriere la colline, accoururent au premier signal. La petite armée du duc fut accablée sous le nombre; & lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, resta sur le champ de bataille. Le comte de Rutland, son second fils, jeune prince âgé de douze ans, prit la fuite avec son gouverneur. Le lord Clifford l'atteignit, &, sans égard pour sa jeunesse, le perça d'un coup de poignard. Le même Clifford, revenant sur le champ de bataille, fit chercher le corps du duc, qui fut trouvé sous un tas de morts. Il lui coupa la tête; & lui ayant fait à la hâte une couronne de papier, il la mit au bout d'une lance, & l'offrit en cet état à la reine. Cette princesse vindicative voulut que cet affreux objet demeurât exposé devant elle, pendant le reste du jour; & elle le fit planter ensuite sur les murailles de la ville d'Yorck.

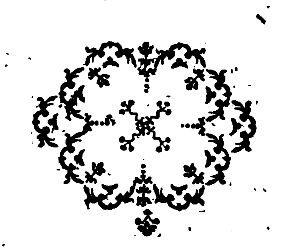
Le

Le comte de Salisbury fut décapité par ses ordres ; & la tête de ce respectable vieillard fut placée auprès de celle du duc.

[1461.]

Le comte de la Marche s'avance en diligence vers Londres, pour venger la mort de son pere. La reine avoit aussi dessein de s'y rendre ; mais, ayant appris les mouvemens du comte de la Marche, elle craignit, avec raison, de s'exposer aux risques d'une bataille, aux portes d'une ville où elle avoit peu d'amis. Elle se retira donc dans les provinces du Nord, emmenant avec elle le roi, qu'elle avoit delivré, dans une bataille qu'elle avoit gagnée, quelque temps auparavant, contre le comte de Warwick. Le comte de la Marche entra sans obstacle dans Londres, aux acclamations du peuple. Dès le lendemain, le comte de Warwick fit publier qu'il avoit des propositions importantes à communiquer à toute la ville. Il marqua le lieu, qui étoit une plaine voisine, où il rangea l'armée du comte de la Marche en bataille. Là, s'étant avancé seul entre l'armée & le peuple, il demanda à haute voix, si l'on souhaitoit pour maître Henri de Lancastre? Le sens de cette question n'étoit pas difficile à deviner. Le peuple & l'armée répondirent unanimement ;

Non, non. Il demanda ensuite, si l'on ne reconnoissoit pas pour légitime héritier de la couronne Edouard IV, chef de la maison d'Yorck? On réponditplusieurs fois affirmativement avec les acclamations les plus vives. Le comte de la Marche parut alors, & reçut les hommages de l'assemblée. Le jour suivant, il fut proclamé d'une commune voix dans la ville de Londres. Le parlement, accoutumé à se ranger du côté du plus fort, déclara que le roi Henri, ayant violé les conditions auxquelles on lui avoit laissé la couronne, en étoit justement dépouillé.



EDOUARD IV.

[1461.]

LE nouveau roi, ayant appris que Henri & la reine s'étoient rendus à Yorck, à la tête d'une armée, partit de Londres avec quarante mille hommes. Lorsqu'il fut arrivé à Pontfract, la vue de ce lieu, où le comte de Salisbury, un de ses plus vaillans défenseurs, avoit perdu la vie par la main d'un bourreau, ranima son courage & son ressentiment. Mais rien ne peut exprimer les mouvemens qu'éprouva le comte de Warwick, en visitant une place qui lui parut encore teinte du sang de son pere. Il falloit passer le pont de Ferry-bridge, pour joindre l'ennemi; mais ce pont étoit gardé par le lord Clifford, seigneur du parti de la reine. Edouard envoya le lord Fits-walter, pour s'en emparer. Ce capitaine fut battu, & la plûpart de ses gens furent taillés en pièces. Cet échec réveilla l'animosité du comte de Warwick. Il accourt vers Edouard; &, mettant pied à terre, tue son cheval en sa présence : « Sire, lui dit-il, l'ennemi est » maître du pont; mais, fuie qui voudra; » je jure par ce bon signe, (en faisant ce

» serment, il baise la croix de son épée,)
» de demeurer seul ici avec Vauclès, mon
» fidèle compagnon, & de combattre jus-
» qu'au dernier soupir. » Il engagea ensuite
ce prince à faire publier dans l'armée, qu'il
accordoit la liberté de se retirer à ceux qui
craignoient l'ennemi ; qu'il donneroit des
récompenses à ceux qui feroient leur de-
voir, mais qu'il ne feroit aucune grace à
ceux qui fuiroient. Après cette proclama-
tion, Falconbridge, oncle du roi, s'avança
pour passer la riviere d'Aire, trois milles
au-dessus du pont. Après l'avoir passée heu-
reusement, & sans être apperçu, il revint
le long du bord, & attaqua Clifford. Celui-
ci, ne songeant qu'à se défendre contre
cette attaque imprévue, abandonna le pont.
Le comte de Warwick se hâta de le passer
à la tête d'une partie des vétérans que Vau-
clès avoit amenés. Il joignit Clifford, &
lui fendit la moitié du corps du tranchant
de son épée.

Les armées d'Edouard & de Henri se
rencontrerent, le Dimanche des Rameaux,
dans la plaine de Tawnton. Au commen-
cement du combat, l'air s'obscurcit, & il
tomba tout-à-coup une grande quantité de
neige. Le vent la portoit dans les yeux des
Lancastriens, qui en furent fort incommo-
dés. Dans cet instant, Falconbridge, qui
commandoit l'avant-garde d'Edouard, fit

quitter l'arc à sa troupe, & lui ordonna de charger l'ennemi à grands coups d'épée. Dès-lors le combat devint un affreux massacre, qui dura, avec la même rage, depuis le matin jusqu'au soir. Vers le soir, les Lancastriens commencerent à plier. Ils se battoient cependant en retraite, & balançoient la victoire. Mais le comte de Warwick, ranimant ses soldats par des prodiges de valeur, pressa si vivement l'ennemi, qu'il lui fit enfin tourner le dos. Les fuyards, voulant passer le ruisseau de Corke, qui se jette dans la riviere de Warf, se précipiterent avec tant de confusion, que la plûpart s'y noyerent. Leurs corps entassés servirent de pont aux compagnons de leur fuite. Le carnage fut si grand dans cet endroit, que, plusieurs jours après, les eaux de la riviere de Warf parurent teintes de sang. Plus de trente-six mille hommes périrent dans cette journée.

Edouard victorieux, prit le chemin d'Yorck, espérant se saisir de Henri & de la reine; mais ils l'avoient prévenu, & s'étoient retirés en Ecosse. Il commença par faire ôter de-dessus les murs de la ville la tête de son pere, & celle du comte de Salisbury. Il fit mettre en la place celles du comte de Devonshire, & du lord Clifford, ce même seigneur qui avoit insulté au cadavre du duc d'Yorck.

[1463.]

Marguerite avoit passé en France, & avoit obtenu de Louis XI un secours de cinq cens hommes. Elle aborda à Barwick avec cette petite troupe. Elle entra ensuite dans la province de Northumberland. Henri vint la joindre. Son armée grossissoit à chaque pas. Edouard en ayant été instruit, envoya contre elle le marquis de Montaigu. Ce général attaqua l'armée de la reine, à Exham, & remporta une victoire complette. Le duc de Sommerset, fils du fameux ministre de ce nom, fut fait prisonnier, & eut la tête tranchée, avec quelques autres seigneurs. Henri & Marguerite se sauverent par des routes différentes.

Marguerite se hâta de gagner à pied une forêt voisine, avec le jeune Edouard, son fils, qu'elle conduisoit par la main. Elle resta dans cet asyle jusqu'au soir; & la nuit l'y surprit. Pour comble de malheur, elle tomba entre les mains d'une troupe de brigands, qui se jetterent sur elle, & la dépouillerent de tout ce qu'elle avoit de plus riche. Le jeune prince de Galles fut traité avec la même barbarie. Les brigands, enyvrés du plaisir que leur causoit un si riche butin, prirent querelle sur le partage : la reine saisit ce moment, pour s'échapper avec son fils, & s'enfonça promptement

dans la partie la plus épaiſſe de la forêt. Le jeune prince, accablé de laſſitude, n'étant pas en état d'aller plus loin, elle le prit entre ſes bras, & continua ſa marche avec une vigueur incroyable. Elle ſe croyoit déja délivrée de la plus effrayante partie du péril, lorſqu'elle rencontra un autre voleur, qui étoit de la bande des premiers, & qui alloit les rejoindre. Il s'approcha d'elle, l'épée nue; & il étoit prêt à la percer, lorſque Marguerite, ranimant tout ſon courage dans cette extrémité preſſante, préſenta le jeune Edouard au voleur, & lui dit, d'un ton de dignité, qui lui étoit naturel : »Mon ami, ſauve le fils de ton »roi.» Le nom de *roi* pénétra ce miſérable de crainte & de reſpect. Il laiſſa tomber ſon épée, & offrit à la reine tous les ſervices dont elle le croiroit capable. Marguerite le pria de ſe charger du prince de Galles, qu'elle ne pouvoit plus ſoutenir. Le voleur prit le jeune Edouard entre ſes bras, & conduiſit la reine à un village voiſin. Là, quelques ſeigneurs de ſon parti la joignirent. Elle prit avec eux le chemin de Carliſle, où elle trouva une barque qui la conduiſit à Kerkebridge, ville d'Ecoſſe.

Cette aventure pourra paroître romaneſque; mais elle eſt atteſtée par les meilleurs hiſtoriens d'Angleterre, qui en rapportent toutes les circonſtances. On les

trouve dans Monſtrelet & Duchêne ; & ſi Rapin de Toiras ne s'étend pas beaucoup ſur ce fait, il le ſuppoſe du moins comme véritable.

[1464.]

Henri s'étoit d'abord refugié en Ecoſſe ; mais, ne recevant point de nouvelles de la reine ni de ſon fils, il s'étoit livré aux plus cruelles allarmes ; &, par un emportement d'affection téméraire & imprudent, il avoit pris la réſolution de rentrer en Angleterre, pour s'éclaircir de leur ſort. Il traverſa heureuſement les provinces du Nord. Son unique précaution fut de changer l'écu de ſes armes, & de ſe faire paſſer pour un miniſtre du roi d'Ecoſſe, chargé de quelques affaires à la cour de Londres ; mais il ſe trahit lui-même par l'ardeur avec laquelle il s'informoit de la reine & de ſon fils. S'étant arrêté près de la ville de Lutterworth, dans la maiſon d'un gentilhomme dont la mere avoit été ſa nourrice ; &, ſe croyant en ſûreté dans cet aſyle, il dépêcha une partie de ſes gens à Londres, pour y chercher les éclairciſſemens qu'il déſiroit ; mais un domeſtique infidèle, ayant reconnu Henri au reſpect que lui rendoit ſon maître, vendit lâchement ce prince, & le fit arrêter en plein jour avec toute ſa ſuite. Une troupe d'officiers &

de ſoldats conduiſit à Londres le malheureux Henri. Il éprouva ſur la route les outrages les plus ſanglans. On le mit ſur un mauvais cheval, couvert d'ornemens ridicules, avec ſon nom ſur le dos. Dans chaque ville, & chaque bourgade, il étoit exposé, pendant quelques heures, aux inſultes & aux huées de la canaille. Lorſqu'il fut arrivé à Londres, on le promena dans les principales rues de la ville. Il fut enſuite précipité dans un des plus noirs cachots de la Tour. Les Turcs, en 1622, traiterent à-peu-près de même un de leurs empereurs.

Les autres princes & ſeigneurs de la maiſon de Lancaſtre ſe retirerent preſque tous auprès du duc de Bourgogne, leur ancien allié. Philippe de Comines dit les avoir vus dans un ſi miſérable équipage, » que ceux qui demandoient l'aumône, n'é» toient pas ſi pauvres. » Il parle, entr'autres, d'un certain duc, que quelques-uns nomment *le duc de Cheſter*, « qui alloit pieds » nuds dans les rues, mendiant ſon pain de » porte en porte. » Lorſqu'il fut reconnu, on lui accorda une penſion modique pour ſubvenir à ſes beſoins.

[1465.]

Edouard, ſe trouvant dans la province de Northampton, du côté de Grafton, alla rendre viſite à Jacqueline de Luxembourg,

qui faisoit sa résidence en ce lieu. Cette princesse, veuve du fameux duc de Bedfort, s'étoit remariée au chevalier Richard Voodwil, & en avoit plusieurs enfans, entr'autres, une fille nommée *Elizabeth*, alors veuve du chevalier Jean Gray, tué dans une bataille au service de la maison de Lancastre. Elizabeth saisit cette occasion favorable pour demander au roi la restitution des biens de son époux, qui avoient été confisqués. Elle se jetta aux pieds du monarque, & essaya de l'émouvoir par ses larmes. Elizabeth avoit reçu de la nature tous les agrémens qui séduisent un cœur. Ses pleurs, sa posture humiliée, sembloient lui prêter des graces nouvelles: Un esprit vif & galant rendoit les charmes de cette aimable veuve plus dangereux encore. Edouard en devint amoureux dès le premier instant. Il lui accorda la grace qu'elle demandoit, espérant qu'à son tour, Elizabeth n'auroit rien à lui refuser. Il se trompa. Ce prince, l'homme le mieux fait & le plus galant de son royaume, trouva, pour la premiere fois, une cruelle. L'artificieuse Elizabeth, voulant profiter du penchant d'Edouard, lui dit avec une modestie affectée: « Renoncez, Sire, à la poursuite d'un cœur qui ne peut se donner » qu'à un époux, & que votre gloire vous » défend d'accepter à ce prix. » Edouard, enflammé de plus en plus par le discours de

la belle veuve, n'écouta plus la raison. Il offrit à Elizabeth sa couronne & sa main. Ce qu'il y a de plaisant dans cette aventure, c'est que, dans le même tems qu'Edouard faisoit ces offres à Elizabeth, le comte de Warwick, son ambassadeur en France, engageoit sa foi à Bonne de Savoye, sœur de la reine de France, qui faisoit son séjour à la cour de Louis XI. Le comte avoit terminé sa négociation; & Bonne de Savoye se disposoit à passer en Angleterre, lorsqu'on apprit que le thrône étoit occupé par une nouvelle reine, & qu'Elizabeth Woodwill étoit l'épouse d'Edouard.

[1469.]

Le comte de Warwick, indigné contre Edouard, qui, par son mariage précipité, l'avoit rendu la fable de toute la France, s'étoit retiré dans ses terres, roulant des projets de vengeance. Par le secours de ses amis, il fondoit les dispositions du peuple, & y jettoit des semences de révolte. Un soulevement, arrivé dans la province d'Yorck, lui fit lever le masque. Edouard ayant envoyé contre les rebelles le comte de Pembroock, ce seigneur fut battu & fait prisonnier. Les séditieux, après avoir tranché la tête au comte, allerent à Grafton, où étoit le lord comte de Rivers, pere

de la nouvelle reine, avec un de ses fils; & ils les firent mourir l'un & l'autre sur un échafaud. Edouard ignorant encore que Warwick & Montaigu, son frere, fussent les auteurs de la sédition, les chargea de lever de nouvelles troupes. Mais ce prince fut bien surpris, lorsqu'il apprit que ces deux généraux marchoient contre lui, avec les troupes qu'ils avoient levées par ses ordres. Dans cet embarras, il écouta volontiers les propositions d'accommodement qui lui furent faites par quelques seigneurs. Les soldats, comptant sur une paix prochaine, se débanderent, & négligerent de garder le camp. Warwick, s'en étant apperçu, attaqua, pendant la nuit, l'armée royale; força le camp; pénétra jusques dans la tente du roi, qui étoit encore endormi, & le fit prisonnier.

[1470.]

Warwick s'étoit reposé de la garde du roi prisonnier, sur l'archevêque d'Yorck, son frere. Ce prélat, qui n'avoit pas tant d'intérêt que le comte à la détention du monarque, lui laissa la permission de chasser dans son parc, le faisant seulement accompagner d'une vingtaine de gardes, qui ne le perdoient pas de vue. Edouard trouva le moyen de corrompre un de ces gardes, par l'espoir d'une grande récompense, & fit avertir un gentilhomme voisin, attaché à ses

intérêts, de se trouver avec deux chevaux sous les murs du parc. La chose s'exécuta à point nommé. Le roi sauta par-dessus le mur, à la vue de ses gardes, qui croyoient que c'étoit un divertissement qu'il prenoit. Il monta à cheval, accompagné seulement du gentilhomme, & se rendit à Londres avec une diligence incroyable.

Le comte de Warwick avoit chargé un jeune seigneur, fils du lord Wells, de lever des troupes dans la province de Lincoln, où il avoit beaucoup de crédit. Ce jeune homme avoit exécuté sa commission avec tant de bonheur, qu'il avoit rassemblé, en peu de jours, une armée de douze mille hommes. Edouard, qui n'avoit qu'une poignée de monde autour de lui, se crut menacé du plus pressant danger. Son malheur le rendit cruel. Il se vengea du jeune Wells, en faisant couper la tête à son pere, vieillard respectable, qui s'étoit rendu auprès de lui, sur ses premiers ordres. Le jeune Wells, ayant appris la mort de son pere, se laissa tellement aveugler par le desir de la vengeance, que, sans attendre le comte de Warwick, il marcha contre Edouard, & le joignit près de Stafford. Le combat fut sanglant. Wells, malgré sa valeur, fut vaincu, & ne fut pas même assez heureux pour trouver la mort qu'il cherchoit: il fut fait prisonnier, & perdit la vie sur un échafaud.

Le comte de Warwick, ne se trouvant pas en état de résister à Edouard, étoit allé en France demander du secours à Louis XI. Ce prince lui fournit de l'argent & des troupes, avec lesquelles il repassa en Angleterre. Il ne fut pas plutôt à terre, que tous les partisans de la maison de Lancastre accoururent vers lui. Son armée se trouva bientôt forte de soixante mille hommes. Son premier soin fut de faire proclamer Henri VI. L'épouvante saisit Edouard, lorsqu'il apprit les progrès du comte. Il leve à sa hâte une armée; mais, n'osant tenir la campagne, il se renferme, à quelque distance de son camp, dans le château de Lins, petite ville de la province de Lincoln, située sur le bord de la mer. Le comte de Warwick s'avance à peu de distance de l'armée d'Edouard. Ses soldats ne cessoient de crier : *Vive Henri, Marguerite, & le comte de Warwick !* Ceux d'Edouard, qui entendoient ces cris, les imiterent, & crierent à leur tour : *Vive Henri !* Edouard désespéré, s'embarqua promptement; & son armée se joignit à celle du comte de Warwick.

La reine Marguerite alla tirer elle-même son époux de la Tour, où il étoit prisonnier depuis six ans. Ce prince parut insensible au changement de sa fortune : il sembla même regretter la solitude & le repos

dont on le tiroit comme malgré lui. Il avoit perdu un thrône, sans se plaindre; & il ne put sortir de la Tour, sans s'attendrir jusqu'aux larmes. On le fit monter à cheval, & traverser la ville en triomphe. Il étoit précédé du comte de Warwick, qui crioit à chaque pas : *Vive Henri, & la Maison de Lancastre !* spectacle étrange, dit un historien, pour ceux qui se souvenoient avoir entendu sortir de la même bouche : *Vive Edouard;* &, *Périssent Henri & tous ses partisans!* Le peuple l'appelloit *le Faiseur de rois.*

[1471.]

Edouard rentre en Angleterre. Feignant d'avoir renoncé à la couronne, il ne prend que le titre de *duc d'Yorck*, & annonce qu'il ne demande que la restitution de ses biens. Cette modération apparente le fait recevoir par-tout. Bientôt il marche vers Londres, dont le comte de Warwick étoit absent. Les habitans lui ouvrent les portes. Les partisans de Henri prennent la fuite; & ce prince, le jouet de la fortune, est remis à la Tour. Deux jours après son arrivée à Londres, Edouard marche contre le comte de Warwick. Les deux armées se rencontrerent à Barnet, à dix milles de Londres, le 14 d'Avril, jour de

Pâques. La bataille commença au lever de l'aurore, & dura jusqu'à midi. On combattit avec toute la fureur & tout l'acharnement qui accompagnent les guerres civiles. Les Lancastriens eurent d'abord l'avantage; mais, la confusion s'étant mise parmi eux, ils furent enfoncés à leur tour. Le comte de Warwick désespéré, après avoir fait de vains efforts pour rallier ses troupes, se jetta furieux au plus fort de la mêlée. Il étoit à pied, contre son usage ordinaire. Bientôt il tomba percé de coups. Le marquis de Montaigu, son frere, étant accouru pour le dégager, périt presqu'au même moment. Le reste de l'action ne fut plus qu'un carnage effroyable.

Marguerite, avec son fils & les seigneurs de son parti, songeoit à se retirer dans le pays de Galles, pour éviter la poursuite d'Edouard. Elle étoit arrivée à Teuksbury, & elle se disposoit à passer la Saverne, lorsqu'Edouard parut. Le duc de Sommerset, chef de l'armée de la reine, ne crut pas qu'on pût passer la riviere en sûreté, l'ennemi étant si proche. Il fut d'avis qu'il falloit se retrancher dans le parc qui joignoit la ville. Aussi-tôt, il fit travailler aux retranchemens; & l'ouvrage fut poussé avec tant d'ardeur, qu'ayant commencé à l'entrée de la nuit, il fut achevé au jour. Edouard s'en approcha, pour le recon-

reconnoître, & rangea auſſi-tôt ſon armée en bataille, ſur deux lignes. Le duc de Sommerſet diſpoſa la ſienne en trois corps, derriere les retranchemens. Il donna la conduite de l'un au comte de Devonshire, & l'autre au chevalier Venlock, en ſe réſervant le plus avancé, pour ſoutenir le premier choc. Le prince de Galles voulut être à ſes côtés, pour partager avec lui le péril. Edouard, qui avoit le coup d'œil d'une juſteſſe admirable, obſerva dans les retranchemens de l'ennemi une ouverture, qui ne lui parut pas ménagée ſans deſſein. Il ne douta point que ce ne fût une voie que le duc de Sommerſet s'étoit préparée pour le pourſuivre, en cas qu'il repouſſât heureuſement la premiere attaque. Il trouva le moyen de tourner la ruſe contre ſon auteur même. Il ordonna au duc de Glo-ceſter, qui commandoit ſa ſeconde ligne, de s'avancer de ce côté-là, & d'attaquer d'abord le retranchement avec furie, mais de céder enſuite par degrés, comme s'il étoit rebuté de la réſiſtance qu'on lui oppoſoit. Edouard, poſté derriere le duc, demeura tranquille ſpectateur de l'aſſaut. Le duc de Gloceſter n'eut pas plutôt feint de reculer, que Sommerſet, ſe précipitant ſur lui par l'ouverture, le força de tourner ſérieuſement le dos. Peut-être l'artifice d'Edouard lui ſeroit-il devenu funeſte, ſi Ven-

lock eût été assez prompt à seconder le duc de Sommerset. Les troupes du duc de Glocester, s'étant ouvertes en fuyant, comme on le leur avoit ordonné, laisserent voir à l'ennemi Edouard, qui s'avançoit en bon ordre, pour le recevoir ; & faisant un demi-cercle, elles paroissoient vouloir venir prendre en flancs le duc de Sommerset. Alors ce général, reconnoissant trop tard son imprudence, se crut trahi par Venlock, qui n'étoit pas sorti assez vîte des retranchemens, avec son corps de troupes. Il tâcha de regagner le camp, en faisant volte-face ; mais les troupes du duc de Glocester arriverent assez tôt à l'ouverture du retranchement, pour charger sa queue, & entrerent impétueusement après lui. Sommerset, transporté de fureur à cette vue, s'approcha de Venlock, & lui fendit la tête d'un coup de sa hache d'armes. Le carnage fut horrible dans le camp. Le retranchement, que les ennemis avoient fait pour leur conservation, devint un obstacle cruel à leur fuite. Ils jetterent bientôt leurs armes, & attendirent à genoux le coup de la mort, ou la grace du vainqueur. La reine, qui s'étoit évanouie à la premiere nouvelle de ce désastre, fut mise sur un chariot, par les soins de quelques domestiques, & transportée dans un monastère, à quelques milles de Teukelsbury.

Le prince de Galles, & le duc de Sommerſet, après s'être long-tems défendus, avec une valeur, qui fit l'admiration de leurs ennemis, furent pris les armes à la main. Celui qui ſe ſaiſit du jeune prince, prit le moment où, s'étant élancé ſur un des combattans qu'il renverſa par terre, il ne put retirer le bras aſſez vîte, pour empêcher qu'on ne le déſarmât. Edouard fit auſſi-tôt ceſſer le carnage, & ordonna qu'on lui amenât le prince de Galles dans un des pavillons du parc, où il étoit avec les ducs de Clarence & de Glocester, le lord Haſtings & le marquis de Dorſet. Dès qu'Edouard vit paroître le jeune prince, il ſe leva bruſquement, & lui demanda d'un ton impérieux ce qu'il étoit venu faire dans ſes Etats. Le prince, ſans s'émouvoir, répondit fièrement, qu'il étoit venu pour ſe remettre en poſſeſſion d'un bien qui lui appartenoit, & qu'on lui avoit ravi injuſtement. Edouard ne croyoit pas trouver tant de fermeté & d'aſſurance dans un jeune homme de dix-huit ans. Sa réponſe le déconcerta. Après l'avoir regardé quelque tems en ſilence, cédant enfin aux mouvemens de ſa haine, il lui donna un coup de ſon gantelet ſur le viſage. Il tourna enſuite le dos; &, dans l'inſtant, les quatre ſeigneurs, qui l'accompagnoient, ſe jetterent, comme des bêtes féroces, ſur ce mal-

heureux prince, & lui plongèrent leurs poignards dans le ſein. Le duc de Sommerſet eut la tête tranchée ſur un échafaud dans la place publique de Vorceſter.

Henri VI, renfermé dans la Tour de Londres, y vivoit content, & s'amuſoit à des exercices convenables à ſa ſolitude & à ſon humeur. Des reliques, & quelques livres de piété, ſatisfaiſoient le goût qu'il avoit pour la dévotion. Il avoit un oiſeau qu'on lui avoit laiſſé par faveur, & qui contribuoit à le déſennuyer. Il prenoit lui-même le ſoin d'entretenir ſa chambre propre; & ce travail étoit devenu pour lui un amuſement. Ses géoliers lui avoient caché la mort cruelle de ſon fils, & il n'avoit pas l'idée de s'informer de ſon ſort. Un prince de ce caractere ne paroiſſoit pas fort redoutable à Edouard. Mais, conſidérant que Marguerite pouvoit encore abuſer de ſon nom, pour exciter de nouveaux troubles, il réſolut de s'en défaire. Le duc de Gloceſter offrir ſa main pour cette barbare exécution. Ce prince cruel ſe rendit ſeul à la Tour. Il commença par railler Henri ſur le goût qu'il prenoit à des occupations badines & frivoles, & lui déclara qu'il avoit à lui communiquer des affaires plus ſérieuſes. Il lui apprit ſans ménagement les malheurs de ſa maiſon, & celui qui le menaçoit lui-même. Le duc

de Glocester avoua depuis, qu'il avoit voulu éprouver le courage de Henri, & voir si le desir de conserver sa vie lui feroit faire quelque ombre de résistance. Le bon roi pensa aussi peu à lui répondre, qu'à défendre sa vie. Dès qu'il eut compris que sa derniere heure étoit arrivée, il se jetta à genoux, leva les yeux & les bras vers le ciel, & tendit l'estomac au duc, qui le perça froidement d'un coup de poignard. Il fit ensuite prendre son corps par les géoliers; & s'étant fait conduire au cachot ou Marguerite étoit renfermée, il fit exposer à ses yeux son époux froid & sanglant. A ce triste spectacle, elle tomba sans connoissance. Le duc la laissa dans cet état, & fit transporter le cadavre de Henri à l'église de S. Paul, où il demeura exposé pendant plusieurs jours. Edouard ne voulut pas permettre qu'il fût enterré à Westminster. Chelséa, village obscur, à quelque distance de Londres, fut le lieu de la sépulture de ce monarque infortuné, qui, après avoir été maître de deux vastes royaumes, trouva à peine un coin de terre, pour reposer après sa mort.

[1472.]

Le duc d'Excéter, un des plus zélés partisans de la maison de Lancastre, qui

avoit échappé heureusement au carnage de la journée de Barnet, s'étoit retiré dans l'asyle de Westminster. Ennuyé de cette espece de prison, il tâcha d'obtenir sa grace par le moyen de sa femme, qui étoit sœur d'Edouard. Mais, loin de s'intéresser pour son époux, la duchesse demanda d'en être séparée juridiquement, & elle l'obtint. Le duc, n'ayant plus de ressources, s'abandonnoit à son désespoir, lorsque la reine Marguerite, qui, du fond de sa prison, prenoit intérêt aux malheurs d'un de ses plus fidèles amis, lui fit conseiller de sortir secrettement d'Angleterre, & de passer à la cour du roi René, son pere. Elle lui fit remettre, en même tems, une lettre pour ce prince. Le duc partit avec un seul domestique, & prit son chemin par Rochester, espérant gagner quelque port écarté de la province de Kent. Mais il s'apperçut, au sortir de Rochester, qu'il étoit suivi par un espion qui l'observoit avec soin. Il eût pu facilement s'en défaire; mais un homme ne lui causa aucun ombrage. Cette confiance téméraire fut la cause de sa perte. Après avoir encore avancé l'espace de quelques milles, il vit à sa suite douze ou quinze hommes armés. Il se jetta aussi-tôt dans une forêt, & s'y enfonça le plus avant qu'il lui fut possible; mais les traces de sa marche, qu'il laissoit derriere

lui, firent découvrir sa route, & attirerent ses ennemis sur ses pas. Ne voyant point d'apparence de se sauver par la fuite, il s'arrêta presqu'à l'extrémité de la forêt. Il remit la lettre de la reine à son valet, après l'avoir fait jurer de la porter fidèlement au roi René, & lui donna tout l'argent qu'il avoit dans sa bourse : tirant ensuite son épée, il s'en perça le cœur.

[1474.]

Le duc de Bourgogne engage Edouard à déclarer la guerre à Louis XI, roi de France, lui promettant de le joindre avec une bonne armée, dès qu'il seroit arrivé en Picardie, & l'assurant que le connétable de S. Pol lui livreroit la ville de Saint-Quentin, aussi-tôt qu'il paroîtroit. Séduit par ces promesses, Edouard se dispose sérieusement à la guerre, & demande un subside au parlement, qui le lui accorde volontiers. Cet argent ne se trouvant pas encore suffisant, Edouard fait assembler les citoyens les plus riches de son royaume. Il leur représente la grandeur de son entreprise; la gloire & l'avantage que l'Angleterre en retirera, & les prie de contribuer, selon leurs moyens, à une expédition si importante. Ce discours produisit le plus grand effet. Tous s'empresserent à

remplir les coffres du roi, les uns par zèle, les autres par vanité, tous par haine contre la France. Ce tribut fut appellé *la bienveillance.* « Il n'y avoit alors, dit un historien, ni expédition, ni entreprise, laquelle » eût à sa suite plus de vœux, ni de voix » en Angleterre, que celle qui se dressoit » contre la France. Tout le monde y couroit; & les bourses d'un chacun étoient » déliées pour une telle guerre. »

Edouard, avant de partir, envoya vers le roi Louis un hérault d'armes, avec une lettre, dans laquelle il sommoit ce prince de lui restituer le royaume de France, qu'il disoit lui appartenir de droit, & lui déclaroit la guerre, en cas de refus. Louis, après avoir lu cettre lettre, prit en particulier celui qui l'avoit apportée, & le chargea de dire au roi d'Angleterre, que le duc de Bourgogne, & le connétable de S. Pol ne cherchoient qu'à le tromper, & qu'il lui seroit plus avantageux de s'accommoder avec le roi de France. Il donna ensuite de sa propre main cent écus au hérault, & lui en promit mille, si l'accommodement avoit lieu. Il lui fit encore présent d'une piéce de velours cramoisi, contenant trente aunes. Il envoya à Edouard le plus beau cheval qu'il eût dans ses écuries, avec un âne, un loup, & un sanglier, animaux rares en Angleterre.

[1475.]

Le roi d'Angleterre, étant arrivé à Calais, le duc de Bourgogne l'y vint trouver, mais ſeul, & non à la tête d'une armée, comme il l'avoit promis. Edouard, mécontent de ce que le duc lui manquoit de parole, ſe conſoloit du moins dans l'eſpérance d'être bientôt maître de Saint-Quentin. Dans cette idée il ſe met promptement en marche. Lorſqu'il approcha de cette ville, quelques Anglois ſe détacherent du corps de l'armée, & prirent les devants, « s'imaginant, dit Philippe de Comines, qu'on alloit ſonner les cloches à » leur venue, & qu'on alloit porter la » croix & l'eau bénite au-devant d'eux. » Mais dès qu'ils parurent devant les remparts, on les ſalua d'une décharge d'artillerie, qui en tua deux ou trois : les autres prirent la fuite, & allerent raconter » à leurs compagnons la belle réception » qu'on leur avoit faite. Edouard ſe voyant » ainſi trahi par ſes alliés, ne penſa plus » qu'à faire la paix avec le roi de France. » Le traité fut conclu, à condition que » Louis payeroit à Edouard ſoixante-quinze » mille écus, dans l'eſpace de quinze jours, » & cinquante mille, tous les ans, pendant » la vie des deux rois. On ſtipula auſſi, dans » ce traité, que le Dauphin de France épou-

» feroit l'aînée ou la feconde fille du roi » d'Angleterre, & que la reine Marguerite » feroit remife en liberté, moyennant une » rançon de cinquante mille écus, que » Louis payeroit dans cinq ans. »

Louis XI, s'étant rendu à Amiens, & fçachant qu'Edouard n'en étoit éloigné que d'une demi-lieue, lui envoie trois cens chariots d'excellent vin. Infenfiblement les Anglois s'accoutumerent à venir jufques dans la ville; & Louis, pour cimenter la paix & l'amitié entre les deux nations, les traita magnifiquement pendant plufieurs jours. « Il avoit » ordonné, dit Comines, à l'entrée de la » porte de la ville, deux grandes tables, à » chacun côté une, chargées de toutes bon» nes viandes, qui font envie de boire, & de » toutes fortes; & le vin des meilleurs » dont il fe pût avifer, & des gens pour le » fervir: d'eau n'étoit nouvelles. A chacune » de ces tables avoit fait feoir cinq ou fix » hommes de bonne maifon, fort gros & » gras, pour mieux plaire à ceux qui avoient » envie de boire. Dès que les Anglois s'ap» prochoient de la porte, y avoit gens qui les » prenoient à la bride, & les amenoient » près de la table, & étoient traités en très» bonne forte, & le prenoient bien en gré. » Comme ils étoient en la ville, quelque » part qu'ils defcendiffent, ils ne payoient » rien; & y avoit neuf ou dix tavernes

» bien fournies de ce qui étoit nécessaire, » où ils allolent boire & manger, & de- » mandoient ce qu'il leur plaisoit. »

Les deux rois ont une entrevue à Péquigni, petite ville, à trois lieues d'Amiens, sur la riviere de Somme. « On fit » un pont sur la riviere, & sur le pont une » barriere, ou treillis de barreaux dressés » en telle façon que l'on pouvoit seule- » ment passer les bras à travers. » Il n'y avoit point de guichet, par où l'on pût passer le corps entier. On se souvenoit encore du duc de Bourgogne, assassiné sur le pont de Montereau, dans l'entrevue qu'il eut avec le Dauphin Charles. Edouard s'avança vers le roi de France, vêtu de drap d'or, & portant sur la tête une barrette ou toque de velours noir, enrichie d'une grande fleur-de-lys de pierreries; « beau » prince, dit un historien, & de grande » taille, mais qui commençoit à s'engraisser » & prendre ventre. » Quand il fut à cinq pieds de la barriere, il ôta sa toque & fit par trois fois une révérence très-profonde au roi de France. Louis l'attendoit, appuyé contre la barriere. Il lui rendit le salut, & l'embrassant « par entre les bar- » reaux : Monsieur mon cousin, lui dit-il, » vous soyez le très-bien venu. Il n'y a » homme au monde, que je desirasse tant » à voir que vous; & loué soit Dieu de

» ce que nous sommes-ci assemblés à si » bonne intention. » Sur la fin de l'entretien, Louis, qui aimoit à plaisanter, dit en riant à Edouard, « qu'il falloit qu'il vînt à » Paris, & qu'il le festoyeroit avec les da» mes, & qu'il lui bailleroit monseigneur » le cardinal de Bourbon pour confesseur, » qui étoit celui qui l'absoudroit très-vo» lontiers de ce péché, s'aucun y commet» toit. » Cette proposition ne pouvoit manquer d'être agréable à Edouard, le prince le plus galant de son tems. Mais Louis eût été bien embarrassé, si on l'eût pris au mot. En s'en retournant, il dit confidemment à Comines, qu'il avoit trouvé le roi d'Angleterre si près de venir à Paris, que cela ne lui avoit point plu ; « que c'étoit » un très-beau roi ; qu'il aimoit fort les » femmes ; qu'il pourroit trouver quelque » affétée à Paris, qui lui pourroint bien » dire tant de belles paroles, qu'elle lui » feroit envie de revenir. »

[1476.]

Henri, comte de Richemont, le seul prince qui restât de la maison de Lancastre ; s'étoit retiré auprès du duc de Bretagne. Edouard usa d'artifice pour l'avoir en sa puissance. Il envoya des ambassadeurs au duc, lui demander le comte de

Richemont, que le roi leur maître, disoient-ils, vouloit marier avec une de ses filles, afin de terminer les divisions qui avoient regné entre les maisons d'Yorck & de Lancastre. Le duc de Bretagne, bon prince, & qui croyoit qu'on agissoit de bonne foi, fit livrer Richemont aux ambassadeurs, qui partirent promptement avec leur proie. Mais, après leur départ, un des conseillers du duc lui représenta si vivement l'injustice & la honte de ce qu'il venoit de faire, qu'il fit aussi-tôt courir après les ambassadeurs, Pierre Landais, son favori, qui retira le comte de Richemont de leurs mains. Ainsi ce prince, que le ciel destinoit au thrône, fut sauvé, comme par miracle, du danger le plus pressant.

[1478.]

Un gentilhomme nommé *Burdert*, confident du duc de Clarence, frere d'Edouard, lâche quelques plaintes un peu vives contre le roi, qui avoit tué dans son parc un daim blanc, qu'il aimoit beaucoup. Edouard fait arrêter ce gentilhomme, qui fut condamné à mourir sur un échafaud. Le duc de Clarence étoit alors en Irlande. Dès qu'il apprit la mort funeste de son favori, il revint promptement à la cour, &

fit au roi de sanglans reproches sur sa cruauté, menaçant de s'en venger d'une maniere éclatante. Quand il eut quitté le roi, il s'emporta encore en invectives atroces contre lui, jusqu'à dire qu'il n'avoit aucun droit à la couronne, parce qu'il étoit bâtard. Edouard, outré de l'insolence de son frere, ordonna qu'on se saisît de sa personne. Le malheureux prince fut accusé de haute trahison, & condamné à mort. On lui donna seulement le choix du genre de supplice. Le duc se fit étouffer dans un tonneau de Malvoisie.

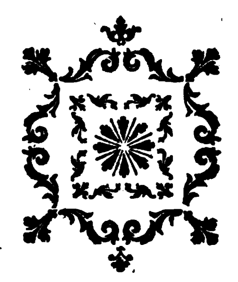
Richard, duc de Glocester, dont l'ambition aspiroit dès-lors au thrône, contribua beaucoup à envenimer l'esprit du roi contre le duc de Clarence, son frere aîné. Edouard se repentit depuis de la précipitation avec laquelle il l'avoit condamné. Quand on venoit lui demander la grace de quelque criminel condamné à mort, il disoit ordinairement : « Mon pauvre frere » n'a eu personne qui ait intercédé pour » lui. »

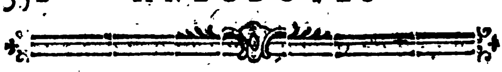
[1483.]

Edouard se préparoit à porter la guerre en France, lorsque la mort le surprit à l'âge de quarante-deux ans. On croit qu'il fut empoisonné par le duc de Glocester, son frere.

La ſcience de la guerre fut le principal mérite de ce prince, & l'amour des femmes ſa plus grande paſſion. On a dit de lui, qu'il avoit gagné l'affection des habitans de Londres, en couchant avec leurs femmes.

Il eut en même tems trois maîtreſſes principales; & il diſoit d'elles, que l'une étoit la plus gaie, qu'on pût trouver; l'autre la plus ſpirituelle, & la troiſieme la plus dévote.





EDOUARD V.

[1483.]

CE prince, fils aîné d'Edouard IV, n'étoit âgé que de douze à treize ans, lorsqu'il fut proclamé roi. Il ne porta la couronne que deux mois & douze jours. Lorsque son pere mourut, il étoit dans le pays de Galles, avec son gouverneur, le comte de Rivers. Ce seigneur n'eut pas plutôt appris la mort du roi, qu'il partit avec le jeune prince, pour se rendre à Londres, accompagné de ses seuls domestiques. Le duc de Glocester, toujours dévoré d'ambition, songeoit à exécuter les projets qu'il rouloit depuis long-tems dans sa tête. Accompagné du duc de Buckingham, il se rendit à Northampton, par où le comte de Rivers devoit passer pour se rendre à Londres. Lorsque le roi approcha, les deux ducs allerent au-devant de lui, & lui témoignerent beaucoup de respect. Ils engagerent le comte de Rivers à mener ce prince coucher à Stoni-Strafford, sous prétexte qu'il y avoit trop d'étrangers dans Northampton. Le comte, séduit par leurs marques d'amitié, revint coucher avec eux à Stoni-

Stoni-Strafford. Après avoir passé ensemble une partie de la nuit, avec beaucoup de gaieté, le comte alla se coucher ; mais, lorsqu'il voulut partir le lendemain, pour se trouver au lever du roi, les deux ducs le firent arrêter. Après cette expédition, ils joignirent le roi. Ils firent aussi arrêter en chemin le lord Gray, frere utérin du roi, & les chevaliers Vaugham, & Hawse, parens de la reine, & les firent conduire au château de Pontfract. Lorsqu'ils furent arrivés à Londres, le duc de Glocester, au lieu de convoquer le parlement, assembla un grand conseil composé de ses créatures, qui le déclara protecteur du roi & du royaume. Peu content d'être maître de la personne du roi, le duc voulut encore avoir en sa puissance le duc d'Yorck, son frere. Ce jeune prince, par ordre du conseil, fut arraché des bras de sa mere, qui s'étoit retirée dans l'asyle de Westminster. Lorsque le duc eut entre ses mains les deux princes, il fit semer le bruit, parmi le peuple, que tous les enfans d'Edouard IV étoient bâtards ; que leur pere avoit été marié clandestinement avec Elizabeth Lucy, avant qu'il épousât la reine. Il envoya ordre ensuite au gouverneur de Pontfract de faire couper la tête à ses quatre prisonniers.

Les desseins ambitieux du duc de Glocester choquerent les lords Stanley & Has-

tings, qui étoient véritablement attachés au roi, & qui ne croyoient pas que le duc eût jamais porté ses vues au-delà de la régence du royaume. Richard, ne pouvant les gagner, résolut de les perdre. Il commença par le lord Hastings. Ayant fait assembler le conseil à la Tour, sous prétexte de régler la cérémonie du couronnement du roi, il s'y rendit à neuf heures du matin, avec un air libre & gai. Après y avoir demeuré quelques instans, il en sortit, & revint environ une heure après. Son visage étoit tout différent. Il paroissoit triste, rêveur, & fronçoit le sourcil. Après avoir gardé quelque tems le silence : « Milords, dit-il » brusquement, quel traitement croiriez-» vous qu'on dût faire à des gens qui au-» roient conspiré contre ma vie. » L'assemblée, saisie d'étonnement, resta quelque tems sans répondre. Le lord Hastings, prenant la parole, dit « que ceux qui s'é-» toient rendus coupables d'un tel crime, » méritoient, quels qu'ils fussent, la puni-» tion des traîtres. » ...... C'est, reprit le » duc, la malheureuse Shore, cette infâme » sorciere, qui exerce contre moi son art » infernal. » En disant ces mots, il retroussa la manche de son habit, & fit voir au conseil son bras gauche, qui étoit entièrement desséché. « Voyez, s'écria-t-il, l'effet de » ses sortiléges : elle m'a rendu le bras tel

»que vous le voyez ; & si le ciel, qui
» me protege, n'eût permis que ce com-
» plot fût découvert, elle auroit bientôt
» réduit tout mon corps dans le même
» état. » Toute l'assemblée, qui n'ignoroit pas que le bras du duc étoit desséché depuis long-tems, demeura dans une extrême surprise. Hastings, vivement ému d'entendre accuser madame Shore, qui étoit sa maîtresse, répondit que, s'il étoit vrai qu'elle se fût rendue coupable d'un crime si noir, elle méritoit d'être punie avec la derniere rigueur, mais que.... Le duc l'interrompant : « Quoi ! dit-il, vous ne me
» répondez que par des *si* & des *mais*? Est-ce
» moi qui ai inventé cette accusation ? Oui,
» elle a conspiré ma mort, & vous-même
» êtes son complice. » A peine eut-il achevé ce terrible discours, qu'il frappa deux fois du poing sur la table. A ce signal, une troupe de gens armés entra dans la salle. Le duc s'adressant alors à Hastings : « Je
» t'arrête, lui dit-il, pour crime de haute
» trahison. » .... Qui moi, milord, répon-
» dit Hastings ? » .... Oui, toi, traître, repli-
» qua le duc. » Aussi-tôt il fit signe à ses gens de le saisir. A peine l'infortuné Hastings eut-il le tems de se confesser au premier prêtre qui se rencontra. Le duc lui fit, sur le champ, trancher la tête en sa présence.

Les accusations du duc de Glocester con-

tre madame Shore, n'étant pas suffisamment prouvées, ne purent la faire condamner; mais on lui fit son procès pour avoir quitté son mari, & s'être abandonné à d'autres hommes. En conséquence, l'évêque de Londres la condamna à faire amende honorable dans l'église de S. Paul, nue en chemise, la torche au poing, devant tout le monde.

Madame Shore ne méritoit pas un si cruel traitement. Elle étoit femme d'un bourgeois de Londres. Edouard, épris de sa beauté, l'enleva à son mari. « Ce prince » l'aimoit autant pour l'excellence de son » naturel, que pour sa beauté. Jamais on ne » l'entendoit parler mal de personne. Ja» mais elle ne s'étoit servi de sa faveur, pour » prévenir son amant contre quelqu'un. Si » elle l'importunoit quelquefois, c'étoit » pour secourir les malheureux; & les ser» vices qu'elle se plaisoit à rendre, étoient » toujours désintéressés. Aussi avoit-elle » amassé moins de biens qu'une infinité d'au» tres, pour lesquelles Edouard avoit moins » de tendresse & de considération. » Depuis la mort du roi, elle étoit publiquement la maîtresse du lord Hastings, qui l'aimoit éperdûment. Le duc, pour frapper son ennemi par un endroit sensible, vouloit faire périr son amante avec lui.

Il lui restoit à se défaire du lord Stan-

ley. Le duc aposta des scélérats pour l'assassiner ; mais ils manquerent leur coup. Stanley, blessé dangereusement, trouva le moyen de s'échapper.

Ces violences annonçoient assez les projets du duc de Glocester. Un docteur, nommé *Shaw*, employa son éloquence pour disposer les esprits à la révolution qui se préparoit. Il prit pour texte de son sermon ces paroles de l'Ecriture : « Les re»jettons bâtards ne porteront point de ra» cines. » Le duc devoit arriver au moment que le prédicateur feroit l'éloge de ses vertus royales ; mais, ayant été retardé par quelques affaires, il arriva trop tard. Le docteur voulut reprendre ce qu'il avoit déja débité ; mais il le fit si mal-adroitement, & son embarras parut si visiblement, qu'il excita l'indignation de l'assemblée. Shaw se retira couvert de confusion, & mourut, quelques jours après, de honte & de dépit.

Le mauvais succès du docteur Shaw ne rebuta point le duc de Buckingham. Il harangua le peuple, avec un succès plus heureux. Les domestiques du duc donnerent le ton à la canaille, qui cria tumultueusement : *Vive le roi Richard.* Ces cris confus parurent au duc une proclamation solemnelle. Le lendemain, accompagné du maire de Londres, & de quelques autres magistrats de

ſa cabale, il alla demander audience au duc de Glocefter. Celui-ci, feignant d'être ſurpris & effrayé de voir tant de gens aſſemblés autour de ſa maiſon, refuſa de paroître. Il ſe préſenta enfin ; & le duc de Buckingham, prenant auſſi-tôt la parole, lui dit que le maire & les aldermans de Londres étoient venus avec lui, pour le ſupplier d'accepter la couronne. Glocefter joua parfaitement ſon rôle. « Il fit le ſcrupuleux » & le bon parent, » & témoigna qu'il étoit trop attaché aux enfans du roi, ſon frere, pour accepter la couronne qu'on lui offroit. Mais Buckingham lui déclara que, le peuple ayant donné l'excluſion aux enfans d'Edouard, il alloit donner la couronne à un autre, puiſqu'il la refuſoit. Glocefter ne réſiſta point à cette derniere raiſon, & ſe laiſſa proclamer roi ſous le nom de *Richard III*.





RICHARD III, *surnommé* LE BOSSU.

[1483.]

CE prince étoit, en partie, redevable de la couronne aux soins du duc de Buckingham ; & ce seigneur pouvoit raisonnablement obtenir tout de lui. Mais la reconnoissance n'entre point dans l'ame d'un scélérat. Richard oublia son ami, lorsqu'il cessa de lui être utile. Le duc lui ayant demandé la restitution des biens de la maison d'Hereford, qui étoient dévolus de droit à celle de Stafford, dont il étoit le chef, Richard le refusa séchement. Le duc piqué, quitta la cour, & se retira sur ses terres, ne respirant que la vengeance.

L'usurpateur ne se crut pas en sûreté sur le thrône, tant que ses deux neveux verroient le jour. Il envoya ordre à Brakenbury, gouverneur de la Tour, de faire mourir ces deux jeunes princes. Cet officier ne put se résoudre à tremper ses mains dans le sang de ses maîtres, & s'excusa le plus respectueusement qu'il lui fut possible. Richard fut obligé de confier cette exécution à Tyrrel, ministre digne du maître qu'il servoit. Ce monstre se rendit à la

Tour, muni d'un ordre ſigné de la main de Richard, par lequel Brakenbury étoit obligé de lui remettre, pour une nuit ſeulement, les clefs, & le gouvernement de la Tour. Tyrrel y fit entrer le ſoir ſes ſuppôts ; &, la nuit ſuivante, pendant que tout le monde étoit enſeveli dans le ſommeil, il fit étouffer les deux princes dans leur lit, & les fit enterrer ſous un petit eſcalier. En 1674, un jour qu'on faiſoit des réparations à cet appartement de la Tour, on trouva des os d'enfans, qu'on prétendit être ceux d'Edouard V & du duc d'Yorck. Charles II, qui régnoit alors, les fit placer dans une urne de marbre, entre les tombeaux de Weſtminſter.

Le duc de Buckingham, retiré dans ſes terres, forme le projet d'appeller au thrône Henri, comte de Richemont, réfugié en Brétagne, & de lui faire épouſer Elizabeth, fille aînée d'Edouard IV. Cette alliance eût réuni les deux maiſons d'Yorck & de Lancaſtre, & étouffé la ſemence des guerres civiles. Le duc fit approuver ſon deſſein à la comteſſe de Richemont, & à la reine, mere d'Elizabeth, & commença auſſi-tôt à ſe faire un parti. La haine générale, qu'on avoit conçue contre le tyran, lui en procura les moyens. Il leva ſecrettement des troupes, dans quelques provinces où il avoit beaucoup d'amis, & donna avis de

ses préparatifs au comte de Richemont, qui lui promit de se rendre en Angleterre au mois d'Octobre. Quelque secrettes que fussent les démarches du duc, Richard en eut quelques soupçons, sans cependant sçavoir précisément de quoi il s'agissoit, ni même ceux qui y étoient intéressés. Roulant dans son esprit, qui, des seigneurs mécontens, étoit en état d'entreprendre quelque chose contre lui, il ne soupçonna que le duc de Buckingham. Pour se tirer de doute, il lui manda de le venir trouver; mais le duc s'en excusa sur quelques indispositions. Le roi, se confirmant de plus en plus dans son opinion, lui ordonna absolument de se rendre auprès de lui. Alors Buckingham, levant le masque, lui répondit qu'il ne pouvoit confier sa personne à son mortel ennemi, & qu'il ne vouloit plus dépendre de lui. Richard, ne doutant plus de la rebellion du duc, assembla promptement des troupes, pour attaquer ses ennemis, avant qu'ils fussent en plus grand nombre. Buckingham, de son côté, ramassa tout ce qu'il avoit de troupes dans le pays de Galles, & partit pour rejoindre ses amis, qui étoient dans les provinces de Dévon & de Cornouailles. Son dessein étoit de passer la Saverne à Glocester; mais cette riviere s'enfla tout-à-coup si extraordinairement, qu'il fut contraint de

s'arrêter six jours entiers sur ses bords. Ses soldats, qui subsistoient à peine sur une côte où tout étoit ravagé, rebutés de tant d'obstacles, se retirerent chacun chez eux. Le duc resta seul avec un domestique. Dans cette extrémité, il se réfugia chez un nommé *Banister*, qui avoit été autrefois à son service. Ce malheureux, séduit par l'espoir d'une somme considérable, que le roi offroit à celui qui livreroit le duc, découvrit le lieu de sa retraite. Ce seigneur fut aussi-tôt pris, & décapité à Shrewsbury, sans aucune forme de procès.

Richard, échappé à ce danger, n'en devint que plus cruel. Sa barbarie, excitée par la crainte, immola chaque jour de nouvelles victimes. Il créa vice-connétable un chevalier nommé *Ashton*, homme féroce & sanguinaire, dont le caractere convenoit à ses intentions. Il lui donna le pouvoir de juger sans appel, & de faire exécuter sur le champ tous ceux qui lui paroîtroient suspects, & l'envoya dans plusieurs provinces exercer cette autorité tyrannique. On raconte qu'Ashton voulant se défaire d'un gentilhomme distingué du comté de Divon, alla descendre chez lui, comme pour prendre quelques rafraîchissemens. Le gentilhomme, à qui la conscience ne reprochoit rien, reçut le chevalier avec de grandes marques de joie, & n'épargna

rien pour le bien traiter. Ashton, avant de dîner, donna quelques ordres à ses gens. Il se mit ensuite à table, où il fut comblé de politesses par son hôte. Après le repas, qui avoit été somptueux, Ashton proposa au gentilhomme de faire un tour de promenade aux environs. Lorsqu'ils furent à quelque distance de la maison, un gibet fort élevé, qu'on venoit de dresser, s'offrit à leurs yeux. Ce spectacle causa quelque surprise au gentilhomme. Ashton, l'ayant remarqué, lui demanda froidement s'il pourroit bien deviner pour qui ce gibet étoit destiné. Le gentilhomme répondit simplement qu'il l'ignoroit. « Je vais vous » l'apprendre, reprit Ashton : c'est pour » vous-même. » En disant ces paroles, il fit saisir le malheureux gentilhomme par ses satellites, qui le pendirent sur le champ à ce gibet.

[1484.]

Le roi assemble le premier parlement qui se soit tenu sous son règne. Les enfans d'Edouard y sont déclarés bâtards. On y confirme l'élection de Richard, & son droit à la couronne. Le comte de Richemont & ses adhérans sont déclarés criminels de lèse-majesté.

Richard apprit par ses espions que tout

ce qui se tramoit en faveur du comte de Richemont, étoit fondé sur le mariage de ce prince avec Elizabeth, fille aîné d'Edouard IV. Pour parer ce coup, dont il prévoyoit toutes les conséquences, il résolut d'épouser lui-même cette princesse; mais ce projet n'étoit pas aisé à exécuter. La reine, son épouse, étoit pleine de vie & de santé. Cet obstacle n'arrêta point Richard accoutumé, depuis long-tems, au crime. Il donna du poison à son épouse, &, en peu de jours, il s'en vit délivré. » Ce fut le moins heureux de ses crimes. » Elizabeth rejetta avec horreur la main d'un tyran, destructeur de sa famille.

[1485.]

Le comte de Richemont arrive en Angleterre, & fait sa descente dans le pays de Galles. Cette province étoit remplie de ses partisans. Il se voit bientôt une armée nombreuse, avec laquelle il s'avance jusqu'au centre du royaume. Richard attendoit son adversaire entre Leicester & Coventri. Les deux armées se rencontrerent à Bosworth, le 22 d'Août. Le roi avoit environ douze à treize mille hommes. Le comte n'en avoit que cinq mille. Pendant qu'on se préparoit à l'action, le lord Stanley,

qui favorisoit secrettement le parti du comte de Richemont, arriva à Bosworth, & se posta vis-à-vis l'intervalle qui séparoit les deux armées. Richard, qui soupçonnoit ses intentions, lui envoya ordre de le venir joindre. Stanley répondit qu'il marcheroit quand il en seroit tems. Sur cette réponse, le roi ordonna qu'on fît mourir son fils, qu'il avoit retenu pour garant de la fidélité du pere. Cet ordre eût été exécuté, si les généraux de Richard ne lui eussent représenté qu'une cruauté si mal placée ne pouvoit que lui nuire. Enfin la bataille se donna. Richard combattit comme un lion. Ayant apperçu le comte dans la mêlée, il se jetta, pour le joindre, au milieu des plus épais bataillons, renversant tout ce qui s'opposoit à son passage. Il tua le chevalier Brandon, qui portoit l'étendard du comte, & qui s'étoit mis devant lui, pour le couvrir. Le chevalier Chesney prit la place de Brandon, & fut renversé d'un coup de lance; enfin les deux rivaux se rencontrerent. Ils alloient décider eux-mêmes leur querelle, lorsque le lord Stanley, levant le masque, prit en flanc l'armée de Richard, & la chargea si vivement, qu'il la mit en désordre. La confusion, que produisit cette attaque, sépara les deux princes. Richard, désespérant du succès de la

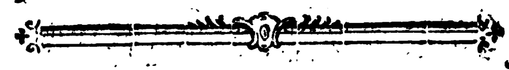
bataille, se jetta avec un cri terrible au milieu de ses ennemis, & périt en combattant.

Avant le combat, il avoit mis sa couronne sur sa tête, afin d'être mieux reconnu. Un soldat la trouva sur un tas de cadavres, & la remit à Stanley. Ce seigneur, s'étant approché du comte de Richemont, la lui posa sur la tête, & le félicita de sa victoire. Le corps de Richard fut trouvé parmi les morts, nud, ensanglanté, couvert de boue. Dans cet état, on le mit de travers sur un cheval, la tête pendante d'un côté, & les pieds de l'autre, pour être porté à Leicester, où il fut enterré, sans la moindre cérémonie, après avoir été exposé aux yeux du peuple, pendant deux jours. Richard fut le dernier des rois Angevins, surnommés *Plantagenêts*, qui, depuis Henri II, chef de cette race, avoient occupé le thrône d'Angleterre, de pere en fils, pendant trois cens trente ans.

Catesby, confident de Richard, & le plus fidèle ministre de ses cruautés, fut fait prisonnier, & condamné à perdre la vie. Quelque tems avant d'aller au supplice, il demanda instamment la liberté d'entretenir un moment le comte de Richemont, sous prétexte qu'il avoit des secrets importans à lui communiquer. Le comte rejetta ses

tres, & lui fit répondre qu'il ne vouloit pas d'une vérité qui viendroit à lui par un canal si impur. Catesby, assuré par cette réponse, qu'il n'avoit plus rien à espérer de la clémence du vainqueur, tira un poignard qu'il avoit adroitement caché sous ses habits; & le jettant par terre avec dépit: » Que le comte, dit-il, rende graces à la » fortune, qui l'a bien servi jusqu'à la fin. » S'il m'eût accordé ce que je lui demandois, sa mort auroit précédé la mienne. »





HENRI VII.

[1485.]

APRÈS la mort de Richard III, les deux armées se réunirent, & proclamerent Henri de Richemont roi d'Angleterre & d'Irlande, sous le nom de *Henri VII.* » Ce qu'il y a de plus surprenant, dit le » président Hénault, dans la subite éléva- » tion de ce prince, qui d'ailleurs étoit » digne de la couronne par ses grandes qua- » lités, & qui mérita d'être surnommé *le* » *Salomon de l'Angleterre*, c'est qu'il n'étoit » peut-être pas gentilhomme. Il ne descen- » doit point de Henri VI; mais il rapportoit, » comme lui, son origine par les femmes au » grand Edouard III. Edouard, entr'autres » enfans, eut un fils nommé *Jean de Gand*, » duc de Sommerset, qui fit la branche » de Lancastre. Ce Jean de Gand eut une » arriere-petite-fille, nommée *Marguerite de* » *Sommerset*, laquelle épousa Edmond, » comte de Richemont, pere de Henri VI. » Cet Edmond étoit fils d'Owen-Tudor, » Gallois d'origine, homme inconnu, qui » n'avoit d'autre noblesse ni d'autre titre, » que d'être un homme bien fait, & dont » la

» sa figure lui valut l'honneur d'épouser
» Catherine de France, veuve de Henri V,
» & mere de Henri VI. Voilà le grand-
» pere de Henri VII, lequel, par consé-
» quent, n'avoit d'autre droit à la cou-
» ronne, que d'être le fils de Marguerite,
» arriere-petite-fille d'Edouard III. »

Tout se préparoit pour la cérémonie du couronnement du roi, lorsqu'une maladie d'un genre extraordinaire répandit la désolation sur toute l'Angleterre. Le mal commençoit par une sueur, qui ne finissoit que par la mort, ou la guérison du malade. S'il ne mouroit dans vingt-quatre heures, il étoit sauvé. Dans cet espace de tems, le venin consumoit toutes ses forces, & cédoit à la bonté du tempérament, qui pouvoit en soutenir la violence. Peu de gens en échapperent. Les uns périssoient par la négligence; les autres, par trop de soin. Il falloit attendre, sans se remuer, que la nature, qui avoit été surprise, se reconnût, sans l'accabler ni de remedes ni d'alimens; ne se couvrir ni trop, ni trop peu; se passer, s'il étoit possible, de boire & de manger; entretenir la sueur, sans la provoquer par une chaleur excessive, ni l'accabler par le moindre froid. Ce fléau commença à se faire sentir le 21 de Septembre; & après avoir fait périr une infinité de personnes, il cessa tout d'un coup

sur la fin d'Octobre. Quelques-uns augurerent mal d'un règne, dont les commencemens étoient si funestes. Un plaisant s'avisa de dire que le règne de Henri seroit un règne laborieux, puisqu'il commençoit par la sueur.

Henri VII est couronné à Westminster, le dernier d'Octobre. Le même jour, il institue une compagnie de cinquante archers pour lui servir de gardes, & nomme un capitaine pour les commander. Avant ce tems, les rois d'Angleterre n'avoient point d'autres gardes que leurs domestiques. Ce prince, plus défiant, ou plus exposé que ses prédécesseurs, introduisit l'usage des gardes, qui étoit pratiqué en France depuis plusieurs siécles.

[1486.]

Henri épouse Elizabeth, fille d'Edouard IV. Cette princesse étoit pourvue des qualités les plus aimables ; mais elle étoit de la maison d'Yorck. Ce titre la rendit odieuse au roi. Il craignoit qu'on ne le crût redevable de la couronne aux droits de son épouse ; & l'amour que le peuple avoit pour elle, excitoit sa jalousie. Henri, par cette conduite, s'attira l'inimitié de la duchesse de Bourgogne, tante d'Elizabeth. Cette princesse intriguante entra dans tous les com-

plots, qui se tramerent contre Henri. On l'appelloit *la Junon du roi d'Angleterre*; & cette épithète lui convenoit parfaitement. Elle fut aussi implacable envers Henri, que cette déesse de la fable le fut envers le chef des Troyens fugitifs.

[1487.]

Un prêtre imposteur, nommé *Richard Simon*, entreprend de mettre sur le thrône un jeune homme, nommé *Simnel*, fils d'un boulanger. Simnel, âgé de quinze ans, doué d'une figure noble & distinguée, avoit quelques traits de ressemblance avec le comte de Warwick, fils du duc de Clarence, que Henri avoit fait renfermer dans la forteresse de Sheres-Hutton. Le prêtre Simon lui fit prendre le nom du jeune prince, & répandit parmi le peuple, que le fils du duc de Clarence s'étoit échappé de sa prison. Pour mieux couvrir son imposture, il fit passer Simnel en Irlande, pays tout dévoué à la maison d'Yorck, où le fils d'un boulanger fut proclamé & couronné roi d'Angleterre. Henri, pour désabuser le peuple, fit sortir le comte de sa prison, & lui permit de se promener dans la ville, & aux environs, sous une bonne escorte; mais le public obstiné ne revint point de son aveuglement. Le faux comte de Warwick ayant fait une descente dans la pro-

vince de Lancastre, Henri s'avança pour le combattre. La bataille se donna près d'un village nommé *Stocke*. Le faux Edouard & son maître Richard-Simon furent faits prisonniers, & conduits devant le roi. Ce prince condamna le prêtre à une prison perpétuelle, & fit rentrer le jeune imposteur dans sa premiere condition. Tout le changement qu'il y fit, c'est que, d'un garçon boulanger, il en fit un garçon de cuisine. Il vouloit que le peuple eût honte de son extravagance, en voyant tourner la broche à celui qu'il venoit de couronner roi. On rapporte qu'un jour Henri ayant à sa table des députés d'Irlande, les fit servir par ce roi, pour insulter à leur crédulité.

Henri, affermi sur son thrône, saisit le prétexte de cette révolte, pour se venger des partisans de la maison d'Yorck. Il envoya des commissaires dans les provinces, pour sonder les sentimens des particuliers. Ceux qui furent trouvés suspects, furent punis par de grosses amendes. Henri n'étoit pas cruel; mais il étoit avare. Il n'en vouloit qu'à la bourse de ses ennemis.

[1488.]

Le droit des asyles est affoibli, & presqu'aboli par le roi, du consentement du

pape Innocent VIII. Les églises, & la plûpart des monasteres avoient alors droit d'asyle. Un brigand, poursuivi par la justice, étoit sûr d'y trouver l'impunité. Le roi, jugeant à propos de remédier aux abus qui en résultoient, laisse à très-peu d'endroits ce privilége.

[1489.]

Henri fait passer au parlement une loi qui condamnoit à mort tous ceux qui seroient convaincus d'avoir conspiré contre la vie des ministres de l'Etat, ou de quelques-uns des barons d'Angleterre, pourvu que les coupables ne fussent pas du nombre desdits barons. C'est encore aujourd'hui un des plus beaux priviléges de la haute noblesse d'Angleterre.

[1493.]

Cette année offre un nouvel exemple de l'aveugle crédulité d'un peuple que l'esprit de révolte anime. La duchesse de Bourgogne, toujours plus irritée contre Henri, ne fut point rebutée par le mauvais succès de l'entreprise de Simnel. Elle imagina une nouvelle intrigue, plus raffinée que la précédente. Elle fit répandre le bruit en Angleterre, & dans plusieurs cours de l'Europe, que Richard, duc d'Yorck, second fils d'Edouard IV, avoit échappé à la cruauté de

ses meurtriers, & qu'il paroîtroit bientôt pour réclamer les droits qu'il avoit à la couronne. La duchesse avoit besoin d'un sujet capable de remplir un rôle si important. Elle jetta les yeux sur le fils d'un Juif de Tournai, qui s'étoit converti à la foi chrétienne, depuis plusieurs années. Ce jeune homme étoit né à Londres, du vivant d'Edouard IV, qui avoit été son parrain; peut-être ce prince étoit-il son pere. Il est certain qu'il avoit eu un commerce de galanterie avec sa mere. Le nom du jeune Juif étoit *Perkin*, diminutif de *Peter*, qui signifie *Pierre*, & de *Waërbeck*. Il étoit de l'âge qu'auroit eu le duc d'Yorck, s'il eut vécu. Sa physionomie étoit noble & agréable. Il ressembloit parfaitement à Edouard, son parrain. Son esprit vif & pénétrant étoit capable des plus grands desseins. La duchesse le fit venir dans son palais; lui communiqua ses intentions, & lui donna les éclaircissemens nécessaires sur Edouard, sur sa famille, & sur l'état de sa cour. Elle lui apprit les particularités les plus secretes qu'un duc d'Yorck devoit naturellement sçavoir.

Après l'avoir suffisamment instruit, elle l'envoya en Portugal, accompagné de deux personnes de confiance. Le jeune aventurier y soutint admirablement bien le caractere du prince qu'il représentoit. L'air de grandeur lui étoit comme naturel. Il se

montroit rarement, & sçavoit affecter cette mélancolie intéressante, qui distingue les illustres malheureux. Lorsque les bruits, que la duchesse avoit fait semer sur son compte, commencerent à s'accréditer, Perkin disparut tout-à-coup, & s'embarqua pour l'Irlande. Sa présence y excita quelques soulevemens, que la vigilance du gouverneur sçut calmer à propos. Il partit de-là pour la France, où Charles VIII le reçut avec honneur, & fournit à toutes ses dépenses. Enfin il retourna en Flandres, auprès de la duchesse de Bourgogne, qui le reconnut publiquement pour le duc d'Yorck, son neveu.

On ne parloit en Angleterre que de l'apparition de ce prétendu duc d'Yorck. Le partisans de la Rose blanche formoient, de tous côtés, des cabales; & plusieurs seigneurs mécontens rassembloient leurs créatures, & préparoient une révolution.

Henri, pour dissiper cette faction naissante, eut recours à une ruse qui eut le plus heureux succès. Il fit passer à la cour de Bourgogne des espions, qui, feignant d'être mécontens du gouvernement de Henri, furent introduits en cette qualité, auprès de la duchesse, & admis dans sa confidence. Pour mieux couvrir son jeu, Henri les faisoit excommunier, tous les dimanches, comme des rebelles. La duchesse

de Bourgogne n'ayant aucune défiance d'eux, leur dévoila toute l'intrigue, & leur nomma les principaux chefs qui soutenoient le parti de la Rose Blanche en Angleterre. Henri fut informé de tout. Les principaux coupables furent arrêtés, & eurent la tête tranchée.

[1495.]

Perkin se rend en Ecosse, où il est très-bien reçu. Il sçait attendrir le roi Jacques, par le récit de ses prétendus malheurs, & ce prince lui promet de le rétablir sur le thrône. Pendant le séjour que Perkin fit à Edimbourg, il inspira de l'amour à la jeune comtesse de Huntley, princesse du sang royal d'Ecosse. Perkin, qu'on regardoit comme le véritable duc d'Yorck, parut digne de cette alliance : il épousa la princesse.

[1496....]

Le roi Jacques arme en faveur du faux duc d'Yorck. Il se flattoit que, dès que cet avanturier paroîtroit à la tête d'une armée, tous les partisans de la maison d'Yorck s'empresseroient de le joindre : il se trompa. Soit par crainte, soit par mépris, personne ne remua. Jacques confus, quitta l'Angleterre, après en avoir ravagé les frontieres. Bientôt il forma des doutes sur la naissance

de son protégé. Don Pedro d'Ayala, ambassadeur d'Espagne à Londres, vint le trouver, de la part de Henri, & lui apprit la généalogie & les aventures de Perkin. Jacques désabusé, congédia honnêtement cet aventurier, qui se réfugia sur les côtes d'Irlande.

[1498.]

Les habitans de la province de Cornouaille se soulevent, & appellent Perkin. Ce jeune homme, errant dans l'Irlande, n'avoit alors aucune ressource. Un nommé *Herne*, marchand banqueroutier; un tailleur, appellé *Skelton*; un certain *Astley*, qui lui servoit de secrétaire, composoient tout son conseil. Il n'avoit pas de meilleur parti à prendre, que de passer en Cornouaille. A peine y fut-il arrivé, qu'il se vit une petite armée de trois mille hommes. Il publia aussi-tôt une proclamation très-injurieuse à Henri, dans laquelle il prenoit le titre de *roi d'Angleterre*, & le nom de *Richard IV*. Il marcha ensuite contre la ville d'Exceter, dont il espéroit se rendre maître, avant l'arrivée du roi; mais Henri déconcerta par sa promptitude les mesures de son adversaire. Perkin, voyant que l'armée du roi étoit prête à le joindre, se retira à Tawnton, & disposa tout, comme pour en venir à une action; mais il prit

lâchement la fuite, pendant la nuit, & se réfugia dans le monastere de Bowley. Henri, étant entré dans la ville d'Exceter, fit porter son épée par le maire, en reconnoissance de la fidélité des habitans. Il envoya ensuite proposer à Perkin de sortir de son asyle, avec promesse d'avoir la vie sauve. Celui-ci y consentit, & fut mené à Londres. On le promena dans toutes les rues de la ville; on l'enferma ensuite dans la Tour. Là il fut examiné & interrogé avec soin; & ses réponses furent rendues publiques.

Son épouse s'étoit retirée au mont S. Michel; Henri la fit venir à sa cour. Cette vertueuse princesse, qui aimoit beaucoup son époux, quoiqu'il fût indigne d'elle, plut au roi par sa douceur & par sa modestie. Ce prince lui fit assigner une pension honorable, & lui donna un appartement chez la reine. On l'appelloit à la cour *la Rose blanche*.

Sebastien Grabati, Venitien, établi à Londres, s'embarque sur des vaisseaux que le roi lui fournit pour aller découvrir de nouvelles terres, à l'exemple de Christophe Colomb, qui étoit parti, dans le même dessein, en 1492. Le voyage de Grabati fut heureux. Il découvrit les côtes du Labrador; & il en vint faire son rapport au roi.

Ainsi c'est en quelque sorte à Henri VII, que les Anglois sont redevables des conquêtes qu'ils ont faites depuis dans le nouveau monde. Grabati dressa une carte de sa navigation & de ses découvertes, qui les encouragea à poursuivre son dessein.

On peut dire, à cette occasion, que la fortune enleva aux Anglois l'empire du nouveau monde. Christophe Colomb, n'ayant pu faire goûter son projet au roi de Portugal, envoya à Londres Barthelemi, son frere, pour en faire la proposition à Henri. Barthélemi fut pris par des pirates; & pendant tout le tems de sa captivité, il ne put informer son frere de sa situation. Christophe, ennuyé du délai, communiqua son dessein à Ferdinand le Catholique, & à Isabelle son épouse, &, sous leurs auspices, découvrit les Indes occidentales.

[1499.]

Perkin trouve le moyen de se sauver de la Tour, & se réfugie dans le monastere de Bethléem, qui avoit droit d'asyle. Le prieur, se trouvant incommodé d'un pareil hôte, alla parler au roi, & lui offrit de le lui remettre, à condition qu'il lui accorderoit la vie sauve. Henri y consentit. Perkin fut mis aux fers, & exposé un jour entier dans la cour de Westminster, un autre jour

à la croix de Chéapside, & ensuite remis à la Tour. Quelque tems après, il gagna quatre domestiques du lord Digby, lieutenant de la Tour, & complota avec eux de tuer leur maître, de se saisir des clefs de la Tour, & de se sauver. Le comte de Warwick entra dans ce complot, qui malheureusement fut découvert. Henri saisit ce prétexte pour se défaire de Perkin & du comte de Warwick. Perkin fut pendu, & le comte fut décapité dans la place de la Tour. Il étoit le dernier mâle de la maison d'Yorck; & c'étoit aux yeux de Henri son plus grand crime.

[1500.]

Henri allant un jour rendre visite au comte d'Oxford, dans une de ses maisons de campagne, ce seigneur, sensible à l'honneur que le roi lui faisoit, n'oublia rien pour lui faire une réception magnifique. Il fit passer ce prince au milieu d'une longue file de gens, vêtus de sa livrée. Le roi, étonné de cet appareil, dit au comte: » Tout ce monde, milord, est sans doute » à votre service?»... Non, Sire, répondit le » comte, je n'entretiens pas un si grand » nombre de domestiques. Je n'ai fait as- » sembler tous ces gens, que pour recevoir » plus dignement votre Majesté.»... Cela

» suffit, répondit le roi ; vous auriez dû vous » conformer aux loix, & je ne souffrirai » point qu'on les viole en ma présence. » Henri ne s'en tint pas à cette menace : il fit accuser le comte d'avoir contrevenu à l'acte du parlement, qui règle le nombre des domestiques ; & ce seigneur, pour prévenir les suites de cette affaire, fut obligé de donner au roi quinze cens marcs.

[1504.]

Henri veut faire canoniser Henri VI, dernier roi de la maison de Lancastre. Mais, épouvanté de la dépense énorme qu'exigeoit cette entreprise, il l'abandonne, & obtient seulement une bulle, pour faire transporter le corps de ce prince, du village de Chelséa dans l'église de Westminster, pour y être inhumé avec ceux de ses ancêtres.

[1505.]

Une mort prématurée enleve, à dix-sept ans Arthur, prince de Galles, fils aîné de Henri VII. Il n'y avoit que cinq mois qu'il étoit marié avec Catherine d'Aragon, qui lui avoit apporté en dot deux cens mille écus, dont il avoit déja reçu la moitié. Il seroit difficile de dire ce qui affligea le plus le roi, ou la mort de son fils, ou la nécessité de rendre cette riche dot. Après avoir bien

rêvé aux moyens qu'il pouvoit mettre en usage pour garder sa proie, il eut recours au pape, qui lui applanit toutes les difficultés. Le chef de l'Eglise employa son autorité spirituelle, pour servir l'avarice du monarque Anglois ; & Henri, son second fils, en vertu d'une bulle de dispense, fut fiancé solemnellement à la veuve de son frere. Ce mariage, contraire à toutes les bienséances, & l'ouvrage d'un vil intérêt, eut des suites bien funestes.

[1506.]

Les extorsions continuelles de Henri excitoient les murmures du peuple. Le comte de Suffolck, qui prétendoit descendre de la maison d'Yorck, saisit l'occasion de ce mécontentement, pour faire valoir ses droits. Après avoir formé un parti en Angleterre, il sort de ce royaume, sous prétexte de voyager, & se retire en Flandres, sur les terres de l'archiduc ; mais un heureux hazard livra le comte rebelle entre les mains de Henri. L'archiduc ayant été jetté par la tempête sur les côtes d'Angleterre, le roi refusa de le laisser partir, à moins qu'il ne lui remît le comte de Suffolck. L'archiduc lui représenta que l'honneur s'y opposoit. Henri lui répondit par ce raisonnement spécieux : « Pour

» ce qui est de mon honneur, vous pou-
» vez m'en laisser le soin; & pour ce qui
» est du vôtre, je consens qu'on dise que
» vous y avez été forcé : il n'en faudra
» pas davantage, pour le mettre à cou-
» vert. »

[1508.]

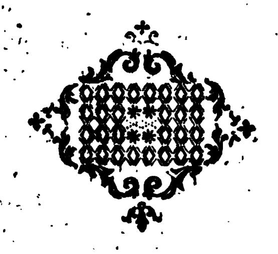
Henri étoit tourmenté par de fréquentes attaques de goutte, qui dégénérerent enfin en phthisie. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, les concussions & les rapines, que ses ministres avoient faites, de son aveu, lui causerent des remords. Il fit publier une amnistie générale, & délivra de prison tous ceux qui y étoient détenus pour des dettes au-dessous de quarante shellings, qu'il paya de ses deniers. Il ordonna, par son testament, que son héritier restituât tout ce que ses officiers avoient ravi injustement à ses sujets. Il auroit dû se charger lui-même de la restitution, & ne pas s'en reposer sur la conscience de son successeur, qui n'eut aucun égard à cette clause du testament.

[1509.]

Le roi meurt à Richemont, âgé de cinquante-deux ans. Il fut inhumé à Westminster, dans une magnifique chapelle

qu'il avoit fait bâtir, & qui passe encore aujourd'hui pour une des merveilles du monde.

L'avarice fut la passion dominante de ce prince. Son insatiable avidité épuisa l'Angleterre d'especes. Il avoit amassé jusqu'à dix-huit cens mille livres sterling, somme immense en ce tems là; & il les tenoit renfermés à Richemont, dans des caves dont lui seul avoit la clef.





HENRI VIII.

[1509.]

CE prince n'avoit que dix-huit ans, lorsqu'il monta sur le thrône. Il étoit, dit un historien, bien fait de sa personne, adroit à tous les exercices, brave sans ostentation, plein de droiture & de franchise, aussi libéral que son pere avoit été avare. Dès l'âge le plus tendre, il avoit fait paroître un goût décidé pour les sciences : il y avoit même fait plus de progrès qu'il ne convient à un roi.

Il n'étoit encore que fiancé avec Catherine d'Aragon. On délibéra long-tems dans son conseil, s'il pouvoit légitimement consommer ce mariage. On examina si le pape avoit le pouvoir de donner une dispense en pareil cas. Après une longue discussion, Henri, de l'avis de presque tout son conseil, épousa solemnellement la veuve de son frere.

L'évêque de Winchester, ministre de l'avare Henri VII, voyoit avec douleur un jeune roi prodiguer les thrésors amassés par son pere. Il étoit sur-tout indigné contre le comte de Surrey, grand thrésorier, homme toujours disposé à flatter les passions du maître ; dur & avare, sous Henri VII ;

diſſipateur & prodigue, ſous Henri VIII. Le prélat, voyant ſes remontrances inutiles, entreprit de décréditer le comte de Surrey, dans l'eſprit du roi. Pour y réuſſir, il introduiſit à la cour Thomas Wolſey, fils d'un boucher d'Ipſwick, eccléſiaſtique d'un grand mérite, & lui fit donner la charge d'aumônier de la maiſon royale. Wolſey, fourbe, intriguant, cachant une ambition démeſurée ſous un extérieur modeſte, fut bientôt goûté du roi, & parvint, en peu de tems, à la plus haute faveur. Il fut d'abord évêque de Lincoln, puis archevêque d'Yorck, cardinal & premier miniſtre.

[1513.]

Henri VIII, ayant déclaré la guerre à la France, aſſiégeoit, depuis ſix ſemaines, la ville de Térouanne. Les habitans ſe trouvant preſſés par la diſette des vivres, Louis XII envoya des ordres au ſeigneur de Piennes, gouverneur de Picardie, pour faire ravitailler cette place. Le gouverneur chargea de cette commiſſion le ſeigneur de Fontrailles, capitaine des Albanois. Fontrailles partit avec ſes gens, qui portoient chacun, ſur le col de leur cheval, une grande piéce de lard & de la poudre à canon, tandis que le ſeigneur de Piennes s'avança, ſuivi de quatorze cens hommes juſqu'à Guinegaſte, pour ſoutenir le

convoi. Les Albanois arriverent heureusement jusqu'au bord des fossés de la ville, » & jetterent ledit lard & poudre en lieu » d'où les assiégés le purent sûrement re» tirer dedans. Mais quand ce vint à la » retraite, ils trouverent bien tous à qui » parler; car le roi d'Angleterre s'étant » apperçu que les uns s'amusoient à re» connoître son camp, les autres à se ra» fraîchir pour la grande chaleur qu'il fai» soit, en ôtant leurs habillemens de tête, » montans sur leurs haquenées, & buvans » à la bouteille, ne s'endormit pas cepen» dant; ains fit partir de son camp quatre » ou cinq mille chevaux, & dix ou douze » mille hommes de pied, lesquels passant la » riviere du Lis, près de Derlerte, allerent » les attendre au passage de Hutin; & trou» vant-là leur cavalerie sans ordre, la mi» rent en telle déroute, devant qu'aucuns » eussent le loisir de monter sur leurs » grands chevaux, & reprendre leurs ha» billemens de tête, qu'il s'en trouva peu » d'entr'eux, lesquels eussent moyen de » combattre; & parce que les éperons leur » servirent plus pour fuir, que l'épée pour » se défendre, la journée retint, depuis, le » nom *des Éperons.* »

L'empereur Maximilien servoit alors dans l'armée Angloise, en qualité de volontaire, & recevoit cent écus de paie par jour.

[1514....]

Anne de Boulen, fille de Thomas de Boulen, chevalier & thréſorier du cabinet, & de Jeanne Clinſton, paſſe en France, en qualité de fille d'honneur de la princeſſe Marie, ſœur de Henri VIII, qui alloit épouſer Louis XII. Anne, alors âgée de quinze ans, joignoit à une figure charmante beaucoup de vivacité & d'enjouement. La cour de France fut pour elle une école de galanterie. Elle y apprit les ruſes & le manège des coquettes; & joignant l'air libre & aiſé des Françoiſes à la pudeur timide des Angloiſes, elle devint une des plus charmantes perſonnes de ſon ſiécle. Après la mort de Louis XII, Anne de Boulen revint à Londres eſſayer ſes attraits ſur le cœur de Henri.

[1519.]

Henri voit, pour la premiere fois, Anne de Boulen, dans le jardin de ſon pere. Il fut frappé des graces de cette jeune perſonne : il l'aborda & s'entretint avec elle pendant une heure. Il la quitta, auſſi enchanté de ſon eſprit que de ſa figure; & dès qu'il fut arrivé à Witthéal, il dit au cardinal Wolſey : « Je viens de m'entretenir » avec une demoiſelle, dont l'eſprit & la

» beauté m'ont ravi. Elle eſt digne d'une » couronne.... C'eſt bien aſſez qu'elle ſoit » digne de votre amour, » repliqua le cardinal. Le roi lui ayant repréſenté que cette conquête lui paroiſſoit difficile : « Les grands » princes, comme votre Majeſté, lui répondit » Wolſey, ont dans le cœur & dans la main » un aimant capable d'attirer même le fer. » Le cardinal, s'étendant enſuite ſur une matiére aſſez peu convenable à ſon caractere, conſeilla au roi de créer milord, le pere d'Anne de Boulen, & de la faire entrer elle-même chez la reine, en qualité de fille d'honneur. Le roi goûta cet avis, & envoya auſſi-tôt deux brevets à ſa nouvelle maîtreſſe, accompagnés d'une lettre écrite de ſa main, qui étoit conçue en ces termes * :

» Je vous ai trouvée ſi belle & ſi charmante, que la fortune ne pouvoit me » faire de plus grande faveur, que celle » que j'en reçus l'autre jour, lorſqu'elle » me procura quelques momens d'entre» tien avec vous dans votre jardin, puiſ-

* Ces lettres ſont exactement les mêmes que Henri & ſa maîtreſſe s'écrivirent... Grégorio Léti, auteur célèbre par ſes recherches hiſtoriques, les traduiſit en italien, dans ſa Vie d'Elizabeth. On a conſervé les propres paroles du traducteur François de Léti, dont le ſtyle a paru original & énergique dans ſa ſimplicité.

» qu'elle me donna par-là le moyen de re-
» connoître, qu'ayant beaucoup de mérite,
» vous êtes digne de tenir un rang plus
» considérable dans le monde, & votre
» maison d'être élevée à de plus grands
» honneurs. Je vous prie d'agréer, pour
» cette fois, les deux brevets ci inclus, que
» je vous envoie comme une récompense
» qui est dûe à votre mérite ; & soyez
» persuadée que je vous trouve tellement
» à mon gré, qu'il ne dépendra que de
» vous d'en faire telle expérience qu'il
» vous plaira. Ne négligez pas d'accepter
» ce que vous offre, bien plus du cœur que
» de la bouche,

Le Roi qui vous aime.

Anne de Boulen reçut avec joie les brevets, & fit au roi la réponse suivante :

» Sire, il n'appartient qu'à un grand
» roi comme vous, à qui la nature a donné
» un cœur plein de générosité envers le
» sexe, de payer par des graces si extraor-
» dinaires un simple & si court entretien
» avec une fille. Quelqu'inépuisable que soit
» le thrésor des bienfaits de votre Majesté,
» je vous prie de considérer qu'il ne sçau-
» roit suffire à votre générosité ; car si elle
» récompense une petite conversation d'un
» présent si considérable, que pourra-t-elle
» faire en faveur de celles qui veulent ju-

» rer une obéissance entière à ses volontés ?
» Quelque grands que soient les bienfaits
» que j'ai reçus, la joie que j'ai de me voir ai-
» mée par un roi que j'adore, & auquel je fe-
» rois avec plaisir le sacrifice de mon cœur, si
» la fortune le rendoit digne de lui être of-
» fert, sera toujours infiniment plus grande.
» Le brevet de dame d'honneur de la reine,
» dont vous m'avez honorée, me fait juger
» que votre Majesté a quelque inclination
» pour moi, puisque cette qualité me don-
» nera le moyen de vous voir plus sou-
» vent, & de vous assurer de bouche, ce
» que je ferai à la premiere occasion, que
» je serai toujours de votre Majesté, la très-
» obligée, & très-obéissante servante, sans
» aucune exception,

ANNE DE BOULEN.

Lorsqu'Anne de Boulen parut à la cour avec la qualité de Dame d'honneur de la reine Catherine, cette princesse, par un secret pressentiment, dit aux autres dames : « L'ar-
» rivée d'Anne de Boulen à la cour an-
» nonce quelque grand malheur; je ferai
» tous mes efforts pour engager le roi à
» l'éloigner au plutôt. »

Le roi, en faisant venir Anne de Boulen à la cour, croyoit son bonheur assuré. Il n'imaginoit pas que la fille d'un simple gentilhomme pût lui opposer quelque résistance;

il se trompa. Anne n'avoit pas moins d'ambition que de beauté : elle osa aspirer au thrône, & espéra assez du pouvoir de ses charmes, pour croire que son amant ne refuseroit pas de partager sa couronne avec elle. Lorsque Henri voulut la presser de consentir à son bonheur, elle sçut résister au monarque, sans rebuter l'amant. Adoucissant la rigueur de ses refus, par des faveurs legères, elle sçut entretenir l'amour du roi entre le desir & l'espérance, & l'enflammer chaque jour de plus en plus; & lorsqu'elle s'apperçut que la passion de Henri s'étoit augmentée à un tel point, qu'elle lui avoit presque ôté l'usage de la raison, elle lui déclara avec une douleur affectée, que jamais aucun homme ne pourroit se vanter d'avoir eu des faveurs réservées à celui qui seroit son époux. Le projet d'Anne de Boulen étoit extravagant. Henri étoit marié, & avoit eu trois enfans; mais le succès la justifia. Henri, aveuglé par son amour, prit aussi-tôt la résolution de répudier Catherine, & d'épouser Anne de Boulen. La conduite que cette fille tint avec Henri, pendant tout le tems qui s'écoula jusqu'à son mariage, est un prodige d'artifice & d'adresse. Avoir pu entretenir pendant douze ans l'amour d'un roi aussi fougueux que Henri, sans lui rien accorder, c'est le chef-d'œuvre de la coquetterie la

plus raffinée. Il eſt vrai qu'Anne de Boulen poſſédoit tous les talens capables de captiver un cœur. Elle danſoit avec grace; jouoit du luth mieux qu'aucune fille de ſon tems: ſa parure étoit du goût le plus fin; & l'élégance recherchée de ſes ajuſtemens la faiſoit paroître toujours piquante, & toujours nouvelle aux yeux de Henri.

[1520.]

Célèbre entrevue du roi d'Angleterre avec le roi de France, entre Guiſnes & Ardres. Le ſix de Juin, jour de la Fête-Dieu, les deux rois ſe rendirent au lieu marqué, montés chacun ſur un cheval d'Eſpagne, & accompagnés d'une multitude innombrable de gentilshommes. Pour exprimer la magnificence, qui éclatoit dans cette aſſemblée, on la nomma *le camp du drap d'or.* Les deux rois deſcendirent & entrerent ſous un pavillon dreſſé exprès pour eux, où ils s'entretinrent de leurs affaires. Ils ordonnerent enſuite qu'on préparât des joûtes & des tournois, où ils parurent avec beaucoup d'éclat: on dit même qu'ils coururent l'un contre l'autre.

» Le roi d'Angleterre feſtoya le roi de » France, (François I,) près de Guiſnes, en » un logis de bois, où il y avoit quatre corps » de maiſon, lequel il avoit fait conſtruire &

» charpenter en Angleterre, & amener de
» deçà tout fait. Il étoit couvert de toile
» peinte, en forme de pierre de taille, puis
» tendu par-dedans des plus riches tapisse-
» ries, qui se pussent trouver ; ensorte qu'on
» ne l'eut pû juger autre, sinon un des
» beaux bâtimens du monde ; & en avoit
» été le dessein pris sur la maison des mar-
» chands à Calais. Après le festin, il fut désas-
» semblé & renvoyé en Angleterre ; & n'y
» perdit-on que la voiture. »

Le lendemain, le roi de France se pré-
paroit à traiter le roi d'Angleterre, près d'Ar-
dres. Il avoit fait dresser un pavillon de soixante pieds en quarré, couvert de drap d'or frisé, & tapissé en dedans de velours bleu, semé de fleurs de lys en broderie d'or. Aux quatre coins, étoient quatre autres pavillons, aussi magnifiques ; mais un orage furieux, qui survint tout-à-coup, rompit les cordages, qui soutenoient les tentes, & renversa les pavillons. « Le roi François fit
» faire en grande diligence un lieu pour
» le festin, où depuis il y a eu un boule-
» vert, nommé pour cela *le boulevert du*
» *festin*. » La noblesse Françoise parut à ce repas, avec tant d'éclat & de magnificence, que les historiens du tems disent que plusieurs « y porterent leurs mou-
» lins, leurs forêts & leurs prés sur leurs
» épaules. »

[1521.]

La doctrine de Luther commençoit alors à se répandre. Henri, qui se piquoit d'être habile théologien, résolut décrire contre ce prétendu réformateur ; mais il lui falloit une permission du pape, pour lire les écrits de Luther, qui étoient défendus. Le cardinal Wolsey obtint cette permission ; & le pape la donna, sans sçavoir quel étoit le docteur qui vouloit défendre sa cause. Henri composa son livre intitulé *Des sept Sacremens*, dans lequel il réfute les erreurs de Luther, par des argumens tirés de S. Thomas d'Aquin. Il le fit ensuite présenter au pape Léon X, en plein consistoire. Ce pontife en fit de grands éloges ; & pour récompenser l'auteur, il lui donna le glorieux titre de *Défenseur de la foi*, que les successeurs de Henri ont toujours conservé.

Un fou, qui étoit alors à la cour d'Angleterre, voyant que le roi paroissoit fort content du nouveau titre qu'on venoit de lui donner, dit à ce monarque : « Mon » cher Henri, je t'en conjure, défendons- » nous de notre mieux, & laissons la foi se » défendre elle-même. »

[1527.]

Le duc de Montmorenci, ambassadeur

de François I, à la cour de Londres, fut traité par le roi d'Angleterre, le jour de la S. Martin, dans son palais de Grenwick. Le repas fut «autant magnifique & somptueux, qu'il s'en vit oncques, tant en services de table, & viandes délicieuses, qu'en momeries, masques, comédies & telles autres recréations, auxquelles madame Marie, princesse de Galles, sa fille, assista & aida elle-même à jouer les comédies.»

Henri envoie à Rome le secrétaire Knight, pour traiter l'affaire de son divorce avec Catherine d'Aragon. Il demandoit au pape Clément VII la révocation de la dispense accordée par Jules II, & une nouvelle dispense pour se marier à une autre femme. Le pape se trouva fort embarrassé. D'un côté il ne vouloit pas s'attirer le ressentiment de Charles-Quint, neveu de Catherine d'Aragon, en permettant le divorce de Henri; de l'autre, il craignoit, en refusant, de mécontenter le roi de France, qui avoit une puissante armée en Italie. Il employa tous les détours, & toute la souplesse de la politique Italienne, pour se ménager entre les deux partis. Il trouva le secret d'amuser Henri, pendant près de cinq ans, par des délais adroitement concertés, & des promesses captieuses. Il alla même jusqu'à lui proposer de lui permettre d'avoir deux femmes; mais le roi d'Angleterre ne

goûta point cet expédient ; &, rebuté de la lenteur politique du pontife, il résolut de terminer lui même l'affaire de son divorce.

[1528.]

La peste, qui ravageoit alors la ville de Londres, oblige le roi de se retirer dans une de ses maisons de campagne, pour y jouir d'un air plus pur. Anne de Boulen l'accompagne dans ce voyage ; mais, par une politique barbare, il oblige la reine Catherine, son épouse, de demeurer à Londres, espérant que la peste le délivreroit d'une compagne importune, & romproit tous les obstacles qui s'opposoient à son divorce.

[1529.]

Henri, ayant entrepris un voyage dans les différentes provinces de son royaume, vint un jour coucher à Waltham, & eut occasion de voir Thomas Cranmer, docteur en théologie, autrefois professeur à Oxford, mais qui avoit perdu sa charge, parce qu'il s'étoit marié. Ce docteur, voyant Henri dans un grand embarras, au sujet de son divorce, lui conseilla de consulter les universités, & les plus fameux docteurs de l'Europe, tant en théologie qu'en droit, sur la validité de la dispense de Jules II, & d'avoir leurs avis par écrit. Il lui représenta

que, si ces docteurs reconnoissoient pour légitime son mariage avec Catherine, il devoit renoncer au divorce; sinon, que le pape n'oseroit jamais prononcer contre l'avis de tant de sçavans. Cet expédient plut au roi : il ordonna à Cranmer de suivre la cour; & telle fut l'origine de sa fortune.

[1530.]

Henri, suivant le conseil de Cranmer, fait consulter toutes les universités de l'Europe. Celles de Paris, d'Angers, de Bourges, d'Orléans, de Toulouse, de Bologne, de Ferrare, de Padoue, furent d'avis que le mariage en question étoit contraire à la loi de Dieu, & que, par conséquent, la dispense de Jules II étoit invalide. L'avis des universités d'Angleterre fut conforme à celui des autres.

[1531.]

La disgrace du fameux cardinal Wolsey fut l'ouvrage d'Anne de Boulen. Le prélat étoit le plus fier des hommes; Anne, la femme la plus impérieuse, & la plus hautaine. Wolsey étoit zélé Catholique. Anne penchoit beaucoup vers les nouvelles opinions; &, ce qui devoit encore les désunir davantage, ils avoient l'un & l'autre un grand crédit auprès du roi. La maîtresse

l'emporta ſur le favori. Anne de Boulen ſaiſit les momens favorables pour jetter des ſoupçons dans l'eſprit du roi, ſur la probité de ſon miniſtre : elle lui ouvrit les yeux ſur ſes vices. Les excès & les concuſſions de ce fier prélat n'étoient pas difficiles à prouver. Henri, indigné, le dépouilla de toutes ſes charges. Le parlement vouloit prendre connoiſſance de cette affaire, & juger le cardinal, ſelon les loix du royaume. Le roi, par un reſte de bonté, arrêta les pourſuites, & ſe contenta de le reléguer dans ſon archevêché d'Yorck. Wolſey partit pour ſon exil, avec un train ſi pompeux & ſi magnifique, qu'il révolta tous les eſprits. Ses ennemis ayant redoublé leurs efforts auprès du roi, ce prince ordonna au comte de Northumberland d'arrêter en chemin le cardinal; ce qui fut exécuté. Wolſey reprit le chemin de Londres ; mais il conçut un chagrin ſi vif de ſon malheur, qu'il tomba malade avant d'arriver : il fut obligé de s'arrêter à l'abbaye de Leiceſter, où il mourut en peu de jours.

Telle fut la fin de ce nouvel Aman, qui, pendant dix-ſept ans, avoit fait gémir l'Angleterre. Aucun miniſtre avant lui n'avoit étalé un faſte ſi arrogant. Sa maiſon étoit compoſée de plus de mille perſonnes, entre leſquelles on comptoit un comte, neuf

barons, plusieurs chevaliers & gentilshommes. Sa chapelle étoit servie par un doyen, un sous-doyen, un chantre, trente-cinq musiciens, quatre sacristains, deux porte-croix, & deux porte-masse. Il avoit seize chapelains choisis entre les plus habiles gens du royaume. Son palais étoit meublé avec une magnificence surprenante. Mille piéces de toile de Hollande, des tapisseries de drap d'or & d'argent, la plus belle garniture de porcelaine, qu'on eût encore vue en Angleterre, un grand buffet d'or massif, une quantité extraordinaire de vaisselle d'argent, un grand nombre de tableaux & de vases précieux ornoient sa galerie & ses appartemens. Sa fierté étoit montée à un tel excès, que, dans les lettres qu'il écrivoit aux princes étrangers, il se nommoit avant le roi, & mettoit, *Moi & mon roi.* Son ambition l'avoit fait aspirer à la papauté. Charles-Quint lui avoit promis de lui faire avoir cette dignité, s'il vouloit le servir auprès du roi son maître. Mais, lorsqu'il eut tiré de Wolsey tous les services qu'il pouvoit en attendre, il se moqua de lui.

Thomas Cranmer succéda à Wolsey, dans le ministère. Il avoit fait un livre, pour autoriser le divorce de Henri VIII. Ce prince, pour le récompenser, le pourvut de l'archevêché de Cantorbéri, & lui donna

toute

toute sa confiance. L'Angleterre ne fut pas plus heureuse en changeant de ministre. Cranmer étoit encore plus méchant que Wolsey. Il avoit abjuré la religion Romaine, pour épouser la sœur d'un fameux Luthérien, dont il étoit amoureux. Lorsqu'il apprit qu'il étoit nommé à l'archevêché de Cantorbéry, son mariage & la religion qu'il venoit d'embrasser ne l'empêcherent pas de se faire sacrer, selon le pontifical Romain. Il fit sa profession de soumission envers le pape; dit la messe, comme les Catholiques, & ordonna des prêtres, selon l'ancienne discipline.

[1531.]

Henri se fait donner par le clergé le titre de *Protecteur* & *Chef suprême de l'Eglise Anglicane.* Les évêques reconnurent qu'ils n'avoient exercé leur puissance que *précairement*, & qu'ils ne la tiendroient désormais que de la libéralité du prince, & « qu'ils la » quitteroient quand il lui plairoit. » Quelque tems après, Henri fit solliciter la reine Catherine de consentir au divorce, ou de remettre le jugement de cette affaire à huit seigneurs, moitié ecclésiastiques, & moitié laïques. La reine s'obstina à refuser son consentement, & répondit qu'étant l'épouse légitime du roi, il n'y avoit qu'une sen-

tence du pape qui pût la dépouiller de ce titre. Le roi, irrité de son obstination, lui fit dire que, dès ce moment, il ne vouloit plus avoir aucun commerce avec elle, & qu'elle pouvoit se retirer en tel lieu de ses Etats qu'elle jugeroit à propos. La reine fit répondre que tous les lieux lui étoient indifférens, & que par-tout elle seroit reine. Depuis ce jour, les deux époux ne se virent plus.

[1532.]

Catherine appella au pape de tout ce qui pourroit être fait contre elle en Angleterre, & le supplia d'évoquer à Rome la décision de cette affaire. Le pape, sur cette requête, cita le roi à comparoître devant son tribunal. Mais Henri n'eut point d'égard à la citation, & se contenta de presser de nouveau le pape, par ses députés, de permettre que l'affaire fût jugée en Angleterre. Charles-Quint, neveu de Catherine, redoubla ses efforts auprès du pape, pour l'empêcher d'accorder cette permission. Sixte V, alors moine, témoin des troubles qu'excitoit ce divorce, dit plaisamment qu'il importoit fort peu à l'église de Dieu, que Henri VIII eût pour épouse, ou Catherine, ou Anne de Boulen.

Henri, pour prévenir le reproche qu'on eût pu lui faire d'élever sur le thrône une simple demoiselle, fit sa maîtresse marquise

de Pembroock ; qualité qui lui donnoit le pas ſur les comteſſes. Il lui donna, en même tems, un palais magnifiquement meublé : il mit auprès d'elle pluſieurs dames d'honneur, toutes filles de barons & de chevaliers ; trois gentilshommes & ſix officiers, tous chevaliers ou barons, & lui donna plus de trente domeſtiques.

Quelque tems après, excédé de tous les délais qu'on oppoſoit à ſon impatience, il épouſa ſecrettement Anne de Boulen. Roland Lée, évêque de Coventri & de Lichtfield, leur donna la bénédiction nuptiale, le 14 de Novembre, dans la chapelle du roi. Le duc de Norfolck, le comte d'Ormond, le pere, la mere, le frere d'Anne de Boulen, & quelques autres perſonnes en qui le roi avoit le plus de confiance, aſſiſterent à cette cérémonie.

[1533.]

Deux mois après ce mariage ſecret, Anne devint groſſe. Le roi réſolut alors de terminer, à quelque prix que ce fût, ſon divorce avec Catherine, & de rendre public ſon nouvel engagement. Il convoqua un ſynode général, & fit, en même tems, aſſembler le parlement. Cranmer, archevêque de Cantorbéry, déclara au ſynode aſſemblé, en qualité de Primat

d'Angleterre, & de la part du roi, que l'intention de Sa Majesté étoit que tous les eccléſiaſtiques de ſon royaume lui prêtâſſent le même ſerment de fidélité & d'obéiſſance, qu'ils avoient prêté au pape. L'aſſemblée ne fit aucune réſiſtance, & prêta le ſerment qu'on exigeoit. Trois jours après, le parlement s'étant aſſemblé, le roi fit demander, dès la premiere ſéance, la confirmation du ſerment de fidélité que le clergé venoit de lui prêter. A la ſeconde ſéance, le ſynode ſe tranſporta dans l'aſſemblée du parlement, où il fut décidé, d'une commune voix, que le roi pouvoit légitimement ſe ſéparer de la reine Catherine, puiſqu'il étoit prouvé que ſon mariage avec elle étoit nul. Le même jour, l'archevêque de Cantorbéry, aſſiſté de trois autres prélats, ſe rendit dans la ville de Duneſtable, dans le comté de Bedfort, où la reine s'étoit retirée, & la cita à venir entendre, en préſence du roi, la ſentence de ſon divorce. Catherine ne voulut ni voir ni entendre les prélats. Elle leur fit donner par un ſecrétaire la réponſe ſuivante, ſignée de ſa propre main : « Qu'ayant relevé » appel en cour de Rome du prétendu di» vorce que ſon époux demandoit, elle ne » pouvoit reconnoître d'autre tribunal en » cette cauſe, que celui de Rome. » Cranmer, ſans aucun égard à ſes proteſtations,

ne fut pas plutôt de retour à Londres, qu'en qualité d'archevêque & primat de la nation, il rendit cette sentence : « Que » Henri demeuroit séparé de Catherine de » corps & de biens ; que leur mariage étoit » déclaré nul, & les deux parties mises en » leur premiere liberté. »

Le 13 de Mai, veille de Pâques, le mariage du roi avec Anne de Boulen fut publié au son de trompettes dans toute la ville. Le même jour, le roi, accompagné des plus grands seigneurs du royaume, alla prendre sa nouvelle épouse dans sa maison; la conduisit en pompe dans le palais de Witehall, & la mit dans l'appartement ordinaire des reines.

Le 27, la nouvelle reine se revêtit, après dîner, des habits royaux ; monta sur un char découvert, & fut suivie de la plus superbe cavalcade qu'on eût encore vue. Les officiers de la cour, la noblesse, les gardes du roi, & toute la bourgeoisie étoient en haie : toutes les rues de Londres retentissoient des acclamations du peuple. Le roi l'attendit à la porte de Witehall ; lui aida à descendre de son char de triomphe, & la conduisit par la main jusques dans sa chambre, au bruit du canon de la Tour, & au son de toutes les cloches de Londres.

Le premier de Juin, jour de son couronnement, elle fut conduite en pompe dans

l'église de Westminster, & couronnée par l'archevêque d'Yorck. Tous les prélats, les grands du royaume, les chefs des communautés, & les ambassadeurs assisterent à cette cérémonie. La reine s'en retourna ensuite à Witehall, avec la même pompe, & soupa en public. Le roi lui donna la droite à table, ce jour-là.

Le lendemain, Henri, voulant faire goûter à sa nouvelle épouse les plaisirs de la campagne, la conduisit à Hamptoncour, la plus délicieuse maison qui fût alors en Europe. Le cardinal Wolsey l'avoit fait bâtir, & avoit employé à l'orner le fruit de ses concussions & de ses rapines. Après sa mort, le roi s'en étoit emparé. La reine, en y entrant, ne put se défendre d'un secret mouvement de joie. Elle dit au roi dans son transport : « Le cardinal Wolsey, » mon ennemi, lorsqu'il fit bâtir cette belle » maison, ne croyoit pas que j'y dusse un » jour entrer en qualité de reine ; mais, » malgré lui, votre amour m'y a conduite

Le 8 de Septembre, jour de la Nativité de la Vierge, Anne de Boulen mit au monde Elizabeth, depuis reine d'Angleterre, dans le palais d'Hamptoncour, & dans une chambre que le cardinal Wolsey appelloit *la Vierge*, parce que personne n'y avoit jamais logé, & qu'elle étoit ornée de plusieurs riches portraits de vierges.

[1534.]

Henri, après avoir fait de vains efforts pour appaiser la colere du pape, fut solemnellement excommunié. Paul III le déclara, par une bulle, déchu de la couronne; ses enfans, nés ou à naître de son mariage avec Anne de Boulen, incapables de succéder au thrône. Il ordonna, sous peine d'excommunication, que personne n'eût à le reconnoître pour roi. Il enjoignit de plus aux évêques, curés, & archevêques du royaume, de l'excommunier, tous les jours de fête, après l'évangile de la messe.

Henri entra en fureur, lorsqu'il apprit la maniere dont le pape l'avoit traité. Il résolut à son tour de ne pas ménager le pontife, & de rompre absolument avec la cour de Rome. Il fit dresser par le parlement un acte qui abolissoit le payement du tribut connu sous le nom d'*annates*, qui ôtoit au pape toute part à la collation des bénéfices & à la nomination des évêques; qui ordonnoit que, quand un évêché viendroit à vaquer, le roi donneroit au chapitre la permission d'élire, & que, si l'élection n'étoit pas faite douze jours après la permission, elle seroit dévolue au roi; que l'évêque élu prêteroit serment au roi, qui le feroit ensuite sacrer par l'archevêque; défenses à toutes sortes de personnes

de s'adresser à l'évêque de Rome, pour des bulles, des *pallium*, ou autres choses, de quelque nature qu'elles fussent, qui auroient du rapport à la religion. Le même acte abolissoit le denier S. Pierre, toutes procurations, délégations, expéditions de bulles & dispenses émanées de Rome; commettoit l'archevêque de Cantorbéry pour donner toutes dispenses non contraires à la loi de Dieu, à condition qu'une partie de l'argent, qui en proviendroit, seroit porté au thrésor royal; que toutes les maisons religieuses seroient sujettes à la visite de l'archevêque. Enfin le mariage du roi avec Catherine, étoit déclaré nul; celui de ce prince avec Anne de Boulen, étoit déclaré légitime, & les enfans, qui en naîtroient, habiles à succéder à la couronne: défenses de parler ou d'écrire contre ce mariage, sous peine d'être puni comme traître au roi & à l'Etat. Tous les sujets du roi, sans distinction, furent obligés de jurer l'observation de cet acte. Ainsi finit l'autorité du pape en Angleterre.

Elizabeth Barthon, religieuse de la province de Kent, instruite par un certain curé, contrefit l'inspirée, & prédit que, si le roi épousoit Anne de Boulen, il mourroit au bout du mois. La fourberie fut découverte; & le parlement condamna à mort la prétendue prophétesse & ses complices.

[1535.]

Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, & Jean Fisher, évêque de Rochester, ayant refusé de signer l'acte du parlement, qui abolissoit l'autorité du pape en Angleterre, furent renfermés dans la Tour. Le pape s'avisa alors de créer cardinal Jean Fisher, sans doute, pour le récompenser de ce qu'il souffroit pour la cause de l'église. Le roi, ayant appris cette promotion, dit, en plaisantant, qu'il vouloit épargner au pontife la dépense de ce chapeau. En effet, il fit décapiter Fisher quelque tems après; & sa tête fut exposée sur le pont de Londres.

Thomas Morus ne tarda pas à subir le même supplice. Ce prélat, illustre par sa fermeté, pressé de reconnoître la primauté de Henri, fit cette belle réponse: « Je me » défierois de moi-même, si j'étois seul con- » tre tout le parlement; mais, si j'ai contre » moi le grand conseil d'Angleterre, j'ai » pour moi toute l'église & le grand con- » seil des Chrétiens. » Pendant qu'il étoit dans la prison, plusieurs personnes de qualité vinrent le trouver, pour lui persuader de se soumettre. Morus resta inflexible. Sa femme, espérant que ses efforts seroient plus heureux, vint à son tour le conjurer d'avoir pitié de ses enfans & de sa famille, dont son obstination alloit causer la perte.

Il lui demanda tranquillement combien de tems elle croyoit qu'il pût encore vivre, selon le cours ordinaire de la nature ? Sa femme lui ayant répondu qu'il pouvoit vivre encore vingt ans : « Quelle proportion » y a-t-il, repliqua Morus, entre vingt ans » & l'éternité ? »

Lorsqu'on vit qu'il étoit inébranlable, ses persécuteurs pousserent la cruauté jusqu'à lui ôter ses livres, qui étoient son unique consolation. On lui refusa même de l'encre & des plumes, pour qu'il n'eût plus de commerce avec personne. Dans cette triste situation, il ne chercha plus de consolation que dans ses entretiens avec Dieu ; & , pour n'être point distrait dans cette douce contemplation, il laissoit toujours ses fenêtres fermées. Son geolier lui ayant demandé quel plaisir il trouvoit dans les ténèbres : « Il faut bien fermer la boutique, » lui répondit-il, quand toute la marchan» dise est enlevée. » (C'est ainsi qu'il appelloit ses livres.)

Il soutint les approches de la mort, avec une présence d'esprit héroïque. Ayant déja la tête sur le billot, il apperçut que sa barbe, qui étoit fort longue, s'étoit engagée sous son menton ; il la remit dans une autre situation, de peur qu'on ne la lui coupât. Le bourreau lui ayant demandé pourquoi il prenoit ce soin : « Mon ami, lui dit-il, tu

» dois me couper la tête, & non pas
» barbe *.

Thomas Morus joignoit à une grande piété une ſcience peu commune en ce tems-là. Le plus conſidérable de ſes ouvrages eſt ſon *Utopie*, qui contient en deux livres le plan d'une république parfaite, à l'imitation de celle de Platon. Cet ouvrage eſt plein de maximes utiles, & d'une très-ſage politique. Son auteur peut être regardé comme le *Socrate* de l'Angleterre.

Henri envoya ſolliciter le roi François I de ſe liguer avec lui contre le pape. François lui fit répondre « qu'en toute autre choſe,
» il ſe montreroit vrai frere au roi Henri; mais
» en celles qui ſe faiſoient contre la religion,
» qu'il ne vouloit s'aſſocier avec perſonne.

Les moines s'étoient toujours montrés contraires au mariage du roi avec Anne de Boulen. Ils ne ceſſoient de déclamer contre lui dans les chaires, avec le dernier acharnement. Henri réſolut de punir leur inſolence. Il fit faire une viſite dans tous les monaſteres. Thomas Cromwel, ſon vicaire ſpirituel, fut chargé de cette commiſſion. Sur le rapport vrai, ou faux, qu'il fit au roi des abus & des déſordres qui s'étoient gliſſés dans la plûpart des couvens, plusieurs

* On ne coupoit la barbe qu'à ceux qui étoient convaincus de trahiſon.

furent supprimés. Henri, en qualité de Chef suprême de l'Eglise, porta une ordonnance qui relevoit de leurs vœux tous ceux qui s'étoient engagés dans l'état religieux, avant l'âge de vingt-quatre ans, & permettoit aux autres de quitter leurs couvens.

L'année suivante, sur la représentation qu'il fit au parlement, que le trop grand nombre des monasteres étoit à charge à l'Etat, la chambre supprima tous ceux qui n'avoient pas deux cens livres sterling de revenu, & donna leurs biens au roi. Cet arrêt en fit tomber trois cens soixante-seize, & donna lieu à l'érection d'une cour de justice, que l'on nomma *la Cour des augmentations des revenus du roi.*

Anne de Boulen fit courir le bruit qu'il y avoit certaines prédictions qui promettoient à la princesse Marie, fille de Catherine d'Aragon, qu'elle monteroit sur le thrône, après la mort de Henri, à l'exclusion d'Elizabeth, sa fille. Alors elle se présenta toute éplorée devant le roi, & lui représenta, avec toutes les démonstrations d'une vive douleur, combien il lui étoit sensible de voir sa fille exclue du thrône, pendant que Marie, née d'un mariage déclaré illégitime, régneroit à sa place. Henri, touché de ses larmes & de ses caresses, fit passer un acte qui fut publié dans tout le royaume, lequel déclaroit Marie incapa-

ble de succéder à la couronne, & transportoit ce droit à la princesse Elizabeth.

[1536.]

Catherine ne survécut pas long-tems à l'injustice qu'on faisoit à sa fille. Elle fut attaquée, le 5 de Janvier, d'une colique violente qui la conduisit au tombeau. Deux jours avant sa mort, elle écrivit au roi une Lettre fort touchante, dans laquelle elle le conjuroit tendrement de prendre soin de la princesse Marie. Henri ne parut pas fort ému de la mort de Catherine : il la fit enterrer dans la cathédrale de Péterborough, sans aucune pompe.

Anne de Boulen ne put dissimuler sa joie. Elle se voyoit délivrée d'une rivale qui, dans son infortune, lui paroissoit encore redoutable. Lorsque le chevalier Sothon lui apporta cette heureuse nouvelle, elle lavoit ses mains dans un bassin précieux sur lequel il y avoit une coupe fort riche; elle donna le bassin & la coupe au chevalier, en lui disant: « Recevez ce petit » présent; la nouvelle que vous m'apportez mérite bien cette récompense. » Le même jour, son pere & sa mere l'étant venus voir, elle leur dit d'un air triomphant: « Réjouissez-vous; c'est aujourd'hui » que je commence à régner. »

La joie d'Anne de Boulen ne fut pas de longue durée. Le 25 de Janvier, après avoir souffert les plus vives douleurs, elle accoucha d'un enfant mort. Henri, qui étoit fort superstitieux, regarda cet accident comme une marque que le ciel n'approuvoit pas son mariage. Il commença, dès ce moment, à se dégoûter d'Anne de Boulen. La principale cause de son refroidissement, fut l'amour qu'il conçut pour Jeanne de Seymour, une des demoiselles de la reine, fille d'une rare beauté, & dont l'humeur tenoit un juste milieu entre la triste austérité de Catherine, & la gaieté pétulante d'Anne.

La reine, par l'imprudence de sa conduite, précipita elle-même sa disgrace. Sa trop grande familiarité avec le baron de Noris, premier gentilhomme de la chambre du roi, avec le chevalier Weston, & un musicien nommé *Smetton*, mais surtout avec son frere le comte de Rochefort, donna lieu à des soupçons sur sa vertu. Le premier de Mai, pendant que la cour assistoit à une fête qui se donnoit à Greenwick, Henri remarqua que la reine jettoit des regards passionnés sur ces quatre favoris, qui étoient auprès d'elle, & qu'elle se familiarisoit avec eux, sans seulement prendre garde qu'il étoit présent. Le baron de Noris s'étant échauffé à courir, & revenant tout trempé de sueur, la reine lui jetta

son mouchoir pour s'essuyer. Ce dernier trait acheva d'enflammer la colere du roi : il se déroba brusquement de la cour, & s'en retourna à Londres. Le soir même, Anne de Boulen fut arrêtée prisonniere dans son appartement. On arrêta aussi le comte de Rochefort, le baron de Noris, le chevalier Weston & le musicien Smetton, & on les conduisit à la Tour. Le lendemain de grand matin, la reine fut mise dans un carrosse, & menée à la Tour par une compagnie de gardes.

Le même jour, Henri créa un tribunal de douze juges, dont il fit chef & président le duc de Suffolck, son beau-frere & son favori. On travailla promptement au procès. Le 15, la reine parut devant les juges, & se défendit si bien, qu'ils la déclarerent innocente; mais le duc de Suffolck, qui connoissoit l'intention du roi, força, en quelque sorte, les juges à réopiner, & la fit condamner à mort. Le lendemain, on interrogea les autres prisonniers, & on leur fit couper la tête, sans avoir pu tirer d'eux aucun aveu. Le baron de Noris fut pendu, pour avoir défendu avec trop de chaleur l'honneur de la reine.

Anne de Boulen avoua qu'elle avoit eu quelque familiarité avec le baron de Noris, & même qu'elle lui avoit promis de l'épouser, si le roi venoit à mourir. Le 19

de Mai, elle fut conduite ſur un échafaud, dreſſé dans une cour de la Tour. Avant d'y monter, elle ſe jetta à genoux devant la femme du lieutenant de la Tour, & la conjura, les larmes aux yeux, d'aller trouver la princeſſe Marie, pour lui demander pardon de ſa part des chagrins qu'elle lui avoit cauſés. Elle monta enſuite ſur l'échafaud, ſuperbement habillée: elle proteſta de ſon innocence, ſans cependant qu'il lui échappât aucune parole injurieuſe contre Henri, ni contre ſes juges. S'étant apperçue que quelques dames rioient avec malignité, elle leur dit: « Je meurs reine malgré vous. » Elle parut charmée d'apprendre que l'exécuteur étoit fort habile. On dit même qu'elle ajoûta: « J'ai le col aſſez petit, » & qu'y ayant porté les mains pour le meſurer, elle ſe mit à rire de tout ſon cœur. Elle pencha enſuite ſa tête ſur le billot; & l'exécuteur la lui trancha d'un ſeul coup. Son corps fut enterré dans une chapelle de la Tour. Dès le lendemain, Henri épouſa publiquement Jeanne de Seymour. Le 30 de Juin, il fit paſſer un acte au parlement, qui confirmoit la ſentence de ſon divorce avec Catherine d'Aragon; la condamnation d'Anne de Boulen; ſon mariage avec Jeanne de Seymour. Le même acte portoit que les princeſſes Marie & Elizabeth ſeroient exclues pour toujours de la

ſucceſ-

ſucceſſion à la couronne, & que les ſeuls enfans, qui naîtroient de ſon mariage avec la reine Jeanne, y ſeroient admis, chacun à ſon rang.

[1537.]

Le 16 d'Octobre, au matin, la reine ayant été quatorze heures dans les douleurs de l'enfantement, les médecins conſultèrent ſur ſon état, & déciderent, d'une commune voix, qu'il falloit que la mere ou l'enfant mourût. Ils allerent demander au roi, qui des deux il vouloit qu'on ſauvât? Henri répondit qu'il eût ſouhaité pouvoir conſerver la mere & l'enfant; mais que, cela n'étant pas poſſible, il vouloit que l'on ſauvât l'enfant, parce qu'il trouveroit aſſez d'autres femmes. Les chirurgiens firent à la reine l'opération qu'on nomme *Céſarienne*. Ils lui ouvrirent le côté, pour tirer l'enfant de ſon corps; & elle en mourut le lendemain. Cette princeſſe fut inhumée avec la plus grande pompe dans la chapelle de Windſor, & on mit cette inſcription ſur ſon tombeau:

Phœnix JANA *jacet nato phœnice; dolendum*
Sæcula phœnices nulla tuliſſe duos!

» Cy gît Jeanne, le phœnix des princeſ-
» ſes, qui mourut en mettant au monde le

» phœnix des princes. Quel malheur qu'il » ne puisse exister ensemble deux phœnix! »

[1538.]

Henri fait brûler les reliques, les images, & les autres marques extérieures de dévotion, avec lesquelles il prétendoit que les moines s'étoient joué trop long-tems de la crédulité des peuples. Il étoit sur-tout irrité des honneurs qu'on rendoit à S. Thomas de Cantorbéry. Il fit sommer ce prélat, mort depuis tant d'années, de comparoître devant son tribunal, & le condamna, par défaut, comme criminel de lèse-majesté. Ses cendres furent jettées au vent; son nom fut rayé du calendrier : il fut défendu, sous peine de la vie, de célébrer sa fête. Les richesses, qu'un culte de plus de trois cens ans avoit consacrées à ce saint, passerent dans les coffres de Henri.

[1539.]

Henri contracte un quatrieme mariage avec la princesse Anne, sœur du duc de Clèves. Elle aborda, le 28 de Décembre, en Angleterre, accompagnée des ducs de Saxe, de Baviere, & autres princes ses parens. Henri envoya toute sa cour au-devant d'elle. Il se déguisa lui-même en simple gentilhomme, & se rendit à Rochester, où, sans être reconnu, il assista à son dîner.

Il fut bien ſurpris de ne point trouver en elle la beauté qu'on lui avoit vantée ; & il ne put s'empêcher de dire à ceux qui l'environnoient, qu'il s'étonnoit de ce que tant de princes avoient paſſé la mer, pour lui amener cette cavale Flamande. Sa figure lui déplut tellement, qu'il fut ſur le point de la renvoyer; mais, par égard pour les ſeigneurs qui l'avoient accompagnée, il l'épouſa à Greenwick avec beaucoup d'appareil & peu de plaiſir. Le lendemain, milord Cromwel vint au matin lui demander comment il avoit paſſé la nuit : « Fort » bien, répondit Henri, comme un homme » qui a dormi toute la nuit, ſans que rien » l'en ait empêché. » Le grand chambellan entra un inſtant après, & lui demanda pour quel jour il vouloit qu'on préparât le couronnement de la reine : « Nous parle» rons de cela, dit le roi, quand je l'aurai » fait reine. »

[1540.]

Catherine Howard, fille d'Edmond Howard, frere du duc de Norfolck, alors âgée de vingt-ſix ans, attira par ſa beauté les regards de Henri. Ce prince réſolut de l'épouſer, & de faire caſſer ſon mariage avec Anne de Clèves, qu'il ne pouvoit ſouffrir. Cromwel, qui avoit été le principal

négociateur de cette alliance, s'oppoſa fortement au deſſein du roi. Ce prince, déja irrité contre Cromwel, qui lui avoit fait faire un mariage ſi peu conforme à ſon inclination, ſe vengea ſur lui des dégoûts qu'il avoit eus à eſſuyer. Cromwel fut arrêté. On l'accuſa de haute trahiſon; &, ſans être entendu, ſans aucune forme de procès, il fut condamné à perdre la tête ſur un échafaud.

Le roi ſongea enſuite à preſſer ſon divorce. La reine y conſentit de bonne grace. Le complaiſant Cranmer trouva de bonnes raiſons pour l'autoriſer, & Henri épouſa Catherine.

Au milieu des fêtes & des plaiſirs de ce nouveau mariage, le ſang couloit dans tout le royaume. On ne voyoit de tous côtés qu'échafauds dreſſés, qu'exécutions barbares. Non-ſeulement les Catholiques, qui refoient de reconnoître l'autorité ſpirituelle de Henri, ſubiſſoient la rigueur des loix; mais encore les Luthériens, les Anabaptiſtes, dont l'héréſie n'étoit pas conforme à celle du roi, étoient brûlés, ou pendus, ſans miſéricorde. Un gentilhomme François, qui ſe trouva pour-lors à Londres, ne put s'empêcher de dire: « Bon Dieu! quel » pays eſt donc celui-ci? On y pend les Ca» tholiques, & l'on y brûle ceux qui ne le » ſont pas. »

[1541.]

Un gentilhomme, nommé *Lassels*, va trouver Cranmer, archevêque de Cantorbéry, & quelques autres seigneurs, lorsqu'ils sortoient de la chambre du conseil, & leur déclare qu'il sçavoit de sa sœur, qui avoit été long-tems domestique de la duchesse de Norfolck, que la reine, avant son mariage, avoit entretenu un commerce criminel avec un certain peintre nommé *François Dirham*, & un médecin nommé *Manock*. Cet avis fut trouvé digne d'être rapporté au roi, & Cranmer se chargea de la commission. Henri n'eut pas plutôt entendu le rapport de l'archevêque, qu'il chargea le garde du petit sceau d'éclaircir cette affaire, avec toute la diligence & le secret possible. Cet homme, qui étoit fort adroit, découvrit non-seulement que la reine avoit eu commerce avant son mariage avec le peintre & le médecin, mais encore qu'elle étoit tombée en adultère avec un simple gentilhomme nommé *Culpeper*, par l'entremise d'une de ses dames d'honneur, nommée *la Rochefort*. Le roi ordonna aussi-tôt qu'on l'arrêtât avec tous ses complices.

[1542.]

Catherine Howard est condamnée à

perdre la tête avec la Rochefort. Lorſqu'elle fut ſur l'échafaud, elle avoua, qu'avant ſon mariage, ſa conduite n'avoit pas été irréprochable; mais elle nia fortement avoir jamais rien fait de contraire aux loix de l'honneur, depuis qu'elle avoit épouſé le roi. Culpeper, & le peintre furent pendus. Un plaiſant dit, à l'occaſion du ſupplice de la reine, que le roi ne pourroit plus épouſer que des veuves, n'y ayant point de fille qui voulût s'expoſer à toutes les chicanes que le roi pourroit lui faire, s'il venoit à révoquer ſa virginité en doute.

[1543.]

Henri ſonge à prendre une ſixieme femme. Son choix tomba ſur Catherine Parre, veuve du baron de Latimer, & ſœur de Guillaume Parre, comte d'Eſſex. Quoique ce fût un grand honneur, pour la veuve d'un ſimple baron, d'épouſer un roi; cependant, faiſant réflexion ſur la fin tragique de pluſieurs femmes de Henri, elle dit au roi qu'elle aimoit mieux être ſa maîtreſſe, que ſon épouſe; mais ce prince la raſſura, & l'épouſa ſolemnellement.

[1544.]

Les deux princeſſes Marie & Elizabeth ſont rétablies dans tous leurs droits, par un

acte qu'Henri fait passer au parlement, & qui portoit, qu'au cas que le prince Edouard mourût sans avoir d'enfans d'un légitime mariage, & que lui Henri n'en eût point d'autres, la princesse Marie seroit appellée à la succession de la couronne; & que, si cette princesse venoit à mourir sans enfans, ou que, par la violation des loix du royaume & du testament du roi son pere, touchant l'Etat & la Religion, elle vînt à se rendre indigne de la couronne, elle appartiendroit à la princesse Elizabeth, & à ses héritiers après elle; & que, si Elizabeth venoit à mourir aussi sans enfans, la couronne appartiendroit à celui que le roi nommeroit dans son testament.

[1546.]

Le 17 d'Avril de cette année, un nommé *Foxley* s'endormit; & on ne put le réveiller, en aucune maniere, jusqu'à ce qu'il eût dormi quatorze jours & quinze nuits. Les médecins ne purent connoître la cause de ce prodigieux sommeil.

La derniere épouse de Henri n'évita la la mort, que par un tour d'esprit. Elle avoit du goût pour la religion réformée; & le roi, qui l'aimoit beaucoup, avoit souffert qu'elle prît quelquefois en sa présence le parti des Protestans; mais enfin, fatigué de ces disputes, qui n'étoient pas de son goût,

il commença de ſoupçonner la reine d'être d'une religion qu'elle ſçavoit ſi bien défendre. Il communiqua ſes ſoupçons à l'évêque de Wincheſter, & donna à ce prélat un ordre par écrit d'informer contre la reine ; mais, le papier ayant été perdu & retrouvé par un officier de cette princeſſe, elle eut connoiſſance du malheur qui la menaçoit ; &, voulant le prévenir par ſon adreſſe, elle ſe préſenta devant le roi avec une contenance aſſurée, comme ſi elle eût ignoré tout ce qui ſe paſſoit. Le prince ayant fait tourner l'entretien ſur les matieres de religion, elle lui répondit que la femme avoit été créée pour être ſoumiſe à l'homme, & pour en être inſtruite ; que c'étoit, par conſéquent, de ſon époux qu'elle devoit apprendre ce qu'il falloit croire : « Non, » non, dit le roi, vous êtes devenue doc» teur ; &, bien loin que nous puiſſions » vous inſtruire, vous êtes capable de nous » inſtruire vous-même. » La reine lui répliqua qu'elle s'appercevoit bien qu'il n'avoit pas approuvé la liberté qu'elle avoit priſe de diſputer quelquefois avec lui ; mais que ſon intention, dans ces conférences, n'avoit été que de le diſtraire de ſes chagrins, & de recevoir de lui des inſtructions dont elle avoit profité. « Si cela eſt » ainſi, repartit le roi, nous ſommes bons » amis. »

Henri, accablé de plusieurs maladies, & attaqué d'un ulcère très-dangereux à la jambe, s'apperçut qu'il touchoit à sa fin. Il voulut, avant de mourir, assurer à son fils Edouard la possession paisible du thrône. Le duc de Norfolck, & le comte de Surrey, son fils, seigneurs de l'illustre maison des Howards, lui parurent trop puissans dans le royaume ; il résolut de s'en défaire. Il n'étoit pas sûr de les éloigner de la cour. Le peuple, qui les estimoit infiniment, se seroit soulevé. Henri leur chercha des crimes. Il les fit accuser d'avoir aspiré à la couronne, sur ce qu'ils portoient dans leur famille les armes pleines du royaume. Cette accusation parut suffisante, pour les faire arrêter. Ils furent conduits à la Tour; & bientôt après ils comparurent devant des juges commis par le roi. Le duc se justifia pleinement, en faisant voir que sa maison avoit toujours porté les mêmes armes, & que les plus habiles maîtres de blason lui avoient assuré qu'il avoit droit de les porter pleines, entieres, & sans aucune division ; mais toutes ces raisons ne furent point écoutées, leur perte étoit résolue.

[1547.]

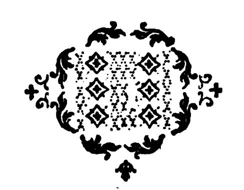
On rendit une sentence de mort contre le duc de Norfolck & le comte de Surrey. Le roi changea la peine portée contre le

duc, en une prison perpétuelle ; mais le comte fut exécuté, le 19 de Janvier, jour auquel Henri étoit, dans son lit, plus tourmenté de ses maux qu'à l'ordinaire.

Ce fut son dernier crime ; & il ne survécut au comte que huit jours. La nuit du 26 au 27, les médecins déciderent que le roi n'avoit plus que quelques heures à vivre. Dannay s'approcha de son lit, & lui annonça qu'il n'y avoit plus d'espérance. Henri le fixa, & lui dit brusquement : « Qui sont donc les juges qui m'ont » condamné à la mort ? »... Les méde» cins, Sire, lui répondit Dannay. »... Il » faut donc penser tout de bon à la mort, » répliqua le roi. » Les médecins étant alors entrés dans sa chambre, & voulant s'approcher de son lit, Henri les renvoya. » Quand les juges, leur dit-il, ont une fois » prononcé l'arrêt contre un criminel, ils » n'ont plus rien à faire avec lui ; ainsi vous » pouvez vous retirer. » Quelque tems après, l'archevêque de Cantorbéry arriva. « Mi» lord, lui dit le roi, quel monde est donc » celui-ci ; où ceux qui font mourir les autres » sont contraints de mourir eux-mêmes ? » Après s'être entretenu quelque tems avec lui sur les égaremens de sa vie passée, & sur la crainte que lui inspiroient les jugemens de Dieu, il demanda qu'on le laissât reposer. L'archevêque se retira ; &, étant revenu

ſur le ſoir, il trouva le roi à l'agonie. Ce prélat tâcha de lui donner quelque conſolation dans ce fatal moment, & pria le roi de vouloir bien lui ſerrer la main, pour lui faire connoître qu'il l'entendoit. Henri prit la main de l'archevêque, & la tenoit encore, lorſqu'il expira.

Le pape (Paul III) témoigna beaucoup de joie de la mort de ce prince. Il demanda au cardinal Polus de quelle maladie Henri étoit mort? Et, lorſqu'il apprit que ſon plus grand mal avoit été un ulcère à la jambe, le charitable pontife s'écria: « Grand Dieu! que » vous êtes bon de vous contenter de châ» tier par un ulcère à la jambe un prince qui » a fait de ſi cruelles plaies à l'égliſe, juſ» ques dans le cœur, & qui méritoit d'a» voir toutes les parties de ſon corps cou» vertes de plaies mille fois plus cruelles que » celles de Job! »





EDOUARD VI.

[1547.]

LA mort du roi ne fut rendue publique que le 30 de Janvier. On procéda ensuite à l'ouverture de son testament. La régence du royaume & la tutelle du prince Edouard étoient entièrement remises entre les mains d'Edouard Seymour, comte de Hereford, oncle du jeune roi. Ce seigneur fut fait duc de Sommerset, & honoré du titre de *Protecteur du royaume*. Edouard, qui n'avoit alors que dix ans, fut conduit le lendemain à la Tour, selon l'usage ordinaire, & proclamé roi.

Henri ne fut pas fort regretté de son épouse. Le lendemain de sa mort, Thomas Seymour, frere du Protecteur, étant allé rendre visite à la reine, cette princesse, au lieu de le recevoir dans la chambre ordinaire des visites, le fit entrer dans son cabinet, & s'entretint long-tems avec lui sur les dégoûts qu'elle avoit eus à essuyer pendant tout le tems de son mariage avec Henri. Elle finit, en disant avec un soupir, qu'une jeune femme étoit bien malheureuse

d'être ſacrifiée à un mari vieux & infirme.

Thomas Seymour, ayant été revêtu de la charge de grand-amiral d'Angleterre, porta ſes vues ſur la princeſſe Elizabeth, & lui propoſa de l'épouſer. Cette princeſſe, ſoit qu'elle n'eût dès-lors aucun goût pour le mariage, ſoit que le parti ne lui parût pas digne d'elle, ne voulut point y conſentir. L'amiral ſe tourna du côté de la reine douairiere, & fut mieux reçu. Cette princeſſe lui avoua franchement, qu'après avoir paſſé ſa jeuneſſe auprès d'un vieux mari, elle ne feroit pas fâchée de paſſer auprès d'un jeune le reſte de ſa vie. Le mariage fut conclu trente-quatre jours après la mort de Henri, le même jour, & à la même heure que l'amiral lui en avoit fait l'ouverture. La ſatyre s'égaya aux dépens de la reine; & ce bruſque mariage exerça, pendant quelque tems, tous les plaiſans de la cour.

[1549.]

L'amiral, ayant perdu ſa femme, revint à la charge auprès d'Elizabeth. Fier d'avoir épouſé une reine, il ne crut pas qu'il pût encore eſſuyer des refus; mais Elizabeth, toujours ferme dans ſa réſolution, lui déclara qu'il ne devoit point penſer à elle.

Le Protecteur s'étoit oppoſé de toutes ſes forces au deſſein que ſon frere avoit

d'époufer Elizabeth. Il avoit même fait paffer au parlement cette loi rigoureufe : Que quiconque entreprendroit d'époufer une fœur du roi, fans une permiffion expreffe de lui & du confeil, feroit réputé coupable de haute trahifon. L'amiral, plein de dépit, voulut fe venger fur fon frere du refus qu'il avoit effuyé. Il forma le projet infenfé d'enlever le roi, & de le mener dans quelque maifon de campagne, où il le forceroit de lui permettre d'époufer Elizabeth, & de dépouiller fon frere de la charge de Protecteur. Ayant beaucoup d'argent & d'amis, il mit promptement fur pied une armée de dix mille hommes, & publia un manifefte dans lequel il déclaroit qu'il n'avoit pris les armes, que pour s'oppofer aux deffeins ambitieux de fon frere, & pour défendre la liberté du roi & de la nation. Mais le Protecteur, ayant découvert fon deffein, le fit arrêter par ordre du confeil, avant qu'il eût pu rien entreprendre. On dreffa contre lui trente-trois chefs d'accufations, fur lefquels il refufa conftamment de répondre, demandant à être jugé felon les loix, & qu'on lui produisît fes accufateurs; ce qui lui fut refufé. Il fut condamné à mort par un acte d'*attainder*, ou de conviction, qui paffa aux deux chambres du parlement. Le roi y ayant donné fon confentement, Thomas Seymour eut la tête tranchée, le 10 de

Mars, dans la place de la Tour. Elizabeth, ayant appris son malheur, dit « qu'il étoit » mort ce jour-là un homme de beaucoup » d'esprit, mais de peu de jugement.

Quelques Anabaptistes d'Allemagne s'étant réfugiés en Angleterre, le conseil chargea l'archevêque Cranmer de les poursuivre, de peur qu'ils n'infectassent le royaume. Une Angloise, nommé *Jeanne Bocher*, ou autrement *Jeanne de Kent*, fut accusée d'avoir adopté les erreurs de ces hérétiques, & condamnée au feu; mais le jeune roi refusa de signer l'ordre de son supplice. Cranmer, comme ministre de paix, employa toute son éloquence pour arracher le consentement du prince. Edouard ne le donna qu'en pleurant; & il dit à Cranmer que, s'il lui faisoit faire une mauvaise action, il en répondroit devant Dieu.

[1550.]

La cruauté du Protecteur envers son frere ne demeura pas impunie. On lui imputa le mauvais succès de la guerre contre la France. Il fut accusé d'avoir conseillé de rendre aux François la ville de Boulogne. Le comte de Warwick, un des plus grands seigneurs du royaume, conduisit toute l'intrigue. Le Protecteur fut arrêté, & conduit à la Tour. On lui fit son procès, & on le

dépouilla de toutes ses charges. Le comte de Warwick s'éleva sur ses ruines; &, lorsqu'il se vit assez puissant, il songea à se défaire du duc de Sommerset, qui lui paroissoit toujours redoutable, quoique réduit à l'état de simple particulier. L'infortuné duc, sur de nouvelles accusations qu'on fit intenter contre lui, fut condamné à mort. On lui trancha la tête, le 22 de Janvier 1551, sur le même échafaud qui avoit servi au supplice de son frere. Ainsi périt le duc de Sommerset, homme d'un mérite peu commun, mais plein d'ambition, & si orgueilleux, qu'il prenoit ordinairement le titre de *Duc de Sommerset, par la grace de Dieu.*

[1551.]

Le comte de Warwick, qui avoit été créé par le roi duc de Northumberland, se voyant comblé de biens & d'honneurs, conçoit le projet de faire passer la couronne d'Angleterre dans sa famille. Il fait épouser à son fils Jeanne Gray, fille du duc de Suffolck, & petite niéce de Henri VIII, &, par conséquent, héritiere présomptive de la couronne, au cas que la ligne directe de ce prince vînt à manquer.

[1552.]

Edouard étoit infirme, & gardoit le lit depuis

depuis quelque tems. Le duc de Northumberland saisit le moment, où la maladie lui affoiblissoit l'esprit, pour lui faire faire un testament, par lequel il excluoit de la couronne ses sœurs Marie & Elizabeth, & déclaroit son héritiere Jeanne Gray, qui n'étoit que sa cousine *. Il songea ensuite à hâter la mort du roi, qui devoit placer sa belle-fille sur le thrône. Il donna à Edouard un poison lent, qui le mina insensiblement. Pendant le cours de sa maladie, le jeune roi fit éclater sa patience & ses autres vertus. On l'entendoit souvent déplorer ses malheurs en ces termes : « Oh ! que j'ai » coûté cher à mes parens ! J'ai causé la » mort à ma mere, en venant au monde, & » j'ai fait mourir ses deux freres. »

Ce prince, le dernier mâle de la maison de Tudor, mourut le 6 de Juillet 1553, âgé de seize ans, dont il en avoit régné sept. Edouard donnoit les plus belles espérances. Il avoit le cœur tendre & sensible, & son esprit étoit orné des plus belles con-

* Edouard avoit cependant une raison particuliere de faire un pareil testament. Il étoit zélé pour la religion réformée : ses ministres n'avoient cessé de travailler à l'établir dans le royaume. Il craignoit que son ouvrage ne fût détruit sous le règne de Marie, très-ardente Catholique.

noiſſances. Il parloit grec, latin, françois, eſpagnol & italien, auſſi aiſément que ſa langue naturelle. Il étoit auſſi verſé dans la théologie. Il eſt auteur d'un livre de liturgie, qui porte ſon nom, dans lequel il preſcrit les dogmes & la diſcipline de la nouvelle religion, qu'il vouloit établir.





MARIE.

[1553.]

LES princesses Marie & Elizabeth s'avançoient vers Londres. Le duc de Northumberland leur avoit envoyé dire, au nom du roi, de s'y rendre promptement. Le dessein de ce seigneur ambitieux étoit de s'assurer des deux princesses, jusqu'à ce que Jeanne Gray eût été reconnue reine d'Angleterre. Ce projet étoit bien concerté; mais, un moment avant d'entrer dans Londres, Marie reçut un exprès de la part du comte d'Arondel, qui lui apprit la mort du roi, & lui découvrit les desseins pernicieux du duc. Marie rebroussa chemin, & se rendit promptement dans la province de Suffolck, où elle étoit fort aimée, & le duc de Northumberland généralement haï. Elle y fut proclamée reine d'Angleterre.

Le duc de Northumberland, de son côté, fit proclamer à Londres Jeanne Gray, avec toutes les formalités ordinaires. Cette princesse, alors âgée de seize ans, étoit d'un esprit mûr, philosophe, & peu am-

bitieux. Elle ne se prêta qu'avec peine, & par pure complaisance, au personnage qu'on lui faisoit jouer. Il semble qu'elle en pressentoit la courte durée. Elle ne cessoit de répéter qu'elle n'étoit pas née pour le thrône.

Le duc de Northumberland, homme fier & impérieux, étoit détesté des Anglois, qui craignoient de retomber sous sa domination tyrannique. Cette haine universelle fut la principale cause de la ruine de son parti. Il avoit d'ailleurs toutes les qualités propres pour le soutenir. A peine se fut-il mis en campagne, pour s'opposer aux progrès de Marie, qu'au lieu de voir grossir son armée, il la vit diminuer, à chaque instant, par des désertions fréquentes. Ses principaux partisans se déclarerent pour Marie. Les seigneurs de son parti, qui étoient restés à Londres, se tournerent contre lui, pendant son absence. Ils firent proclamer Marie, & envoyerent ordre à Jeanne de quitter le titre de *reine*. Ils furent obéis sur le champ. Jeanne quitta sans peine un sceptre qu'elle avoit accepté malgré elle, & qu'elle n'avoit porté que neuf jours.

A cette nouvelle, le duc de Northumberland voulut en vain se sauver hors du royaume. Il fut arrêté avec trois de ses fils,

& plusieurs autres de ses partisans, qui furent tous conduits à la Tour; &, peu de tems après, il eut la tête tranchée.

Marie donna toute sa confiance à Gardiner, évêque de Winchester. Dans le dessein où étoit la reine de rétablir la religion Catholique dans le royaume, elle ne pouvoit choisir un plus mauvais ministre. Gardiner étoit violent & féroce. Son zèle barbare ne sçavoit employer que les tourmens pour la conversion des hérétiques; & l'expérience a prouvé que la persécution est un foible moyen pour détruire l'hérésie; mais l'humeur sanguinaire du prélat s'accordoit assez avec le caractère de Marie. Il disoit souvent au conseil, en présence de la reine, que les hérétiques ont l'ame si noire, qu'on ne la peut laver que dans leur propre sang. Il haïssoit mortellement la princesse Elizabeth, qui étoit Protestante. Le jour auquel Hooper, archevêque d'Yorck, fut brûlé pour cause d'hérésie, Gardiner, qui assistoit à l'exécution, dit hautement: «Nous coupons » aujourd'hui une branche; mais nous laissons » le tronc, qui en produira bien d'autres, » voulant désigner la princesse Elizabeth.

Edouard de Courtenay, comte de Devonshire, seigneur d'une naissance illustre, & l'un des plus beaux hommes de l'Angleterre, avoit fait impression sur le cœur de la reine Marie. A peine fut-elle montée

ſur le thrône, qu'elle le fit ſortir de la Tour, où il avoit été mis ſous le règne d'Edouard. Elle le rétablit dans toutes les dignités que ſon pere avoit poſſédées, & lui en donna des nouvelles. Après l'avoir comblé de biens & d'honneurs, elle attendoit de lui un ſentiment plus vif que la reconnoiſſance; mais Marie n'avoit aucune des qualités qui l'inſpirent. Elle étoit laide, & avoit paſſé la premiere jeuneſſe. Son caractere étoit ſombre, mélancolique, & cruel. Elizabeth, ſa ſœur, qui réuniſſoit dans ſa perſonne les graces de la figure, les talens de l'eſprit, & les qualités du cœur, avoit ſçu charmer le comte de Devonshire; & il reçut avec une froide reconnoiſſance les bienfaits & les marques d'amour dont la reine l'accabloit. Outrée des mépris du comte, Marie n'eût dû en chercher la cauſe qu'en elle-même; mais, par une injuſtice aſſez ordinaire de l'amour-propre, elle ne ſongea qu'à ſe venger d'Elizabeth, ſa rivale.

[1554.]

La reine ayant conclu ſon mariage avec Philippe II, roi d'Eſpagne, les Réformés, voyant qu'ils alloient gémir ſous la tyrannie Eſpagnole, & ſous le joug cruel de l'inquiſition, ſe ſouleverent, & prirent les armes. Le duc de Suffolck, les chevaliers

Thomas Wiat, & Pierre Carew étoient les chefs du parti. Mais Carew, qui devoit agir dans la province de Cornouaille, se comporta avec tant d'imprudence, que, son complot ayant été découvert, il fut obligé de se sauver en France. Wiat entra inconsidérément dans Londres, à la tête de dix mille hommes, croyant que toute la ville alloit se déclarer pour lui. Il fut aussi-tôt arrêté, & fait prisonnier. Le duc de Suffolck, trahi par un de ses domestiques, chez lequel il s'étoit caché, tomba aussi entre les mains de ses ennemis.

La reine eut de quoi exercer sa cruauté naturelle. Elle ne fit grace à aucun des coupables. Le 12 de Février, Jeanne Gray, quoiqu'innocente de ce complot, eut la tête tranchée dans la Tour. Le même jour, le comte Guilfort Dudley, son époux, fut exécuté dans la place publique. Le 17, le duc de Suffolck, pere de Jeanne Gray, subit le même supplice. Wiat fut pendu à Rochester; les autres perdirent la vie en divers lieux. On compta jusqu'à deux cens victimes que Marie immola à sa vengeance.

La reine saisit ce prétexte pour se venger d'Elizabeth & de son amant. Le comte fut enfermé dans la Tour, & la princesse reléguée au château d'Ashriedge, à trois journées de Londres. Elle les fit accuser tous deux d'avoir trempé dans le complot des

Réformés. Wiat les nomma parmi les complices. Le comte parut devant les juges; mais il nia fortement tous les faits qu'on produisit contre lui, & prouva son innocence & celle d'Elizabeth. Pendant qu'on l'interrogeoit, il arriva des Lettres de Wiat, dans lesquelles il rétractoit l'accusation qu'il avoit portée contre la princesse & le comte, appellant Dieu à témoin de leur innocence; ce qui servit beaucoup à les justifier.

Le même jour auquel la reine Marie avoit fait arrêter Elizabeth, Robert Dudley, fils du duc de Sommerset, qui avoit eu la tête tranchée sous Edouard VI, revint en Angleterre, dont il avoit été exilé après la mort de son pere. Ce seigneur étoit de même âge qu'Elizabeth, & l'avoit aimée dès son enfance. Ayant appris la disgrace de cette princesse, il chercha tous les moyens de lui donner quelque consolation; &, malgré les défenses de la reine, il lui fit tenir une Lettre remplie des sentimens les plus tendres, dans laquelle il lui témoignoit combien il étoit touché de son malheur. Sçachant qu'elle avoit besoin d'argent, il lui fit remettre par la même voie deux cens livres sterling. Elizabeth reçut avec joie ce soulagement, & dit à la personne qui le lui apporta : « Voilà ce qui » s'appelle un véritable & fidèle ami. » Pour témoigner sa reconnoissance à Dudley,

elle lui envoya ſon portrait brodé ſur une bourſe.

Cette princeſſe, qu'on avoit transférée du château d'Ahsriedge à la Tour, y fut gardée long-tems avec une extrême rigueur. Elle avoit ſeulement la liberté de ſe promener dans le jardin ; mais elle étoit toujours entourée de gardes, à qui la moindre choſe faiſoit ombrage. Un enfant de quatre ans s'étant approché d'elle pour lui donner un bouquet de fleurs, ils l'arracherent des mains de la princeſſe, croyant qu'il y avoit quelque billet caché : ils maltraiterent l'enfant, & chaſſerent le pere avec menaces.

Son ſort parut encore trop doux. On la tira de la Tour, pour l'envoyer à Woodſtock, où elle ſouffrit tout ce que la captivité a de plus dur. Pluſieurs hiſtoriens aſſurent qu'on dépêcha trois aſſaſſins pour la poignarder. Mais, lorſque ces ſcélérats entrerent dans ſa chambre, ils furent ſi frappés de la beauté de cette princeſſe, & de l'air de nobleſſe, qui brilloit ſur ſon viſage, qu'ils ſe retirerent confus, ſans oſer porter les mains ſur elle.

Nicolas Ridley, évêque de Londres, un des principaux chefs des Réformés, fut pourſuivi pour crime d'héréſie, privé de ſon évêché, & renfermé dans un obſcur cachot. L'univerſité d'Oxford le déclara

fectaire & hérétique. Marie ordonna qu'il fût livré comme tel à la justice séculiere, qui le condamna à être brûlé vif. Plusieurs personnes s'employerent auprès de la reine, pour lui faire révoquer cette sentence ; ils n'en purent tirer que cette réponse : « Je » suis fâchée qu'il soit si obstiné dans son » héréfie ; en votre faveur, je consens qu'il » soit étranglé avant d'être jetté au feu ; » réponse digne d'une reine, qui disoit ordinairement que plus on faisoit mourir d'hérétiques, plus on se rendoit agréable à Dieu, & que le sang de ces hommes réprouvés ne devoit pas paroître plus précieux que celui des animaux.

Philippe II, roi d'Espagne, arrive en Angleterre pour consommer son mariage avec la reine Marie, qui étoit arrêtée, depuis quelque tems, à quelque distance du port de Southampton. Il rencontra le vaisseau royal de Marie, magnifiquement décoré, que cette princesse avoit envoyé au-devant de son nouvel époux. On lui présenta aussi de sa part un collier de l'ordre, de la valeur de quarante mille livres sterling. Philippe débarqua au port de Southampton. Il y trouva douze des principaux officiers de la couronne, accompagnés de cent gentilshommes. Il monta sur un cheval couvert d'un harnois magnifique, estimé douze mille livres sterling, & se rendit à la cathédrale,

où il fit chanter le *Te Deum*. Le lendemain matin, le roi envoya son grand chambellan, accompagné de deux grands d'Espagne, complimenter la reine de sa part, & lui porter un présent de pierreries, estimé soixante-dix mille pistoles. La reine les fit exposer sur une table, pour faire voir à toute sa cour la magnificence de son nouvel époux. Le même jour, Philippe dîna en public, & ne fut servi que par des Anglois. Sa présence ne fit qu'augmenter la haine que la nation avoit déja conçue pour lui. Le phlegme & la gravité affectée du prince Espagnol n'inspirerent que du mépris à un peuple jaloux de sa liberté, accoutumé à voir des Souverains affables & populaires.

[1555.]

Le comte de Devonshire meurt, infiniment regretté de la princesse Elizabeth. Ce seigneur avoit une douceur & une politesse qui lui gagnoient les cœurs de toutes les dames. « Jamais personne, disoit Elizabeth, n'a mieux mérité d'être aimé que le comte de Devonshire, parce que jamais personne n'a mieux sçu que lui l'art d'aimer. » Elizabeth conserva long-tems le portrait d'un homme qui avoit eu les prémices de son cœur. Plusieurs années après sa mort, elle s'entretenoit encore de

son mérite avec ses dames d'honneur : *Il Devonshire*, disoit-elle en italien, *nell' amore humano haveva talenti angelici.* » Le » comte de Devonshire étoit un ange en » amour. »

[1556.]

Cranmer, archevêque de Cantorbéry, qui, sous Henri VIII, avoit joui du plus grand crédit, est cité en justice, comme hérétique, & condamné au feu. Bonner, ministre de ces sanglantes exécutions, fit souffrir de si indignes traitemens à Cranmer, avant son supplice, que ce prélat, croyant s'en délivrer, abjura ses erreurs, au grand scandale de tous les Reformés ; mais son abjuration lui fut inutile. La reine, de concert avec ses ennemis, avoit juré sa perte. Il fut brûlé, en rétractant l'abjuration qu'on lui avoit arrachée.

[1557.]

Philippe gagne contre les François la fameuse bataille de S. Laurent, & s'empare de la ville de Saint-Quentin. Marie avoit assez mauvaise opinion des talens guerriers de son époux. Elle fut si tranportée à la nouvelle de cette célèbre victoire, qu'elle fit faire le portrait de Philippe, dans lequel on l'avoit représenté armé comme il étoit devant Saint-Quentin. Philippe voulut qu'on

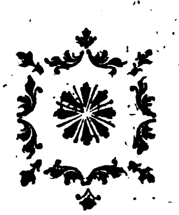
le repréſentât nue tête, en ſigne du reſpect qu'il avoit pour la reine.

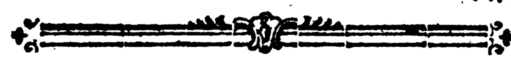
[1558.]

Les François s'étant emparés de la ville de Calais, Marie en conçut un chagrin ſi vif, qu'elle tomba dangereuſement malade. Ses courtiſans s'empreſſant de la conſoler dans ſes douleurs, elle leur répondit : « Vous ignorez la cauſe de ma maladie » & de mes chagrins ; Calais occupe ſi fort » mon cœur, que, ſi vous en faites la diſ» ſection après ma mort, vous n'y trou» verez que cette ville. » La reine Marie mourut, le 17 de Novembre, âgée de quarante-trois ans. Elle ordonna qu'on l'enterrât dans un habit ſimple, & ſemblable à celui des religieuſes.

Le cardinal Renaud Polus, confident de Marie, ne ſurvécut à cette princeſſe, que ſeize heures. Il étoit dangereuſement malade, lorſqu'il apprit la mort de la reine. Prévoyant tous les maux que la religion ſouffriroit ſous le règne d'Elizabeth, il prit ſon crucifix ; l'embraſſa tendrement, & s'écria : « Sauvez» nous, Seigneur, nous périſſons. » Ce furent les dernieres paroles qu'il prononça. Il entra en agonie, & mourut quelques heures après. Par ſon teſtament, il laiſſa tout ſon bien à Louis Priuli, noble Vénitien, qui, depuis vingt-ſix ans, ne l'avoit jamais

quitté. Depuis long-tems on n'avoit point eu d'exemple d'une amitié si vive & si constante. Priuli avoit quitté sa patrie, & l'espérance de la plus belle fortune, pour suivre son ami en Flandres & en Angleterre. Le pape Jules III, ayant voulu lui donner un chapeau de cardinal, il remercia le pontife, & lui dit, qu'il ne pouvoit se résoudre à quitter, pour un seul moment, son cher Polus. Ce généreux Vénitien, craignant qu'on n'attribuât à un vil intérêt son attachement pour le cardinal, ne voulut point profiter de ses biens. Il acquitta les legs que son ami avoit faits, & partagea le reste du bien entre les parens du cardinal, & les pauvres. Il ne retint pour lui qu'un crucifix de crystal, que le prélat portoit ordinairement pendu à son col.





ELIZABETH.

[1558.]

ELIZABETH étoit au château de Herfield, lorſqu'elle apprit la nouvelle de la mort de la reine. Elle partit auſſitôt, pour ſe rendre à Londres, accompagnée du duc de Norfolck, du comte d'Arondel & de quelques autres ſeigneurs. Lorſqu'elle arriva à Londres, le clergé alla au-devant d'elle en proceſſion, avec la croix, & l'accompagna juſqu'à la chapelle de la Tour, où l'on chanta le *Te Deum*. En ſortant de la chapelle, Elizabeth rencontra le chevalier Benefield, celui-là même qui l'avoit traitée avec tant de rigueur, lorſqu'elle étoit priſonniere dans la fortereſſe de Woodſtock. Elle lui préſenta ſa main à baiſer, & dit à ceux qui l'environnoient : «Voilà mon concierge.» Quoiqu'Elizabeth eût prononcé ces paroles en riant, Benefield ne crut pas qu'il fût ſûr pour lui de paroître davantage devant la reine.

Le comte de Dudley, ce même ſeigneur qui avoit autrefois ſecouru Elizabeth dans ſa priſon, fut un des premiers à venir la féliciter ſur ſon avènement à la couronne.

S'étant mis à genoux, pour lui baiser la main; la reine mit l'autre sur l'épaule de Dudley, & dit à ceux qui l'environnoient: » Voilà l'homme du monde à qui j'ai le » plus d'obligation. » Ce seigneur fut toujours depuis un des plus chers confidens de la reine; & il partagea sa faveur avec le comte d'Arondel. Il fut fait chevalier de l'ordre, premier gentilhomme de sa chambre, ministre d'État, conseiller du conseil privé & de la guerre. En 1564, Elizabeth le fit comte de Leicester; c'est sous ce nom qu'il est connu dans l'histoire.

[1559.]

Le 13 de Janvier, le couronnement de la reine se fit avec une magnificence dont on n'avoit point encore eu d'exemple en Angleterre. On avoit fait venir de Flandres toutes les pierreries d'emprunt, qui se purent trouver. La veille, la reine alla à la Tour, où elle passa la nuit entiere à se faire parer pour la cérémonie; le lendemain au matin, la fête commença par une brillante cavalcade. On y voyoit quatre cens chevaux, & cent carosses magnifiques. Elizabeth étoit dans un char de triomphe découvert, tiré seulement par deux chevaux, dont les harnois & les housses étoient couverts de pierreries. Autour du char mar-

marchoient quarante jeunes gentilshommes, vêtus d'écarlate, avec des paremens blancs, brodés en or. Trente dames, deux à deux, dans des carosses découverts, brillans d'or & de pierreries, accompagnoient la reine. Lorsqu'elle fut arrivée au milieu de la ville, où l'on avoit dressé un arc de triomphe magnifique, un jeune enfant, représentant un ange, en descendit comme en volant, & lui présenta une bible fort simplement couverte. D'un côté, on y lisoit ces mots : « La parole de Dieu n'a » pas besoin d'ornement ; » de l'autre : » Elizabeth, notre reine, me protégera. » La reine baisa la main de l'enfant ; prit la bible ; & après l'avoir baisée, la mit sur ses genoux, & la porta ainsi jusqu'à l'église.

Elizabeth voulut être couronnée par un évêque Catholique, pour ne pas découvrir trop tôt son penchant pour la religion réformée. Pendant qu'on l'oignoit des saintes huiles, elle se retourna vers les dames qui l'accompagnoient, & leur dit : « Ne » m'approchez pas, de peur que l'odeur de » cette huile puante ne vous incommode. »

Le même jour, les prisons furent ouvertes ; & tous les prisonniers furent élargis, sans distinction de personne, ni de religion. Le chancelier Bacon se trouvant dans la chambre de la reine, au moment que plusieurs prisonniers la venoient remercier

de la liberté qu'ils avoient obtenue, s'approcha de la reine, & lui dit : « Madame,
» votre Majesté accorde-t-elle la grace généralement à tous les prisonniers ?....
» Oui, répondit Elizabeth ; j'entends qu'ils
» soient tous délivrés sans distinction.»... Il
» y a pourtant encore quatre prisonniers,
» répliqua Bacon, qui sont étroitement resserrés.».. Qui sont-ils donc, reprit la reine?
» nommez-les moi, & je les ferai mettre
» en liberté.... Madame, répondit Bacon,
» ils s'appellent, l'un *Mathieu*, l'autre
» *Marc*, le troisieme *Luc*, & le quatrieme
» *Jean*, (les quatre évangélistes,) & votre
» peuple attend avec impatience que votre Majesté leur donne la liberté.»... Je les
» délivrerai, n'en doutez pas, dit la reine;
» je veux même m'entretenir avec eux,
» & m'instruire par leur propre bouche de
» ce que je dois faire en leur faveur. »

Le parlement envoya des députés, pour prier la reine de choisir au plutôt un époux qui lui donnât des enfans dignes de régner après elle. La reine reçut très-bien les députés, & leur donna à tous sa main à baiser. Quant à l'objet de leur commission, elle leur fit cette réponse. « Je ne veux
» point avoir d'autres enfans que mes sujets, & je ne crains pas de manquer de
» successeurs. Après ma mort, je souhaite
» qu'on grave sur mon tombeau cette épi-

taphe : » Cy gît une reine, qui a régné » tant d'années, & qui a vécu & est morte » vierge. »

La reine porte un édit, qui défendoit, sous les plus grandes peines, de dire la messe, ni de faire aucune autre fonction de la religion Romaine, en aucun lieu de son royaume, à la réserve des maisons des ambassadeurs. Mais comme elle aimoit extrêmement la pompe & la magnificence, elle conserva les cérémonies de l'église, les ornemens des autels, les orgues & la musique; les habits des ecclésiastiques, les noms & les dignités d'archevêques, de chanoines, de diacres, &c. Lorsqu'elle prit le titre de *Gouvernante de l'Eglise Anglicane*, elle déclara qu'elle ne vouloit point être gouvernante d'une église dénuée; ce qui fit dire à quelque plaisant, qu'on avoit fait de l'église un théatre, pour y jouer la comédie devant la reine. Elle avoit même dessein de conserver la dignité de cardinal, & de s'attribuer le droit de les créer. Sa vanité eût été flattée d'aller à l'église de S. Paul, comme le pape à celle de S. Pierre, au milieu de la pourpre des cardinaux; mais l'archevêque Parker, & le chancelier Bacon l'en détournerent.

[1560.]

Elizabeth fait un traité de paix avec la

France, par lequel elle laiſſe aux François la ville de Calais, à condition qu'ils ſortiront de l'Ecoſſe, & renonceront à leurs prétentions ſur ce royaume. Ce traité fit beaucoup de bruit dans l'Europe; on fit dire, à Rome, à Paſquin, que les François, en conſervant Calais, avoient donné un petit ſoufflet à la reine Elizabeth; mais qu'en revanche, la reine Elizabeth avoit donné un grand coup de pied aux François, avec lequel elle les avoit chaſſés de l'Ecoſſe.

[1564.]

Un nommé *Benoît Accolti* avoit formé le complot, avec quelques-uns de ſes compagnons, de tuer le pape Pie IV, perſuadé qu'après ſa mort, le ſiége ſeroit occupé par un pontife véritablement ſaint; mais il fut découvert & arrêté avec ſes complices, lorſqu'il étoit ſur le point d'exécuter ſon deſſein. L'ambaſſadeur d'Eſpagne ayant raconté ce fait à Elizabeth, cette princeſſe lui répondit en riant: « Ces gens-là étoient » fous, ſans doute, de vouloir tuer un pape » très-ſaint, pour en avoir un qui ſoit ſim- » plement ſaint. »... Il me ſemble, répliqua » l'ambaſſadeur, qu'ils n'étoient pas ſi fous » de croire qu'ils pourroient avoir un pape » réellement ſaint, au lieu de celui qui ne » l'eſt que de nom. »

Le roi d'Espagne avoit envoyé pour ambassadeur à Londres, dom Alvaro de Quadra, évêque d'Aquila. Elizabeth fut très-mécontente qu'on lui envoyât un évêque, après qu'elle s'étoit déclarée ennemie de l'église Romaine, & qu'elle avoit refusé de recevoir un nonce ; mais elle dissimula son ressentiment. L'ambassadeur Espagnol affecta de ne paroître à la cour, qu'avec les habits épiscopaux, & tout le cortége pontifical. La vanité de la reine en fut flattée. Elle aimoit avoir à sa suite des gens de ce caractere, & de ce faste. Le prélat affectoit aussi de célébrer solemnellement toutes les fêtes dans sa chapelle, avec un grand concours de Catholiques. Il alloit même dans les maisons particulieres baptiser les enfans, & porter l'Extrême-Onction aux malades. Elizabeth feignoit de ne pas s'en appercevoir. Mais, lorsqu'elle apprit que l'ambassadeur entretenoit des liaisons secrettes avec les parens du cardinal Polus, qui étoient zélés Catholiques, & très-puissans dans le royaume, elle écrivit au roi d'Espagne, pour le prier de rappeller ce prélat. Le roi d'Espagne n'eut aucun égard à la lettre d'Elizabeth. La reine, piquée, fit arrêter l'ambassadeur, sans en donner avis au roi son maître ; l'obligea de comparoître devant la justice ordinaire, & de répondre à plusieurs chefs d'accusation

qu'on lui intenta; mais le malheureux prélat mourut pendant qu'on travailloit à son procès. On s'attendoit que Philippe II vengeroit d'une maniere éclatante l'affront qu'il avoit reçu dans la personne de son ambassadeur : on se trompoit. Toute l'Europe vit avec étonnement un prince si fier dissimuler un outrage de cette nature, & se contenter d'envoyer un autre ambassadeur, en la place de l'évêque.

[1565.]

Elizabeth fut demandée en mariage par tous les princes de son tems. Philippe II, le duc de Savoye, le roi de Suède, l'archiduc Ferdinand d'Autriche lui firent faire des propositions qu'elle sçut toujours éluder. L'ambassadeur de Venise, s'entretenant un jour avec celui d'Espagne, sur la maniere avec laquelle Elizabeth amusoit tous ces divers prétendans, dit en plaisantant, que la reine réussiroit mieux à tromper plusieurs amans, qu'à aimer un seul mari.

[1568.]

Marie Stuard, reine d'Ecosse, cousine d'Elizabeth, après la mort de François II, roi de France, son premier époux, s'étoit remariée avec le comte d'Arley. Elle s'en dégoûta

bientôt ; &, environ après deux mois de froideur & de mésintelligence, le comte fut trouvé mort dans son lit. La reine, sans aucun égard pour la bienséance, épousa, peu de tems après, le comte de Bothuel ; ce qui fit soupçonner ce seigneur d'avoir contribué à la mort du comte d'Arley. Les Ecossois, irrités, commencerent à lui faire son procès ; mais il prit la fuite, & se réfugia en Dannemarck. Marie fut arrêtée prisonniere dans ses propres Etats ; mais, ayant trouvé le moyen de s'échapper, elle prit la résolution de se réfugier en France. Les vaisseaux, sur lesquels elle s'étoit embarquée, furent contraints par la tempête de relâcher dans un port d'Angleterre. Elizabeth, qui avoit plusieurs raisons pour ne pas l'aimer, envoya aussi-tôt des ambassadeurs, pour l'inviter de venir à Londres, & deux compagnies de gardes, pour l'y contraindre, en cas de refus. La précaution n'étoit pas inutile. Marie n'accepta point l'invitation, & remercia avec politesse les ambassadeurs. Elle étoit prête à se rembarquer, lorsque le capitaine des gardes lui dit qu'il avoit ordre de l'arrêter ; ce qui fut exécuté. Elizabeth témoigna beaucoup de joie, lorsqu'elle apprit que Marie étoit en sa puissance. « Voici, dit-elle, » le premier sujet que j'ai de me réjouir

» des maximes de ma politique, depuis que
» je suis reine, »

[1570.]

La reine se rend à l'assemblée du parlement. Lorsqu'elle eut pris sa place, tous les seigneurs se leverent ; & l'orateur de la chambre-haute la supplia, au nom de toute l'assemblée, de faire enfin choix d'un époux, ou de nommer celui qui lui devoit succéder. A peine l'orateur eut-il fini de parler, qu'il s'éleva une voix générale qui lui dit : « Oui, notre reine, nous vous con-
» jurons tous, au nom de la nation, de nous ac-
» corder cette grace. » Elizabeth, après avoir appaisé le bruit des voix, répondit qu'elle recevoit avec joie les témoignages d'affection, que son peuple lui donnoit ; mais qu'elle ne pouvoit lui faire d'autre réponse, sinon qu'elle étoit trop vieille pour se marier, & trop jeune pour faire son testament.

[1572.]

Allant un jour à l'église de S. Paul, elle rencontra à la porte un pauvre, qui lui demanda l'aumône en latin. Elizabeth, l'ayant fixé, reconnut que c'étoit le même homme qui s'étoit souvent présenté à elle à la porte de sa chapelle. Elle se retourna vers ceux qui l'accompagnoient, & dit en la-

tin : *Pauper ubique jacet :* » Ce pauvre se » trouve par-tout. » Cet homme ayant entendu ce reproche, répondit à la reine par ces deux vers :

In thalamis, regina, tuis hâc nocte jacerem
Si foret hoc verum, Pauper ubique jacet.

« Reine, s'il étoit vrai que ce pauvre se » trouvât par-tout, il se trouveroit, cette » nuit, couché dans votre lit. »

La reine fut extrêmement surprise d'une telle réponse, & fit donner dix écus à cet homme.

[1575.]

Henri III, roi de France, envoie une ambassade à Elizabeth, pour lui faire des propositions de mariage. Ce prince, n'étant encore que duc d'Anjou, avoit été déja refusé. Il crut qu'étant devenu roi, sa demande seroit mieux reçue. Henri de Bourbon, duc de Montpensier, fut choisi pour chef de cette ambassade. Il passa en Angleterre, avec un équipage magnifique. Le duc ayant eu une audience particuliere de la reine, & lui ayant fait l'ouverture de ce mariage ; Elizabeth lui répondit qu'elle ne pensoit point à se marier ; mais que si cela arrivoit, elle aimeroit mieux épouser un prince qu'elle feroit roi, qu'un roi qui la feroit reine.

[1577.]

Robert d'Evreux, comte d'Essex, paroît à la cour, pour la premiere fois. Ce seigneur joignoit à la physionomie la plus noble un esprit vif & agréable, cultivé par les voyages qu'il avoit faits dans les différentes cours de l'Europe. L'éclat de son mérite attira sur lui les regards de toute la cour. La reine n'y fut pas insensible; & les bienfaits, dont elle le combla, découvrirent ses sentimens. Elle lui donna une clef de sa chambre, ce qui étoit la marque de la plus grande faveur, & lui fit présent d'un de ses gants, pour le porter sur son chapeau, faveur qu'elle ne fit jamais à d'autres qu'à lui, & qui, dans ce tems, étoit la plus grande marque d'amour, qu'une maîtresse pût donner à un homme qu'elle croyoit épouser. Elizabeth avoua depuis à ses dames, qu'elle n'avoit aimé le comte d'Arondel, que par des motifs de religion; le comte de Leicester, qu'à cause des obligations qu'elle lui avoit; mais qu'elle n'avoit jamais véritablement aimé que le comte de Devonshire, & le comte d'Essex.

[1579.]

Le pape Grégoire XIII envoie en Angleterre soixante-quatre Jésuites Anglois,

Ecossois ou Irlandois, espérant que, par leurs soins, ce royaume pourroit rentrer sous son obéissance. Le P. Robert Person fut fait provincial de la mission, & les PP. Edmond Campian & Guillaume Chregtkton en étoient les principaux chefs. Ils partirent séparément, & en habits séculiers, pour se rendre en Angleterre; &, dès qu'ils y furent arrivés, ils commencerent à travailler avec ardeur au succès de leur entreprise. Ils choisirent une maison pour leur servir d'hospice, à trois lieues de la ville d'Yorck, parce que ce pays étoit presque tout catholique : de-là le provincial envoyoit des Jésuites dans toutes les provinces. Leurs soins ne furent pas infructueux : « Ils enlevoient, de tems en » tems, dit un auteur, quelque brebis ou » quelque agneau, & souvent quelque » bouc de la bergerie de Calvin, pour » l'introduire dans celle du pape. »

La reine ne voulut pas d'abord agir avec rigueur contre ces nouveaux missionnaires. Elle se contenta de faire observer de près leur conduite; mais un accident fâcheux, qui survint, attira l'orage sur ces bons peres. Guillaume Parri, Catholique, & grand partisan des Jésuites, fut accusé d'avoir voulu tuer la reine. Il fut convaincu par la déposition de deux témoins, & ensuite pendu. Son corps fut ouvert, pendant qu'il

respiroit encore, & on lui arracha les entrailles. Le pere Chreghkton, son confesseur, fut accusé de lui avoir conseillé ce crime, dans la confession. Le Jésuite le nia fortement. Quoiqu'on n'eût point de preuves contre lui, il fut cependant pendu; & le parlement porta une loi sévère contre les Jésuites, qui leur défendoit, sous peine de la vie, de mettre le pied en Angleterre, & ordonnoit la même peine contre ceux qui les recevroient, ou qui, les connoissant, ne les découvriroient pas.

[1580.]

Il y avoit à la cour d'Elizabeth un certain gentilhomme de la province de Lincoln, nommé *Cargli*. C'étoit un homme facétieux, agréable, qui avoit des reparties subtiles, & qui parloit plusieurs langues, sans jamais en avoir appris aucune. La reine aimoit à rire & à plaisanter avec lui; il lui servoit de bouffon. Elle lui parloit quelquefois en latin; & Cargli, qui n'étoit pas fort habile en cette langue, lui répondoit comme il pouvoit. La reine lui dit un jour: «Quelle espèce de latin parlez-vous, » Cargli?».... Madame, répliqua-t-il, mon » latin est à-peu-près de la même espèce » que celui de votre Majesté; car je parle » un latin de fou, & vous un latin de femme.»

Elizabeth, se promenant à Hamptoncour avec quelques dames de sa suite, adressa la parole à Cargli, & lui demanda ce qu'on disoit d'elle à la cour? « On dit, ré-» pliqua-t-il, que votre Majesté a bien peu » d'esprit, puisque, de vingt-quatre maris » qui lui ont été présentés, elle n'en a pas » sçu prendre un. » Une autre fois, elle lui demanda ce qu'on disoit de nouveau à la ville? « Une chose fort étrange, Madame, » répliqua Cargli. On dit que votre Ma-» jesté, toute reine qu'elle est, ne sçauroit » trouver un mari. »... La reine lui répondit, en riant, qu'elle n'en vouloit point d'autre que lui..... « Ah! s'écria malignement » Cargli, il ne manqueroit que cela à la » cour, pour rendre la comédie parfaite *.

[1581....]

Les PP. Edmond Campian, Alexandre

* Les ennemis d'Elizabeth l'appelloient *la Comédienne*. Ils disoient qu'elle étoit plus propre à représenter une fausse héroïne sur un théatre, qu'à régner sur un grand peuple. La reine aimoit en effet les actions d'éclat, les fêtes, les divertissemens d'appareil. Elle se piquoit d'y paroître avec avantage, & y étaloit un air de grandeur affecté. Elle étoit, en outre, extrêmement fine & dissimulée : son but étoit de tromper ceux qui avoient affaire à elle, & elle prenoit plaisir à les jouer l'un après l'autre ; ce qui faisoit dire qu'elle jouoit la comédie.

Brant, & Jean Pains, Jésuites, qui étoient restés en Angleterre, malgré les loix rigoureuses portées contre eux, sont accusés d'avoir voulu exciter des séditions dans l'Etat, & sont exécutés à Londres, comme perturbateurs du repos public. Trente-quatre autres Jésuites furent mis à mort, pour le même sujet, en différens lieux du royaume. Les Jésuites les placerent dans le catalogue des martyrs.

De tous les maris, dont Elizabeth se moqua, le duc d'Alençon, frere de Henri III, fut celui qu'elle joua de la maniere la plus cruelle. Toutes les difficultés paroissoient applanies. La reine, en apparence, desiroit cette union. Elle avoit envoyé au duc son portrait, accompagné de la lettre la plus tendre. Les articles du mariage étoient dressés. Il avoit déja reçu les complimens des Etats, des ambassadeurs étrangers, & des députés de plusieurs villes. En l'honneur de cette alliance, on avoit fait par-tout des feux de joie, & donné des fêtes. Le duc, presque certain de son bonheur, passe en Angleterre. On lui fait une réception magnifique: on lui rend les mêmes honneurs qui avoient été rendus au roi Philippe, lorsqu'il vint épouser Marie. Elizabeth va au-devant de lui, jusqu'à Cantorbéry, & le conduit à Londres, dans son carrosse. Toute la ville fait éclater sa

joie. Le lendemain, la reine & le duc dînent ensemble en public. Deux mois se passent en préparatifs; & lorsque le duc, impatient, croit toucher au moment desiré, la reine le prie de ne pas tant précipiter leur mariage; alléguant pour raison qu'elle a encore des mesures à prendre avec son parlement. Le duc, confus & indigné de voir qu'on le joue, part de Londres, le 3 de Février 1582, & s'embarque pour la Hollande. Ainsi s'évanouit ce grand appareil de mariage, qui coûta cent mille livres sterling à la reine.

Un auteur contemporain nous apprend la raison, qui degoûta Elizabeth de ce mariage. « François, duc d'Anjou, fils de » France, ayant envie de se loger & d'é» pouser une reine, ou princesse héritiere, » fit parler à Elizabeth, reine d'Angleterre, » de mariage. Ils s'envoyerent des lettres, » l'un à l'autre, & leurs portraits. Enfin la » reine lui manda qu'elle ne contracteroit » jamais mariage avec celui qui la recher» choit, si elle ne voyoit le personnage, » autrement qu'il n'en falloit plus parler. » Ce prince, persuadé par jeunes gens » aussi peu avisés en cette affaire que lui, » délaissant l'avis des gens plus avancés en » âge, s'en va en Angleterre la voir; le» quel ayant été contemplé de ladite dame, » le trouva si laid, tant de la petite vérole,

» qui lui avoit laissé des fosses au visage;
» qu'aussi qu'il avoit un nez mal formé,
» avec quelques glandes au col, qui fut
» cause peut-être qu'il ne fut reçu aux
» bonnes graces de cette belle reine. Au-
» cuns sont d'opinion qu'il n'y devoit al-
» ler, mais devoit continuer par lettres à
» traiter son mariage; car, par aventure,
» à la longue, il eût pu entrer en grace.»

Bodin, chancelier du duc d'Alençon, dit un jour à la reine Elizabeth, qu'il travailloit actuellement à l'éloge des grands personnages de son siécle, & qu'il ne manqueroit pas d'y donner une place distinguée à Sa Majesté; mais que la rupture de son mariage avec le duc d'Alençon pourroit déparer son éloge. Elizabeth lui répondit: « Sçavez-vous, M. Bodin, ce » que l'on dira, quand vous en parlerez? » On dira que vous aurez cru un menteur, » & qu'un sot l'aura écrit.»

[1585.]

La reine Elizabeth ayant appris l'élection du cardinal de Montalte, qui prit le nom de *Sixte V*, dépêcha vers Sa Sainteté le chevalier Carre, pour tâcher de demêler quelles étoient les intentions du nouveau pontife. Le pape, dans une audience particuliere, fit plusieurs questions au chevalier

valier sur l'humeur, les inclinations, l'air & les manieres de la reine Elizabeth. Carre y satisfit le mieux qu'il lui fut possible; &, comme il avoit le portrait de la reine, il le présenta au pape, qui le considéra avec plaisir pendant quelque tems, & dit au chevalier Carre, en le lui rendant. «Votre reine » est née heureuse; elle gouverne son » royaume avec beaucoup de bonheur: » il faudroit qu'elle se mariât avec moi; » nous donnerions au monde un autre » Alexandre.»

Le cardinal de Montalte, neveu du pape, fit présent au chevalier Carre, qui étoit de ses amis, du portrait de son oncle, émaillé en or, & entouré de diamans. Carre l'envoya aussi-tôt en Angleterre. Le comte d'Essex le remit à la reine. Elizabeth, après l'avoir regardé avec attention, dit en badinant au comte d'Essex: «Si le pape se » faisoit couper cette barbe, je l'épouse- » rois, pour voir s'il a dit vrai, quand il » a dit que, si nous étions mariés ensem- » ble, nous mettrions au monde un autre » Alexandre.»... Madame, lui répondit le » comte, la barbe ne fait pas l'hermite, » comme l'habit ne fait pas le moine.».... » Oui, répliqua la reine; mais ce seroit » faire deux fautes à la fois que d'épouser » en même tems un grand-prêtre, & une » grande barbe.»

Après quelques railleries semblables, la reine ajoûta qu'elle auroit épousé ce pape avec beaucoup de plaisir, s'il eut été prince séculier, croyant qu'un tel mariage auroit fait le bonheur de l'Europe. « Mais, Madame, repliqua le comte, les princes se marient pour avoir des enfans; & l'âge où est Votre Majesté ne vous laisseroit guères d'espérance d'en avoir.»... M. le comte, dit la reine, on peut tout espérer, quand on a le cœur bon. » Elizabeth avoit alors cinquante-trois ans; & le pape Sixte soixante-quatre.

La reine avoit mandé au chevalier Carre de lui envoyer le portrait du cardinal de Montalte. Carre en parla au pape, & lui dit qu'il avoit déja envoyé à la reine le portrait de Sa Sainteté, & qu'elle l'avoit reçu avec le plus grand plaisir. « Je souhaiterois, » répondit Sixte V, que mon portrait eût » la vertu de convertir la reine, afin que » je pusse lui envoyer, non pas le portrait de mon neveu, mais l'original, en » qualité de légat *à latere.* »

[1586.]

Il se forme une conspiration contre la reine, par les intrigues de Philippe II. Les conjurés étoient de jeunes gentilshommes Anglois, zélés pour la religion catholique,

& partisans de Marie d'Écosse. L'entreprise fut concertée à Paris, dans la maison du duc de Guise, en présence du cardinal de Lorraine, son frere, & de deux ambassadeurs d'Espagne, qui promirent de grandes récompenses de la part du roi, leur maître, à Bubington, chef de la conjuration, & à ses compagnons. Les conjurés, par un scrupule qui leur devint funeste, demanderent au cardinal qu'il leur fît accorder par le pape une indulgence *in articulo mortis*, en cas qu'ils eussent le malheur d'être tués sur le champ par les gardes de la reine. Le cardinal en écrivit au pape, & lui nomma même les personnes pour lesquelles il démandoit l'indulgence. Le pape répondit au cardinal qu'il lui donnoit tout pouvoir d'accorder à ces gens-là ce qu'ils demandoient; mais, en même tems, il donna avis au chevalier Carre du complot qui se tramoit contre Elizabeth, & lui en nomma les auteurs. Carre en informa la reine, qui fit aussi-tôt arrêter les conjurés & tous les complices qu'on put découvrir. Quatorze des plus coupables furent condamnés à mort. On les traîna sur une claie, depuis la prison jusqu'au lieu du supplice, où ils furent pendus: on leur arracha les entrailles, qui furent brûlées; & leurs corps furent mis en quartiers. Quelques jours après, la reine

alla à l'églife de S. Paul rendre graces à Dieu, qui l'avoit délivrée d'un fi grand danger ; & l'on alluma des feux de joie dans tout le royaume.

Le deffein des conjurés étoit d'élever fur le thrône Marie d'Ecoffe, en la place d'Elizabeth. La reine faifit ce prétexte pour fe défaire d'une ennemie, qui, quoique prifonniere, lui paroiffoit toujours redoutable. Elle la fit accufer d'avoir trempé dans la confpiration précédente, & lui fit faire fon procès en conféquence. L'infortunée Marie fut condamnée à perdre la tête fur un échafaud.

[1587.]

L'arrêt de mort, rendu contre Marie, fut envoyé aux comtes de Scharesbury & de Kent, qui gardoient cette princeffe au château de Frodigna, où elle étoit prifonniere depuis long-tems. On leur ordonnoit d'affembler toute la nobleffe des environs, pour prêter main-forte à l'exécution de l'arrêt. Les deux milords allerent auffi-tôt annoncer cette fatale nouvelle à Marie, qui la reçut avec un vifage ferein. Lorfqu'ils fe furent retirés, elle écrivit deux Lettres, l'une au roi de France, l'autre au duc de Guife. Elle relut enfuite fon teftament; &, après avoir partagé le peu qu'elle avoit entre fes domeftiques, elle fe mit à

souper. Pendant le repas, elle but à la santé de ses gens, qui, fondant en larmes, la remercierent à genoux. Après souper, elle les fit tous approcher; embrassa les filles & les femmes, & permit aux hommes de lui baiser la main. Elle se confessa ensuite; fit sa priere, & se coucha toute habillée. Après un léger & court sommeil, elle se remit à prier avec son confesseur. Le lendemain matin, les deux comtes entrerent dans sa chambre. « Soyez les bien- » venus, milords, leur dit-elle; j'ai été, » cette nuit, plus vigilante que vous. » Elle mit la main sur l'épaule d'un des seigneurs, parce que sa longue prison lui avoit causé une sciatique, qui l'empêchoit de marcher. Elle avoit la tête couverte d'un voile; tenoit à la main un crucifix, & portoit une couronne à sa ceinture. Elle fut conduite dans une galerie, où ses juges l'attendoient. Malvio, son écuyer, se mit à genoux devant elle, & lui demanda ses derniers ordres, en pleurant. « Ne pleurez pas, lui » dit-elle; réjouissez-vous plutôt de ce que » Marie Stuard va bientôt être délivrée de » tous ses maux. Je vous prie seulement de » dire à mon fils, que je meurs constante » dans la religion Catholique, & que je le » prie de demeurer toujours constant dans » la foi de ses peres; d'aimer la justice &

» la paix, & de n'entreprendre jamais rien
» contre la reine Elizabeth. »

On conduisit ensuite la reine dans la grand salle du palais, qui étoit tendue en noir. Elle s'assit sur une chaise, & le greffier lui lut la sentence. Après l'avoir écoutée, elle se tourna vers le peuple, qui s'étoit assemblé en foule, & dit : « Vous
» voyez un spectacle nouveau; une reine
» qui meurt sur un échafaud. Je n'avois pas
» coutume de me deshabiller en présence
» de tant de gens, encore moins d'avoir
» des bourreaux pour valets-de-chambre;
» mais il faut vouloir ce que Dieu veut. »
Après avoir fait sa priere sur l'échafaud, elle se deshabilla elle-même. Elle avoit deux bourreaux à ses côtés, dont l'un voulut lui ôter un *Agnus Dei*, qu'elle portoit sur sa poitrine; mais la reine lui défendit de la toucher, & lui dit qu'elle donnoit cet *Agnus* à une de ses demoiselles, qui lui en payeroit la valeur. Elle se fit bander les yeux, avec un linge bénit très-précieux, par une demoiselle de sa suite; &, après avoir récité le pseaume *In te, Domine, speravi*, elle mit la tête sur le billot, en criant à haute voix : « Seigneur, je remets mon esprit
» entre vos mains. » L'un des bourreaux lui tenoit les mains, & l'autre lui coupa la tête avec une hache en deux coups. Celui

qui lui avoit tenu les mains, prit la tête, & la montra aux assistans, en criant : « Dieu » garde notre reine. »

Lorsque le peuple de Londres apprit qu'on avoit tranché la tête à Marie, il fit des feux de joie, comme si l'Angleterre eût remporté quelque grande victoire. La reine Elizabeth mit la tête à la fenêtre, & demanda à quelle occasion on allumoit ces feux ? « C'est pour la mort de la reine Ma» rie, lui répondit-on. ».... Quoi! reprit » Elizabeth, feignant une grande surprise, » la reine ma sœur est-elle donc morte ? » & qui est-ce qui l'a fait mourir ? on m'a » donc trompée ? » L'artifice étoit grossier. La reine avoit elle-même signé l'arrêt de mort. Un milord, qui étoit présent, ne put s'empêcher de dire : « Voilà un vrai tour de » comédienne. »

Sixte V, ayant appris la mort de Marie, loin de condamner la cruauté d'Elizabeth, s'écria : « O l'heureuse reine ! qui a été trou» vée digne de voir tomber à ses pieds une » tête couronnée. »

Marguerite Lambrun, femme d'esprit & de courage, qui avoit été long-tems au service de Marie d'Ecosse, ayant perdu son mari, dans le même tems auquel on trancha la tête à cette malheureuse reine, fut si vivement affligée de cette double perte, qu'elle résolut de s'en venger sur la reine

Elizabeth. Après avoir ſongé aux moyens de réuſſir dans ſon entrepriſe, elle s'habilla en homme; prit deux piſtolets ſous ſes habits; réſolut de ſe cacher parmi la foule, lorſque la reine iroit à ſa chapelle; de tirer ſur cette princeſſe un de ſes piſtolets, & de ſe tuer elle-même de l'autre. Mais, la reine ſe promenant un jour dans ſes jardins, Marguerite Lambrun, qui ſe faiſoit appeller alors *Antoine Sparck*, & ſe diſoit Ecoſſois, voulant percer la foule avec un peu trop de précipitation, laiſſa tomber un de ſes piſtolets. Les gardes, qui s'en apperçurent, ſe ſaiſirent d'elle ſur le champ. La reine voulut l'examiner elle-même : elle la fit approcher, & l'interrogea, la prenant pour un homme. « Madame, répondit hardiment cette femme, quoique je » porte cet habit, je ſuis femme ; je m'ap» pelle *Marguerite Lambrun ;* j'ai été plu» ſieurs années au ſervice de la reine Marie, » ma maîtreſſe, que vous avez fait mourir » injuſtement. J'ai réſolu, au péril de ma » vie, de venger ſa mort par la vôtre. » Elizabeth l'écouta tranquillement, & lui répondit : « Vous avez cru faire votre devoir » en attentant à ma vie ; quel eſt aujour» d'hui le mien envers vous ? » .... Je » dirai mon ſentiment à Votre Majeſté, » repartit cette femme, pourvu qu'il lui » plaiſe me dire ſi elle me demande cela en

» qualité de reine, ou en qualité de juge? »... » En qualité de reine, reprit Elizabeth. »... » Eh bien ! Votre Majesté doit me faire » grace. ».... Mais quelle assurance me » donnerez-vous que vous n'entreprendrez » pas une seconde fois une action sembla» ble. »... Madame, répliqua cette femme, » la grace que l'on veut donner avec tant » de précaution, n'est plus une grace : ainsi » Votre Majesté peut en user comme juge » envers moi. » La reine, s'étant retournée vers quelques personnes de son conseil, leur dit : « Il y a trente ans que je suis reine; » mais je ne me souviens pas d'avoir jamais » trouvé personne qui m'ait donné une pa» reille leçon. » Ainsi elle voulut lui donner la grace toute entière, & sans condition.

On fit courir un libelle dans la ville d'Yorck, qui avoit pour titre : *La reine impudique.* Quoiqu'il n'y fût parlé ni de la reine ni de rien qui regardât l'Angleterre, on ne laissa pas de reconnoître qu'il étoit fait contre Elizabeth que l'on traitoit de femme sans honneur & sans honte, plus débauchée que Laïs, Phryné, & Messaline, & que l'on comparoit à Jeanne de Naples. Robert Typai, fils d'un artisan de la ville d'Yorck, fut accusé d'être l'auteur de ce libelle. Le magistrat le fit mettre en prison : ensuite on l'interrogea; mais il s'obstina à nier qu'il fût l'auteur de ce libelle. La reine,

ayant appris qu'on lui faisoit son procès, envoya ordre de le faire conduire à Londres. Quand il y fut arrivé, on l'examina dans le conseil; mais, quelques indices qu'il y eût contre lui, on ne trouva point de preuves capables de le convaincre; & il persista toujours à nier le fait. La reine voyant cela, prit entre ses mains le libelle; &, sans s'émouvoir, elle dit au conseil: » Milords, nous nous rompons la tête à » interroger ce misérable, comme s'il m'a» voit effectivement offensée; mais il me » semble que ceux qui l'accusent sont plus » coupables que lui, puisqu'ils prétendent » que l'auteur de ce libelle, quel qu'il soit, » m'a voulu désigner, ce qui ne peut être; » car ce libelle parle d'une reine impudi» que, & moi je prétends être chaste; & » ainsi ce libelle ne peut avoir été fait con» tre moi. » La reine, après avoir ainsi parlé, se leva, & ordonna qu'on mît en liberté le prisonnier, & qu'on lui fît un présent de cent écus, pour réparer le tort qu'on lui avoit fait. Quand Typai se vit ainsi traité, & que la reine ne prenoit point ce libelle pour son compte, il ne fit plus difficulté de dire qu'il en étoit l'auteur. Il s'arrêta même à Londres, où il fit une apologie de la reine que le libelle attaquoit, & s'en déclara ouvertement l'auteur. La reine, en étant avertie, le fit venir en sa

présence, & lui dit ; « Vous êtes donc » l'auteur du libelle, quoique vous l'ayez » nié avec tant d'obstination ? Quelle est » donc la reine dont vous avez prétendu » parler ? Selon votre livre, c'est une reine » aujourd'hui vivante, qui veut passer pour » chaste, quoiqu'elle ne le soit pas. Cela » suffit pour faire connoître la grandeur de » votre faute. Nous vous avions fait un pré- » sent, parce nous vous avions cru inno- » cent ; mais puisque vous faites gloire au- » jourd'hui de vous dire coupable, ce sera » aux juges à vous donner la récompense » que vous méritez. » Il fut mis entre les mains des juges qui le condamnerent à être fouetté publiquement, & à être mis au pilori, portant le libelle pendu à son col.

L'archevêque d'Yorck disputoit, depuis long-tems, à l'archevêque de Cantorbéry la qualité de Primat d'Angleterre. La reine, pour accorder ces deux prélats, ordonna que l'archevêque de Cantorbéry conserveroit le titre de *primat*, mais à condition qu'il garderoit, toute sa vie, le célibat, & que l'archevêque d'Yorck auroit pour dédommagement la liberté de prendre une femme. L'archevêque actuel de Cantorbéry n'avoit aucun goût pour le mariage ; celui d'Yorck en avoit beaucoup. La décision les accommoda tous deux. Mais, l'archevêque d'Yorck étant mort, son

ſucceſſeur, qui n'aimoit point les femmes, voulut revendiquer ſes droits. L'archevêque de Cantorbéry trouva auſſi que la condition qu'on lui avoit impoſée, ſembloit nuire à ſon droit. Tous les deux porterent leurs plaintes à la reine. Elizabeth, fatiguée de ces débats, les fit venir en ſa préſence, & leur dit pour toute réponſe : *Quod ſcripſi, ſcripſi ;* « Ce que j'ai écrit eſt écrit. » Depuis ce tems-là, on les appella les Archevêques de *Quod ſcripſi, ſcripſi.*

[1588.]

Philippe II forme le deſſein de conquérir l'Angleterre. Il fait équiper, à ce deſſein, une puiſſante flotte, à laquelle il donne le nom d'*Invincible.* On n'avoit point encore eu d'exemple d'un armement ſi conſidérable. Cent cinquante vaiſſeaux d'une hauteur prodigieuſe, & qui ſembloient autant de citadelles, compoſoient cette formidable flotte. On y comptoit juſqu'à trois mille deux cens piéces de canon. Vingt-deux mille ſoldats, quinze cens volontaires, ſix mille huit cens matelots, deux mille cinq cens forçats formoient l'équipage. Les ponts, & le haut-bord des vaiſſeaux étoient à l'épreuve du mouſquet. Ils étoient conſtruits d'un bois ſi épais & ſi maſſif, qu'ils avoient trois ou quatre pieds d'épaiſſeur ; de ſorte qu'il n'y avoit point de canon

qui pût y faire brèche, à moins qu'on ne tirât de bien près. Ils avoient chacun leurs trompettes, leurs pavillons, leurs bannières, leurs étendards, où les armes d'Espagne étoient brodées sur des étoffes si épaisses, que le vent ne pouvoit les remuer. Cette flotte sortit du port de Lisbonne, le 30 de Mai, par le plus beau tems du monde, au bruit des cloches & des trompettes. Elizabeth n'avoit rien oublié pour la défense de son royaume. Elle avoit mis en mer une flotte composée de cent vaisseaux, qui se présenta devant celle d'Espagne, sur les côtes de Calais. Les premieres escarmouches furent toutes à l'avantage des Anglois. La nuit étant venue, sans qu'on eût pu engager une action générale, les Anglois dépêcherent, à la faveur des ténèbres, huit brûlots, qui étoient tout en feu, & séparés les uns des autres, afin qu'ils pussent entrer par différens endroits dans l'enceinte de la flotte, & y mettre le feu de tous les côtés. Les Espagnols furent si épouvantés à la vue de ces brûlots, qu'ils prirent la fuite en désordre. Lorsqu'ils se retiroient, ils furent surpris d'une affreuse tempête, qui fracassa tous les vaisseaux, & en submergea la plus grande partie. De toute cette flotte, il ne revint en Espagne que quarante-six vaisseaux. Lorsque la nouvelle de ce désastre arriva en Angleterre, tout

le peuple se livra à la joie. Chaque citoyen alluma des feux devant sa maison, & illumina ses fenêtres. La reine monta sur un char de triomphe, tout brillant d'or & de pierreries, & se promena dans toutes les rues de Londres, accompagnée du parlement & des officiers de sa cour. On avoit dressé dans plusieurs endroits des arcs de triomphe, sous lesquels elle passa. Les rues étoient tapissées & ornées de tableaux. De tems en tems, on faisoit voltiger autour du char de la reine les étendards, les enseignes, & les drapeaux, qu'on avoit pris sur les Espagnols. Les bourgeois de Londres étoient en haie dans les rues où elle passoit, chaque corps de métier étant distingué par sa livrée. Ils portoient aussi des bannieres prises sur l'ennemi. La reine arriva, au milieu des acclamations de tout le peuple, à l'église de S. Paul. L'évêque de Londres la reçut à la porte, accompagné de tout son clergé. Lorsqu'elle fut entrée dans l'église, on fit des prieres, pour remercier Dieu d'avoir délivré l'Angleterre d'un si grand danger; & le doyen de S. Paul prononça un sermon sur ce texte: *Si Dieu ne garde la ville, celui qui la garde fait en vain sentinelle.*

[1593.]

Philippe II, toujours animé contre Eli-

zabeth, s'écria un jour : « O Dieu ! ne se » trouvera-t-il donc personne qui puisse dé» livrer l'Angleterre & l'Espagne de ce dé» mon infernal ? » Dom Bernardino Mendozza, un de ses gentilshommes, lui promit de le défaire bientôt d'Elizabeth. Il s'associa avec un nommé *Andrada*, homme intriguant, & habile empoisonneur. Andrada s'insinua dans l'amitié d'un médecin Portugais nommé *Lopez*, qui exerçoit la médecine à Londres, avec beaucoup de réputation. Le comte de Fuentes, commandant en Flandres pour le roi d'Espagne, fit de grands présens à ce médecin, & lui promit les récompenses les plus considérables de la part de son maître. Lopez, séduit par ses promesses, s'engagea d'empoisonner Elizabeth avec des fruits qu'elle aimoit beaucoup, & dont elle mangeoit souvent. Mais cette conspiration, quoique conduite avec beaucoup de secret, fut découverte par une Lettre que le comte de Fuentes envoya au médecin Lopez, & qui tomba, par hazard, entre les mains d'un jeune homme, qui la porta à la reine. Lopez fut arrêté sur le champ. La crainte & l'espérance lui firent découvrir ses complices, qui furent tous pendus. Lopez souffrit un supplice affreux. On lui ouvrit le corps ; on en arracha le cœur, & on le donna à manger aux chiens.

[1594.]

Un gentilhomme Anglois, nommé *Thomas Osby*, étant à Paris, s'introduisit dans la maison d'une dame veuve, qui avoit une fille de vingt-deux ans, très-bien faite, & de beaucoup d'esprit, nommée *Elizabeth Plazet de Dameron*. Il eut de fréquentes conversations avec cette fille, & sçut si bien gagner son cœur, qu'elle ne lui refusa rien; &, au moyen d'une promesse de mariage, il vécut avec elle, pendant un mois, avec toute la liberté que donne le Sacrement. Ce tems étant écoulé, Osby témoigna qu'il souhaitoit avec passion pouvoir accomplir sa promesse; mais qu'il lui falloit faire auparavant un voyage à Londres, pour obtenir le consentement de sa mere, & donner ordre aux affaires de sa maison. Il partit; mais dès qu'il fut à Londres, il oublia bientôt sa maîtresse, & ne songea plus à revenir. Mademoiselle Dameron, après lui avoir écrit plusieurs Lettres, sans en recevoir de réponses, vit qu'elle étoit trompée. Son dépit lui suggéra de passer en Angleterre, avec un frere qu'elle avoit, qui étoit plus jeune qu'elle. Osby, instruit de son arrivée à Londres, quitta la ville, & alla voyager dans diverses provinces du royaume. Mademoiselle Dameron, ne trouvant point son infidèle,

fidèle, résolut d'aller demander justice à la reine Elizabeth. Elle s'habilla le plus proprement qu'elle put, & alla à Wittehal se présenter à la reine. Sa beauté lui ouvrit un chemin à travers la foule. Quand elle fut près d'Elizabeth, elle se mit à genoux, & lui dit qu'elle demandoit justice. On lui demanda qui elle étoit, & quel tort on lui avoit fait? Elle raconta son aventure à la reine, & lui avoua qu'Osby avoit abusé d'elle, sous la foi d'une promesse de mariage. « Mais que ferez-vous, » répondit la reine, s'il refuse de vous épouser, & que les loix du royaume ne puissent pas l'obliger à le faire? »... Il faut » donc, s'écria-t-elle, que je me déguise » en homme, & que, ne pouvant être sa » femme, je sois sa meurtrière; car j'ai de » si fortes raisons de me venger de sa perfidie, que je le poursuivrai jusqu'aux portes de l'enfer. ».... Vous croyez donc, » dit la reine, que la virginité est d'un » si grand prix, qu'elle ne peut être vengée que par la mort de celui qui vous » l'a ravie? Mais, si cela est vrai d'une simple bourgeoise, que seroit-ce en la personne d'une reine? ».... Madame, ré» pondit mademoiselle Dameron, à l'égard » de la conscience envers Dieu, & de l'hon» neur parmi les hommes, nous sommes » toutes égales. »..... Mais, reprit la reine,

» quand on a une fois perdu la virginité, » c'eſt ſans retour ; & il n'y a plus de re- » méde. » .... Si mon malheur veut que » je ne ſois plus vierge, répondit la demoi- » ſelle, je ſuis du moins toujours Eliza- » beth. » Tous les courtiſans admirerent la ſubtilité de cette fille, & le coup qu'elle portoit à la reine par l'équivoque de ſon nom, comme ſi elle eût voulu dire que, ſi elle n'étoit pas vierge, elle étoit pourtant toujours la même Elizabeth ; mais elle vouloit dire, ſans doute, qu'elle n'étoit pas plus vierge que la reine Elizabeth. On crut que la reine l'avoit ainſi compris, ſur ce qu'elle rompit d'abord ce diſcours, & dit à la demoiſelle : « Votre bel eſprit mérite » qu'on faſſe quelque choſe pour vous ; » j'aurai ſoin de votre perſonne & de votre » affaire. » La reine n'eut pas plutôt dit ces paroles, qu'elle entra dans ſa chambre, le comte d'Eſſex lui donnant la main, ſelon la coutume. Elle parla de cette affaire à plu- ſieurs juges, qui lui dirent que cette demoi- ſelle n'étoit pas bien fondée dans ſa pré- tention, n'ayant ni témoin, ni preuves, ni promeſſes par écrit. « N'importe, ré- » pondit Elizabeth ; ſes preuves ſont ſur » ſon viſage, dans ſes yeux, & dans ſes » diſcours. » Elle manda enſuite la mere d'Osby, qui fut enchantée de l'eſprit & des graces de mademoiſelle Dameron, & con-

ſentit avec joie à ce qu'elle fût unie à son fils. Elle lui écrivit, pour cet effet, en Ecoſſe, où il s'étoit retiré; mais lorſqu'il reçut la Lettre, il étoit malade à l'extrémité. Sa mere, peu de tems après, apprit qu'il étoit mort. Pour dédommager mademoiſelle Dameron, on lui aſſigna quinze cens livres de penſion ſur les biens d'Osby.

[1595.]

Les ambaſſadeurs de France & de Veniſe, qui réſidoient à la cour d'Elizabeth, étant un jour dans l'antichambre de la reine, & voulant lui parler, demanderent à madame Annel, qui gardoit la porte de la chambre, ſi Sa Majeſté feroit bientôt viſible? « Le comte eſt avec la reine, leur ré» pondit-elle. Eux ſeuls peuvent ſçavoir » quand leurs affaires ſeront finies. » (A la cour, on appelloit le comte d'Eſſex, *le Comte* par excellence.) L'ambaſſadeur de Veniſe répondit à madame Annel : « Mais » ne pourriez-vous entrer dans la chambre, » pour dire à la reine que nous ſommes ici » à l'attendre, & qu'il eſt déja tard? »... Non, » répondit cette dame : la porte eſt fermée » en dedans, & je ne ſçaurois frapper, » de peur d'interrompre la reine, qui, ſans » doute, traite d'affaires d'Etat avec ſon mi» niſtre. » L'ambaſſadeur de Veniſe, entendant cette réponſe, prit la main à l'am-

baſſadeur de France, & lui dit : « Il faut » que nous gardions le mulet à M. le » Comte. » L'ambaſſadeur de France lui répondit : « C'eſt-là votre métier de garder » le mulet ; pour moi, je me contente de » tenir la chandelle, & je l'ai tenue ſi long- » tems au comte de Leiceſter, pendant ma » premiere ambaſſade dans ce pays ; que je » n'ai aucune peine à la tenir préſentement » au comte d'Eſſex. »

Pour entendre cette plaiſanterie, il faut ſçavoir qu'on dit en Italie d'un homme qui ſouffre qu'on careſſe ſa femme : *Che tiene la mula ;* « Qu'il garde la mule ; » ce que les François appellent *tenir la chandelle.*

Elizabeth avoit coutume de dire qu'elle avoit réſolu de ne ſe marier qu'avec le pape Sixte V, & qu'elle attendoit tous les jours qu'on lui en vînt faire la propoſition ; ce qui donna lieu à une Paſquinade ſanglante qu'on fit contre elle à Rome, après la mort de Sixte. Paſquin demandoit à Marphorio ce que feroit Elizabeth après avoir perdu le pape ? Celui-ci répondoit : « Elle » eſt déſormais ſi vieille, qu'elle n'eſt plus » bonne ni à galant ni à mari. » Un autre jour, on faiſoit venir Paſquin de Londres, & on lui demandoit ce que faiſoit la reine depuis qu'elle étoit trop vieille pour avoir des galans ? A quoi il répondit : « Tu te » trompes, Marphorio, les jumens mangent

» avec avidité le foin, se souvenant du plaisir » qu'elles ont eu de manger l'herbe verte. »

[1600.]

La réputation d'Elizabeth s'étoit répandue jusques chez les nations barbares. Muley-Hamet, roi de Fez, & de Maroc, envoya à Londres un ambassadeur, pour prier la reine de lui accorder son amitié, & de permettre le commerce entre les deux nations. La reine étala toute sa magnificence aux yeux de ces étrangers, qui remporterent dans leur pays une haute idée de la monarchie Angloise.

[160[illegible]]

La reine, alors âgée de soixante-six ans, déclinoit à vue d'œil : son esprit, accablé des fatigues d'un si long règne, n'avoit plus aucune force. Cependant la vanité ordinaire à son sexe, ne l'abandonnoit point encore. Elle se paroit avec autant de soin & d'élégance, que si elle eut encore été dans la premiere jeunesse. Quelques plaisans disoient qu'Elizabeth ressembloit aux paons, dont les plumes deviennent plus belles à mesure qu'ils vieillissent. Les ambassadeurs écrivant à leurs maîtres ce qui se passoit à la cour d'Angleterre, leur disoient que l'esprit de la reine commençoit à s'affoiblir ; mais que la force de son

corps augmentoit, & qu'elle en avoit besoin pour soutenir le poids des habits qu'elle portoit.

Le comte d'Essex, parvenu au comble des honneurs, & presqu'aussi puissant en Angleterre que la reine Elizabeth, oublia qu'il tenoit tout d'elle; &, se voyant si près du thrône, il crut qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour y monter. Il traita secrettement avec le comte de Tiron, chef des mécontens en Irlande. Ceux qui étoient jaloux de la fortune du comte d'Essex, ne manquerent pas d'en instruire la reine, qui commença à lui témoigner beaucoup de froideur. D'Essex, s'appercevant du changement d'Elizabeth, & voyant qu'il commençoit à lui devenir suspect, leva le masque, & fit éclater ouvertement le dessein que son ambition lui avoit suggéré. La reine le fit arrêter, & ordonna qu'on lui fît son procès. Il fut condamné à être écartelé. Lorsqu'on lut au comte sa sentence, il se mit à sourire, & dit aux juges, sans s'émouvoir, qu'ils avoient bien fait de le condamner à être écartelé, parce que si les parties de son corps n'étoient séparées, il auroit pu faire beaucoup de mal à l'Angleterre. On retint encore huit jours le comte d'Essex dans la Tour. Chacun croyoit que la reine vouloit lui faire grace, & c'étoit aussi son intention; car elle ne faisoit dif-

férer son supplice, que pour lui donner le tems d'implorer sa clémence ; mais le comte étoit trop fier pour s'abbaisser à une telle démarche. Il répondit à ses amis, qu'il aimoit mieux mourir que de demander sa grace, & qu'il n'y avoit rien de plus honteux à un gentilhomme qu'une vie dont on n'est redevable qu'à la bonté d'autrui.

[1602.]

Henri IV, roi de France, soupçonnant la fidélité du maréchal de Biron, l'envoya en Angleterre, en qualité d'ambassadeur, espérant que les traces du supplice récent du comte d'Essex pourroient l'intimider & le faire rentrer dans le devoir. Biron vit, en effet, à Londres un spectacle bien capable de faire trembler un traître. On le conduisit sur le pont, qui est une des choses les plus curieuses de la ville. Il y avoit alors sur ce pont plusieurs têtes de criminels, entre lesquelles étoit celle du comte d'Essex, qu'on lui fit remarquer. Biron, feignant d'ignorer l'aventure du comte, demanda la cause de son supplice. On lui répondit que le comte avoit été décapité, & qu'on avoit exposé sa tête sur le pont, parce qu'il avoit conspiré contre la reine. » Il faudroit bien des ponts, repliqua Bi-

» ron, si l'on y plaçoit les têtes de tous ceux
» qui ont conspiré contre leurs princes. »

Sur la fin de l'hiver de cette année, la reine, alors âgée de soixante-dix ans, tomba dans une mélancolie profonde, qui lui causa une fiévre lente, qui consuma peu-à-peu ses forces. Elle ne voulut user d'aucuns remèdes. Son aversion pour les médecins étoit extrême ; & lorsqu'on la pressoit d'avoir recours à leur art, elle répondoit : « Lorsque j'étois jeune, je ne me
» suis jamais servie des médecins. Ils ne se
» vanteront pas d'avoir prolongé ma vie
» jusqu'à l'âge où je me trouve aujour-
» d'hui ; mais je ne veux pas aussi qu'on
» les accuse d'avoir hâté mon trépas. Lors-
» que je sens ma fin approcher, pourquoi
» les appellerois-je ? Seroit-ce pour leur
» donner la réputation de m'avoir fait
» mourir ? »

Quand les dames, qui étoient auprès d'elle, lui présentoient un bouillon ou quelqu'autre chose ; elle le repoussoit, en disant : « Laissez moi mourir en repos. Les
» Anglois sont déja las de moi, comme je
» suis lasse d'eux. »

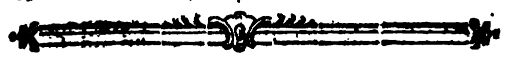
[1603.]

L'archevêque de Cantorbéry assista la reine dans les derniers momens de sa vie.

Il cherchoit à la consoler, en lui disant qu'elle devoit tout espérer de la miséricorde de Dieu, à cause de sa piété, de son zèle & de l'œuvre admirable de la réformation, qu'elle avoit heureusement rétablie. La reine, qui étoit tournée de l'autre côté du lit, interrompit l'archevêque, & lui dit: » Milord, la couronne, que j'ai portée pen» dant long-tems, m'a donné assez de va» nité, pendant que j'ai vécu; je vous » prie de ne la pas augmenter à cette heure » que je suis si près de la mort. »

Après cet entretien, la respiration lui manqua. Elle tomba dans une agonie, qui dura dix-huit heures, au bout desquelles elle expira le 3 d'Avril. Après sa mort, on ouvrit son testament, & l'on trouva qu'elle avoit nommé pour son successeur Jacques VI, roi d'Écosse, à qui la couronne appartenoit, puisqu'il étoit petit-fils de Marguerite, sœur de Henri VIII. Le même jour que mourut Elizabeth, naquit Olivier Cromwel, cet homme si fameux dans l'Histoire d'Angleterre.





JACQUES STUARD, Ier *du nom.*

[1604.]

JACQUES, quoiqu'issu de parens zélés pour la Foi catholique, avoit embrassé la religion réformée, & la conserva en Angleterre. Il se piquoit d'être habile controversiste, & profond théologien. Cette passion alloit jusqu'au pédantisme.

[1605.]

Les Catholiques, qui s'étoient réjouis de la mort d'Elizabeth, dans l'espérance que son successeur leur seroit plus favorable, voyant qu'il n'y avoit pas moins à craindre pour eux, sous ce nouveau règne que sous le précédent, formerent le projet d'une vengeance, qui n'a point d'exemple dans l'histoire du monde. Ils entreprirent de se défaire en même tems du roi, de la famille royale, des ministres & du parlement. Ils remplirent de poudres & de matieres combustibles une cave qui répondoit à la salle où le parlement s'assemble, & résolurent de faire sauter en l'air, le roi, & tout le parlement. Les con-

jurés étoient les lords Catesby, Thomas Percy, Jean Graunt Rokwood, Christophe Weight, François Tresham, Guy Fawlks. Le jour de l'exécution fut fixé au cinq de Novembre. Ç'en étoit fait du roi & de l'élite de la nation, si un des conjurés n'eût révélé, en quelque sorte, le secret du complot, pour sauver la vie au lord Montragle, qui étoit de ses amis. Il lui écrivit une lettre sans signature, par laquelle il l'avertissoit de ne pas se trouver au parlement, parce que la nation étoit menacée d'un grand malheur qu'elle s'étoit attiré par ses crimes; qu'au reste, le danger seroit passé en aussi peu de tems, que l'on en mettroit pour brûler cette lettre. Le lord Montragle reçut cette lettre, bien avant dans la nuit, lorsqu'il rentroit chez lui. Indécis sur ce qu'il avoit à faire, il porta la lettre à un secrétaire d'Etat, qui la communiqua à quelques membres du conseil. Ceux-ci, après un léger examen, jugerent que c'étoit un tour que l'on vouloit jouer au lord Montragle, & qu'il falloit en faire part au roi, ne fût-ce que pour le divertir. Jacques avoit l'esprit vif & pénétrant. Il en donna une preuve dans cette occasion. Ce prince, ayant comparé la durée d'une lettre jettée au feu, avec celle d'une mine, jugea tout-à-coup que le danger annoncé devoit arriver par la

poudre. Il fit, en conſéquence, viſiter avec ſoin les appartemens voiſins de ſon palais & du parlement; & dans la cave qui répondoit à l'endroit où ſe tenoit le parlement, on trouva une grande quantité de barils de poudre. On y ſaiſit même un des conjurés, nommé *Fawlks*, qui mettoit la derniere main à l'arrangement des choſes. On le mit à la torture; & la violence des tourmens lui fit découvrir le plan de la conjuration, & les principaux complices. Cependant il ne chargea pas les Jéſuites, que leurs ennemis ont prétendu en être les auteurs. Il n'en furent pas moins réputés coupables. Les peres Oldecorne, & Garnet, Jéſuites très-diſtingués dans leur ordre, furent accuſés d'avoir eu connoiſſance de la conſpiration, & de l'avoir louée comme une inſpiration du ciel. On les condamna à être pendus, ainſi que la plûpart de ceux que Fawlks avoit nommés. Catesbi, Percy, Tresham & Veight, s'enfuirent chacun de leur côté. Le peuple prit les armes, & courut après eux. Ils ſe jetterent dans une maiſon; mais le feu, qui prit à un baril de poudre, les força d'en ſortir, pour ſe dérober aux flammes. Le peuple tomba ſur eux, & en aſſomma quelques-uns. Catesbi & Percy furent tués en ſe défendant.

[1606.]

Olivier Cromwel, alors âgé de trois ans, voyant passer devant la porte de sa maison un de ces marchands qui vendent des estampes en tailles douces, il en prit quelques-unes qui lui plurent, parmi lesquelles se trouva le portrait du petit prince Charles, fils de Jacques I, qui lui succéda sous le nom de *Charles I*; Cromwel étant ensuite rentré chez lui, quoiqu'il tînt dans la main cinq ou six images, il choisit précisément celle du prince Charles, & la jetta au feu, conservant toutes les autres. On remarqua depuis ce tems-là que, lorsqu'il trouvoit des portraits du même prince, il les déchiroit ou les jettoit au feu; présage de la haine qu'il devoit porter à l'infortuné Charles I, & des maux qu'il lui fit souffrir.

[1610.]

Charles, second fils de Jacques, étoit d'une complexion très-foible. A l'âge de dix ans, à peine pouvoit-il se soutenir sur ses pieds. Il n'avoit rien moins que la mine d'un prince; aussi Henri, son frere aîné, s'étant trouvé un jour avec lui dans l'anti-chambre du roi, avec un grand nombre de gens de qualité, en présence du

docteur Abbot, archevêque de Cantorbéry, il prit le bonnet quarré de cet archevêque, & le mit par raillerie ſur la tête du prince Charles, en diſant : « Mon » frere, ſi vous étudiez bien, je vous fe» rai un jour archevêque. » Mais Charles, piqué de ces paroles, jetta le bonnet à terre, & répondit à ſon frere : « Gardez» le pour vous-même ; pour moi, je veux » être roi. » Il le fut en effet. Son frere Henri étant mort quelques années après, Charles ſuccéda à ſon pere.

[1611.]

Jacques ne pouvoit ſe paſſer de favoris : il en avoit toujours eu, pendant qu'il régnoit en Ecoſſe. Ce n'étoit ni la vertu ni le mérite qui déterminoient ſon choix. Il n'avoit égard qu'à la jeuneſſe, & à la bonne mine. Les Anglois & les Ecoſſois firent à l'envi paſſer en revue devant le roi les jeunes gens les plus capables de plaire. Les Ecoſſois crurent enfin avoir trouvé un ſujet, tel qu'il le falloit, dans la perſonne d'un jeune gentilhomme de leur nation, âgé de vingt ans, nommé *Robert Carr.*

Le lord Hayes, ſeigneur Ecoſſois, fit paroître ce jeune homme devant le roi. Un accident, qui arriva dans cette occaſion à Carr, donna lieu au roi de faire plus

d'attention à lui. Dans le tems que le jeune Ecoſſois s'offroit à rendre un petit ſervice à ce monarque, ſon cheval le jetta à terre, & lui caſſa la jambe. Jacques s'informa qui étoit ce jeune homme: on lui dit qu'il avoit été ſon page en Ecoſſe. Il le fit porter au palais; ordonna qu'on prît un ſoin particulier de lui, & alla le viſiter tous les jours. Lorſqu'il fut rétabli, il le fit chevalier gentilhomme de ſa chambre, & lui enſeigna le latin lui-même. La charge de grand-thréſorier d'Ecoſſe vint à vaquer par la mort du comte de Dumbar: Jacques la donna à ſon nouveau favori.

[1612.]

Le roi continue de combler de bienfaits le jeune Carr. Dans l'eſpace d'un mois, il le créa baron de Brandspech, vicomte de Rocheſter, enſuite conſeiller privé, & chevalier de la jarretiere. Le comte de Salisbury, grand-thréſorier, ne fut pas content que le roi fût ſi prodigue envers un jeune homme qui lui avoit rendu ſi peu de ſervices. Pour tâcher de le rendre moins libéral d'un bien dont il manquoit ſouvent lui-même, il eut l'adreſſe de lui faire voir, comme par hazard, une ſomme de cinq mille livres ſterling, tout étalée, que Carr devoit recevoir par

ſon ordre. Le roi fut frappé de la grandeur de cette ſomme ; & ſentant l'importance du préſent qu'il vouloit faire, il en retrancha trois mille livres ſterling.

Le prince de Galles meurt à l'âge de dix-huit ans, emportant les regrets de toute la nation. Le roi, qui étoit jaloux de ſon mérite, fut ſoupçonné de l'avoir fait empoiſonner, d'autres en ont accuſé le vicomte de Rocheſter. Le prince de Galles étoit un des amans les plus aſſidus de la jeune comteſſe d'Eſſex, alors fameuſe par ſa beauté & ſes galanteries. Le vicomte de Rocheſter étoit auſſi amoureux de la comteſſe. Pour ſe défaire d'un rival auſſi incommode que le prince de Galles, on prétend qu'il lui fit donner du poiſon ; mais ces ſoupçons n'ont aucun fondement. Le corps du prince fut ouvert, & l'on n'y trouva aucun indice de poiſon. Jacques défendit qu'on portât le deuil de ſon fils ; ce qui confirma les ſoupçons qu'on avoit déja conçus contre lui.

[1613.]

Le vicomte de Rocheſter épouſe Françoiſe Howard, comteſſe d'Eſſex, après avoir fait caſſer ſon mariage avec le comte. Le détail de cet évènement contient des particularités intéreſſantes.

Le

Le fils du fameux comte d'Essex décapité sous Elizabeth, avoit été rétabli par le roi, dans tous les biens & honneurs de son pere, en 1606. Ce jeune seigneur, âgé de quinze ans, épousa Françoise Howard, qui étoit dans sa treizieme année. Les deux époux étant encore trop jeunes, on envoya le comte d'Essex voyager en France & en Allemagne. Pendant ce tems, les charmes de la comtesse se développetent; & sa beauté faisoit l'admiration de la cour, lorsque son époux revint de ses voyages, en 1610. Le comte, charmé de retrouver une épouse si accomplie, lui témoigna le desir qu'il avoit de consommer son mariage; mais la comtesse, soit fierté, soit indifférence, soit caprice, n'y voulut point consentir, & rebuta les caresses légitimes de son époux. La douleur & la surprise exciterent une si grande révolution dans les esprits du comte, qu'il en tomba malade. Il fut attaqué de la petite vérole, & n'échappa à la mort, que par la force de son tempéramment. Dans cet intervalle, Robert Carr devint favori du roi; &, dans le même tems, la comtesse d'Essex, charmée de la bonne mine de ce jeune homme, conçut une violente passion pour lui. Cependant le comte d'Essex, étant enfin parfaitement rétabli, revint à la charge auprès de son épouse, & la pressa plus vi-

vement que jamais. Ayant essuyé de nouveaux refus, il s'en plaignit au pere de son épouse, qui commanda absolument à sa fille de se rendre aux justes desirs du comte. La comtesse d'Essex, réduite à cette extrémité, communiqua son embarras à la veuve d'un médecin, femme de très-mauvaises mœurs, & capable des plus grands crimes. Cette malheureuse produisit à la comtesse un prétendu magicien, nommé *Forman*, qui lui promit de rendre son mari incapable de consommer son mariage, & d'inspirer au vicomte de Rochester un violent amour pour elle. La magie ne fut point nécessaire pour le dernier article. La beauté de la comtesse, & les avances qu'elle fit au vicomte, eurent bientôt enflammé son cœur. Quant au premier article, soit que les secrets du prétendu magicien opérassent, soit que la comtesse y employât d'autres moyens plus efficaces, l'époux, quoique couché avec sa femme, ne put jamais venir à bout de consommer son mariage. Convaincu de l'inutilité de ses efforts, il renonça entièrement à son entreprise, & laissa son épouse vivre en liberté. La comtesse eut bientôt noué une intrigue avec son amant; & leurs amours furent connus de toute la cour. Le vicomte travailla à faire casser le mariage de sa maîtresse avec le comte d'Essex. Le comte de Northamp-

ton, ſon confident, préſenta au roi une requête, au nom de la comteſſe d'Eſſex, par laquelle elle demandoit que ſon mariage avec le comte fût caſſé, puiſqu'il étoit hors d'état de le conſommer, & qu'elle eût la liberté de ſe marier à un autre. L'archevêque de Cantorbery & pluſieurs autres évêques, avec quelques laïques, furent commis à l'examen, & au jugement de cette affaire. Le comte fut interrogé ; la comteſſe fut viſitée ; toutes les formalités furent obſervées ; & le mariage fut caſſé. A peine la ſentence fut-elle publiée, que le mariage de la comteſſe avec le vicomte fut conclu. Afin qu'elle conſervât toujours le titre de *comteſſe*, le roi créa le vicomte de Rocheſter, comte de Sommerſet ; & un mois après, les nôces furent célébrées avec une pompe extraordinaire.

Le chevalier Thomas Overbury, homme de beaucoup d'eſprit, & d'une prudence conſommée, avoit rendu les plus grands ſervices au comte de Sommerſet. Il avoit toujours été ſon conſeil & ſon oracle, depuis qu'il étoit en faveur auprès du roi, & ſes avis lui avoient épargné bien des faux pas. Dans le tems que le favori travailloit à faire caſſer le mariage de la comteſſe d'Eſſex, il conſulta ſon fidèle Overbury ſur cette affaire ; mais il fut bien ſur-

pris de le trouver opposé à ses desirs, & de l'entendre blâmer ce projet. La comtesse, informée de ce qui s'étoit passé entre Overbury & son amant, ne donna point de repos à ce dernier, qu'elle ne l'eût engagé à la vengeance. Le comte de Sommerset eut la foiblesse, de sacrifier son ami à sa maîtresse. Il aigrit l'esprit du roi contre le malheureux Overbury, qui fut arrêté & enfermé dans la Tour. La comtesse chercha alors les moyens de le faire périr. De concert avec son amant, elle lui fit donner du poison par un scélérat nommé *Werton*. Overbury n'en mourut pas ; mais il en fut malade à l'extrémité. Pendant qu'il luttoit contre la mort, le comte de Sommerset célébra son mariage avec Françoise Howard. Dès que la nouvelle en fut parvenue au malheureux Overbury, il comprit d'abord quelle étoit la cause secrette de ses malheurs. Il s'adressa au favori, & le conjura d'avoir pitié de sa situation ; mais il n'en reçut, pour toute réponse, qu'une certaine poudre, qui devoit le guérir entièrement. Elle lui venoit d'un endroit trop suspect, pour qu'il osât y prendre confiance ; mais toutes ses précautions furent inutiles contre des persécuteurs trop acharnés à sa perte. Franklin, garçon apothicaire, l'empoisonna dans un lavement,

& l'enterra ſur le champ, ſous prétexte qu'étant mort de la petite vérole, ſon corps étoit ſi corrompu, qu'il n'avoit pas été poſſible de le garder plus long-tems.

[1615.]

Jacques, paſſant par Cambridge, au commencement de cette année, les écoliers de l'univerſité le régalerent d'une comédie à laquelle il prit beaucoup de plaiſir, parce qu'on y tournoit en ridicule le droit commun d'Angleterre, & les priviléges de la nation. Pendant que le roi étoit à ce ſpectacle, il vit un jeune gentilhomme de bonne mine, bien fait & galamment habillé, qu'on avoit placé exprès vis-à-vis de lui, afin qu'il y fît attention, & dans la vue de s'en ſervir, pour ſupplanter le comte de Sommerſet. Ce jeune homme ſe nommoit *George Villers*. Sa figure plut beaucoup au roi; mais ce prince, craignant de chagriner Sommerſet, diſſimula ſon inclination pour le jeune Villers. Il voulut cependant qu'il vînt à la cour, & lui fit acheter la charge d'échanſon.

Quoique Jacques cachât avec ſoin le penchant qu'il avoit pour Villers, il lui donna cependant une preuve bien éclatante de ſa faveur, dans une occaſion fort délicate. Ce nouvel échanſon avoit donné un ſoufflet à un de ſes confreres, qui, en

ſervant, avoit répandu ſur lui, exprès, ou par mégarde, un verre de vin. Cette action téméraire, dans la maiſon du roi, méritoit une punition exemplaire. Le coupable, ſelon la loi, devoit avoir le poing coupé. Sommerſet en ſollicitoit l'exécution de tout ſon pouvoir; mais le roi lui pardonna, ſans même ordonner aucune réparation en faveur de celui qui avoit reçu le ſoufflet.

Ce prince commençoit à ſe degoûter de ſon ancien favori. Il ceſſa enfin de diſſimuler. Il ſe déclara ouvertement pour Villers, & le fit chevalier & gentilhomme de la chambre. Sommerſet, voyant chaque jour diminuer ſa faveur & ſon crédit, ſongea à ſe mettre à couvert des recherches qu'on pourroit faire ſur la mort d'Overbury, & voulant profiter d'un reſte d'amitié que le roi avoit encore pour lui, il lui demanda un pardon général de toutes les fautes qu'il pouvoit avoir faites pendant qu'il avoit été à ſon ſervice. Jacques y conſentit, & fit dreſſer l'acte de pardon, auſſi étendu que Sommerſet pouvoit le ſouhaiter: il le ſigna même ſans difficulté, peut-être ſans le lire; mais le chancelier refuſa d'y mettre le ſceau. L'affaire en reſta-là, & l'on n'en parla plus. Le roi, qui avoit coutume de faire, deux fois l'année, un voyage dans ſon royaume, ce

que l'on appelloit *ses progrès*, commença celui d'été. Pendant son voyage, il fut instruit des particularités de la mort d'Overbury. Jacques recommanda un profond secret à ceux qui lui apprirent la perfidie de Sommerset. Il scut lui-même parfaitement dissimuler; &, lorsqu'il fut de retour à Londres, il chercha une occasion de faire arrêter Sommerset: elle se présenta bientôt. Jacques, qui étoit ennemi des querelles & des divisions, avoit ordonné à Villers d'aller rendre visite à Sommerset; de lui demander son amitié, & de faire toutes les avances. Villers se présenta devant Sommerset, & exécuta tout ce que le roi lui avoit ordonné; mais le fier Sommerset le reçut avec mépris, & le traita indignement. Jacques, piqué de l'outrage fait à son favori, donna ordre qu'on arrêtât Sommerset. Lorsque l'officier vint se saisir de sa personne, il le trouva auprès du roi, qui avoit gardé là-dessus un silence impénétrable. Il poussa même la dissimulation jusqu'à lui dire, en le voyant enlever: » Quand est-ce que je vous verrai, Sommer» set? » Son procès fut instruit en peu de tems, & la sentence de mort décernée contre lui; mais un reste d'amitié, de la part du roi, lui sauva la vie.

[1621.]

Le chancelier Bacon, homme d'un grand génie, & d'une ſcience profonde, fut accuſé au parlement d'avoir pillé le peuple, pour ſatisfaire l'avarice du roi. Il fut mis à la Tour, & on travailla vivement à ſon procès. Il avoua lui-même la plûpart des choſes, dont on l'accuſoit. Il fut dépouillé de ſa charge, & déclaré incapable d'avoir, à l'avenir, place dans la chambre des ſeigneurs. Il ſe trouva réduit à une telle indigence, qu'il écrivit au roi, pour lui demander quelque ſecours : « De peur, lui diſoit-» il, qu'après n'avoir ſouhaité de vivre que » pour étudier, je ne ſois obligé d'étudier » pour vivre. »

C'eſt proprement dans ce parlement, que prirent naiſſance les deux partis, qu'on nomme aujourd'hui les *Torys* *, & les *Wigghs* **. Le premier de ces partis ſoutient l'autorité royale ; l'autre défend les priviléges du peuple. Le parti du roi dominoit alors dans la chambre des pairs ; celui du peuple, dans la chambre des com-

* C'eſt le nom d'une troupe de brigands qui ravageoient le midi d'Angleterre.

** Nom de brigands qui ravageoient l'Ecoſſe.

munes. Jacques, par son entêtement pour le pouvoir absolu, peut être regardé comme l'auteur de tous les maux que ces deux factions ont causés en Angleterre.

Pour bien entendre tout ce qui s'est passé de plus intéressant, pendant les troubles que les Torys & les Wigghs ont occasionnés, principalement sous les trois règnes suivans, il faut sçavoir que le parlement est une assemblée composée des trois Etats du royaume, sçavoir des évêques, des pairs, & des députés du peuple, convoqués par le roi, qui en est le chef. On distingue dans le parlement la *chambre haute*, & la *chambre basse*. La chambre haute est composée de vingt-quatre évêques, & de deux archevêques; des pairs du royaume, qui sont les ducs, les marquis, les comtes, vicomtes, & barons. Ils ont pour assesseurs des juges instruits des loix du royaume, qui n'ont que le simple titre de *conseillers*, sans avoir de voix délibérative.

La chambre basse, appellée ordinairement *chambre des communes*, est composée des députés des villes, bourgs, & autres lieux. Il n'y a que le roi qui ait droit de convoquer le parlement. Pendant son absence, ou sa minorité, ceux qui le représentent, peuvent le convoquer, mais toujours au nom du roi. La convocation doit être faite, du moins quarante jours avant

que le parlement s'assemble. Le roi envoie dans tout le royaume une Lettre circulaire à chaque seigneur, soit spirituel, soit temporel, par laquelle il leur enjoint de se trouver en tel tems, à un certain lieu, pour conférer sur les affaires de l'Etat & de l'Eglise. Pour ce qui regarde la maniere de convoquer la chambre basse, le roi envoie d'autres Lettres aux lieutenans de chaque province, qu'on nomme *shériffs*, pour qu'ils avertissent le peuple de leur district de choisir deux chevaliers pour la province, deux bourgeois pour chaque ville, & un ou deux pour chaque bourg, château, ou seigneurie.

Depuis le tems que les membres du parlement sont partis pour se rendre au lieu marqué, jusqu'à ce qu'ils soient de retour en leur maison, ils sont exempts, eux & leur famille, de toutes poursuites, saisies & emprisonnemens, pour quelque sujet que ce soit, excepté pour trahison, félonie, ou sédition.

Il dépend absolument du roi de marquer le lieu où se doit tenir le parlement. Il s'assemble ordinairement dans l'ancien palais de Westminster. Les deux chambres sont dans deux salles particulières garnies de bancs. Ces deux salles sont voisines l'une de l'autre. Il y a dans le palais de Westminster plusieurs caffés, où les mes-

ſieurs du parlement vont fumer, ou faire collation, à certaines heures de loiſir.

Le jour de l'ouverture du parlement, le roi y vient en perſonne, vêtu de ſon manteau royal, la couronne ſur la tête, le ſceptre à la main. Il s'aſſied au haut de la chambre dans un fauteuil couvert d'un dais, ſous lequel perſonne ne peut ſe mettre, excepté les enfans du roi, qui ſe placent à ſes côtés. A la droite du roi, il y a une chaiſe de velours où s'aſſéyoit autrefois le roi d'Ecoſſe, lorſqu'on le ſommoit de ſe trouver au parlement. Maintenant cette chaiſe eſt pour le prince de Galles; &, à la main gauche du roi, il y a un ſiége pour le duc d'Yorck. A la droite du roi, contre le mur, il y a un banc ſur lequel ſont placés les deux archevêques; un peu plus bas, ſont deux autres bancs pour les évêques de Londres, de Durham, & de Wincheſter: viennent enſuite les autres évêques, chacun ſelon le tems de leur conſécration. A la gauche du roi, contre le mur, il y a auſſi deux bancs où ſont placés le chancelier, le grand tréſorier, le préſident du conſeil du roi, & le garde du ſceau privé. Lorſque le roi eſt abſent, tous les ſeigneurs font en entrant une révérence à ſon fauteuil, comme s'il étoit préſent. Dans la chambre des communes, chacun prend ſa place indifféremment.

Les membres de la chambre haute ſont revêtus de robes d'écarlate; mais ceux de la chambre baſſe ſont habillés, comme à l'ordinaire, chacun ſelon ſa fantaiſie. Avant de parler d'aucune affaire, tous les membres de la chambre des communes ſont obligés de prêter le ſerment de fidélité au roi, en préſence d'un officier de la couronne. Les ſeigneurs de la chambre haute ſont exempts de ce ſerment, parce qu'ils l'ont déja fait, lorſqu'ils ont été créés pairs du royaume.

Lorſque le parlement a commencé une fois de s'aſſembler, il ſe tient tous les jours, même les dimanches : il n'y a d'exception que pour quelques fêtes très-ſolemnelles.

[1623.]

Jacques, ayant entendu parler de Cromwel, & des grands progrès qu'il avoit faits dans les ſciences à Cambridge, voulut voir un jeune homme qui donnoit de ſi belles eſpérances. Le duc de Buckingham l'introduiſit à la cour, & le préſenta au roi. Ce prince le reçut avec des grands témoignages d'eſtime; & Cromwel lui ayant fait un compliment en latin, dans lequel il étala une partie de ſon ſçavoir, Jacques admira l'érudition de ce jeune homme, & ſa facilité à s'exprimer en latin. Il lui demanda

ensuite dans qu'elle année il avoit reçu le bonnet de docteur ; & Cromwel lui ayant répondu qu'il ne jouissoit pas encore de cet honneur, le prince en parut étonné, & le chargea d'aller à Cambridge recevoir au plutôt un titre dont il étoit digne par sa science. Se tournant ensuite vers ses courtisans, il dit avec une espece de ravissement : » Je n'ai jamais vu personne qui m'ait parlé » latin avec plus d'éloquence, & de meil» leure grace. » Il fit ensuite appeller le thrésorier du cabinet, & lui ordonna de faire présent à Cromwel de sa médaille avec deux cens guinées.

Depuis 1616, Jacques travailloit à faire réussir le mariage du prince Charles, son fils, avec l'infante d'Espagne, sœur de Philippe III. Le principal obstacle à cette alliance venoit de la différence des religions ; mais Jacques, qui desiroit avec ardeur cette union, accorda tout ce qu'on voulut. Déja tous les articles du mariage, ceux qui concernoient la religion, & ceux qui regardoient le douaire & la dot, étoient réglés & approuvés de part & d'autre, lorsque le favori du roi, qu'il avoit fait marquis de Buckingham, mit dans la tête du prince de Galles d'aller lui-même en Espagne achever son mariage, & d'amener la princesse en Angleterre. Il lui fit envisager cette démarche comme une galanterie, qui lui fe-

roit honneur. Charles auſſi-tôt en demanda la permiſſion au roi ſon pere, qui la lui accorda aſſez légèrement, remettant au lendemain à régler de quelle maniere ce voyage devoit s'exécuter. Ayant réfléchi ſur cette affaire pendant la nuit, Jacques refuſa à ſon fils & à Buckingham ce qu'il leur avoit accordé la veille, & leur en fit voir les inconvéniens; mais le favori ne voulut point ſe payer de raiſon. Il dit fièrement au roi qu'il avoit donné ſa parole, & qu'il n'étoit plus libre de la révoquer. Il arracha enfin le conſentement du foible monarque. Deux jours après, le prince & Buckingham partirent en poſte, comme des aventuriers, accompagnés chacun d'un domeſtique, & ſe rendirent à Madrid. Le prince Charles étoit paſſionné pour l'infante, quoiqu'il n'eût encore jamais vu que ſon portrait. Il crut qu'il alloit avoir la liberté de la voir à toute heure, & de lui faire ſa cour: il ſe trompa. Il ne lui fut pas permis d'entretenir une ſeule fois la princeſſe en particulier, parce que la diſpenſe du pape n'étoit pas encore arrivée. Il fallut que l'amoureux Charles ſe conformât aux uſages & à l'étiquette de la cour. Enfin cette diſpenſe, ſi long-tems attendue, arriva à Madrid; mais, dans le tems même qu'on la reçut, on apprit la mort du pape qui l'avoit donnée. Cet accident rendoit la diſpenſe nulle,

& retardoit considérablement le mariage; mais une aventure, qui arriva dans l'intervalle, le rompit absolument.

Le comte d'Olivarez, favori de Philippe III, avoit une épouse dont la beauté avoit enflammé le cœur du duc de Buckingham. Ce seigneur mit tout en usage pour satisfaire sa passion. La dame ne cacha point à son époux les assauts que le duc livroit à sa vertu; &, de concert, ils résolurent de s'amuser aux dépens de l'amoureux milord. La comtesse feignit de se rendre, & donna parole à son amant pour une nuit; mais, en sa place, elle introduisit une courtisane. Le duc s'apperçut qu'il étoit trompé; mais il n'osa s'en plaindre. Le comte divulgua l'aventure, & s'égaya aux dépens du malheureux Buckingham. Le duc, au désespoir, se vengea, en faisant manquer le mariage. Il inspira au prince du dégoût pour l'infante, & l'engagea à quitter brusquement la cour d'Espagne. De retour à Londres, il tourna si bien l'esprit du roi, qu'il le détermina à rompre entièrement.

Ainsi échoua, par le caprice d'un favori, un mariage qui avoit occupé Jacques pendant sept ans, pour le succès duquel il avoit sacrifié sa réputation, sa religion, le bien de son peuple, & les loix de son royaume.

[1625.]

Jacques étoit près de voir s'accomplir le mariage de son fils avec la princesse Henriette-Marie, sœur de Louis XIII, lorsqu'il fut emporté par une fiévre tierce, dans la cinquante-neuvieme année de son âge. On dit que son propre favori, le duc de Buckingham, avança la fin de ses jours, en lui appliquant des cataplâmes empoisonnés, dont l'effet fut très-violent. Ce prince se piquoit de prudence, & prenoit plaisir à être comparé à Salomon. Henri IV, roi de France, qui n'estimoit pas beaucoup Jacques, fit à ce sujet une raillerie sanglante. « Je ne sçais pas, dit-il, pourquoi » le roi d'Angleterre mérite le titre de *Salo-* » *mon*, si ce n'est parce qu'il est fils de David, » joueur de violon. » Marie Stuard, mere de Jacques, avoit eu, dit-on, un commerce galant avec David Rizzo, joueur d'instrumens.

On a fait un parallèle de Jacques avec Elizabeth, qui n'est pas avantageux à ce prince. Elizabeth égala par ses vertus les plus grands rois. Jacques, par sa foiblesse, ne fit voir sur le thrône qu'une femme. Ainsi la nature se trompa, en les formant tous les deux. C'est ce qu'on a exprimé dans ce distique latin :

Rex fuit ELIZABETH, *sed nunc regina* JACOBUS:
Error naturæ sic in utroque fuit.

CHARLES

CHARLES I.

[1625.]

L'ANGLETERRE, en changeant de roi, ne changea point de maître. Buckingham régna sous Charles I, plus impérieusement qu'il n'avoit jamais fait sous Jacques. On ne peut concevoir par quelle fatalité le roi put s'attacher à un homme vain, fier, & emporté, qui, du vivant de son pere, lui avoit donné mille sujets de mécontentement, & qui avoit porté l'audace jusqu'à lever la main pour frapper l'héritier présomptif de la couronne. L'entêtement du roi pour ce favori aliéna de lui tous les esprits.

Le duc de Buckingham étant allé à la cour de France, en qualité d'ambassadeur, pour négocier le mariage de Madame Henriette de France avec Charles I, conçut une passion violente pour la reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII. Près de s'embarquer à Calais pour conduire à son roi sa nouvelle épouse, il l'y laissa, & revint à la cour, sous un frivole prétexte, pour avoir encore l'occasion de voir la reine. A peine fut-il de retour en Angleterre, qu'il

chercha les moyens de repasser en France; mais, Louis XIII n'y voulant pas consentir, ce favori fit tant qu'il brouilla les deux couronnes, pour avoir occasion de revenir à la cour de France traiter de la paix.

La passion de ce seigneur n'étoit point un mystere à la cour. La reine, étant à Ruel, (elle étoit alors régente,) apperçut Voiture qui se promenoit seul. Elle lui demanda à quoi il rêvoit? Il répondit par trois couplets, dont en voici un:

Je pensois, car nous autres poëtes
Nous pensons extravagamment:
Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez, si, dans ce moment,
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham;
Et lequel seroit en disgrace
De lui ou du père Vincent?

Cromwel étoit à Londres, lorsque Charles I célébra son mariage avec Henriette de France. Quelques gentilshommes de ses amis lui proposerent de faire entr'eux un festin, pour boire à la santé du roi & de la nouvelle reine. Cromwel s'en défendit long-tems, & n'accepta cette proposition qu'avec peine. Il ne put même s'empêcher de dire à ses amis: « Je le veux bien, divertissons-nous; mais ces nôces ne me présagent rien de bon pour notre patrie.

[1627.]

Cromwel fit ses premieres armes sur une flotte que commandoit le duc de Buckingham en qualité de *grand Amiral*. Il se distingua par sa valeur au débarquement de la flotte à l'isle de Rhé, & il contribua beaucoup à la victoire que remporterent les Anglois; mais son courage ne fut point à l'épreuve de l'air de la mer, auquel il n'étoit point accoutumé. Il tomba dangereusement malade, & revint à Londres, presque mourant. Un des plus fameux médecins d'Angleterre dit, après l'avoir vu: « Si ce gentil» homme ne meurt point, le ciel le réserve, » sans doute, pour quelque grand dessein. » Il ne se trompoit pas. Cromwel guérit, & sembla n'être conservé, que pour donner à l'Europe le spectacle, jusqu'alors inoui, d'un roi condamné juridiquement, & mis à mort par ses sujets.

[1628.]

Le duc de Buckingham ayant donné un soufflet à un matelot, sur la place de Witehall; ce même matelot, pour se venger, lui donna un grand coup de bâton sur l'épaule, lorsqu'il entroit dans son carrosse. Il fut pris, & condamné à mort; mais le duc demanda généreusement sa grace au roi.

Quelques jours après, le duc, jouant à la paume avec le roi, se tourna vers ce prince, en lui disant : « Sire, voilà un beau » coup. » Un bouffon Ecossois, nommé *Buckôn*, ayant remarqué que le duc avoit dit ces paroles, sans ôter son chapeau, le prit sur sa tête, le jetta à terre, & lui dit, en contrefaisant le fou : « Quelle est ton » imprudence de parler à un roi d'Ecosse, » le chapeau sur la tête ? » Il prit aussi-tôt la fuite. Le duc voulut le poursuivre, pour tirer vengeance de cet affront ; mais le roi le retint, & lui dit : « George, laisse-le » aller ; ne vois-tu pas qu'il est fou ? »

Ces deux incidens étoient autant de présages de la mort du duc. Quelque tems après, il fut assassiné par un gentilhomme nommé *Felton*, qui lui donna un coup de couteau dans la poitrine. Felton ayant laissé le couteau dans la plaie, le duc l'en tira, & fit trois pas, en disant : « Ah ! scélerat, » tu m'as tué ! » Il tomba mort, en achevant ces paroles. Quelques domestiques du duc commencerent aussi-tôt à crier : « Les Fran» çois ont tué notre maître ; il faut les met» tre tous à mort. » Mais Felton s'écria : » Il est faux que les François aient tué le » duc ; je sçais que c'est un Anglois, & » cet Anglois c'est moi-même. C'est pour » cela que j'ai fait faire un couteau à deux » tranchans, avec un manche blanc. J'ai mis

» en outre un billet sur le cordon de mon cha-
» peau, afin que, si je venois à mourir, on
» pût s'assurer que c'étoit moi qui avois tué
» le duc. » Ce gentilhomme fut condamné,
selon les loix, à être pendu. Le roi pleura
la mort de son favori, & dit, en soupirant:
» Le duc a perdu la vie, & moi un œil. »

[1629.]

Cromwel passe en France; il est pré-
senté au cardinal de Richelieu par l'am-
bassadeur d'Angleterre, qui dit au prélat:
» Votre éminence voit ici un des plus ha-
» biles gentilshommes que nous ayons en
» Angleterre. » Le cardinal donna sa main
à baiser à Cromwel, & dit, après l'avoir
regardé fixement: « Son air me plaît beau-
» coup; &, si sa physionomie ne me trom-
» pe, ce sera un jour un grand homme. »
Cromwel répondit en latin, avec sa mo-
destie ordinaire, qu'il ne pouvoit rien de-
sirer qui fût comparable à l'honneur qu'il
recevoit, dans ce moment, de parler au
plus grand prélat & au plus habile ministre
de l'Europe. Le cardinal fut extrêmement
flatté de cette réponse. Il fit à Cromwel
diverses questions en latin sur la nature
& sur les progrès des sciences en Angle-
terre. Cromwel lui répondit que, depuis
la mort du roi Jacques, protecteur des scien-
ces, elles se refroidissoient tous les jours

en Angleterre ; mais le cardinal, lui mettant la main sur l'épaule, répliqua : « Il » faudroit ne vous pas connoitre pour croire » que les sciences se refroidissent en Angle» terre. »

Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il se logea avec un de ses amis, nommé *Cutler*, chez une veuve nommée *Dappel*, femme intriguante, & qui, n'étant plus en âge de trafiquer de ses appas, trafiquoit volontiers de ceux d'autrui. Elle fit venir chez elle deux jeunes demoiselles, dont l'une passoit pour sa niéce, & l'autre pour sa cousine. Ces filles eurent bientôt fait connoissance avec les deux gentilshommes Anglois, & se rendirent fort familieres avec eux. Cutler fut le premier qui devint amoureux de l'une de ces demoiselles; &, comme c'est l'ordinaire à Paris, il la menoit souvent à la promenade en carrosse, par l'avis de la dame Dappel, qui le lui insinuoit adroitement. Cependant, comme l'une ne vouloit point aller sans l'autre, Cromwel étoit aussi prié d'être de toutes les parties. Jusqu'alors il n'avoit eu de commerce avec aucune femme, quoiqu'il fût âgé de vingt-sept ans ; mais il succomba pourtant à la tentation, & devint amoureux de l'autre demoiselle. Nos deux Anglois firent tant de progrès auprès de leurs maîtresses, qu'elles se trouverent enceintes, presque dans le même tems. Alors

la dame Dappel, voyant que son stratagême avoit réussi, soutient que ces étrangers ont fait une promesse de mariage à ses deux parentes, & veut les obliger à les épouser. Elle fait venir un commissaire & deux sergens, & leur signifie qu'ils ayent à épouser les deux demoiselles, ou qu'elle va les mettre entre les mains de la justice. Cutler se moqua de ses menaces, & parut tout disposé à aller en prison, étant assuré d'en sortir, parce qu'il n'y avoit aucune preuve de promesse de mariage. Mais Cromwel, plus prudent que son ami, craignant sur-tout que cette affaire n'éclatât, & ne nuisît aux projets de fortune qu'il avoit formés, accommoda cette affaire au moyen de soixante guinées qu'il donna aux deux filles, & d'un présent qu'il fit au commissaire.

Cromwel alloit souvent au bois de Vincennes; c'étoit sa promenade favorite. Un jour qu'il s'y promenoit avec son ami Cutler, celui-ci lui dit que le château de Vincennes servoit souvent de prison aux princes. Cromwel repliqua: « Il ne faut jamais toucher les » princes qu'à la tête; » maxime qu'il mit ensuite en pratique, lorsqu'il sollicita avec tant d'acharnement la mort du roi Charles.

[1634.]

Cromwel tourne ses vues du côté de l'état

eccléſiaſtique. Willams, évêque de Lincoln, qui étoit ſon parent, le fit venir à la cour, dans le deſſein de lui procurer un évêché. Ce fut-là qu'il mit en uſage le talent qu'il avoit de ſe contrefaire, & qu'il étala toute ſon hypocriſie. Non-ſeulement il aſſiſtoit dévotement à toutes les prieres qui ſe faiſoient ordinairement dans la maiſon de l'évêque; mais il ſe trouvoit encore aſſidument à celles qu'on récitoit, matin & ſoir, dans la chapelle du roi; &, pendant que les autres étoient aſſis, ou debout, il affectoit de ſe tenir à genoux avec un air contrit & dévot. En ſortant, il diſtribuoit quelques aumônes aux pauvres qui étoient à la porte, & il leur diſoit d'un ton aſſez haut pour être entendu: « Souvenez-vous de prier » Dieu pour la proſpérité de la couronne, & » pour la ſanté de Sa Majeſté. » Se trouvant un jour dans la cour du palais de Witehall, un maçon, qui y travailloit, tomba d'un étage fort haut, & ſe briſa la tête. Cromwel accourut un des premiers auprès de ce malheureux; &, voyant qu'il étoit près d'expirer, il lui fit une exhortation pathétique, pour l'exhorter à la mort. Pluſieurs eccléſiaſtiques, qui étoient préſens, ſe retirerent édifiés, admirant le zèle & la ſainteté de Cromwel. Cet hypocrite abuſa ainſi la cour, pendant ſix ans, par les démonſtrations d'une fauſſe piété; mais tout cet étalage lui devint

inutile : ses ennemis l'accuserent d'être Puritain *; & il fut obligé de quitter la cour, où le nom seul de cette secte étoit extrêmement odieux.

[1641.]

La foiblesse du gouvernement de Charles & la protection visible qu'il accordoit aux Catholiques, font enfin éclater ces troubles fameux, qui ne furent appaisés que par le sang du monarque. L'Angleterre étoit divisée en quatre partis. Le premier étoit celui du roi; & ceux qui le suivoient, furent appellés *les Malignans*, d'un vieux mot, qui, en vieux langage Normand, signifie *les Mal-intentionnés*. Leur but étoit de soutenir les droits de la prérogative royale, & de s'opposer à la trop grande puissance du parlement. Le second parti étoit celui du parlement, qui, sous prétexte de maintenir les priviléges de la nation, vouloit envahir toute l'autorité. Le troisieme parti étoit celui des Puritains : il ne se mêloit que des affaires de la

* Les Puritains faisoient profession d'observer dans toute sa pureté la réformation, telle qu'elle étoit établie à Genève; de suivre à la lettre l'Ecriture sainte, tant pour la foi que pour les mœurs; & ils aspiroient à une perfection plus grande que celle des autres Réformés.

religion. Le quatrieme enfin étoit composé de cette foule de gens, que l'amour de la nouveauté, l'espérance d'un meilleur sort, & une inquiétude naturelle entraînent & font soulever, sans principe & sans but décidé. Ils se nommoient *indépendans*, & affectoient de tenir un milieu, soit dans les affaires de la religion, soit dans les troubles de l'Etat. Cromwel, quoique Puritain, se rangea de ce parti, & en devint le chef.

Les Irlandois étoient presque tous Catholiques. Leur attachement pour la religion Romaine leur avoit attiré, sous les règnes précédens, quelques persécutions, qui avoient irrité leurs esprits. Mais, lorsque, sous le règne de Charles, le parlement, usurpant toute l'autorité, voulut porter contre eux des loix très-rigoureuses, de son propre mouvement, & sans la permission du roi; lorsqu'ils virent qu'on arrachoit des lieux publics, & des maisons particulieres, toutes les marques de la religion Romaine; qu'on brisoit les statues des saints; qu'on brûloit les images, & qu'on cassoit même les vieilles vitres des églises, sur lesquelles il y avoit des peintures, ils s'assemblerent à Kilkeni, dans la province de Leister, avec la permission du roi; & là, d'un commun accord, ils résolurent de renouveller l'horrible scène des Vêpres Siciliennes, & de se délivrer des Anglois Protestans, comme les Siciliens s'é-

toient délivrés des François. Quelques jours après, sur la fin de Mai, au signal dont ils étoient convenus, ils se jetterent sur les Anglois, & en firent un si horrible carnage, que quelques auteurs font monter le nombre des morts à cent trente mille. Charles, qui avoit permis l'assemblée de Kilkeni, fut accusé d'être l'auteur de ce massacre; ce qui contribua beaucoup à le rendre odieux.

Il y avoit dans la ville de Hull un grand magazin d'armes & de munitions de guerre. Charles, se voyant à la veille d'avoir à soutenir une guerre cruelle contre son parlement, jugea à propos de s'assurer de ce magazin. Pour cet effet, il s'avança en personne vers la ville de Hull; mais le chevalier Jean Hotham, que la chambre des communes avoit fait gouverneur de cette place, n'eut pas plutôt appris que le roi approchoit, qu'il lui ferma les portes, & lui refusa insolemment l'entrée de la ville. La noblesse de la province d'Yorck, indignée de l'affront qu'on venoit de faire au roi, accourut vers lui, dans le dessein de le venger. Charles forma le siége de Hull, & le poussa avec vigueur. La place étoit réduite aux dernieres extrémités, lorsqu'il lui vint un secours inespéré. Cromwel demanda au comte d'Essex, général de l'armée du parlement, la permission de se jetter dans la ville de Hull, pour y

porter quelque ſecours. Sa propoſition eſt acceptée. Il prend avec lui douze cavaliers, braves & déterminés ; traverſe à minuit le camp du roi, malgré une grêle de mouſquetades, & arrive à la porte de la ville. Il ſe nomme. Les portes lui ſont ouvertes. On le reçoit comme un libérateur envoyé par le ciel. Il ranime le courage de la garniſon par un diſcours vif & pathétique. Son exemple eſt encore plus éloquent. Chaque jour, à la tête des aſſiégeans, il fait des ſorties ſur l'ennemi. Chaque jour, il remporte de nouveaux avantages, & force enfin le roi de lever le ſiége.

Ainſi Cromwel, de l'ombre du ſanctuaire, porté dans le camp, ſe trouva grand général, dès qu'il commença à manier les armes, & marqua ſon coup d'eſſai par un exploit digne des plus fameux capitaines.

Après la levée du ſiége de Hull, Cromwel, revenant à Londres, apprit la mort de Louis XIII, roi de France, & dit à ce ſujet : « Il eſt mort un roi moins méchant » que le nôtre ; mais quand tous les rois » ſeroient morts avec lui, la condition de » l'Europe n'en ſeroit que meilleure. »

Le baron de Litlethon, garde des ſceaux, quoique toujours fidèle au roi, étoit reſté à Londres, & feignoit de ſuivre le parti du parlement, pour être à portée d'inſtruire le roi de ce qui s'y paſſoit. Le grand ſceau

étoit demeuré entre ses mains. Charles, qui en avoit absolument besoin, envoya un officier de sa maison, nommé *Eliot*, pour le lui demander. Il n'étoit pas aisé de satisfaire le roi. Si le parlement eût eu le moindre soupçon de ce dessein, il y alloit de la vie de ces deux seigneurs. Le baron en vint à bout par son adresse. Selon l'ancien usage d'Angleterre, celui qui garde le sceau, doit le faire porter devant lui, en quelque lieu qu'il aille, dans une bourse de velours, brodée d'or & de perles, aux armes du roi. Lorsqu'Eliot fut parti avec le sceau, le baron alla, en même tems, à une de ses maisons de campagne, faisant porter devant lui la bourse vuide; & dès qu'il fut arrivé à sa maison de campagne, il en partit aussi-tôt pour se rendre à Yorck auprès du roi.

[1644.]

Le parlement étoit extrêmement irrité contre la reine. Comme elle étoit zélée Catholique, il l'accusoit de vouloir ruiner la religion protestante en Angleterre. Il résolut donc de se rendre maître de sa personne, pour lui faire son procès. Mais la reine, informée à tems des desseins du parlement, s'embarqua promptement, pour passer en France. Le vice-amiral Batti eut ordre de la poursuivre jusqu'aux côtes de Bretagne; mais le

yac de la reine fut plus léger que son escadre. Déséspérant de l'atteindre, il fit faire une décharge de tout son canon sur le yac de cette princesse, à dessein de le couler à fond ; mais cette décharge ne produisit aucun effet. La reine aborda heureusement sur les rivages voisins de l'évêché de Léon, & de-là se rendit à Brest, d'où elle fut conduite à Paris, avec tous les honneurs dûs à son rang. Louis XIV, & le cardinal Mazarin allerent à sa rencontre. L'éloquent Bossuet a fait l'éloge funèbre de cette princesse. Il a peint avec sa force ordinaire cette fuite déplorable.

Le parlement avoit fait mettre en sequestre tout le domaine du roi, & celui du prince de Galles. La reine avoit engagé ses pierreries & ses bijoux ; & Charles avoit déja épuisé cette ressource. L'université de Cambridge donna, dans cette occasion, un exemple à jamais mémorable de l'amour que les sujets doivent à leur Souverain. C'étoit, sans contredit, la plus riche université de l'Europe. Les revenus de ses colléges étoient très-considérables. Les princes, qui y avoient pris les degrés ; les pairs du royaume, qui en avoient été chanceliers ; les rois, de siécle en siécle, l'avoient comblée à l'envi des présens les plus magnifiques. L'église de l'université étoit décorée d'un nombre infini de lampes, de chande-

liers, de baſſins de vermeil, enrichis de pierreries : les lutrins, les crédences, les buſtes, les quadres des tableaux, tout y étoit d'argent maſſif. Le corps de l'univerſité, s'étant aſſemblé, réſolut, d'un commun accord, de donner au roi toutes ces richeſſes. Charles, inſtruit de leur généreux deſſein, envoya des chariots pour les tranſporter, & deux mille chevaux pour leur ſervir d'eſcorte juſqu'à Yorck.

Le roi de France envoie en Angleterre le comte d'Harcourt, en qualité d'*ambaſſadeur*, ſous prétexte de travailler à la réconciliation du parlement avec le roi. Mais la conduite de l'ambaſſadeur fit croire qu'il n'avoit été envoyé, en effet, que pour irriter encore les eſprits. Pendant ſon ſéjour à Londres, le bruit s'étant répandu que le roi ſe diſpoſoit à attaquer l'armée du parlement, pluſieurs gentilshommes François, qui avoient accompagné le comte d'Harcourt, prirent auſſi-tôt la poſte, & ſe rendirent au camp du roi. Ils furent les premiers à charger l'armée ennemie; & ils ſe battirent avec tant de valeur, que le roi avoua, après le combat, qu'il leur étoit redevable de la victoire. Le marquis de la Vieuville ſe diſtingua ſur-tout entre les ſeigneurs François; mais ſon courage lui coûta la vie. Pendant qu'il s'opiniâtroit à pouſſer l'arriere-garde du parlement, il fut bleſſé par le colonel

Kinfon. Furieux de fa bleffure, il pourfuivit le colonel, & le bleffa à fon tour; mais, au même inftant, il fut faifi, & fait prifonnier par plufieurs Anglois, qui fe jetterent fur lui. Le colonel, écumant, courut vers ceux qui emmenoient le marquis, &, par une lâcheté brutale, lui paffa fon épée au travers du corps. Le parlement fe plaignit vivement au comte d'Harcourt du procédé des François, & lui déclara qu'il ne pouvoit plus traiter avec lui. Le comte fit quelques excufes, qui furent mal reçues, & s'en retourna en France.

Le parlement, irrité de plufieurs pertes que fon armée avoit fouffertes, tourna fa vengeance contre les univerfités de Cambridge & d'Oxford, qui s'étoient diftinguées par leur zèle & leur fidélité envers le roi. Cromwel fut chargé du foin de les punir. Il n'eut pas plutôt reçu cet ordre, qu'il fe mit à la tête d'un camp volant de trois mille chevaux, & vint fe préfenter devant Cambridge. Les habitans, épouvantés, lui ouvrirent leurs portes à la premiere fommation. Les magiftrats allerent au-devant de lui, & tâcherent de le fléchir par une harangue pleine de refpect & de foumiffion. Les profeffeurs, & les recteurs des colléges de l'univerfité vinrent auffi le haranguer. Gomer lui repréfenta, en habile orateur, la confiance que l'univerfité avoit en lui, parce

qu'elle

qu'elle avoit eu l'honneur de l'avoir pour nourrisson. Mais Cromwel, voulant faire voir jusqu'où alloit son zèle pour les intérêts du parlement, entra dans la ville en ennemi, & s'y comporta comme dans une ville prise d'assaut. Les salles & les églises des colléges servirent d'écuries à sa troupe. Les ornemens en furent arrachés, pour faire des housses aux chevaux. Il fit mutiler les statues du roi & des saints, & employa les surplis des prêtres, pour faire des cravates à ses soldats. Les maisons des professeurs furent pillées: on n'épargna pas même leurs personnes. Lorsqu'on se plaignoit à Cromwel, il répondoit par une raillerie sanglante: «Le parlement ne demande le » sang de personne, à l'exemple de Dieu. » Il ne veut point la mort des pécheurs, » mais leur conversion. »

Après avoir ainsi maltraité la ville de Cambridge, Cromwel alla à Oxford, où il commit encore de plus grandes violences. Il fit allumer un grand feu, & y fit jetter toute la bibliothèque de l'université, composée de plus de quarante mille volumes, parmi lesquels il y avoit un grand nombre de livres rares & curieux, & beaucoup de manuscrits très-précieux, dont l'archevêque de Cantorbéry l'avoit enrichie.

L'armée du roi & celle du parlement

ſe rencontrerent aux environs de la ville d'Yorck, & engagerent le combat. Cromwel, s'avançant avec trop d'ardeur, fut bleſſé au bras droit, d'un coup de piſtolet : ſa bleſſure, qui étoit dangereuſe, l'obligea de ſe retirer de l'armée, pour ſe faire panſer. Les ſoldats s'apperçurent de ſa retraite, & commencerent à plier. Les généraux du roi profiterent de ce déſordre, & les pouſſerent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent en fuite. Cromwel n'eut pas plutôt appris la nouvelle de cette déroute, qu'il monta à cheval, ſans attendre qu'on eût bandé ſa plaie, & dit au chirurgien qui le prioit d'attendre un peu : « A » quoi me ſervira ce bras, ſi le parlement » perd cette bataille ? » En même tems, il courut à toute bride vers les ennemis ; & ayant rencontré le comte de Mancheſter, généraliſſime de l'armée parlementaire, qui fuyoit avec pluſieurs autres officiers, il le prit par le bras, en lui diſant : « Vous » vous trompez, milord, les ennemis ne » ſont pas du côté où vous allez ; il faut » venir de ce côté-ci pour les trouver. » Mancheſter, confus, tourna bride, & alla paſſer la nuit dans ſon camp, attendant le jour, pour recommencer le combat. Il remporta la victoire.

Les Indépendans, s'étant apperçus que Cromwel étoit plus attaché que perſonne à leur parti, le choiſiſſent pour leur chef.

La réputation du Cromwel attire beaucoup de gens dans ce parti, qui devient bientôt le plus puiſſant & le plus nombreux; ce qui fait dire au chevalier Gidfrige, membre de la chambre-baſſe: «Maintenant que » Cromwel eſt Indépendant, nous dépen» drons tous de lui.»

L'ambition ſembloit être l'unique paſſion de Cromwel: ſon cœur paroiſſoit fermé à tout autre deſir qu'à celui de s'avancer dans le monde. Il ne put cependant réſiſter aux attraits de la femme du major Lamberth, nommée *Akata*. Cromwel étoit bien fait & de bonne mine. Il ſçut ſe faire aimer. Quoique Lamberth ne fût pas jaloux, c'étoit un mari, &, par conſéquent, un importun qu'il falloit écarter. Cromwel lui fit donner le commandement des milices, qui devoient ſervir à garder les frontieres d'Ecoſſe. Lamberth, ſoit qu'il eût quelques ſoupçons, ſoit pour quelqu'autre deſſein, voulut mener ſa femme avec lui; mais Cromwel engagea le parlement à donner un ordre général, par lequel il étoit défendu aux officiers de conduire leurs femmes à l'armée, dans le tems qu'ils exerceroient leurs charges. Ainſi Lamberth partit, laiſſant à Londres ſa femme avec Cromwel. Cette intrigue ne fut pas de longue durée. Le comte de Holland, jeune ſeigneur, aimable, riche &

galant, fixa l'attention de la femme de Lamberth, & lui fit oublier son premier amant. Cromwel s'apperçut du refroidissement de sa maîtresse, & en connut bientôt la cause. Il renferma son dépit dans son cœur, & jura de n'avoir désormais aucun commerce avec cette femme, ni avec les autres.

[1645.]

Fairfax, général de l'armée du parlement, ayant mis le siége devant Colchester, place qui tenoit pour le roi, se sert d'un cruel stratagême, pour obliger le baron Capel, qui en étoit gouverneur, à se rendre à discrétion. Capel avoit un fils unique, âgé de dix-sept ans, bien fait & plein d'esprit, qui étudioit à Londres. Fairfax le fait amener dans son camp. Il propose ensuite une entrevue au gouverneur. Capel l'accepte, & se rend au lieu dont on étoit convenu. Mais il est bien étonné de voir son fils, nud jusqu'à la ceinture, les mains liées derriere le dos, au milieu de quatre soldats, dont deux avoient le poignard tiré contre lui, & deux lui tenoient le pistolet appuyé sur l'estomac. Pendant qu'il regarde ce triste spectacle, il entend un des officiers de Fairfax, qui lui dit: « Préparez-vous à vous rendre, ou à voir » répandre le sang de votre fils. » Capel, pour toute réponse, crie à son fils, avec fermeté: « Mon fils, souvenez-vous de ce

» que vous devez à Dieu, & au roi; » paroles qu'il répéta trois fois. Il rentre ensuite dans la place, & exhorte les officiers à périr plutôt que de capituler. Fairfax ne poussa pas plus loin la tragédie. Dès que Capel se fut retiré, il fit habiller son fils, & le renvoya à Londres.

La ville de Colchester ayant été forcée de se rendre, le baron Capel est conduit à la Tour; mais on ne fait aucun mal aux habitans, ni aux soldats de la garnison. Il n'y eut que le baron de Luka, & le colonel Lille, qui furent condamnés à mort par le conseil de guerre. Ils étoient ennemis d'Ireton, gendre de Cromwel; c'étoit-là tout leur crime. Le cruel Ireton, par un raffinement de vengeance, voulut être présent à leur exécution. L'aumônier du comte de Norwick, qui assistoit à la mort le colonel Lille, lui ayant dit de pardonner à ses ennemis, il répondit, en montrant Ireton: « Dieu veut-il aussi que je » pardonne à cet homme, qui me fait » mourir, pour satisfaire sa vengeance? Eh » bien! sa volonté soit faite. »

Le roi, ayant perdu la bataille de Naësby, l'on trouve parmi les dépouilles une cassette où il renfermoit ses papiers les plus précieux. Fairfax la fait ouvrir; &, la voyant pleine de papiers, il la fait refermer, & l'envoie au parlement. On s'occupe, pendant

deux jours, à lire ces papiers: c'étoient, pour la plûpart, des lettres que la reine écrivoit au roi, de Paris. Les sentimens d'affection & de tendresse, dont elles étoient pleines, furent un objet de raillerie pour ces lâches Parlementaires. Ils les firent lire à haute voix; & les doux épanchemens de l'amour conjugal leur parurent, dans leurs Souverains, une chose fort ridicule. Après avoir bien ri de ces lettres, ils pousserent l'insolence jusqu'à les faire imprimer, & les exposerent ainsi à la raillerie du public.

Autrefois les Athéniens ayant intercepté un pacquet de lettres, que Philippe, roi de Macédoine, écrivoit à plusieurs de leurs ennemis, elles furent ouvertes en présence du sénat. Mais ayant trouvé parmi les autres, une lettre adressée à la reine Olympia, femme de Philippe, le sénat l'envoya toute cachetée à cette reine, jugeant que les secrets d'un mari & d'une femme devoient être sacrés chez toutes les nations.

[1646.]

Charles, pressé de tous côtés par ses ennemis, & se voyant à la veille de tomber entre leurs mains, forme la résolution de se retirer en Ecosse. Il envoie un gentilhomme, nommé *Asburnham*, auquel il avoit beaucoup de confiance, pour proposer son dessein à Lesley, général des

troupes Ecossoises. Lesley ayant assemblé le conseil de guerre, tous ceux qui le composoient, reconnoissent que la confiance du roi est fort glorieuse à leur nation, & concluent, d'un commun accord, à le recevoir avec tous les honneurs qui lui sont dûs. Asburnham vient rapporter au roi la résolution des Ecossois. Charles se dispose aussi-tôt à partir; & pour assurer sa retraite, il prend un habit fort simple, & se couvre d'un bonnet à l'angloise, qui lui cache une partie du visage. Il suit Asburnham à cheval, comme s'il eût été son valet de chambre; & il arrive, dans cet équipage, au camp des Ecossois, près du village de Soutwal. Lesley l'y vient trouver avec les principaux officiers de l'armée. Il se jette à ses genoux; & tirant son épée, il la prend par la pointe, & la remet entre les mains du roi, qui la lui rend aussi-tôt, en disant: « Je confie » tout à la fidélité de votre nation, & à » votre épée. » Les autres officiers lui rendent le même hommage; & tous, étant montés à cheval, le conduisent en triomphe à Newcastle, pour y être logé plus commodément.

Le parlement, ayant appris la retraite du roi, fait publier que ce prince témoigne assez qu'il renonce entièrement au thrône, par les circonstances de sa fuite, puisqu'au

lieu d'emporter avec lui les sceaux des justices royales, ou de les mettre au moins en lieu de sûreté, il les a laissés au pillage, avec mépris, dans une ville assiégée, & s'est allé réfugier en Ecosse. En conséquence, Charles est déclaré, à son de trompe, déchu de tous les droits qu'il peut avoir à la couronne d'Angleterre; & peu de tems après, on publie un autre décret, qui abolit entièrement la royauté. Le nom du roi est effacé de tous les monumens publics; ses statues sont abbatues: on ôte ses armes de tous les endroits où elles se trouvent. Il y avoit une statue de ce malheureux prince, avec celles des autres rois d'Angleterre, dans le bâtiment de la Bourse. Le parlement envoie deux députés pour la faire abbatre, & fait mettre en la place une inscription latine, dont voici le sens. « Charles le dernier roi, & » le premier tyran d'Angleterre, est sorti » de ce royaume, l'an du salut 1646, & le » premier de la liberté rendue à toute sa » nation. »

Les Ecossois se repentent bientôt de leur générosité. La garde du roi commençant à les gêner, ils prennent le parti de le remettre entre les mains des Anglois. Mais, par une indignité qui n'a point d'exemple, ils veulent mettre à profit leur trahison. L'infortuné monarque est vendu comme

un vil esclave au parlement d'Angleterre, pour la somme de deux millions. Charles, apprenant le trafic honteux qu'on faisoit de sa personne, dit qu'il aimoit encore mieux être avec ceux qui l'avoient acheté si chèrement, qu'avec ceux qui l'avoient si lâchement vendu.

Le colonel Jone, à la tête de six cens chevaux, va prendre le roi à Newcastle, & le conduit au château de Holmbi. C'étoit un des plus beaux palais du roi. Il étoit situé près de Naesby, lieu fatal à ce prince par la bataille qu'il y perdit contre les Parlementaires. Charles employa le loisir de sa prison à composer un petit livre intitulé, *Portrait du Roi*; ouvrage dans lequel on trouve des réflexions politiques, dignes de Tacite.

Fairfax, général de l'armée du parlement, s'étant démis de sa charge, Cromwel, qui y aspiroit depuis long-tems, fait assembler aussi-tôt tous les officiers de l'armée, & leur représente que le parlement alloit, sans doute, choisir un général tout dévoué à ses intérêts, & qui maintiendroit l'autorité qu'ils avoient prise sur le peuple & sur l'armée. Ces officiers, qui étoient tous partisans de Cromwel, & qui desiroient que l'armée devînt indépendante du parlement, s'écrient qu'ils ne reconnoîtront point d'autre général que lui. Ils montent aussi-tôt

à cheval, & conduisent Cromwel, comme en triomphe, au milieu de l'armée, en criant : « Vive milord Cromwel, notre gé- » néralissime. » Les soldats répetent ces paroles avec de grands applaudissemens. Ainsi Cromwel est proclamé général, sans le consentement du parlement, qui fut ensuite forcé de confirmer le choix que l'armée avoit fait. Dès ce moment, Cromwel commença à se faire donner le titre de *Milord*, quoique sa naissance ne lui donnât aucun droit de le porter.

[1647.]

Cromwel se voyant revêtu d'une dignité si importante, commence à rouler dans sa tête des projets de grandeur, auxquels il n'eût jamais osé songer dans les commencemens de sa fortune. Fier de l'affection des soldats, dont il étoit adoré, il traite le parlement avec la derniere hauteur, & en fait même empoisonner plusieurs membres. La plûpart des Parlementaires, ne pouvant souffrir un traitement si injurieux, abandonnent les deux chambres, & s'en retournent chez eux. De six cens trente personnes qui composoient les deux chambres, il n'en resta que cent cinquante-quatre. Cette désertion fut très-favorable aux desseins de Cromwel. Ceux qui restoient étoient des ames basses, vendues à Crom-

wel, ou des gens accablés de dettes, qui n'avoient garde de quitter le parlement, pour conserver le privilége qu'ont en Angleterre les députés des villes & bourgs, de n'être point poursuivis pour dettes. Cette misérable assemblée, reste indigne d'un corps si puissant & si respecté en Angleterre, prend le titre de *chambre des communes.*

[1648.]

Le jour de Noël, Cromwel fait entrer dans cette chambre des communes, composée de cent cinquante-quatre députés, un pareil nombre d'officiers de guerre, dont il forme une espèce de chambre haute, & propose à tout ce corps d'établir une cour de justice, pour travailler au procès du roi. Quelques-uns lui ayant représenté qu'un jour aussi saint que celui de Noël, ne devoit pas être employé aux fonctions de la justice, il répondit: « Dans les affai- » res qui regardent Dieu & la religion, il ne » doit point y avoir de fêtes.» Ainsi, le jour même de Noël, on nomma des juges commissaires, pour faire le procès au roi. Cromwel & son gendre étoient du nombre. Le président de ce conseil inique étoit Jean Bradshaw.

Trois jours après l'élection des juges, Cromwel assemble de nouveau son prétendu parlement, & propose de célébrer

un jeûne ſolemnel, pour attirer les lumieres du ſaint Eſprit ſur les juges. L'aſſemblée approuve cet avis, & ordonne que l'on publie un jeûne ſolemnel pour le 9 de Janvier.

[1649.]

Le jour indiqué pour le jeûne étant arrivé, Cromwel ſe ſignale par des démonſtrations de piété, capables d'en impoſer à la multitude. En ſortant de ſa maiſon devant laquelle il avoit fait aſſembler une grande multitude de pauvres, il leur diſtribue du pain, des habits & de l'argent, & leur dit à tous: « Allez à l'égliſe, & » priez Dieu qu'il lui plaiſe de nous regar» der d'un œil favorable, de nous délivrer » du Papiſme, & d'inſpirer les juges éta» blis pour travailler au procès du roi. » Il ne prit, pendant tout le jour, aucune nourriture. Il aſſiſta à tous les exercices de piété, avec toutes les marques d'une dévotion fervente. Lorſqu'il marchoit dans les rues, il étoit ſuivi d'un domeſtique, qui portoit une bourſe pleine de petite monnoie; & on aſſure que, dans ce ſeul jour, il diſtribua aux pauvres, de ſa propre main, la valeur de cent guinées.

Le jour qui ſuivit le jeûne, il fit publier, à ſon de trompettes, dans toutes les places publiques de Londres, que la ſouveraine

cour de justice des nouveaux juges établis par la chambre des communes, seroit ouverte, pour la premiere fois, le 20 de Janvier, dans la grande salle de Westminster; que tous ceux qui auroient quelque plainte à faire contre Charles Stuard, ci-devant roi d'Angleterre, pourroient parler avec une pleine liberté. Pour prévenir le tumulte qu'une telle proclamation pouvoit exciter, il distribua dans les principaux quartiers de la ville six mille hommes d'infanterie, & trois mille de cavalerie.

Le 20 de Janvier, la cour de justice s'assembla. Le colonel Thomlinson, qui gardoit le roi dans une maison voisine, l'amena dans la grande salle de Westminster. Lorsque ce prince entra, personne ne se leva, ni ne se découvrit. On le fit asseoir dans un fauteuil, qui étoit au milieu du parquet. Le peuple, excité par Cromwel, cria plusieurs fois : « Justice, justice contre Charles Stuard, qui s'est ligué avec les Papistes, pour détruire notre liberté, & notre religion. »

Lorsque le roi fut assis, le greffier Philips commença à lire l'acte par lequel les communes avoient érigé ce tribunal. Il avoit devant lui sur une table une cassette où étoient tous les actes qui concernoient le procès, & d'où il les tiroit l'un après l'autre, à mesure que les juges les vouloient

examiner. Il les laissoit même lire à ceux du peuple, qui étoient curieux de les voir. Pendant cette inique procédure, le roi laissa tomber une canne qu'il avoit à la main; & il fut lui-même obligé de quitter son siége pour la ramasser, personne n'ayant daigné lui rendre ce léger service.

Le greffier lut ensuite les accusations intentées contre le roi, dont les principaux chefs étoient « qu'il avoit voulu rendre sa » puissance arbitraire, contre le serment qu'il » avoit fait à son sacre, de gouverner se- » lon les loix du royaume; qu'il avoit » voulu faire entrer des troupes étrangeres » dans le royaume, pour y allumer la » guerre; qu'il avoit résolu de rétablir le » Papisme, & de détruire la religion An- » glicane; qu'il avoit donné des commis- » sions pour faire massacrer les Protestans » en Irlande; qu'il étoit la principale cause » du sang qui avoit été répandu en Angle- » terre, depuis dix ans, par les guerres ci- » viles qu'il y avoit excitées. »

Le roi ayant obtenu la liberté de parler, commença par récuser le tribunal devant lequel on le contraignoit de comparoître, comme étant incompétent, & protesta qu'il étoit innocent de tous les crimes dont on le chargeoit. Le président Bradshaw, pour soutenir la prétendue autorité de cette cour de justice, répondit que le tribunal de-

vant lequel il comparoissoit, étoit établi par le peuple d'Angleterre, dont il avoit reçu lui-même sa couronne. Le roi sourit à ces mots; &, pour confondre l'ignorance du président, il lui dit qu'il devroit du moins sçavoir qu'une couronne héréditaire, depuis mille ans, ne pouvoit point être appellée *élective*; qu'au reste, c'étoit contre toute sorte de droits, qu'il étoit cité devant des gens qui ne pouvoient avoir d'autre puissance sur lui, que celle que les voleurs de grands chemins ont sur ceux, qui tombent entre leurs mains. Cette réponse, à laquelle on ne s'attendoit pas, choqua tous les juges, & les fit rougir. Il s'excita parmi eux un grand murmure; & Cromwel ayant parlé à l'oreille du président, celui-ci se leva pour dire au roi, que la cour le renvoyoit, & qu'il songeât à préparer sa derniere réponse pour la prochaine séance. Charles répliqua qu'ils songeassent eux-mêmes qu'ils étoient ses sujets, & qu'il étoit leur souverain.

Après ces paroles, il se retira. Les gardes le reconduisirent, sans aucune marque de respect, au palais de Saint-James. Un Presbytérien voulant se signaler, se coula à travers les gardes, & cracha au visage de ce prince, en l'appellant *traître* & *assassin*. Charles souffrit cet indigne traitement, avec une patience héroïque.

Deux jours après, il fut ramené devant la cour de juſtice. Réſolu de ne point reconnoître ce tribunal, il inſiſta toujours ſur l'incompétence des juges. Le préſident Bradshaw lui dit, dans la chaleur de la diſpute, que le tribunal, devant lequel on le ſommoit de répondre, tenoit ſon pouvoir des communes du royaume, devant leſquelles les rois, ſes prédéceſſeurs, avoient toujours répondu. Le roi l'ayant preſſé là-deſſus de citer un ſeul exemple de ce qu'il avançoit, le préſident ſe trouva fort embarraſſé. Cromwel, qui étoit préſent, prit alors la parole, & dit que de tels éclairciſſement étoient inutiles, & que la cour ne jugeoit pas à propos de perdre le tems en de ſemblables conteſtations. Bradshaw, pendant cet intervalle, s'étant remis de ſon déſordre, donna à lire au greffier un papier, qui contenoit ces paroles : « Charles » Stuard, vous êtes accuſé, de la part du » peuple, de trahiſon & de divers autres » crimes. La cour ordonne que vous y ré» pondiez. » Le roi déclara encore qu'il étoit prêt de le faire, pourvu qu'on lui montrât par quelle autorité on le citoit. Il alloit ajoûter quelque choſe pour juſtifier le refus qu'il faiſoit de répondre, lorſque le préſident, à qui Cromwel fit ſigne, l'interrompit, & ordonna qu'on le remenât au palais de S. James.

Le lendemain matin, la cour de justice s'assembla de nouveau; & le roi fut amené devant elle, toujours à pied comme les autres fois, & au milieu d'une si grande foule de peuple, qu'il fallut employer une heure pour parcourir un espace de mille pas. L'infortuné Charles, voyant que toutes les formalités, qu'on pratiquoit à son égard, n'étoient que pour amuser le peuple, & que du reste sa mort étoit résolue, crut que son innocence exigeoit qu'il répondît quelque chose, pour se justifier des crimes dont on l'accusoit, de peur que le peuple ne prît son silence pour une conviction. Il répondit sur les différens chefs d'accusation, & prouva son innocence par des raisons si claires & si solides, que les juges en demeurerent confus & embarrassés. Mais lorsqu'il eut cessé de parler, une foule de gens apostés par Cromwel, se mit à crier: « Il est coupable, il est coupable; qu'il meure. »

Autour de la chambre où la cour de justice s'assembloit, il y avoit plusieurs galeries où les dames, attirées à ce spectacle par la curiosité, se plaçoient indifféremment avec les hommes. La femme du général Fairfax, qui étoit alors présente, indignée de l'insolence de cette populace, cria tout haut dans l'assemblée, que ce n'étoit pas le peuple, comme on vouloit le faire ac-

croire, mais l'ambition de Cromwel, qui demandoit la mort du roi, & que ceux qui venoient de crier, avec tant de fureur, qu'il falloit le faire mourir, étoient des misérables vendus à la fortune de cet hypocrite. On écouta fort tranquillement cette dame. Cromwel ne l'interrompit point; il se contenta de sourire & de dire en italien: «C'est une folle;» *E una matta.* Bradshaw leva aussi-tôt l'audience, & le roi fut reconduit au palais.

Cromwel, couvrant toujours ses noirs desseins des dehors de la piété, voulut que les Communes ordonnassent un jeûne solemnel pour le 26 du même mois, afin qu'on implorât de nouveau le secours & les lumières du S. Esprit, dans une affaire d'une si grande importance, les juges étant sur le point de prononcer un arrêt décisif.

Le roi fut enfin ramené, pour la quatrieme & derniere fois, devant les juges: ils étoient en robes rouges. Charles, à la vue de cet appareil, jugea qu'on alloit prononcer l'arrêt de sa mort. Cette idée lui troubla, sans doute, l'esprit. Il le parut bien par le discours qu'il tint à l'assemblée. Il déclara qu'il reconnoissoit pour légitime l'autorité de ses juges; qu'il demandoit seulement, qu'avant de prononcer leur sentence, ils lui permissent de parler aux députés des Communes. On ne conçoit pas comment

ce prince, qui s'étoit comporté pendant tout le cours de son procès, avec tant de dignité & de prudence; qui avoit si clairement prouvé l'incompétence des juges devant lesquels on le citoit, s'avisa tout-à-coup de reconnoître leur jurisdiction, & démentit ainsi toute sa conduite. Il lui eût été bien plus glorieux de mourir condamné par des juges iniques, en protestant de leur incompétence.

On lui refusa la permission de parler aux députés des Communes. Alors Charles n'eut plus recours qu'aux loix fondamentales du royaume. Il en cita quelques-unes qui portoient que les rois d'Angleterre ne pourroient être cités en justice, pour quelque crime que ce fût, & qu'on ne pouvoit jamais avoir d'action contre eux. Le président, à qui Cromwel avoit fait sa leçon, répondit au roi, qu'il interprétoit mal les loix qu'il venoit d'alléguer; qu'elles devoient s'entendre seulement de chaque particulier qui, à la vérité, ne pouvoit avoir d'action contre le roi, mais non pas de tout le royaume, & du corps de la nation en général, qui pouvoit être mis en comparaison avec le Souverain, & prétendre des réparations contre lui. Aussi-tôt, sans donner au roi le tems de répliquer, il se leva & fit passer les commissaires dans la chambre où la sentence devoit se conclure. Cromwel con-

féra quelque tems avec eux; & le président recueillit ensuite les voix. Les plus modérés d'entre les juges furent d'avis qu'on se contentât de lui ôter la couronne, & de le condamner à une prison perpétuelle, comme on avoit fait autrefois à deux de ses prédécesseurs; à Edouard II, en 1316; & à Richard II, en 1390. Mais Cromwel opina fortement à la mort, & fut suivi du plus grand nombre des juges.

Le greffier lut à haute voix la sentence, qui portoit que « Charles Stuard, ayant été accusé, par le peuple, de tyrannie, de trahison, de meurtre & de malversation, & ayant toujours refusé de répondre sur les crimes dont il étoit accusé, étoit condamné à avoir la tête tranchée. » L'hypocrisie de Cromwel parut alors dans tout son jour. Pendant qu'on lisoit la sentence, il s'essuyoit continuellement les yeux avec son mouchoir, comme s'il n'eût pu retenir ses larmes.

Le lendemain, huit députés des Communes vinrent trouver le roi, & l'assurer, de la part de cette chambre, qu'on lui sauveroit la vie, s'il vouloit signer certaines propositions qu'on lui présenta, qui portoient qu'il consentoit de reconnoître la chambre des communes comme souveraine; qu'il renonçoit à toutes les prétentions que lui & ses descendans pourroient

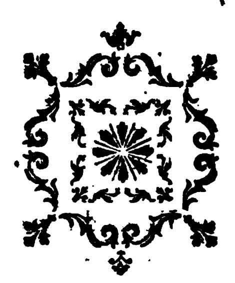
avoir sur la couronne, & autres articles de même nature. Le roi ayant lu ce papier, le jetta avec indignation, & dit qu'il aimeroit mieux mourir mille fois, que de s'abaisser jamais à une pareille lâcheté.

On lui permit, avant que de mourir, de voir la princesse Elizabeth, sa seconde fille, & Henri, duc de Glocester, son troisieme fils. Charles les embrassa avec un attendrissement mêlé de joie & de tristesse. Il félicita sa fille Elizabeth, sur ce qu'elle venoit d'entrer ce jour-là dans sa quinzieme année. Il lui recommanda d'assurer la reine, sa mere, lorsqu'elle la verroit, qu'il mouroit avec les mêmes sentimens de tendresse, qu'il avoit toujours eus pour elle. Il la pria aussi de dire, de sa part, au duc d'Yorck, qu'il ne devoit plus désormais regarder le prince de Galles, simplement comme son frere, mais comme son maître & son roi. Il prit ensuite sur ses genoux le jeune Henri, qui n'avoit encore que sept ans : « Mon cher fils, lui dit-il, je vais » bientôt mourir. Peut-être, après ma mort, » mes ennemis voudront-ils t'élire pour » leur roi ; mais garde-toi, mon fils, d'ac- » cepter la couronne, pendant que tes » freres aînés seront en vie. » Le jeune prince embrassa tendrement son pere, & lui promit, les larmes aux yeux, de ne jamais oublier la leçon qu'il lui donnoit.

Le lundi 30 de Janvier, on transféra le roi du palais de S. James à celui de Witehall. On dressa l'échafaud devant les fenêtres de la chambre où il étoit. Pendant la nuit qui précéda son supplice, il entendit sans cesse le bruit des ouvriers qui travailloient à l'échafaud. Les soldats, qui le gardoient, frappoient de grands coups à sa porte, & l'accabloient d'injures. Le malheureux Charles n'eut pas, même dans ces tristes momens, la consolation de jouir de ses dernieres pensées.

Le mardi, après-dîner, il fut conduit sur l'échafaud, par une des fenêtres de son appartement. La place de Witehall étoit investie par la cavalerie du régiment de Cromwel. Les uns avoient l'épée nue, les autres le mousquet à la main. Le bourreau, qui étoit masqué, apprêtoit tout ce qui devoit servir à l'exécution, pendant que le roi, accompagné de l'évêque Londres, se disposoit à la mort. L'échafaud étoit tendu en noir. La hache, enveloppée d'un crêpe, étoit sur le billot, auquel on avoit cloué quatre gros anneaux de fer, pour y attacher le roi, en cas qu'il eût voulu faire quelque résistance. Le roi salua civilement les personnes qui étoient autour de lui; & ayant apperçu Cromwel à une fenêtre, il dit à l'évêque de Londres: « Voilà celui qui est l'auteur » de ma mort; & cependant on en fera

» tomber la faute sur toute la nation. » Se tournant ensuite vers ceux que la curiosité avoit attirés à ce funeste spectacle, il leur fit un discours grave & pathétique. Après avoir parlé, il quitta son habit, & retroussa ses cheveux sous un bonnet de nuit, qu'on lui apporta. Il plaça ensuite sa tête sur le billot; & l'exécuteur la lui trancha d'un seul coup. Telle fut la fin d'un des meilleurs princes qui ayent occupé le thrône d'Angleterre, & dont la mémoire est aujourd'hui en vénération parmi les Anglois.





RÉPUBLIQUE.

CETTE terrible cataſtrophe changea en Angleterre la forme du gouvernement, qui, de monarchique, devint républicain. La nouvelle république envoya des ambaſſadeurs à tous les princes étrangers, pour leur faire part de ce changement. Cromwel ſe chargea du ſoin de compoſer les lettres qui furent envoyées. Elles étoient en latin; la premiere étoit adreſſée au roi de Portugal, avec cette inſcription:

Sereniſſimo Principi JOANNI QUARTO, Luſitaniæ Regi, Senatus Populuſque Anglicanus, ſalutem. C'eſt-à-dire:

» Le Sénat & le Peuple Anglois, au » très-puiſſant Prince JEAN IV, Roi de » Portugal. »

Le comte de Holland, un des plus zélés partiſans de Charles I, éprouva la vengeance de Cromwel, dont il avoit autrefois été le rival heureux auprès de la femme du major Lamberth. Cet infortuné ſeigneur fut condamné à avoir la tête tranchée.

Le baron Capel, qui avoit ſignalé ſa fidélité pour ſon roi au ſiége de Colcheſter, ſubit à ſon tour le même ſupplice. Ce grand

homme mourut en héros. Après avoir fait au peuple le discours ordinaire, il donna à l'exécuteur cinq guinées, pour qu'il ne dépouillât pas son corps. Il se mit ensuite à genoux, & fit une courte priere. Ses domestiques étant venus se jetter à ses pieds, fondant en larmes, Capel leur dit, sans se troubler : « Levez-vous ; vous empêchez » l'exécuteur de faire son devoir. » Il se tourna ensuite vers le bourreau, & lui dit : » Ami, quand tu me verras lever la main ; » frappe vîte ton coup ; » ce qui fut exécuté.

[1649.]

Cromwel monte en chaire, le premier dimanche d'après Pâques, vers les neuf heures du matin, dans le tems qu'on attendoit le ministre qui devoit prêcher ce jour-là. Il portoit un habit de bufle ; avoit l'épée au côté ; &, dans cet équipage, il faisoit paroître un air martial & dévot tout ensemble. Il commence par se mettre à genoux ; leve les yeux au ciel, & fait les gestes d'un homme inspiré. Tout-à-coup il se leve, & s'écrie : « Oui, grand Dieu, tu seras » obéi, & le sacré jour du Seigneur sera » observé avec toute la régularité possible. » Ces paroles servirent de texte à son discours. Il prouva, par de solides raisons, la sainteté du dimanche, jour substitué au

fabbat des Juifs. Il déplora l'aveuglement de tant de Chrétiens, qui profanoient ce faint jour par toute forte de débauches. Tous les auditeurs, enchantés de fon éloquence & de fa piété, le fuivirent en foule, après le fermon, & le conjurerent tous d'une voix de dreffer lui-même un réglement pour l'obfervation du dimanche.

Voici les articles de ce réglement, qui furent lus dans une fynode national.

I. Que, tous les dimanches, il y auroit trois fermons dans les grandes villes, dont le premier fe feroit avant le lever du foleil, pour la commodité des domeftiques; le fecond, à neuf heures du matin; & le troifieme, à deux heures après-midi. Qu'on en feroit deux dans les autres lieux; l'un avant midi; l'autre après; & qu'entre ces deux fermons, on feroit des prières publiques, accompagnées du chant des pfeaumes & de la lecture de quelques chapitres de la Bible.

II. Que les cabarets, les académies de jeu, & les marchés publics feroient fermés ce jour-là.

III. Que quiconque fe promeneroit pendant le fervice divin, feroit mis en prifon, ou condamné à l'amende, felon fa condition.

IV. Que les voitures publiques s'arrêteroient dans les lieux où elles arriveroient

le samedi au soir, & qu'elles y demeureroient jusqu'au lundi, pour continuer leur route.

V. Qu'aucune personne, de quelque qualité qu'elle fût, ne pourroit entreprendre de voyager, ce jour-là, sans faire voir la nécessité, où elle se trouvoit de partir, au magistrat le plus proche, qui devoit lui en donner un certificat; que le moindre paysan auroit droit de le lui faire montrer, pour son édification, &, faute duquel, le voyageur seroit arrêté au premier village où il passeroit.

VI. Enfin que la comédie, la chasse & la danse, & les festins seroient défendus ce jour-là, sous peine de punition corporelle.

Les artisans, qui, attachés toute la semaine à un travail pénible, avoient coutume de se divertir le dimanche, auroient, sans doute, murmuré de ce nouveau réglement: Cromwel prévint leur mécontentement. Il établit que le lundi seroit désormais un jour de repos, & que les marchands & les artisans pourroient l'employer à des divertissemens honnêtes.

Henriette de France, veuve de Charles I, qui s'étoit réfugiée à Paris, ne touchant point, depuis six mois, les pensions que le cardinal Mazarin devoit lui faire payer, se voit réduite à la derniere né-

ceſſité. Le cardinal de Retz, l'étant un jour allé voir ſur le ſoir, trouva cette princeſſe auprès de madame Henriette, ſa fille, depuis ducheſſe d'Orléans, qui, faute de bois pour ſe chauffer, étoit obligée de garder le lit. Le prélat repréſenta au parlement combien il étoit honteux pour la nation, qu'une fille de Henri le Grand fût réduite à ces extrémités. Sur ſa remontrance, le parlement envoya quarante mille livres à cette reine infortunée.

Après la mort de Charles I, ſon fils aîné avoit pris le titre de *roi*, & le nom de *Charles II.* Il n'avoit pour lui que la juſtice & le droit de ſa naiſſance. Du reſte, il manquoit de troupes & d'argent. Dans cette extrémité, il eut recours au marquis de Montroſe, qui avoit commandé les armées de ſon pere, & dont la valeur étoit célèbre dans toute l'Europe. Montroſe ſervoit alors en qualité de *maréchal de camp*, dans l'armée de l'empereur Ferdinand. Dès qu'il apprit que ſon bras pouvoit encore être utile à ſon roi, il quitta une gloire certaine, & les brillans avantages que lui offroit l'empereur, pour voler au ſecours d'un prince infortuné, auprès de qui il n'avoit à eſpérer que des travaux & des dangers. Il rencontra le roi à Bréda. Charles, dès qu'il le vit, l'embraſſa tendrement; l'appella ſon cher ami & ſon fidèle ſujet,

& lui dit, les larmes aux yeux, que s'il ne le portoit sur le thrône, il n'y monteroit jamais. Le crédit & la réputation de Montrose lui valurent une armée. Chacun vouloit avoir la gloire de combattre sous un si grand capitaine. Il se vit bientôt à la tête de quatorze mille hommes, avec lesquels il s'embarqua. Ayant abordé aux isles Orcades, il y laissa la plus grande partie de ses troupes, & vint débarquer en Ecosse avec cinq mille hommes. Les Ecossois haïssoient la maison royale. Le comte Lesley, leur général, envoya le lieutenant Strangham avec mille chevaux, pour reconnoître les forces du marquis de Montrose. Celui-ci, en ayant eu avis, s'avança à grands pas vers l'ennemi. Strangham, surpris de le voir si près de lui, & voyant qu'il ne pouvoit éviter le combat, partagea sa petite armée en trois corps, dont chacun avoit plus de trois cens hommes, & sçut si bien se prévaloir de l'avantage du terrein, qu'il environna de trois côtés le marquis de Montrose dans un fort petit espace. Le marquis fut défait. Il se vit contraint de prendre la fuite, laissant plus de mille hommes sur le champ de bataille, outre cinq cens prisonniers, & plus de trois cens blessés. Il eut même son cheval tué sous lui. Mais le colonel Fendret lui donna le sien, aux dépens de sa propre liberté; car il fut con-

traint de se rendre au général Lesley, qui s'étoit avancé pour soutenir Strangham. Malgré la générosité de Fendret, le marquis n'échappa point à ses ennemis. Ne trouvant point de bateau pour passer la riviere de Lyde, il fut obligé de la passer à la nage, & de prendre ensuite des habits de paysan, pour n'être pas reconnu sous ce déguisement. Il demeura caché quelques jours dans le fond d'une caverne. La faim l'obligea d'en sortir. Il rençontra un soldat, nommé *Brime*, qui avoit autrefois servi sous lui, & qui l'assura de sa fidélité. Mais ce scélérat, feignant d'aller lui chercher des vivres, le découvrit lâchement au général Lesley, qui détacha six cens chevaux pour le conduire prisonnier à Edimbourg.

Plusieurs princes de l'Europe s'intéresserent en faveur du marquis. L'empereur écrivit de sa propre main à Cromwel, comme au généralissime des armées d'Angleterre & d'Ecosse, « que le marquis de » Montrose étoit maréchal-général des ar» mées de l'empire ; que, par conséquent, » son procès devoit être renvoyé à la diète » impériale ; que, s'il se trouvoit coupable, » on lui infligeroit des peines dont le parle» ment d'Ecosse & celui d'Angleterre au» roient lieu d'être contens ; mais que, si » on refusoit de le renvoyer à ses juges » légitimes, il regarderoit cela comme une

» cause de rupture entre l'empire & la nou-
» velle république. » Le roi de France écrivit aussi une Lettre très-pressante au parlement d'Ecosse. Mais la protection de ces deux princes ne put soustraire l'infortuné marquis à la haine de Cromwel, qui voulut abbatre par sa mort le plus ferme appui de la maison de Stuard. Le parlement d'Ecosse prononça contre Montrose un arrêt sanglant, qui portoit qu'ayant été convaincu de trahison & de rébellion contre la patrie, il seroit pendu & étranglé dans la place destinée à l'exécution des malfaiteurs; que sa tête seroit détachée de son corps, & placée sur le frontispice du palais d'Edimbourg; que son corps seroit écartelé; que les quatre quartiers seroient envoyés dans les quatre principales villes du royaume, pour être exposés sur les portes.

[1650.]

Charles II s'étoit fait couronner en Ecosse. Les Ecossois avoient entrepris de le faire remonter sur le thrône de son pere; & déja ils avoient remporté plusieurs avantages sur les généraux Anglois qu'on avoit envoyés pour les combattre, lorsque Cromwel, allarmé des premiers succès de son ennemi, prit lui-même le commandement de l'armée, & marcha en personne contre

les Ecoſſois. La bataille ſe livra auprès de Dumbar. Les deux partis étoient ſi tranſportés du deſir de combattre, qu'ils coururent confuſément les uns ſur les autres, ſans attendre l'ordre des généraux. Cromwel ſe trouve par-tout. Il charge l'ennemi avec fureur, & donne ſes ordres de ſang froid. Deux chevaux tués ſous lui ne rallentiſſent point ſon ardeur. Il apprend qu'Ireton eſt bleſſé, & que l'aîle droite de ſon armée lâche le pied devant le général Leſley. »Nous n'aurions pas de gloire à les vain»cre, répond-il ſans s'émouvoir, s'ils ne »nous réſiſtoient pas en quelqu'endroit.» En même tems, il part comme l'éclair, & arrive au ſecours de ſes gens, qui fuyoient en déſordre. Sa préſence arrête les fuyards, & ranime les plus lâches. Ils reviennent à la charge, plus furieux qu'auparavant. Après quatre heures d'un combat ſanglant & opiniâtre, le champ de bataille reſte à Cromwel, avec trente piéces de canon, & cent chariots chargés de munitions, de vivres, & de bagage.

La nouvelle de cette défaite fut un coup de foudre pour le malheureux Charles. La douleur lui arracha des larmes. Il s'écria en françois : *Me voilà perdu.* Il évita heureuſement de tomber entre les mains de Cromwel, & ſe retira à Dundley.

Pour immortaliſer la victoire de Cromwel,

wel, un flatteur fit frapper une médaille ſur laquelle Cromwel paroiſſoit armé de toutes piéces. Les troupes, qui compoſoient les deux armées, étoient repréſentées dans le lointain; & on liſoit autour ces mots anglois : THE LORD OF HOST; *Le Seigneur de l'Armée.* Le revers de la médaille repréſentoit le parlement, qui étoit alors aſſemblé. Cette médaille fut préſentée à Cromwel; mais il la rejetta avec indignation, diſant que le titre de *Seigneur des Armées* n'appartenoit qu'à Dieu ſeul.

Le parlement n'apprit qu'avec un déplaiſir ſecret la victoire de Cromwel. Il voyoit que ſes exploits, en augmentant ſa puiſſance, lui frayoient un chemin vers la tyrannie; & il réſolut de prendre des meſures pour modérer ſon autorité. Cromwel, inſtruit de ce qui ſe tramoit contre lui, ſe hâta de ſe rendre à Londres; & ſon voyage fut tenu ſi ſecret, qu'il étoit déja dans la ville, tandis que le parlement le croyoit encore en Ecoſſe. Il commença par poſter une partie de ſes troupes dans les places les plus fréquentées de Londres. Il fit inveſtir par mille chevaux le palais de Weſtminſter, où le parlement étoit aſſemblé. Dès qu'il vit que tout étoit prêt, il donna le ſignal aux ſoldats. Les trompettes & les tambours ſe firent entendre, comme ſi l'on eût été ſur le point de livrer

bataille. Au bruit guerrier de ces instrumens, Cromwel entre dans la salle du palais. Sa vue glace d'effroi les députés. Un profond silence régnoit dans l'assemblée. Cromwel, prenant alors la parole, leur fait plusieurs reproches sanglans, & leur ordonne de se retirer, déclarant que l'intention de l'armée étoit que, dès ce moment, le parlement fût rompu & aboli. Dès qu'il eut achevé de parler, il fit avancer un des officiers qui le suivoient, qui lut un acte signé des chefs de l'armée pour la séparation du parlement. Cromwel voyant que personne ne se présentoit pour le prendre, & que tous les Parlementaires demeuroient assis : « Je me tiendrai ici, leur dit-» il, pour voir si quelqu'un sera assez hardi » pour désobéir à un ordre de l'armée. L'orateur de l'assemblée voulut, selon le devoir de sa charge, protester contre la violence de ce procédé; mais Cromwel fit entrer des soldats, qui le traînerent indignement hors de la salle. Voyant que les autres ne se disposoient point à partir, il fit entrer de nouveaux soldats, & leur ordonna de prendre les députés deux à deux, & de les faire sortir de force. Alors, pour éviter cet affront, ils se leverent d'eux-mêmes, & commencerent à défiler les uns après les autres. Un d'eux ayant voulu passer devant Cromwel sans se découvrir,

il lui arracha son chapeau ; &, le jettant à ses pieds : « Apprenez, lui dit-il, à saluer » le généralissime de l'armée. » Cette action intimida les autres, qui lui firent tous, en sortant, une profonde révérence. Pour comble d'ignominie, ils furent obligés de passer au milieu de deux rangs de soldats, qui les accablerent des railleries les plus insultantes, & leur crierent souvent : *Adieu donc, Nosseigneurs du parlement.*

Lorsqu'ils furent tous sortis, Cromwel ferma lui-même la salle, & en mit la clef dans sa poche. Il fit ensuite attacher sur la porte un écriteau, avec cette inscription : *Maison à louer.*

[1651.]

Un Quaker, nommé *Robert Sindercomb*, forme le projet de délivrer sa patrie de la tyrannie de Cromwel. Il s'associe avec un médecin nommé *Naudin ;* mais, pendant qu'ils font les préparatifs nécessaires pour l'exécution de leur dessein, ils sont découverts, & mis en prison. Sindercomb, se voyant convaincu, & près de subir le supplice, trouva le moyen de s'empoisonner. Son cadavre fut pendu, & écartelé. Le médecin fut pendu avec six de ses complices. L'un d'eux parla ainsi sur l'échafaud : « Gentilshommes, soldats, & amis, j'ai à

» vous dire, de la part de nous tous, qu'a-
» vec le tems vous comprendrez que vous
» vous êtes trompés, abusés, & aveuglés;
» que toute sédition est funeste & nuisible,
» & que, de cent, à peine y en a-t-il une qui
» réussisse. »

Cromwel recherche l'alliance de la France, & lui fait des propositions avantageuses. Pour mieux témoigner le cas qu'il fait de l'amitié des François, il s'engage à faire passer l'ambassadeur de France devant celui d'Espagne. L'occasion de tenir sa parole, se présente bientôt. C'étoit alors la coutume en Angleterre, que les ambassadeurs, qui se trouvoient à Londres, envoyassent leurs carrosses de cérémonie au-devant des nouveaux ambassadeurs, qui faisoient leur entrée dans cette ville. Le président de Bordeaux ayant été envoyé à Londres, en qualité d'ambassadeur du roi de France, quelques jours après son arrivée, un ambassadeur de Christine, reine de Suède, se disposa à faire son entrée dans cette ville. Les ambassadeurs furent priés, le soir d'auparavant, d'y envoyer leurs carrosses de cérémonie. Le marquis de Léede, ambassadeur d'Espagne, qui croyoit Cromwel dans ses intérêts, ne douta point qu'il ne dût avoir le pas devant le président de Bordeaux. Cromwel avoit dispersé une compagnie de soldats aux environs de la

place appellée *Toverhill*, où la marche devoit commencer, avec ordre au capitaine de soutenir les François dans la querelle qu'ils ne pouvoient manquer d'avoir avec les Espagnols. En effet, lorsque le carrosse du président de Bordeaux voulut suivre immédiatement celui de l'ambassadeur de Suède, des gens armés, qui étoient dans celui du marquis de Léede, en arrêterent le postillon, & voulurent l'obliger à sortir de la file, pour laisser passer le carrosse de leur maître. Mais les soldats, qui étoient aux environs, étant accourus au premier bruit, comme si le hazard les eût amenés, s'opposerent aux Espagnols qu'ils traiterent de *séditieux*, & les forcerent de céder aux François. Le maître d'hôtel, & les cochers qui conduisoient les carrosses de l'ambassadeur d'Espagne, au lieu de s'en retourner chez leur maître, furent assez sots pour suivre les François.

Charles II fait de nouveaux efforts pour recouvrer le thrône de ses peres. Il passe en Ecosse; y assemble une armée, & entre en Angleterre. Dès qu'il parut, plusieurs seigneurs Anglois vinrent lui offrir leurs services; & son armée se trouva, en peu de jours, forte de trente-deux mille hommes. Il marcha vers Vorcester, sans rencontrer aucun obstacle. Cette ville, une des plus considérables d'Angleterre, & qui n'est

qu'à vingt-huit lieues de Londres, lui ouvrit ses portes, dès qu'il approcha, & le reçut en souverain. Cromwel, allarmé des progrès de son ennemi, assemble une armée de vingt-six mille hommes, & vient se présenter devant Vorcester, à dessein de l'assiéger. L'attaque fut poussée avec tant de vigueur, qu'il emporta la place, dans trois jours, à la vue de l'armée du roi. Charles fit assembler le conseil de guerre. Il y fut résolu qu'on préviendroit les progrès de l'ennemi, & qu'on iroit lui présenter la bataille. Cromwel, prêt à livrer un combat décisif contre une armée plus nombreuse que la sienne, commandée par son roi légitime, n'oublia aucune des ressources que put lui fournir son génie, dans une occasion d'où sa fortune dépendoit. Après avoir rangé son armée en bataille, il ordonna qu'on fît dans tous les rangs une prière générale. Il se jetta le premier à genoux; joignit les mains; leva les yeux au ciel, & lui adressa une prière pathétique. Les habitans de Vorcester, qui le considéroient du haut de leurs remparts, crioient de toute leur force : *Ah! le scélérat! l'hypocrite!* Mais Cromwel méprisa leurs injures. Après avoir achevé sa priere, il harangua ses troupes avec tant de chaleur & d'éloquence, que les officiers & les soldats leverent leurs épées nues, & lui promirent, par des ser-

mens horribles, de vaincre ou de mourir. Cromwel ordonna ensuite aux vivandiers de donner l'eau-de-vie à tous les soldats du régiment des gardes, qui étoit aux premiers rangs; après quoi, les deux armées en vinrent aux mains. Le roi, & Cromwel y firent des prodiges de valeur; & se chercherent l'un l'autre avec une ardeur égale. Les commencemens furent extrêmement favorables au roi; &, selon toutes les apparences, la victoire étoit à lui sans la trahison des Ecossois qui l'abandonnerent lâchement, & refuserent absolument de combattre, lorsqu'il avoit le plus besoin d'eux. Ils étoient choqués de ce que le roi les laissoit sous la conduite du duc d'Hamilton, pendant qu'il faisoit l'honneur aux Anglois de les commander en personne. Le roi, instruit de la cause de leur mécontentement, courut à eux sur le champ, pour se mettre à leur tête. Mais les Anglois, indignés à leur tour de ce que le roi les quittoit, pour aller commander les Ecossois, ne voulurent plus se battre. Le malheureux Charles, trahi de tous côtés, se vit forcé de prendre la fuite. Il traversa au grand galop la ville de Vorcester, & s'enfuit dans la campagne, suivi d'un grand nombre d'officiers. Il s'arrêta dans une plaine, pour se déguiser. Là il congédia ceux qui l'avoient suivi, & ne retint au-

près de lui que trois seigneurs d'une fidélité éprouvée, Giffort, Walker, & Makdonald. Il fit attacher sur son cheval une valise, afin de passer pour un domestique. Après avoir marché toute la nuit, il se trouva le matin à la porte du château de Boscabel, qui appartenoit au comte de Darbey. Comme c'étoit un lieu de défense, il étoit résolu d'y passer quelques jours. Mais, ayant appris que Cromwel avoit mis sa tête à prix, & qu'il y avoit plusieurs escadrons en campagne, qui le cherchoient par-tout, il se détermina à chercher une autre retraite. Il dit adieu à Walker & à Makdonald, & suivit Gifford, qui le mena chez un de ses fermiers, nommé *Pendrille*, qui lui donna un habit de bûcheron. Dans cet équipage, il travailla, pendant trois jours, dans une forêt, où ceux qui le cherchoient, lui demanderent plusieurs fois s'il n'avoit pas vu le roi. Pendrille, craignant que le roi ne fût découvert chez lui, malgré son déguisement, le conduisit dans une maison où demeuroit un pere Bénédictin nommé *Hodelston*. Ce religieux, fuyant la persécution que souffroient alors les Catholiques, s'étoit réfugié en ce lieu, & avoit quitté l'habit monachal, pour n'être pas reconnu. Il reçut le roi chez lui, & le cachoit, tantôt dans le tronc d'un vieux arbre, tantôt dans sa maison, dans un endroit fait ex-

près, pour cacher les Catholiques, lorsqu'ils étoient poursuivis par des Protestans, & qui étoit pratiqué avec beaucoup d'industrie dans une double muraille. Hodelston étoit ami du chevalier Lane, qui avoit aux environs une maison de campagne. Le roi, qui s'ennuyoit dans sa solitude, & qui connoissoit la fidélité du chevalier, résolut de se confier à lui. Il pria son hôte de l'aller avertir que le roi étoit dans sa maison. Lane accourut aussi-tôt vers le prince; se jetta à ses pieds, & lui jura, les larmes aux yeux, une fidélité inviolable. Il le conduisit dans sa maison; &, pour le déguiser plus sûrement, il fit bouillir des écorces de noix avec de l'huile & de la térébenthine, & lui frota le visage avec cette drogue. Son teint, qui étoit très-blanc, devint, par ce moyen, olivâtre & basané, & est resté ainsi toute sa vie. Déguisé de la sorte, Charles fut conduit à Portsmouth, & s'y embarqua sur un vaisseau chargé d'étain. Le trajet fut heureux. Il arriva à Dieppe, & de-là prit la poste pour se rendre à Paris.

[1652.]

Le duc d'Yorck, frere de Charles II, s'étoit retiré à la Haye. L'ambassadeur d'Angleterre, qui résidoit dans cette ville, affectoit d'aller par-tout où il croyoit trouver le

duc, pour avoir occasion de le braver & de lui faire quelque affront. Ayant appris que ce prince étoit au Cours, où il se promenoit à pied, il ne manqua pas de s'y rendre. Comme cette place est destinée à la promenade, on a eu soin de la fermer d'une balustrade de bois, qui en fait le tour, & dans laquelle on a laissé de petites ouvertures, de distance en distance, par où l'on ne peut entrer qu'un à un, & à pied seulement. L'ambassadeur, qui ne cherchoit qu'une occasion de querelle avec le duc, prit si bien ses mesures, qu'il se rencontra avec lui auprès d'un de ces passages étroits, par où l'on ne pouvoit sortir que l'un après l'autre. Le duc ne crut pas devoir céder à un homme qui lui étoit si inférieur, & qu'il regardoit comme un sujet du roi son frere. L'ambassadeur, de son côté, n'étoit pas venu là pour céder au duc. Ils s'arrêterent un moment tous deux, & lancerent l'un sur l'autre des regards fiers & menaçans. Le duc, outré de l'insolence de l'ambassadeur, s'approcha de lui; arracha son chapeau de-dessus sa tête; le jetta à ses pieds, & lui dit, d'un ton qui marquoit sa colere: « Apprends, traître, à respecter le » frere du roi ton seigneur. » L'ambassadeur répondit avec mépris: « Je ne recon» nois en ta personne; & en celle de ton » frere, qu'une race fugitive & vagabonde. »

A ces paroles, le prince ne put plus contenir sa colere. Il tira son épée. L'ambassadeur en fit autant. Ils commençoient l'un & l'autre un combat furieux, lorsqu'un grand nombre de personnes accoururent; se mirent entre les épées, & obligerent l'ambassadeur à se retirer. Les Etats-généraux, avertis de ce qui venoit d'arriver, firent prier le duc d'Yorck de vouloir bien ne pas paroître en public, pendant quelques jours. Ils envoyerent ensuite deux députés à l'ambassadeur, pour lui dire, de leur part, qu'ils regardoient l'insulte faite au duc d'Yorck, comme faite à eux-mêmes. Telle fut l'origine de la guerre que Cromwel déclara à la Hollande.

L'amiral Blak ayant perdu une bataille contre les Hollandois, Cromwel n'en fut pas plutôt informé, qu'il lui écrivit en ces termes: «Il est de votre réputation, seigneur amiral, & de celle de tous vos »vaillans compagnons, de renvoyer ces »grenouilles dans leurs marais, & de ne »pas souffrir plus long-tems qu'elles vous »importunent de leur bruit.»

[1653.]

Le parlement nomme douze députés, pour aller offrir à Cromwel la couronne d'Angleterre. Cromwel, feignant d'être

outragé d'une telle propoſition, reçoit avec froideur les députés; &, ſans daigner leur répondre, il ſe rend avec eux au parlement. Alors, adreſſant la parole à l'aſſemblée: « Quel génie, dit-il, meſſieurs, vous » pouſſe à vouloir rétablir en Angleterre » cette même monarchie, qui a été la ſource » de tant de maux? Pour nous en délivrer, » nous avons épuiſé nos tréſors; &, dans » l'étendue des trois royaumes, on a vu » couler des ruiſſeaux de ſang. Voulez-vous » donc perdre le fruit de nos travaux? A » Dieu ne plaiſe que ce Cromwel, dont il » lui a plu de ſe ſervir ſi heureuſement pour » extirper la monarchie, ſoit aſſez lâche » pour ſouffrir qu'on la faſſe revivre en ſa » perſonne. ».

La femme de Cromwel, auſſi ambitieuſe, & moins politique que ſon époux, le conjura en vain, par les motifs les plus preſſans, d'accepter le titre brillant de *roi*. Cromwel, qui avoit ſes vues, perſiſta dans ſon premier ſentiment.

Il ne fut point trompé dans ſon attente. Le parlement, après avoir donné des éloges exceſſifs à ſa fauſſe modeſtie, réſolut de lui donner la charge de *Protecteur*. On dépêcha douze députés, pour aller lui faire part de la réſolution du parlement. Les députés lui expoſerent leur commiſſion avec beaucoup de reſpect, & le prierent inſtam-

ment de vouloir agréer la charge de *Protecteur de la république d'Angleterre*. C'étoit précisément ce que Cromwel souhaitoit. Il trouvoit dans la charge de Protecteur une puissance égale à celle des rois, sans qu'elle l'exposât aux inconvéniens de la royauté. Il accepta donc la proposition des députés, & se rendit au parlement, où il s'assit à la premiere place, dans un fauteuil de velours rouge. Il fit un discours à l'assemblée, dans lequel il déclara qu'il acceptoit la charge de Protecteur, & promit d'en remplir fidèlement les obligations. Quinze jours après, il fut installé dans cette charge, avec la plus grande pompe.



CROMWEL, *Protecteur.*

[1653.]

LEs principaux officiers de l'armée étant venus complimenter Cromwel sur sa nouvelle dignité, celui qui portoit la parole, le loua, entr'autres choses, « de ce qu'il » avoit si généreusement refusé le titre de » *roi*, & s'étoit contenté de la modeste qua» lité de *Protecteur*, que le parlement lui » avoit conférée. » Cromwel ne fut pas bien-aise qu'on crût qu'il étoit redevable au parlement de son élévation. Il reçut ce compliment avec une fierté dédaigneuse; &, mettant la main sur la garde de son épée: » C'est celle-ci, dit-il, qui m'a élevé au » rang que j'occupe; &, quand je voudrai » monter encore plus haut, je sçaurai bien » m'y maintenir par son moyen. Allez » faire le devoir de vos charges; & appre» nez à vous en acquitter comme il faut, » si vous voulez aspirer à une meilleure for» tune : c'est en faisant le mien que je me » suis élevé à la dignité que je possede. »

Cromwel, n'ignorant pas que la maison de Stuard avoit encore beaucoup de partisans, prend toutes les mesures que lui dicte

sa défiance, pour assurer sa vie contre les entreprises de ses ennemis secrets. Le détail des précautions infinies dont il usa, peut servir à faire comprendre combien est misérable la condition des tyrans.

La nombreuse garde, qui veilloit à la sûreté de sa personne, ne put le rassurer. Il fit faire quinze chambres, dans chacune desquelles il y avoit un lit, & seulement ce qui étoit nécessaire pour lui & pour sa femme. Personne ne sçavoit dans laquelle il devoit passer la nuit. Lorsqu'il vouloit s'aller coucher, il prenoit sa femme par la main, la conduisoit dans une de ces chambres, où il n'étoit pas plutôt entré, qu'il fermoit la porte lui-même, & mettoit la clef sous son chevet. Les portes & les fenêtres de ces chambres étoient très-fortes. Devant la porte de chaque chambre, il y avoit, pendant toute la nuit, quatre gardes qui se relevoient, de deux en deux heures, & qui étoient commandées par trois capitaines qui devoient veiller chacun deux heures, pendant que les autres se reposoient seulement sur des chaises. Celui qui étoit en faction, étoit obligé de faire la ronde devant toutes ces chambres. Mais ni le capitaine ni les soldats ne sçavoient dans laquelle couchoit Cromwel, parce que lui-même donnoit l'ordre à l'un des capitaines qui étoient de garde; lui marquoit

l'heure à laquelle il vouloit qu'on plaçât les ſentinelles, & ne manquoit pas de s'aller coucher une demi-heure auparavant. Il avoit deux mouſquetons ſur chaque table de ſa chambre, & deux piſtolets ſous ſon chevet.

Il avoit interdit à ſon cuiſinier tout commerce avec d'autres perſonnes. Il ne mangeoit ni ſoupe ni ragoût, mais ſeulement de la volaille, & d'autres viandes, ou rôties, ou bouillies. Il avoit appris à ſe raſer lui-même, & ne voulut jamais ſouffrir qu'aucun barbier lui paſſât le raſoir ſur le viſage. Son médecin lui ayant ordonné une médecine & une ſaignée, il ſe fit préparer la médecine par ſa femme, & fit venir, pour le ſaigner, un chirurgien de village, qui ne s'y attendoit pas.

Chacune des chambres, qu'il avoit fait conſtruire pour ſa ſûreté, avoit une petite trape, par laquelle on pouvoit deſcendre à une petite porte qui donnoit ſur la Tamiſe. Ainſi, dans une extrémité preſſante, il pouvoit ſe ſauver par-là, & s'embarquer ſur la Tamiſe, où il avoit toujours quelques gondoles.

[1654.]

La ville de Londres donne un repas magnifique au nouveau Protecteur. Cromwel ſaiſit cette occaſion de faire ſon entrée dans la capitale, avec un appareil convenable

nable à sa dignité. Sa marche eut la pompe & l'éclat d'un triomphe ; mais elle fut troublée par un accident singulier. Lucrece Greinwil, fille d'un gentilhomme de même nom, avoit été tendrement aimée de François, duc de Buckingham, l'homme le mieux fait de toute l'Angleterre, que Cromwel tua de sa propre main à la bataille de saint Néeds. Lorsqu'elle apprit la mort de son amant, elle ne songea qu'aux moyens de le venger. Depuis trois ans, elle s'exerçoit, plusieurs fois le jour, à tirer un pistolet chargé à balle, contre le portrait de Cromwel, pour s'apprendre à tirer juste, & à ne point s'effrayer de l'original, quand elle le verroit. Elle avoit cherché plusieurs fois l'occasion de satisfaire sa vengeance ; mais Cromwel se montroit si rarement en public, & prenoit tant de précautions, qu'on ne pouvoit rien tenter. Cette entrée magnifique lui parut une occasion favorable pour son dessein. Elle résolut de ne pas la laisser échapper. Il se trouvoit, fort à propos pour elle, qu'il y avoit, au premier étage de la maison où elle demeuroit, un balcon, duquel on pouvoit voir fort commodément, & de bien près, toute la marche. Elle se mit à ce balcon, avec plusieurs dames magnifiquement habillées. Elle avoit aussi pris grand soin de se parer extrêmement ce jour-là : ce qu'elle n'avoit pas

fait depuis la mort de son amant. Mais sa parure & ses ornemens n'empêcherent pas qu'on ne remarquât en elle un air inquiet & agité, dont on reconnut bientôt la cause; car lorsque Cromwel vint à passer devant le balcon où elle étoit, elle prit un pistolet caché sous ses habits, & le tira contre le Protecteur, qui n'étoit éloigné d'elle, que de quatre à cinq pas. Mais la dame qui étoit auprès d'elle, l'ayant heurtée d'un mouvement de frayeur, la balle n'atteignit point Cromwel, & alla frapper le cheval de Henri, son fils. Cromwel s'arrêta, & toute la marche avec lui. Etonné d'un coup si hardi, il tourna les yeux vers le lieu, d'où il étoit parti, & vit plusieurs dames à genoux, qui crioient miséricorde, hormis une seule, qui, se tenant debout, le pistolet à la main, lui dit d'une voix haute & menaçante: « C'est moi, tyran, qui ai » tiré le coup; & je serois inconsolable » d'avoir blessé un cheval, au lieu d'un ti» gre comme toi, si je n'étois persuadée » qu'avant la fin de l'an, quelqu'autre main » sera plus heureuse que la mienne. » Le peuple vouloit mettre le feu à la maison; mais Cromwel, affectant une tranquillité qu'il n'avoit pas, dit d'un ton moqueur: » Ce n'est rien, mes amis; ce n'est que » l'emportement d'une folle. » Il continua sa marche, & envoya quelqu'un s'assurer

de cette fille, qui fut enfermée comme folle.

Le parlement, irrité contre Cromwel qui continuoit d'agir avec trop de hauteur, résolut de lui ôter ses lettres de Protecteur. Cromwel, averti de ce qui se passoit, commanda au major Holms de mettre, le matin suivant, quinze cens soldats de plus qu'à l'ordinaire, autour de Westminster, tant dehors que dedans, & de les faire ranger en haie dans les corridors, & sur les degrés par où devoient passer les députés. Le lendemain, Cromwel se rendit au parlement, &, après avoir pris sa place, parla en ces termes : « J'ai appris, messieurs, que vous » aviez résolu de m'ôter les lettres de Pro» tecteur. Les voilà, dit-il, en les jettant » sur la table ; je serai bien-aise de voir s'il » se trouvera parmi vous quelqu'un assez » hardi pour les prendre. » La frayeur se répandit dans l'assemblée : tous gardoient un profond silence. Cromwel continua son discours sur le même ton ; & jettant sur la table une formule de serment, qu'il avoit dressée exprès, il finit en menaçant le parlement de le casser pour toujours, s'il refusoit d'y souscrire. Le secrétaire lut à haute voix cette formule, qui étoit conçue en ces termes : « Moi, *N*. je promets & » m'oblige sincèrement, & de bonne foi, » de demeurer toujours fidèle au seigneur

» Protecteur, & au gouvernement libre
» d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, &
» que, suivant les conditions auxquelles
» j'ai été appellé, élu & député pour être
» membre du parlement, je ne proposerai
» chose aucune, ni ne donnerai mon con-
» sentement à aucune proposition qui puisse
» porter préjudice au présent gouverne-
» ment établi sur l'autorité du parlement,
» & sur celle que le Protecteur a reçue de
» lui. Ainsi m'aide Dieu & m'assiste. »

Cromwel se retira, pour attendre dans son appartement la résolution de l'assemblée. Le parlement, après avoir délibéré quelque tems, conclut à la pluralité des voix, qu'on refuseroit de signer la formule, & envoya des députés à Cromwel, pour lui signifier son intention. Cromwel, indigné, tira de sa poche une montre de grand prix; la jetta contre terre, avec fureur, en présence des députés : « Hé bien! je le » casserai, dit-il, comme je casse cette mon- » tre. » Les députés ayant fait au parlement le rapport de ce qu'ils avoient vu, toute l'assemblée fut si épouvantée, qu'ils s'approcherent tous de la table, & s'empresserent à l'envi de signer la formule.

[1655.]

Par l'ordre de Cromwel, l'amiral Pen

fait voile vers les isles Barbades, dans le dessein de piller une flotte Espagnole, qui devoit se rencontrer sur ces côtes. L'amiral étoit à peine arrivé au lieu où il avoit dessein d'aller, que la nouvelle se répandit dans l'Europe, qu'il s'étoit emparé de l'isle de S. Dominique, & de tous les trésors du Pérou. On fit des feux de joie dans toute l'Angleterre. Cromwel, selon sa coutume, ordonna un jour de jeûne, pour rendre graces à Dieu. Mais, au milieu de ces vaines réjouissances, on reçut des nouvelles bien capables de modérer la joie. On apprit que trois mille Anglois avoient été taillés en piéces par les Espagnols, dans l'isle de S. Dominique; qu'il y en avoit plus de deux mille de blessés, & que le reste de l'armée s'étoit sauvé promptement dans les vaisseaux. Le fier Cromwel, honteux de s'être laissé surprendre, fit tous ses efforts pour cacher son dépit & sa confusion. Ses ennemis saisirent cette occasion de s'égayer à ses dépens. Il vit pleuvoir sur lui, de tous côtés, d'amères satyres dans lesquelles ses feux de joie & son jeûne n'étoient pas oubliés. Cromwel, outré de cette insolence, fit toutes les recherches possibles pour découvrir les auteurs de ces libelles. Après bien des perquisitions inutiles, il arrêta ses soupçons sur le chevalier *Wark*. N'ayant pas contre lui des preuves suffisan-

tés, & craignant de se rendre odieux, s'il faisoit mourir un homme estimé du peuple, & respectable par son mérite & par sa vieillesse, il entreprit de le gagner par les bienfaits. Wane étoit ambitieux & peu riche. Cromwel lui fit donner une place dans le conseil d'Etat, avec une pension de six cens guinées. Cette générosité produisit un bon effet. Cromwel vit tout-à-coup cesser les satyres.

Charles II avoit à son service un chevalier nommé *Gome*, qui étoit attaché, depuis plus de trente ans, aux intérêts de la maison de Stuard; il l'avoit fait son secrétaire, & l'avoit admis dans sa confidence la plus intime. Gome étoit Catholique. Il y avoit lieu de croire qu'il étoit ennemi de Cromwel. Cependant le traître, gagné par les présens du Protecteur, avoit soin de l'avertir de tous les desseins que Charles formoit avec ses partisans en Angleterre. La trahison se découvrit d'abord par des soupçons, ensuite par une lettre en chiffres, dans laquelle un des confidens de Charles, qui étoit resté à la cour de Cromwel, lui donnoit avis que Cromwel étoit instruit de tout, & que les avis qu'on lui donnoit, ne pouvoient venir que de la part de quelqu'un de ceux qui avoient part à ses secrets. Charles étoit à Cologne, lorsqu'il reçut cet avis. Il soupçon-

noit déja Gome ; c'est pourquoi il résolut de visiter son cabinet, & de se saisir de ses papiers. Gome se voyant découvert, avoua tout ce qu'on voulut. Il fut pris & conduit secrettement, hors de la ville, dans un carrosse du roi. Là, il fut attaché à un arbre, & tué à coups d'arquebuse, par quelques domestiques de Charles.

[1656.]

La réputation de Cromwel pénètre jusqu'en Asie. Les Juifs, entendant parler des exploits & des rares talens du Protecteur, le regarderent comme le Messie qu'ils attendoient depuis si long-tems. Ils députerent à Londres un de leurs rabbins, le célèbre Jacob Benazahel, qui prit avec lui, en passant à Prague, le rabbin David Ben-Eléazar, auxquels se joignit un autre rabbin d'Amsterdam, qui devoit leur servir de conducteur. Ils avoient couvert le motif de leur voyage d'un projet, qu'ils venoient proposer aux Anglois, d'établir un bureau de commerce du levant. La compagnie des négocians reçut avec plaisir une proposition dont elle pouvoit retirer de grands avantages. Cromwel leur fit l'accueil le plus favorable : il leur permit de visiter la bibliothèque de Cambridge, & promit de leur vendre les manuscrits qui leur conviendroient. Après que les Juifs eurent

fait la visite de la bibliothèque, & dressé un état des manuscrits, ils se rendirent dans la province de Huntington, pour y faire des informations sur la naissance du Protecteur, sur sa généalogie, & voir si, parmi ses ancêtres, ils n'en découvriroient point quelqu'un issu du sang des Hébreux. Quoique ces informations fussent faites avec tout le secret possible, il en transpira cependant quelque chose dans le public; ce qui donna matiere à des railleries sanglantes sur le Protecteur. On l'appella *le Lion de la tribu de Juda*; & on lui appliqua le passage, *Vicit Leo de tribu Juda*: « Le Lion » de la tribu de Juda a vaincu. » Ces pasquinades mirent Cromwel en fureur. Il manda les trois Juifs, qui y avoient donné occasion; les accabla d'injures; leur reprocha le Déïcide commis par leurs ancêtres, & les chassa honteusement du royaume.

Cromwel fait arrêter & conduire à la Tour Georges de Williers, duc de Buckingham, un des principaux seigneurs du royaume. Le crime de ce seigneur étoit d'avoir refusé l'alliance de Cromwel. Quelques années auparavant, il lui avoit fait offrir sa fille en mariage. Le duc avoit répondu: « La fille de Cromwel ne me con» vient pas; & je ne crois pas convenir » davantage à la fille de Cromwel. » Le Protecteur, qui avoit gardé le souvenir de cet

affront, saisit le premier prétexte qu'il put trouver, pour se venger du duc. Cette violence choqua les Anglois. Leur mécontentement éclata, quelques jours après, par le coup le plus hardi. Le régiment des gardes de Cromwel avoit placé dans son quartier le buste du Protecteur. Ce buste, qui étoit élevé sur une pyramide, fut renversé & mis en piéces, pendant la nuit, sans qu'on ait jamais pu découvrir les auteurs d'un tel attentat.

[1658.]

On avoit fait présent à Cromwel de quelques chevaux étrangers de grand prix, entr'autres, d'un cheval de selle, extrêmement fougueux. Cromwel, se confiant dans sa force & dans son adresse, voulut le monter le premier. Mais à peine étoit-il sur la selle, que le cheval, s'étant effarouché, commença à sauter & à bondir avec une telle furie, que Cromwel fut jetté par terre. La chute fut très-rude. Il se releva cependant très-promptement, & dit tout haut que ce n'étoit rien. Il s'en retourna à pied dans son palais, affectant de ne sentir aucune douleur.

Jacques Steward, duc de Richemont, demande au Protecteur la permission de passer en Hollande, pour des affaires par-

ticulieres ; & l'ayant obtenue, à condition qu'il ne verroit point Charles Stuard, il donne parole de gentilhomme, qu'il ne le verra point. Lorſqu'il fut arrivé à la Haye, il y trouva le roi Charles, ſur le point de partir pour Cologne ; & il lui fit dire qu'il avoit un grand deſir de s'aboucher avec Sa Majeſté, mais qu'il ne pouvoit le faire qu'à condition de lui parler de nuit, ſans chandelle, dans une chambre obſcure. Le roi Charles conſentit volontiers à cette propoſition ; enſorte qu'ils eurent deux fois, de cette maniere, une longue converſation enſemble. Le duc retourna, quelque tems après, en Angleterre. Cromwel, lui ayant demandé s'il n'avoit pas vu le roi Charles? » Je jure, répondit le duc de Richemont, » à votre alteſſe, foi de chrétien & de gen» tilhomme, que je ne l'ai vu nullement. »... » J'entends fort bien votre équivoque, lui » répliqua Cromwel. Il eſt vrai que vous » ne l'avez point vu ; mais vous lui avez » parlé deux fois. » Cette réponſe fit paſſer en Angleterre Cromwel pour un prophète.

Cromwel, depuis long-tems, étoit attaqué de la gravelle ; ſa chute en avoit rendu les douleurs plus vives. Le 25 de Juillet, elles redoublerent avec tant de violence, qu'il étoit obligé de ſe faire tenir par deux officiers de ſon régiment. Il reſta, pendant

trois jours, dans cet état de souffrance; & lorsque les douleurs s'appaiserent, il se trouva si foible & si abbatu, qu'on commença à craindre pour sa vie. Cromwel, informé des bruits qui couroient sur sa maladie, fit tous ses efforts pour cacher son état. Le 27 d'Août, quoiqu'il se sentît plus mal qu'à l'ordinaire, il voulut faire la revue de son régiment des gardes. Cette troupe parut plus leste que jamais; ce spectacle le réjouit & le consola. Mais, soit que le soleil eût remué ses humeurs, soit que le chemin de plus de trois cens pas, qu'il voulut faire à pied, l'eût fatigué; à peine l'exercice fut-il commencé, qu'il sentit redoubler ses douleurs. Il lutta quelque tems contre la force du mal. Pour se distraire, il parloit avec ses officiers & ses courtisans, sur différentes matières; mais il succomba enfin, & s'assit sur une chaise, ne pouvant plus se soutenir. Il ordonna ensuite à son cousin de faire continuer l'exercice, & se fit porter dans sa chambre, où il ne fut plutôt arrivé, qu'il se mit au lit.

Le mal de Cromwel augmentoit sensiblement. Son médecin lui déclara enfin qu'il n'y avoit plus aucune espérance de guérison, & qu'il n'avoit que quelques heures à vivre. Cromwel le remercia de cet avis. Il pria ensuite tous ceux qui étoient dans la chambre d'en sortir, & de le laisser seul

avec Dieu. Lorsque sa prétendue méditation fut finie, il les fit rappeller, & leur parla ainsi : « Ne craignez rien pour moi ; » Dieu vient de me révéler clairement » que je ne mourrai point de cette maladie, & qu'il m'accordera encore plusieurs » années de vie, pour achever les grands » desseins auxquels il m'a réservé, quelque » indigne que j'en puisse être. » Cette prophétie se répandit bientôt dans toute la ville ; & le peuple crédule rendoit déja des actions de graces à Dieu, pour la convalescence du Protecteur. Son médecin, se trouvant seul avec lui, lui témoigna combien il étoit surpris de l'entendre parler ainsi. Cromwel lui répondit : » Vous êtes trop de mes amis, pour que » je vous cache les raisons secrettes, qui » m'ont fait tenir ce discours. Je ne risque » rien, en faisant cette prédiction ; car si » je meurs, le bruit de ma guérison pro» chaine, qui va se répandre, tiendra dans » la crainte mes ennemis, & arrêtera les » complots qu'ils pourroient former con» tre ma famille. Si je recouvre la santé, » (car vous n'êtes pas infaillible,) me » voilà reconnu de tous les Anglois, comme » un homme envoyé de Dieu ; & je ferai » d'eux tout ce que je voudrai. »

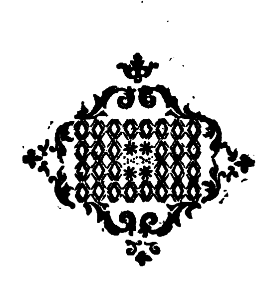
La femme de Cromwel, voyant que son époux touchoit à sa fin, le pria instam-

ment de mettre quelque ordre aux affaires de sa famille, & de ne pas la laisser sans biens, & exposée aux mépris de ses ennemis. Cromwel se contenta de lui répondre : « Après ma mort, Dieu pourvoira » lui-même à ma famille. »

Les principaux membres du conseil d'Etat, & les premiers officiers de l'armée s'étant rendus dans sa chambre, il les exhorta de n'avoir aucun égard à sa famille dans le choix qu'ils feroient d'un successeur. Il leur dit que son fils ne lui paroissoit pas avoir les talens nécessaires pour gouverner, & que la république avoit besoin d'un chef d'une expérience consommée. On le pria de nommer lui-même son successeur; mais il s'en défendit, & abandonna ce choix à leur prudence. Il étendit ensuite sa main ; & tous ceux qui étoient dans sa chambre, la baiserent l'un après l'autre. Sa femme s'approcha encore de son lit, pour le prier d'avoir égard aux intérêts de sa famille ; mais ses instances furent vaines. Cromwel demanda qu'on le laissât seul avec deux pasteurs, qui reçurent son dernier soupir, le 3 de Septembre.

Pascal fait cette réflexion sur la mort de Cromwel. « Cromwel, dit-il, alloit » ravager toute la Chrétienté. La famille

» royale étoit perdue, & la sienne à ja-
» mais puissante, sans un petit grain de sa-
» ble, qui se mit dans son uretère. Rome
» même alloit tomber sous lui; mais ce
» petit grain, qui n'étoit rien ailleurs, mis
» en cet endroit, le voilà mort, sa famille
» abaissée, & le roi rétabli.





RICHARD, *Protecteur.*

[1658.]

RICHARD, fils aîné de Cromwel, est unanimement reconnu pour son successeur. Héritier de la puissance de son pere, il n'hérita pas de ses talens. On ne tarda pas à reconnoître sa foiblesse & son incapacité. Les différentes sectes, que l'autorité de Cromwel avoit presque écrasées, se réveillerent, & remplirent le royaume de confusion & de désordre. L'armée voulut attirer à elle toute l'autorité. Fleetwod, gendre de Cromwel, & Lamberth, qui s'étoit élevé par le libertinage de sa femme, se mirent à la tête des séditieux. Richard fut depouillé de la jurisdiction que sa dignité de Protecteur lui donnoit sur l'armée. Fleetwod en fut déclaré général.

[1659.]

Pendant que l'Angleterre gémissoit sous la tyrannie d'un gouvernement militaire, & commençoit à regretter ses rois, Monk, général de l'armée d'Ecosse, homme qui

avoit conſervé ſa vertu & ſa fidélité toujours pures, dans ces tems de trouble & de déſordre, entreprit de rétablir ſur le thrône la maiſon de Stuard. Il connoiſſoit à fonds le caractère des différens officiers qui étoient dans ſon armée. Il caſſa les Fanatiques & les Républicains, ne conſervant que ceux ſur qui il pouvoit compter. La confuſion, qui régnoit à Londres, lui servit de prétexte pour s'avancer vers cette capitale. Il annonça que ſon unique deſſein étoit de rétablir le parlement; & cette déclaration lui attira un grand nombre de partiſans. Londres lui ouvrit ſes portes, & chaſſa les troupes de Lamberth. Le parlement rentra en exercice: tout reprit la forme ordinaire. Il n'étoit pas encore queſtion de Charles II. On croyoit que Monk alloit ſe revêtir lui-même de la ſouveraine puiſſance; mais il étoit trop bon citoyen, & trop fidèle ſujet. Il rappella au peuple les droits ſacrés & légitimes de Charles II. Les Anglois, fatigués de tant de troubles & de diviſions, ſe réveillerent à un nom ſi cher. Charles, par le conſeil de Monk, accorda une amniſtie à tous ſes ſujets qui, dans quarante jours après la publication, rentreroient ſous ſon obéiſſance. Cette déclaration, ayant été portée à Londres, réunit tous les

les esprits, Charles fut proclamé unanimement à Londres & à Westminster. Ce prince quitta aussi-tôt la Hollande, & vint debarquer à Douvres, le 5 de Juin, avec les ducs d'Yorck & de Glocester, ses freres. Il fit son entrée dans Londres, le 8; c'étoit le jour de sa naissance. Le peuple, charmé de revoir son maître légitime, donna des marques éclatantes de sa joie.

Quelque tems avant l'arrivée de ce prince, cinq yvrognes, dans les premiers transports de leur zèle, convinrent de boire à la santé du roi, avec leur sang, & de couper chacun un morceau de leurs fesses, pour le faire frire; ce qui fut exécuté par quatre de ces zélés Royalistes. Mais la femme du cinquieme, entrant dans la chambre, s'arma des pincettes, & s'en escrima si bien, qu'elle empêcha la découpure des fesses de son mari. Cette scène tragi-comique se passa dans le comté de Bercks.

Avant le retour de Charles, on avoit agité dans le parlement à quelles conditions on recevroit le nouveau monarque. Monk éluda la proposition, & fit entendre qu'il seroit tems de régler cet article avec le roi; lorsqu'il seroit arrivé; mais, lorsqu'on vit ce prince, on n'y pensa plus.

Ainsi, après des troubles qui n'avoient eu pour prétexte que la trop grande autorité que s'arrogeoit Charles I, Charles II, par l'adresse de son ministre, monta sur le thrône avec une autorité plus étendue qu'aucun de ses prédécesseurs.



CHARLES II.

[1660.]

LE premier soin de ce prince est de venger la mort de son pere. Il fait faire le procès aux juges qui l'avoient condamné. Dix des plus coupables sont mis à mort, sans donner aucune marque de repentir. La plûpart étoient Enthousiastes & Fanatiques. Ils étoient d'ailleurs presque tous gens obscurs, & de la plus basse naissance.

Charles s'empresse aussi de témoigner sa reconnoissance envers le fidèle Monk, qui l'avoit rétabli sur le thrône. Il le crée duc d'Albemarle, & l'honore de l'ordre de la jarretiere.

[1661.]

A l'imitation de Louis XIV, protecteur déclaré des arts & des sciences, Charles II fonda la célèbre société royale de Londres. Cette société travaille pour l'honneur de travailler. C'est de son sein que sont sortis, de nos jours, les découvertes sur la lumiere, sur le principe de la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes, sur la géo-

métrie transcendante, & plusieurs autres connoissances qui peuvent la faire regarder comme une pépiniere de sçavans. Cette société, comme l'académie françoise, a aussi pour l'objet de rectifier le langage. Sous Charles II, on commença à corriger les impropriétés & les bizarreries de l'idiome nationnal; la langue s'épura, & les sciences fleurirent.

Un certain Antoine Popham, homme habile & intriguant, vint offrir au roi d'engager le parlement par une cabale qu'il y avoit, à lui assigner, par un décret, ou par un bill, qu'on feroit passer en loi, deux millions deux cens mille livres sterling de subside perpétuel, outre le produit des autres droits affectés à la couronne. Charles, par ce moyen, eût été le plus riche monarque du monde, & eût pu se passer du parlement. Ce projet, aussi avantageux au Souverain, que funeste aux sujets, fut très-goûté de ce prince; mais le chancelier Hyde, comte de Clarendon, ministre vertueux & prudent, lui en représenta les dangers; « Sire, lui dit-il, le plus sûr bien » que Votre Majesté puisse acquérir, c'est » le cœur de ses sujets; reposez-vous sur » eux des subsides dont vous aurez be- » soin: vous trouverez dans leur affection » des ressources inépuisables.» Charles, qui avoit le cœur bon, se rendit aux avis du

comte; mais, dans la suite, lorsqu'il se vit traversé par le parlement, il se repentit de n'avoir pas accepté l'offre de Popham; & l'admirable conseil du comte de Clarendon fut une des principales causes de sa disgrace.

[1662.]

Le duc d'Yorck étoit devenu amoureux de la fille du comte de Clarendon. Après avoir fait d'inutiles efforts pour séduire sa vertu, il lui promit de l'épouser, & triompha par ce moyen de tous les obstacles. Bientôt sa maîtresse porta des marques sensibles de son amour. Elle somma son amant de tenir sa promesse; mais le duc, dont la passion étoit satisfaite, ne parut pas disposé à remplir ses engagemens. L'affaire fut portée devant le roi, qui fut inexorable envers son frere. Il le contraignit d'épouser sa maîtresse. Ainsi la fille d'un simple avocat devint Altesse Royale, & donna une reine à l'Angleterre.

Le duc d'Yorck avoit abjuré la religion Protestante, pour entrer dans l'église Romaine. Il avoit autour de sa personne un nombreux cortège des prêtres; mais il n'en étoit pas plus réglé dans ses moeurs. Quoique marié, il entretenoit, à l'exemple de son frere, un nombreux serrail de maî-

tresses; mais il n'étoit pas si délicat que lui sur le choix. Le duc recherchoit moins la beauté que la variété. Le roi le railloit quelquefois sur son mauvais goût : « Je » crois, dit-il un jour, que les peres con» fesseurs de mon frere lui donnent ses » maîtresses pour pénitence. »

Charles prodiguoit sans ménagement à ses maîtresses l'argent que le parlement lui accordoit. En moins de deux ans, il avoit dissipé plus de vingt millions, sans avoir eu guerre avec personne. Ne voulant pas modérer sa dépense, & n'osant demander de l'argent au parlement, il chercha à rétablir ses finances par un moyen indigne d'un monarque. Louis XIV n'avoit cédé qu'avec peine la ville de Dunkerque. Il souhaitoit passionnément de rentrer dans cette place. Charles, instruit de ses intentions, lui fit proposer de la lui céder ; & le marché fut conclu à quatre millions. Le comte de Clarendon, tout grand homme qu'il étoit, fut fortement soupçonné d'avoir participé à ce honteux trafic. Lui-même parut accréditer les bruits désavantageux, qui couroient sur son compte. Il fit construire, dans ces circonstances, un hôtel magnifique, que le peuple surnomma malignement *l'hôtel de Dunkerque*.

[1666.]

Le 13 de Septembre, le feu prit dans la ville de Londres, & y fit les plus terribles ravages. Pendant trois jours que dura cet incendie, il consuma quatre-vingt-neuf églises, du nombre desquelles étoit la cathédrale, la maison de ville, treize mille deux cens maisons de particuliers, qui formoient six cens ruès, vingt six magasins, & un nombre considérable de bibliothèques, d'écoles, d'hôpitaux & de superbes hôtels. Le feu, après tous ces ravages, s'éteignit de lui-même. On érigea une colomne dans l'endroit où le feu commença, & l'on y mit une inscription qui apprend la grandeur de la perte qui fut faite en cette occasion. On n'a jamais pu découvrir quels furent les auteurs de cet incendie. Les Catholiques en furent généralement accusés.

[1667.]

Charles, uniquement livré aux plaisirs, ne put bientôt plus souffrir le seul homme vertueux, qui fût alors à la cour. On lui chercha des crimes, & l'on ne manqua pas de lui en trouver. Le comte de Clarendon fut banni de l'Angleterre, qui n'étoit pas alors digne de le posséder. Les François reçurent avec honneur cet illustre

proſcrit, qui fixa ſon ſéjour à Caën en Normandie. Ce fut dans cet aſyle qu'il paſſa doucement le reſte de ſa vie, & qu'il compoſa l'Hiſtoire des guerres civiles d'Angleterre.

[1670.]

Henriette d'Angleterre, ſœur de Charles II, vint de Calais débarquer à Douvres, ſur la fin de Mai. Le roi, accompagné du duc d'Yorck, alla la recevoir. Le but du voyage de cette princeſſe étoit de négocier avec ſes freres un traité ſecret, par lequel les rois de France & d'Angleterre s'uniroient pour détruire le gouvernement & la religion Anglicane, & introduire le Catholiciſme & le pouvoir arbitraire. Elle avoit amené avec elle une demoiſelle Bretonne, d'une rare beauté, nommée *Karwel*. Charles, qui étoit d'une complexion amoureuſe, fut épris des charmes de cette étrangère. Lorſque ſa ſœur partit, il la retint à ſa cour; la combla de richeſſes & d'honneurs, & la fit ducheſſe de Portſmouth.

[1671.]

Un célèbre ſcélérat, voleur & aſſaſſin, nommé *Blud*, forma, cette année, un projet des plus extraordinaires pour un particulier: ce fut de voler la couronne, le

ſceptre, & le globe, que l'on garde à la Tour. Aidé de deux ou trois brigands auſſi téméraires que lui, il fit ſon coup avec beaucoup d'adreſſe, & ne fut arrêté que lorſqu'il fut hors de laTour avec ſa proie. Pour connoître le caractere de ce hardi frippon, il faut ſçavoir que, voulant ſe venger du duc d'Ormond, qui, pendant ſa vice-royauté d'Irlande, avoit fait pendre quelques-uns de ſes camarades, il le ſuivit en Angleterre, lorſqu'il fut rappellé, & l'épia ſi bien, qu'il l'enleva une nuit, à deſſein de le pendre au gibet de Tiburn, avec un écriteau qui inſtruiroit les paſſans du ſujet de ſa mort; mais le coup manqua, parce que le duc tomba de deſſus le cheval ſur lequel on l'avoit mis. On n'avoit jamais pu juſqu'alors découvrir les auteurs de cette entrepriſe, juſqu'à ce que Blud, arrêté pour le vol de la couronne, avoua qu'elle venoit de lui. Charles voulut le voir, & en reçut des réponſes très-hardies à toutes ſes queſtions. Blud lui découvrit même qu'il avoit complotté de le tuer, mais qu'il en avoit été empêché par un remords auquel il n'avoit pu réſiſter. Après cette confeſſion, Blud convint qu'il méritoit la mort la plus cruelle, & dit qu'il y étoit préparé; qu'il croyoit pourtant qu'on feroit mieux de lui donner ſa grace, parce qu'il avoit

plusieurs centaines de camarades engagés par un serment horrible à venger la mort de ceux d'entr'eux que la justice feroit périr. Le roi, épouvanté sans doute par ce discours, engagea le duc d'Ormond à pardonner au coupable, & lui pardonna lui-même. Il fit plus; il lui donna en Irlande un fonds de terre, qui lui rapportoit cinq cens livres de rente. Ce procédé envers un scélérat de profession donna lieu à des soupçons désavantageux au roi.

[1674.]

Charles possédoit la science de la marine, & avoit même fait des découvertes très-utiles pour la construction des vaisseaux. Il ordonna au chevalier Déan, homme très-habile en cette partie, d'en construire un selon les proportions qu'il lui donneroit, afin qu'il pût servir de modèle pour une nouvelle fabrique. Lorsque ce vaisseau fut prêt, Déan, par l'ordre de Charles, s'y embarqua, & vint à Rouen. Là, il démonta le vaisseau, & le fit charroyer jusqu'à Versailles. Il en rajusta ensuite les piéces, & le lança à l'eau dans un étang creusé exprès, en présence du roi, qui se rendit à bord, & eut avec lui un long entretien sur la nouvelle structure de ce vaisseau.

Le chevalier Temple s'entretenant un jour en particulier avec Charles, la conversation tomba sur les moyens de maintenir l'autorité du roi contre les entreprises du parlement. Le chevalier, pour toute réponse, lui dit ces paroles qu'il disoit tenir de Gourville, le plus habile François qu'il eût jamais vu, & le seul étranger qui connût bien l'Angleterre : « Un roi d'Angleterre, qui » veut être l'homme de son peuple, est le plus » grand roi du monde ; mais s'il veut être » davantage, pardieu il n'est plus rien. » Le roi, frappé de ce discours, prit la main du chevalier, & lui dit : « Je veux donc » être l'homme de mon peuple. »

Sur la fin de l'année, le roi alla à l'hôtel des marchands de Londres ; & le chevalier Thomas Player, recteur de ces douze compagnies, ou corporations, dans lesquelles on choisit tous les ans le maire de Londres, reçut le prince, & le pria de se faire enrôler dans tel de ces douze corps qu'il lui plairoit de choisir. Charles y consentit. Le même jour, le lord-maire se rendit à Witehall, pour remercier Sa Majesté de l'honneur qu'elle avoit fait à la ville ; &, pour en marquer sa reconnoissance, il lui présenta une boëte d'or dans laquelle étoient les Lettres de maîtrise, & dont le couvercle étoit garni de diamans.

[1675.]

Un Jésuite François, nommé *le pere S. Germain*, ayant appris qu'un prêtre François, appellé *Luzancy*, s'étoit fait Protestant, & avoit justifié sa conversion dans un sermon qu'il avoit prononcé en public, l'alla trouver, & le menaça de le tuer, ou de le faire transporter en France. Il sçut si bien intimider Luzancy par ce violent procédé, qu'il en arracha une rétractation par écrit. La chambre des communes eut connoissance de cette affaire. Luzancy attesta le fait. Le roi, par une proclamation, offrit deux cens livres sterling à quiconque arrêteroit le Jésuite; mais il s'étoit déja sauvé en France.

Au mois de Mai de cette année, la duchesse de Mazarin, fuyant la jalousie d'un époux imbécille & dévot, se réfugia en Angleterre. Son esprit & sa beauté lui attirerent une foule d'admirateurs. Peu s'en fallut qu'elle ne supplantât dans le cœur du roi la duchesse de Portsmouth. Ce prétendu honneur n'étoit pas capable de tenter le cœur philosophe de la duchesse de Mazarin. Elle vécut à Londres, aimée & estimée des sages & des connoisseurs en vrai mérite. Le roi lui accordoit quatre mille livres sterling de pension. Son économie

lui fit trouver dans ce revenu de quoi soutenir avec honneur son rang & sa naissance. Son hôtel fut toujours le rendez-vous de tous les beaux esprits de la cour. Saint-Evremont, réfugié comme elle en Angleterre, faisoit l'ornement & les délices de cette illustre société.

[1677.]

Le bruit d'une conspiration fameuse, dont on n'a jamais pu prouver la réalité, répandit le trouble dans Londres. On la nommoit *la conspiration Papiste.* On lui donnoit pour chefs le pape, les rois d'Espagne & de France, & pour principaux auteurs le vicomte de Stafford, les lords Arundel & Bellasis, qui devoient assembler tous les Catholiques du royaume; les armer, & les conduire contre le roi, pour lui faire la guerre jusqu'à ce qu'ils fussent venus à bout de l'exterminer avec tous les Protestans, & de rétablir la religion Catholique. Les Jésuites tenoient un des premiers rangs parmi les conjurés. Selon le plan de la conspiration, le provincial devoit être fait archevêque de Cantorbéry; & les autres devoient avoir des places proportionnées à leurs talens. Parmi les conjurés d'un état plus bas, on distinguoit Titus Oates, Prame, & Bedlow. Oates,

fils d'un tisserand, avoit quitté le métier de son pere, pour embrasser la secte des Anabaptistes. Il étoit devenu ministre; mais ses crimes lui firent bientôt perdre son poste. Il fut mis en prison; & son procès étoit déja fort avancé, lorsqu'il s'échappa heureusement. Il obtint ensuite sa grace du roi. Tel étoit Oates. Ses compagnons ne lui cédoient point en méchanceté & en fourberie. Ces trois scélérats, dans la vue de se faire un nom, & d'amasser de l'argent, se constituerent les dénonciateurs d'eux-mêmes, & de leurs complices; &, quoique leurs dépositions renfermassent les contradictions les plus manifestes, ils trouverent créance dans plusieurs esprits, & furent même récompensés. Le roi saisit ce prétexte pour se défaire de plusieurs sujets odieux. Quelques Jésuites furent pendus. Le lord-vicomte de Stafford perdit la tête sur un échafaud. Un grand nombre d'autres furent enfermés, malgré leur innocence, dans de sombres cachots. Au reste, cette conspiration, vraie ou fausse, se dissipa d'elle-même; & l'on dispute encore aujourd'hui en Angleterre sur sa réalité.

[1679.]

Les Catholiques, qui étoient en grand nombre dans le royaume, pour rendre

odieux ceux du parti contraire, réſolurent de les accuſer à leur tour d'une conſpiration contre le roi. La comteſſe de Powis, une ſage-femme nommée *la Cellier*, le comte de Caſtelmaine, & cinq autres ſeigneurs dreſſerent eux-mêmes le plan de cette prétendue conſpiration. Ceux qu'ils devoient accuſer, étoient le comte de Shaftsbury, le duc de Buckingham, le comte d'Eſſex, le duc de Montmouth, le lord Hallifax, & pluſieurs des plus conſidérables bourgeois de Londres. Le principal auteur de cette intrigue étoit un nommé *Dangerfield*. La comteſſe, & les ſeigneurs du complot lui avoient fait ſa leçon, & lui avoient donné la liſte de ceux qui devoient être accuſés. De plus, la comteſſe lui avoit mis en main le prétendu projet de la conſpiration, pour tâcher de le faire trouver dans la maiſon de quelqu'un des accuſés. Muni de ces inſtructions & de ces papiers, Dangerfield fit part de tout au duc d'Yorck, & au roi, qui lui donnerent ſoixante guinées. Il tenta enſuite d'aſſaſſiner le comte de Shaftsbury, ſans en pouvoir venir à bout. Mais il fut plus heureux à faire trouver les papiers dans la maiſon de quelqu'un des prétendus conjurés; car il les attacha lui-même à un rideau, derriere le lit du chevalier Manſel. Etant entré dans ſa maiſon avec des douaniers, ſous prétexte

d'y chercher des marchandiſes défendues ; ce fut lui-même qui les trouva où il les avoit attachés ; & les directeurs de la douane, à qui ils avoient été remis, les rendirent à Manſel. Le chevalier, voulant approfondir cette affaire, mena Dangerfield devant le roi & le conſeil. Après un examen ſérieux, on découvrit la fourberie ; & l'impoſteur fut envoyé en priſon. On donna à cette conſpiration le nom de *conſpiration du tonneau à farine*, parce que l'original en fut trouvé chez la Celſier, dans un tonneau à farine. Dangerfield avoua tout, & découvrit ceux qui l'avoient fait agir. Caſtelmaine fut arrêté avec ſes complices, & la comteſſe de Powis fut pourſuivie comme criminelle de haute trahiſon.

[1682.]

Le duc d'Yorck étoit odieux aux Anglois, comme Catholique. On cabaloit contre lui dans la chambre des communes ; & le duc de Montmouth, fils naturel de Charles, étoit le chef des mécontens. Ils firent courir le bruit que le roi avoit été marié légitimement avec la mère * du duc de Montmouth ; & Charles fut obligé de donner des déclarations publiques, pour en faire

* Mlle Karwel, ducheſſe de Portſmouth.

connoître

connoître la fausseté. Malgré les efforts de ses ennemis, le duc d'Yorck jouissoit de toute l'autorité. Son frere, tout occupé de ses plaisirs, se reposoit sur lui de l'administration des affaires. Walker, un des beaux esprits du tems, dit à ce sujet un bon mot célèbre : « La chambre des com-» munes, dit-il, ne veut pas que le duc » d'Yorck règne après la mort du roi; mais » Sa Majesté, pour faire pièce à cette cham-» bre, a résolu que ce sera de son vivant. »

[1684.]

Charles, après bien des difficultés, étoit enfin venu à bout d'abaisser la puissance du parlement, & d'étendre les bornes de son autorité. Il ne lui restoit plus que d'annuller tous les priviléges & les concessions, dont jouissoient les principales villes du royaume. La ville de Londres, la plus hardie, & la plus attachée à ses prérogatives, fut forcée de remettre ses chartres entre les mains du monarque. Son exemple entraîna les autres. Les bourgades, les communautés, séduites par les promesses, ou intimidées par les menaces des commissaires royaux, leur remirent les précieux gages de leur liberté, & consentirent à n'avoir plus d'autres priviléges que ceux qu'il plairoit au roi de leur accorder.

Cette tyrannie eut ses approbateurs, même parmi ceux qu'elle avoit dépouillés. La société des marchands de Londres, dans la vue de s'attirer la bienveillance du prince, lui érigea une statue de marbre, ornée d'une inscription aussi flatteuse que si c'eût été pour un César, ou pour un Trajan.

[1685.]

Au milieu de ces triomphes, Charles II mourut. Il mit lui-même des obstacles à sa guérison, en fermant, contre l'avis des médecins, un cautère qui servoit à l'écoulement des humeurs dont il étoit plein. Il en fut suffoqué, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il étoit alors dans la cinquante-cinquieme année de son règne.

Pope a dit de ce prince :

. . . .

Le monarque endormi dans sa molle indolence
Se livroit tout entier aux charmes de l'amour,
Une maîtresse alors gouvernoit à la cour;
Vendoit à prix d'argent, ou la paix, ou la guerre,
Et du prince à son gré gouvernoit le tonnerre.

JACQUES II.

[1685.]

CHARLES ne fut pas plutôt expiré, que le duc d'Yorck, son frere, fut proclamé roi à Londres, sous le nom de *Jacques II.* Deux jours après, on le vit aller publiquement à la messe; spectacle nouveau pour les Anglois.

Le 23 d'Avril, il fut couronné avec son épouse. On remarqua que, la couronne étant trop étroite pour sa tête, elle fut toujours chancelante, & prête à tomber pendant toute la cérémonie. Cet événement, joint à la chute d'un carreau de vitre, où étoient les armes de ce prince, fut regardé comme un présage de la disgrace qui le menaçoit.

On fit le procès à Titus Oates, fameux scélérat, qui avoit joué un grand rôle. Il comparut à la cour du banc du roi, où il fut accusé de parjure. A peine son accusation fut-elle lue, que, sans attendre la déposition des témoins, le procureur-général déclara que Titus Oates étoit le plus insigne imposteur qui eût jamais été. On remarque, dans la sentence qui fut rendue contre lui, un raffinement de barbarie,

beaucoup plus cruel que la mort. Il fut condamné a être mis au pilori, en deux différens endroits de la ville, pendant une heure; à être fouetté un jour, & le surlendemain, par la main du bourreau, depuis la porte d'Aldgate jusqu'à celle de Newgate, & depuis Newgate jusqu'à Tyburn; à être mis au pilori, le 24 d'Avril de chaque année, pendant tout le reste de sa vie; à y être encore mis, le 9, le 10, le 11 d'Août, & le 2 de Septembre, en différens endroits, tous les ans, à pareils jours, & enfin à une prison perpétuelle.

Thomas Dangerfield, qui avoit découvert l'imposture de la conspiration du tonneau à farine, fut aussi jugé & condamné, comme menteur, à une amende de cinq mille livres sterling, & à être fouetté par la ville, deux jours de suite. Au retour de son exécution, le malheureux Dangerfield fut insulté par un nommé *Robert Frances*, qui lui creva un œil du bout de sa canne. Il mourut de ce coup, deux heures après; & Frances fut pendu.

Le duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, exilé du royaume pour avoir conspiré contre son pere, se lie en Hollande avec le comte d'Argyle exilé pour la même cause. Ils forment tous deux le projet de détrôner Jacques. Ils achetent en Hollande cinq ou six vaisseaux, & y

embarquent un petit nombre d'Anglois mécontens, & bannis de leur patrie. Les deux chefs se séparent ensuite, pour agir chacun de leur côté. Le comte d'Argyle débarque heureusement en Ecosse. Ses vassaux se joignent à lui; & il se voit, en peu de tems, suivi de quatre à cinq mille hommes. Mais cette petite armée n'ayant pu tenir contre les troupes royales, elle se dissipe d'elle-même. Le comte est fait prisonnier, & conduit à Edimbourg, où il finit ses jours sur un échafaud. Son pere avoit eu le même sort.

Le duc de Montmouth ne fut pas plus heureux. Il vint aborder à Lince, dans la province de Dorset, accompagné de deux cens cinquante aventuriers. Il étoit peu aimé des Anglois. La noblesse du pays ne fit aucun mouvement en sa faveur. Il ne fut suivi que par les paysans & la canaille des environs. Jacques envoya contre cette troupe rustique, une armée en bon ordre, commandée par le comte de Dumbarton, & par le duc d'Albemarle. Le duc de Montmouth fut battu, & prit la fuite, n'étant accompagné que d'un Allemand qui l'avoit suivi de Hollande. Lorsque son cheval, accablé de fatigue, ne put plus le porter, il poursuivit à pied sa route, après avoir changé d'habits avec un berger. Le roi avoit promis cinq mille livres sterling

à celui qui le lui ameneroit mort ou vif. On le cherchoit de tous côtés avec le plus grand soin. Après bien des perquisitions, on reconnut ses habits sur le berger; &, à l'aide des éclaircissemens qu'il donna sur la route qu'avoit prise le fugitif, le duc fut trouvé, & conduit à Londres. Abbatu sous le poids de sa disgrace, il tomba lâchement aux pieds du roi, & lui demanda la vie. La honte fut le seul fruit qu'il recueillit de cette démarche. Jacques, inexorable, lui fit faire son procès; & le malheureux duc de Montmouth eut la tête tranchée.

Jacques, délivré de toute crainte, se livre à son humeur cruelle & vindicative. Il est secondé par le juge Jeffreys, & le major-général Kirck, qui exercent dans le royaume les plus horribles cruautés. Kirck ayant été envoyé à Tawnton, sous prétexte de rechercher les partisans du duc de Montmouth, il y fait pendre dix-neuf personnes, sans aucune forme de procès. Un jour, en dînant avec des officiers qu'il avoit invités, il fit pendre trente malheureux pour son divertissement.

Une jeune fille, ayant consenti à se prostituer à lui, pour sauver la vie de son pere; ce monstre, après avoir assouvi sa passion brutale, fit voir à cette pauvre fille par la fenêtre son pere pendu à la porte d'un cabaret.

On voit arriver en Angleterre une foule de Calvinistes que la persécution forçoit de quitter la France. Louis XIV venoit de révoquer l'édit de Nantes, que Henri IV, son aïeul, avoit porté en faveur des Calvinistes auxquels il accordoit le libre exercice de leur religion, & qu'il rendoit habiles à posséder les charges civiles & militaires. Cette révocation fut suivie de recherches qui obligerent la plûpart des Calvinistes de s'expatrier. Plus de cinquante mille familles sortirent de ce royaume. Elles porterent chez les étrangers les arts & les manufactures. Les étoffes, les galons, les chapeaux, les bas, qu'on achetoit auparavant de la France, furent fabriqués par eux. Un fauxbourg entier de Londres fut peuplé d'ouvriers François en soie : d'autres porterent l'art de donner la perfection aux crystaux, qui fut alors perdu en France. Le commerce de ce royaume fut considérablement affoibli par cette perte, qui releva beaucoup, au contraire, celui des Anglois.

[1686.]

Jacques envoie à Rome le comte de Castelmaine, en qualité d'ambassadeur, pour assurer le pape de l'entier dévouement qu'avoit pour sa Sainteté le roi d'Angleterre, & pour le prier d'envoyer dans

ce royaume un légat qui le réconciliât avec l'église. Innocent X, alors assis sur le siége de S. Pierre, ne se laissa pas éblouir par cette démarche. Il jugea plus sainement que le roi lui-même du peu d'apparence qu'il y avoit de réussir dans un tel projet, qui n'étoit pas encore mûr. Il différa le plus qu'il put de donner audience au ministre Britannique ; &, lorsqu'enfin il fut contraint de l'admettre, il affecta de tousser avec tant de force, qu'il n'entendit rien de sa harangue. L'ambassadeur, après quelques mois de séjour, s'appercevant que l'affaire, qu'il sollicitoit, étoit bien loin de sa conclusion, demanda son congé au pontife. Le saint pere lui fit cette réponse badine, propre à lui faire sentir la frivolité de sa commission : » Je vous conseille, lui dit-il, M. l'ambassa-» deur, de voyager, le matin, à la fraîcheur, » & de vous reposer pendant la chaleur du » jour, parce qu'il est dangereux en Italie » de suivre une autre méthode. »

[1688.]

Le roi, ayant fait publier une déclaration qui accordoit la liberté générale de conscience, ordonne aux évêques d'en distribuer des copies dans toutes les églises de leurs diocèses, & d'enjoindre aux ministres de les lire dans les assemblées, deux

dimanches consécutifs. Le clergé désobéit. Six évêques, ayant à leur tête l'archevêque-primat, présentent une requête au roi, dans laquelle ils déduisoient les motifs de leur refus. Cette requête est mal reçue. Jacques traite les prélats avec la derniere hauteur. « Je suis votre maître, dit-il, & » vous m'obéirez ; ou bien vous sentirez » ce que c'est que de me tenir tête. » L'exécution suit de près la menace. Cependant il n'ose pas faire conduire les prélats à la Tour, à travers la ville de Londres. On les y mene par eau. Mais tous les bords de la Tamise étoient couverts de peuple à genoux, qui leur demandoit leur bénédiction, & les exhortoit à la constance. Les soldats de la garnison de la Tour, les voyant arriver, se jettent aussi à genoux, & leur témoignent le même respect. Ces marques publiques de vénération pour des prélats rebelles, sont autant de coups de poignard pour le roi, qui dissimule pourtant son dépit.

Au milieu des contradictions qu'éprouvoit le roi de la part de son clergé, il eut la consolation de voir naître un héritier de son nom. Cette naissance auroit dû réunir les esprits divisés, & raffermir le roi sur son thrône : elle ne fit, au contraire, que hâter sa perte. L'enfant fut traité de supposé. On contesta la grossesse de la mere.

La reine cependant étoit encore jeune. Jacques II avoit eu déja plusieurs enfans naturels. Le prince, à qui l'on a contesté la naissance, avoit autant, & plus de ressemblance avec son pere, que les enfans n'en ont d'ordinaire. Jacques, pour dissiper les bruits qui couroient dans le public, & afin d'instruire la postérité, fit faire un interrogatoire en forme par-devant le grand conseil. Plus de trente personnes furent entendues; & leurs dépositions ne firent que constater la certitude de l'accouchement de la reine.

Mais Jacques s'étoit rendu odieux à ses sujets. Les précautions qu'il prit pour assurer la naissance de son fils, eurent un effet contraire. Les témoignages parurent mendiés; & la supposition du prince s'accrédita de plus en plus.

Les Protestans d'Angleterre, qui faisoient la plus grande partie de la nation, voyant que Jacques faisoit tous ses efforts pour détruire leur religion, invitent le prince d'Orange, gendre de Jacques, à venir les délivrer de la tyrannie d'un roi Catholique. Les seigneurs, qui avoient signé l'invitation, se dispersent, & se disposent à une défection générale.

Le roi n'avoit encore pris aucunes mesures pour prévenir le danger qui le menaçoit, lorsque le prince d'Orange vient dé-

barquer à Torbay. Il est à remarquer que, lorsque ce prince, un des chefs du Calvinisme, mit à la voile pour détrôner un roi Catholique, l'ambassadeur du roi d'Espagne à la Haye, fit dire des messes pour le suceès de ce voyage. L'armée Hollandoise n'a pas plutôt mis pied à terre, qu'elle s'avance vers Exceter. Jacques marche à sa rencontre jusqu'à Salisbury; mais la désertion se met dans son armée. Le prince de Dannemarck son gendre, le duc de Grafton son neveu, Churchill, depuis fameux, sous le nom de *Marlboroug*, & capitaine de ses gardes, l'abandonnent, & se rendent auprès du prince. Leur exemple en entraîne une infinité d'autres.

Dans cette triste situation, le roi assemble son conseil pour délibérer sur ce qu'il avoit à faire. Il s'adresse en particulier au comte de Bedfort, pere du lord Russel, que Jacques, n'étant encore que duc d'Yorck, avoit sacrifié à sa vengeance. » Milord, lui dit le roi, je sçais que vous » êtes un honnête-homme, & que vous » avez beaucoup de crédit : il ne tiendroit » qu'à vous de me rendre service. »..... » Sire, lui répondit le comte, je suis vieux, » &, par conséquent, hors d'état de vous » être utile; mais j'avois un fils, qui, » s'il vivoit encore, pourroit servir votre

» Majeſté. » Jacques, accablé par cette réponſe, dont il comprit le ſens, ne répliqua pas un ſeul mot.

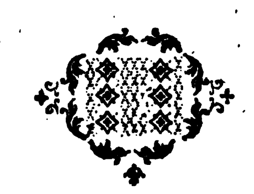
Abandonné de tout le monde, Jacques fait partir ſon épouſe avec le prince de Galles, leur promettant de les ſuivre inceſſamment. La nuit du 9 au 10 de Décembre, la reine, s'étant déguiſée, s'embarque avec ſon fils, & arrive heureuſement à Calais. De-là elle ſe rend à Verſailles, où Louis XIV la reçoit très-bien. Le 11 du même mois, Jacques partit auſſi, habillé d'une maniere fort commune, accompagné du chevalier Edouard Halles, du ſieur Sheldon, & d'un François nommé *Abbadie*, ſon valet-de-chambre, à qui ſeul il avoit communiqué ſon deſſein. En paſſant la riviere, il y fit jetter le grand ſceau. Il s'arrêta dans un petit vaiſſeau, ſur la côte, proche de Fervesham; mais il y fut découvert, parce que le chevalier Halles, un des trois qui l'accompagnoient, ayant envoyé un valet de ſa livrée à la porte de Fervesham, le laquais, que l'on reconnut pour être à M. Halles, fut ſuivi; &, comme on le vit entrer dans le petit vaiſſeau, l'on eut bientôt inveſti ce bâtiment. Halles fut reconnu. Mais le roi, ayant été pris pour ſon aumônier, fut maltraité de paroles. On lui prit même quatre cens guinées,

& des bijoux qu'il avoit ſur lui. Le connétable du lieu, qui avoit ſuivi le peuple, & étoit entré dans le vaiſſeau, reconnut le roi; lui demanda pardon, & lui fit rendre tout ce qu'on lui avoit pris. Jacques reprit les bijoux, & laiſſa l'argent au peuple. Après cette libéralité, il demanda qu'on le laiſſât partir; mais le peuple s'y oppoſa. Il fut reconduit à Londres avec pompe, & reçu au milieu des acclamations de la populace. Son triomphe ne fut pas de longue durée. Le prince d'Orange s'étant rendu à Londres, Jacques fut prié de choiſir un autre ſéjour. Il ſe retira à Rocheſter, où il ne demeura que quelques jours. Il profita de la liberté qu'on lui laiſſoit pour s'évader une ſeconde fois. Avant de partir, il laiſſa ſur ſa table un écrit, dans lequel il reprochoit à la nation Angloiſe de l'avoir trahi & abandonné, & déclaroit que, bien qu'il allât implorer le ſecours des étrangers pour remonter ſur le thrône, il n'y monteroit jamais pour abolir la religion, ni les priviléges de ſa couronne.

[1689.]

Jacques arrive à Saint-Germain-en-Laye, avec le duc de Berwick, ſon fils naturel, le 7 de Janvier 1689. La reine, ſon épouſe, s'y étoit rendu la veille, avec ſon fils le prince de Galles, appellé communément

le chevalier de S. Georges. Le prince d'Orange n'eut pas plutôt appris l'évaſion de ſon beau-pere, qu'il congédia une partie de ſon armée, & fit expédier les ordres néceſſaires pour l'aſſemblée d'une *convention libre.* (C'eſt ainſi qn'on appelle un parlement ſans roi.) Les communes, animées d'un même eſprit, déclarerent que le roi Jacques avoit violé les loix fondamentales de la nation, & les traités qui lient les ſouverains & leurs ſujets; que ſa fuite ſuppoſoit une abdication réelle de la couronne, & que, par conſéquent, le thrône étoit vacant. Cette déclaration, portée à la chambre des ſeigneurs, y fut ratifiée; &, d'un conſentement unanime, les deux chambres déférerent la couronne à Guillaume, & à Marie ſon épouſe, après leur avoir fait jurer l'obſervation des loix du royaume.



GUILLAUME III & MARIE.

[1689.]

LE jour que Guillaume fut couronné, l'on vint demander au grand chambellan cent livres sterling, que les rois, à la cérémonie de leur couronnement, ont coutume de payer au chapitre de Westminster. On s'apperçut alors que Jacques II n'avoit rien donné en pareille occasion; ce qui donna lieu à un seigneur Anglois de dire: « Aussi lui en avons-nous donné » pour son argent; nous l'avons couronné » comme il nous a payés. »

Jacques, réfugié en France, n'avoit pas renoncé à l'espérance de remonter sur le thrône. L'Irlande lui étoit restée soumise. Le comte Tyrconnel, zélé partisan de la maison de Stuard, entretenoit dans ce royaume une armée de trente mille hommes, auxquels il tâchoit d'inspirer son courage & sa fidélité. Jacques résolut de tenter la fortune de ce côté. Le séjour de la France commençoit à lui déplaire. On n'y avoit que du mépris pour lui. Il sembloit n'être venu dans ce royaume, que pour relever la gloire de son allié. Jamais, en effet,

Louis XIV ne parut si grand ; & jamais Jacques ne fut si petit. Il ne voyoit guères que des Jésuites. Il alla descendre chez eux, à Paris, dans la rue S. Antoine. Il leur dit qu'il étoit Jésuite lui-même, &, ce qui étoit singulier, c'est que la chose étoit vraie. Il s'étoit fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre Jésuites Anglois, n'étant encore que duc d'Yorck. Cette pusillanimité dans un prince, jointe à la maniere dont il avoit perdu sa couronne, l'avilit à un tel point, que les courtisans du roi s'égayoient tous les jours à faire des chansons sur lui. M. le Tellier, archevêque de Rheims, le voyant un jour passer escorté de sa compagnie de moines, dit, en levant les épaules, & assez haut pour être entendu : « Oh ! le bon homme ! » le bon homme ! qui a changé trois royau» mes pour une messe. » Il ne recevoit de Rome que des indulgences & des pasquinades ; & sa religion ne lui attiroit que des railleries.

Quoique Louis XIV & ses ministres n'augurassent rien de bon de l'entreprise sur l'Irlande ; comme on s'étoit fait un point d'honneur de secourir cet infortuné monarque, on lui fournit de l'argent, des vivres, & une petite armée de cinq mille hommes, sous la conduite du comte de Lauzun. Le roi de France alla lui dire adieu à Saint-Germain,

Germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit, en l'embrassant : « Tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne jamais vous revoir. »

Les vaisseaux qu'on avoit disposés dans les ports transporterent en Irlande le roi avec sa petite armée. Le débarquement se fit sans obstacle. Jacques se conduisit avec aussi peu de prudence que s'il n'avoit eu aucune contradiction à essuyer. Parce qu'il se trouvoit en Irlande, il crut en être maître absolu. Loin de ménager les Protestans, du moins par politique, il en fit mourir plusieurs, sous de légers prétextes ; &, au lieu de gagner les esprits par la clémence & par la douceur, il les irrita par sa cruauté.

Londondery, ville bâtie par les Anglois pour servir d'entrepôt & pour assurer leur commerce, étoit la seule place qui ne se fût pas déclarée en faveur de Jacques. Il en forma le siége. Londondery manquoit de vivres, de munitions, & n'avoit pas même un gouverneur. Valker, ministre Protestant, qui n'avoit jamais porté les armes, mais naturellement brave & intrépide, anima si bien les habitans par son exemple & par ses discours, qu'ils soutinrent avec vigueur les efforts des assiégeans, & donnerent le tems au général Kirck, envoyé par Guillaume, de jetter du secours dans la place. Jacques fut obligé de lever le siége ; & ce

premier échec, reçu devant une bicoque, fut le commencement de ses nouvelles disgraces.

Guillaume vint en personne présenter la bataille à son adversaire dans les plaines qu'arrose la riviere de Boyne. Ce prince, avant de ranger son armée pour le combat, alla reconnoître la position de l'ennemi. Sa hardiesse pensa lui être fatale. S'étant avancé jusqu'à une portée de mousquet de l'armée Jacobite, un boulet de six livres l'atteignit, & le blessa à l'épaule. Heureusement, il ne fit qu'effleurer la chair, & imprimer des marques sur la peau. Ce prince, conservant son phlegme ordinaire, dit à ceux qui l'environnoient: « Il ne falloit pas que » le coup fût tiré de plus près. » Il se fit ensuite panser, à la tête de ses troupes, pour les rassurer contre le bruit de sa mort; & il resta encore quatre heures à cheval.

Le lendemain, jour qui devoit décider entre les deux concurrens, les armées s'ébranlerent, l'une pour traverser la riviere qui les séparoit, l'autre pour lui disputer le passage. Le comte de Schomberg, ayant trouvé un gué, se jette à l'eau, suivi de sa troupe; prend les ennemis en flanc; les charge avec furie, & les met en déroute. Guillaume, à la faveur de ce premier avantage, fait passer la riviere à l'autre corps de bataille; & l'action devient

générale. Les François, au nombre de sept mille, qui faisoient la principale force de l'armée Jacobite, opposent une résistance opiniâtre aux efforts des Anglois, & rendent long-tems la victoire douteuse. Mais enfin, abandonnés des Irlandois & du roi Jacques lui-même, qui ne fut pas des derniers à fuir, ils sont contraints de céder, & d'abandonner au vainqueur le champ de bataille. Guillaume, dans ce combat, courut les plus grands dangers. Un boulet de canon emporta une de ses bottes, & cassa la jambe à un cheval près de lui.

[1692.]

La reine Marie forme une association de plusieurs personnes distinguées par leur naissance, par leur piété & par leurs lumieres, pour travailler à réformer la corruption des mœurs de la nation. Cette société est partagée en plusieurs classes. La premiere est composée de cinquante marchands ou artisans. La seconde est celle des connétables, sorte de gens qui reviennent à nos commissaires de quartiers à Paris. Une troisieme est comprend une infinité de gens de toute espece, qui, répandus plus que d'autres dans le monde, voient bien des désordres, dont ils s'empressent de rendre compte aux magistrats.

Les Anglois les comparent aux Familiers de l'Inquisition. D'autres se chargent d'observer la conduite des connétables & des archers eux-mêmes. Ce pieux établissement subsiste encore avec succès, quoique, pour subvenir aux dépenses qu'il entraîne, il n'ait que les contributions volontaires de ceux qui le protegent.

Plus de quarante sociétés d'une autre espece, & tendantes à la même fin, se sont répandues insensiblement dans les trois royaumes de la grande Bretagne. Elles se rendent compte des besoins des pauvres, & avisent aux moyens de les soulager. Ces différentes sociétés produisent de très-grands biens.

Les pertes que Jacques avoit faites en Irlande ne l'avoient point découragé. Ce prince tourna ses vues vers l'Angleterre & l'Ecosse, où ses partisans ménageoient une révolution en sa faveur. Lorsqu'ils eurent amené les choses au point qu'ils les desiroient, ils en donnerent avis au roi Jacques, qui obtint de Louis XIV une puissante flotte, montée de quinze mille François, & de quinze bataillons Irlandois, aux ordres du comte de Tourville, le plus habile marin qu'eût alors la France. Le succès de l'entreprise paroissoit infaillible. Louis XIV en étoit persuadé ; & il en parla sur ce ton à toute sa cour. Mais le malheur at-

taché à la maison des Stuàrds rendit encore cette tentative infructueuse. La conspiration, tramée en faveur de Jacques, fut découverte à tems. Le lord Preston, qui en étoit le chef, fut pris & convaincu. La plûpart de ses complices eurent le même sort, & périrent dans les supplices. L'amiral Russel vint au-devant de la flotte Françoise; & après un combat, qui dura depuis onze heures du matin jusqu'à dix heures du soir, il la mit en déroute : une partie s'enfuit, & gagna S. Malo; l'autre se laissa acculer à la rade de la Hogue, & y fut brûlée, sous les yeux de Jacques & du comte de Tourville.

Guillaume, victorieux de ses ennemis au-dehors, pensa être la victime d'une trahison secrette. Les partisans de Jacques proposerent une grosse récompense à un homme obscur, nommé *Grandval*, s'il vouloit assassiner le roi. Ce monstre, avide d'argent, & capable des plus grands crimes pour en acquérir, ne balança pas à se charger de ce parricide; mais ce noir complot fut découvert. Le coupable fut arrêté, & expia dans les supplices l'énormité de son crime.

[1693.]

Les plus terribles ennemis du commerce

des Anglois étoient les armateurs de S. Malo. La mer, depuis la Manche jusqu'aux côtes d'Afrique, étoit couverte de leurs vaisseaux.; & ils faisoient trembler tous les négocians d'Amsterdam, de Londres & de Cadix. Les plaintes que les Anglois en porterent à leur roi, le toucherent sensiblement. Il se proposa de détruire S. Malo. Pour cet effet il fit construire une machine qui fut appellée, à juste titre, *machine infernale*. C'étoit un vaisseau, d'environ trois cens cinquante tonneaux ayant soixante & dix pieds de quille : il étoit maçonné en tout son contour avec de la brique, & avoit à fond de cale plus de cent barils de poudre, tout couverts de gaudron, de soufre, de poix-résine, d'étoupe, de paille & de fagots. Sur cela étoit un rang de grosses bordaises percées à dessein de communiquer le feu au-dessus de cet appareil infernal. On avoit encore mis trois cens cinquante carcasses composées de grenades, de boulets, de chaînons, de canons, de pistolets chargés, le tout enveloppé dans des étoupes & dans de la toile gaudronnée. Les vuides que laissoient cet horribles carcasses, étoient remplis de morceaux de barres de fer, & de toutes sortes de matieres combustibles. Six bouches, dont étoit couvert

ce vaisseau, devoient vomir un feu terrible, & capable de consumer les matieres les plus dures.

L'escadre, qui conduisoit cette machine, parut à la vue de la ville, le 26 de Novembre. Toute la noblesse des environs y accourut en foule pour la défendre, persuadée qu'on en alloit faire le siége. C'étoit aussi là ce que les Anglois avoient voulu faire croire, afin d'ensevelir plus de monde sous les ruines de la ville. Après bien des attaques simulées, qui cachoient le véritable dessein, le 30, à l'entrée de la nuit, le vaisseau fatal s'avança à pleines voiles, & s'approcha de la muraille où il devoit être attaché. Un coup de vent le détourna un peu de sa route, & le fit donner contre un rocher, qu'il ne put franchir. Le fond s'ouvrit; il fit eau, & l'ingénieur y mit le feu à tout hazard. La machine sauta en l'air, avec un bruit si effroyable que toutes les maisons de la ville en furent ébranlées; les vitres furent cassées, & la terre trembla à trois lieues à la ronde. On voit encore à S. Malo des gouttieres sur lesquelles on trouva les corps des Anglois, que la machine y avoit jettés.

[1699.]

Guillaume n'eut pas plutôt fait la paix avec la France, qu'il se vit en butte aux

tracasseries & aux contradictions du parlement. Tout ce qu'il demandoit lui étoit refusé; on rejettoit toutes ses propositions. Guillaume disoit un jour à ce sujet : « Si » j'avois autant de graces à donner, qu'il » y a de députés au parlement, mes vo» lontés n'y éprouveroient jamais de con» tradictions. »

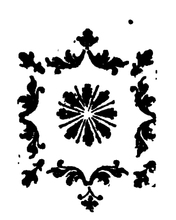
[1701.]

Jacques II tombe dangereusement malade à S. Germain-en-Laye. Quand il se vit sur le point de mourir, il se fit administrer les Sacremens de l'Eglise, & déclara qu'il pardonnoit à Guillaume III. Ses enfans s'approcherent, pour lui demander sa bénédiction. Après la leur avoir donnée, il recommanda au prince de Galles de ne pas sacrifier sa religion au desir de remonter sur le thrône : « Préférez, mon cher » fils, lui dit-il, le soin de votre salut aux » vaines grandeurs de ce monde. Ne man» quez jamais au respect & à la déférence » que vous devez à la religion, votre mere. » J'ai trouvé un sûr asyle dans ces lieux » où vous me voyez prêt à finir mes jours. » On y a eu pour moi tous les égards qui » sont dûs à une personne de mon rang. » Un procédé si généreux m'a presque fait » oublier tous mes malheurs. Quels senti-

» mens de reconnoissance ne devez-vous
» pas avoir pour un monarque, qui a pris
» plaisir à combler votre pere de bienfaits?
» La bonté de votre cœur me donne lieu
» d'espérer que vous n'oublierez jamais les
» obligations que vous avez à Louis XIV. »
Adressant ensuite la parole au nonce: « Je
» vous prie, Monsieur, d'assurer Sa Sain-
» teté que je meurs Confesseur de l'Eglise
» Romaine. »

Le roi Jacques étant mort, le 16 de Septembre de cette année, le roi de France reconnut son fils, connu sous le nom du *Prétendant*, pour légitime roi d'Angleterre, quoiqu'il eût accordé le même titre à Guillaume, lors de la conclusion de la paix. Il s'éleva alors en Angleterre un cri général, qui demandoit qu'on fît la guerre à la France. Rien n'étoit plus conforme aux desirs de Guillaume; mais la mort vint arrêter ses projets. Etant un jour à la chasse, son cheval fit une chute, & le blessa dangereusement au col & à l'épaule. La fiévre survint peu de jours après, & termina sa vie. Il étoit alors âgé de cinquante-deux ans. Lorsqu'on ouvrit son corps, il s'y trouva à peine quelques gouttes de sang. La tête & le cœur étoient sains; mais les poumons étoient attachés aux côtes, & presque entièrement desséchés.

Ce prince auroit paſſé pour un des plus grands guerriers de ſon ſiécle, ſi la fortune eût ſecondé ſes talens. Il fit la guerre pendant toute ſa vie, & ne remporta preſque jamais de victoire; c'eſt ce qui fit dire à un prince devant qui l'on vantoit Guillaume, comme un général parfait : « Jamais je n'ai connu capitaine ſi jeune, » qui ait perdu tant de batailles, & levé » tant de ſiéges. »





ANNE STUARD.

[1702.]

CETTE princesse, fille du malheureux Jacques II, fut appellée au thrône d'une commune voix. Son premier soin fut de déclarer la guerre à la France, pour se venger de l'injure personnelle que lui avoit faite le roi très-chrétien, en reconnoissant pour roi d'Angleterre le Prétendant son frere.

[1703.]

Le duc de Marlboroug, & le prince Eugène, les deux plus grands capitaines qu'il y eût alors en Europe, gagnent contre les François la fameuse bataille de Hochstet. Tallard, un des généraux de l'armée Françoise, fut fait prisonnier. On frappa de toutes parts des médailles en l'honneur d'Eugène & de Marlboroug. On les compara aux Castor & aux Pollux de la Fable, & l'on éleva sur le champ de bataille une pyramide sur laquelle furent gravées toutes les circonstances de cette journée.

M. de Tallard paroissoit sensiblement affligé de la perte qu'il venoit de faire. Le

duc de Marlboroug chercha à le consoler, pendant le repas, en lui rappellant le caprice des armes : «Tout cela n'empêche pas, » lui dit Tallard, que votre grandeur n'ait » battu les plus braves troupes du monde.... » J'espère, répliqua le général Anglois, que » votre grandeur exceptera celles qui les » ont battues.»

[1704.]

Après une campagne si glorieuse, le duc de Marlboroug se rendit à Londres. Son retour fut un triomphe. Les rues étoient remplies d'une multitude infinie de personnes de tout âge, & de toute condition : chacun s'empressoit à lui donner des marques de son admiration & de sa joie. La reine augmenta ses revenus. Les remercimens du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de toute l'Angleterre furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Pour le distinguer encore d'une maniere plus particuliere, l'Angleterre fit bâtir à ses frais, en l'honneur de ce général, un palais immense, qui porte le nom de *Bleinheim*, village voisin de celui d'Hochstet. La bataille de Hochstet y est représentée dans les tableaux & les tapisseries. L'illustre Adisson la célébra par ses vers. L'empereur Léopold donna à

Marlboroug la principauté de Mindelheim; mais il n'a jamais été connu sous ce titre. Le nom de *Marlboroug* étoit le plus beau qu'il pût porter.

[1705.]

Le comte de Péterborough étoit un de ces hommes singuliers & extraordinaires, que la nature se plaît quelquefois à produire. Il ressembloit en tout à ces héros dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A l'âge de quinze ans, il étoit parti de Londres, pour aller faire la guerre en Afrique. A vingt ans, il avoit commencé la révolution d'Angleterre, & s'étoit rendu le premier auprès du prince d'Orange. Il faisoit alors la guerre en Espagne, presqu'à ses dépens, & assiégeoit Barcelone avec le prince de Darmstat. Il propose au prince d'enlever, l'épée à la main, les retranchemens qui couvroient le fort Montjoui, & la ville. Les retranchemens sont emportés; & le prince est tué à cette attaque. Une bombe creve dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris; la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough, à la porte de la ville. Les articles n'étoient pas encore signés, quand on entendit tout-à-coup des cris & des hurlemens : « Vous nous trahis-

» sez, dit le vice-roi à Péterborough; nous
» capitulons avec bonne foi, & voilà vos
» Anglois, qui sont entrés dans la ville par
» les remparts : ils égorgent; ils pillent;
» ils violent. »... Vous vous méprenez, ré-
» pond milord Pétetborough, il faut que ce
» soient des troupes du prince de Darmstat.
» Il n'y a qu'un moyen de sauver la ville;
» c'est de me laisser entrer sur le champ
» avec mes Anglois : j'appaiserai tout, &
» je reviendrai à la porte achever la capi-
» tulation. » Il parloit d'un ton de vérité & de grandeur, qui, joint au danger présent, persuada le gouverneur. On le laisse entrer. Il court avec ses officiers; il trouve des Allemands & des Catalans qui saccageoient les maisons des principaux citoyens. Il les chasse, & leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains des soldats, près d'être deshonorée; il la rend à son mari. Enfin ayant tout appaisé, il retourne à la porte d'où il étoit venu, & signe la capitulation. Les Espagnols étoient confondus de voir tant de magnanimité dans des gens qu'ils avoient pris pour des barbares, parce qu'ils étoient hérétiques.

[1709.]

[Les Protestans François réfugiés en An-

gleterre, depuis la révocation du fameux édit de Nantes, s'étoient montrés aussi zélés au tems de la révolution, que les Anglois eux-mêmes. Ils avoient signalé leur courage & leur intrépidité dans les siéges & dans les combats. Ils avoient contribué à maintenir le crédit du royaume, en mettant leur argent dans les fonds publics, où ils avoient plus de deux millions de livres sterling. Ils demanderent en conséquence qu'on ne les regardât plus comme étrangers, & qu'on les incorporât à la nation. La reine eut égard à leur demande, qui paroissoit juste, & bien fondée. Elle en fit faire la proposition au parlement. Après bien des débats, la demande passa. L'acte en fut dressé, & revêtu de toutes les formalités requises. Les refugiés furent naturalisés, & déclarés habiles à posséder les emplois, les charges civiles, & à être membres du parlement.

[1710.]

La duchesse de Marlboroug, fière des victoires de son époux, commençoit à fatiguer la reine par ses hauteurs. Miladi Masham, dame d'atour d'Anne, s'étoit insinuée dans ses bonnes graces, par sa douceur & par son enjouement. La duchesse n'avoit plus que le nom & l'apparence de

favorite. Un incident ſingulier acheva ſa diſgrace. La reine, dit-on, avoit fait venir pour ſon uſage quelques paires de gants d'un goût nouveau, & tels qu'on n'en avoit point encore vûs en Angleterre. La ducheſſe, l'ayant ſçu, ſe rendit chez le marchand, & le preſſa ſi vivement, que cet homme imprudent & foible, lui céda les gants deſtinés pour la reine, dans le deſſein d'en faire promptement venir de pareils. La vanité de la ducheſſe triompha. Elle eut l'honneur de ſe parer avant la reine d'un ornement réſervé pour elle. Anne, inſtruite de ce qui s'étoit paſſé, réſolut, dès ce moment, d'humilier l'orgueilleuſe ducheſſe, & ne tarda pas à l'exécuter.

D'autres attribuent la diſgrace de la ducheſſe à une jatte d'eau, qu'elle laiſſa tomber, par une mépriſe affectée, ſur la robe de milady Masham, ſa rivale. Quoi qu'il en ſoit, la ducheſſe fut depouillée, quelque tems après, de toutes les charges qu'elle avoit à la cour. On éclaira de près les démarches du duc de Marlboroug. On découvrit qu'il cabaloit avec le comte de Gallas, pour faire échouer les projets du gouvernement. Anne, indignée, le priva de tous ſes emplois, & chaſſa de la cour toutes ſes créatures. La fortune s'éloigna avec Marlboroug des armées Angloiſes; & l'orgueil

gueil de la duchesse fut plus utile aux François, que la valeur du duc ne leur avoit été funeste.

[1711.]

Un François, nommé *le marquis de Guiscard*, ayant quitté le service de la France, depuis quelque tems, avoit été employé, en 1706, dans l'expédition que l'on vouloit faire sur les côtes de France. Il servit ensuite en Espagne, & passa en Angleterre où il obtint une pension. On découvrit que cet homme entretenoit correspondance avec l'ennemi : ainsi il fut arrêté, & mené devant le conseil, pour y être examiné. M. Harley, qui étoit alors conseiller privé, s'étant trouvé présent à l'examen, ce malheureux voulut décharger sur lui toute sa rage ; & quand on produisit contre lui ses propres lettres, qui prouvoient manifestement son crime, il tira un canif de sa poche, & en frappa ce seigneur. Tous ceux qui étoient présens, tirerent en même tems leurs épées, & se jetterent sur le criminel, qui reçut plusieurs blessures dont il mourut ensuite dans la prison de Newgate.

[1714.]

Le 26 de Juillet, la reine, se sentant la tête lourde & pesante, se fit saigner ; son

ſang fut trouvé très-épais. Ses yeux paroiſſoient mornes & abbatus ; cependant elle repoſa aſſez bien, jusqu'au lendemain, à trois heures du matin, qu'elle s'éveilla avec un grand mal de cœur. Elle ſe leva, ſur les ſept heures; &, ſe trouvant un peu mieux, elle ſe mit à ſa toilette. Sur les huit heures, la reine alla regarder à ſa pendule ; & mademoiſelle d'Anvers, une de ſes femmes de chambre, remarquant que Sa Majeſté y fixoit long-tems les yeux, lui demanda ce qu'elle y voyoit de plus qu'à l'ordinaire ? La reine ſecouant la tête, & jettant des regards mourans ſur ſa femme de chambre, ſembla lui répondre qu'elle y voyoit ſa derniere heure : ſes preſſentimens n'étoient pas frivoles. Cette princeſſe, après avoir langui, pendant trois jours, dans une eſpece de léthargie, expira le dimanche 1er d'Août, âgée de cinquante ans.

Les actions les plus mémorables du règne de cette princeſſe, ſont : la paix d'Utrecht, qu'elle fit en Souveraine, & en qualité d'Arbitre de l'Europe ; la réunion de l'Ecoſſe avec l'Angleterre, pour ne plus former qu'un même royaume : ouvrage que ſon prédéceſſeur avoit entrepris, & qu'elle eut la gloire d'exécuter.





GEORGES I.

[1714.]

GEORGES de Brunswick, électeur d'Hanovre, étoit issu de la maison de Stuard, par sa mere Sophie, petite-fille de Jacques I, & fille d'Elizabeth Stuard mariée à l'électeur Palatin. Ce prince, appellé à la couronne par le testament de la reine Anne, en étoit digne par ses vertus & par ses talens. « Ma maxime, disoit ce prince, est » de n'abandonner jamais mes amis ; de ren» dre justice à tout le monde, & de ne » craindre personne. »

La reine Anne avoit élevé le parti des Torys. Georges commença par l'abaisser. Il donna toute l'autorité aux Wighs. Cette premiere démarche trouva bien des censeurs. On accusa sur-tout le roi d'ingratitude envers Anne sa bienfaitrice.

1715.]

La protection, que le roi accorda aux Wighs, fit éclorre un nombre infini de libelles satyriques. Un particulier, qui n'avoit pas l'art de composer, mais qui avoit plus de franchise & de droiture que ces

écrivains effrénés, prit une voie plus noble pour manifester ses sentimens. Il se nommoit *Carnabi*. Il étoit Irlandois de naissance, & faisoit profession de la religion Catholique. Il se rendit au palais de S. James, & demanda au sentinelle si l'électeur de Brunswick y étoit. « Je viens, ajoûta-t-il, lui faire » un appel, parce qu'il a usurpé ce palais, & » la couronne de la grande Bretagne, qui » appartiennent de droit au roi Jacques III. » Il fut saisi aussi-tôt. On l'interrogea; mais il répondit qu'il ne se désisteroit jamais de ce qu'il avoit avancé. Il resta quelques jours en prison. On lui rendit ensuite la liberté; & il reçut des éloges de ceux même qui ne pensoient pas comme lui.

Le chevalier de S. Georges s'efforçoit de fortifier son parti chancelant. Le duc d'Orléans, régent du royaume de France, n'étoit ni dans la situation ni dans la dispotion de le secourir. Son unique ressource étoit dans le zèle & dans la fidélité des régimens Irlandois & Ecossois, attachés au service de la France. Mais elle lui échappa par la vigilance du comte d'Estaire, ambassadeur du roi Georges à Paris. Le chevalier de S. Georges fut trahi par un abbé Anglois, nommé Stryklaw, qui étoit dans sa confidence. Cet abbé, gagné par le comte d'Estaire, lui apprit que le Prétendant devoit s'embarquer avec les Irlandois

& Ecoſſois qui étoient en France, & même avec pluſieurs officiers François qu'il avoit ſçu engager dans ſon parti. Le miniſtre Anglois fit part de ce détail au Duc-Régent, & le preſſa ſi vivement, que ce prince expédia, en conſéquence, des ordres dans tous les ports. Les officiers furent menacés d'encourir les peines dûes aux déſerteurs, s'ils quittoient le royaume ſans une permiſſion expreſſe : ainſi échoua l'entrepriſe du Prétendant. Lui-même fut prié de ſe retirer de-deſſus les terres de la domination de France. Le duc de Lorraine, qui lui avoit donné un aſyle, l'en priva auſſi. Le malheureux prince ſe fixa enfin dans l'Etat eccléſiaſtique, où on lui prodigua les honneurs & les largeſſes, pour l'aider à ſupporter les pertes que ſon attachement à la religion lui avoit fait ſouffrir.

[1716.]

On exécute un eccléſiaſtique du parti Jacobite, qui profite bien de la liberté qu'on laiſſe aux criminels Anglois de haranguer, avant de mourir. Il commença par déclarer qu'il reconnoiſſoit Jacques III pour roi d'Angleterre. Enſuite il repréſenta aux aſſiſtans que leur liberté & leur religion étoient plus en danger ſous l'électeur d'Hanovre, que ſous le prince Catholique, qu'ils avoient

indignement proſcrit. « Mon corps, s'écria- » t-il, doit être écartelé après ma mort. Je » voudrois qu'il eût aſſez de quartiers, pour » en envoyer dans tous les endroits du » royaume, afin de faire connoître à tous » les peuples de la grande Bretagne, qu'un » prêtre de l'égliſe Anglicane a ſouffert le » martyre pour avoir été fidèle à ſon roi. »

Pluſieurs ſeigneurs & officiers rebelles, qui, l'année précédente, avoient armé en Écoſſe en faveur du Prétendant, & avoient été forcés de ſe rendre à diſcrétion, attendoient dans les fers que leur ſort fût décidé. On ne doutoit point que le roi ne ſignalât les commencemens de ſon règne par un acte de clémence; mais ce prince, naturellement ſévère & inflexible, ne ſuivit que les loix d'une juſtice rigoureuſe. Parmi les victimes, il y avoit ſept pairs du royaume. Ils furent jugés par la chambre haute, & condamnés à mort. Les épouſes de ces illuſtres malheureux mirent tout en uſage pour leur ſauver la vie. Ces dames, en habit de deuil, les yeux baignés de larmes, le déſeſpoir peint ſur le viſage, accompagnées de plus de cent autres dames de la plus haute diſtinction, allerent aux genoux du monarque implorer ſa clémence. Le roi, d'ailleurs très-ſenſible aux charmes du beau ſexe, ne fut point attendri par un ſpectacle ſi touchant, & reſta inexorable. Les ſei-

gneurs de la chambre haute du parlement essayerent aussi de fléchir la rigueur du monarque ; mais Georges, choqué de l'intérêt qu'on paroissoit prendre au sort des coupables, leur répondit séchement : « Milords, je ferai, en cette occasion, comme » en toutes les autres, ce qui sera le plus » convenable pour l'honneur de mon gouvernement, & pour la sûreté de mes » royaumes. » Il suspendit néanmoins, pour quelque tems, l'exécution de la sentence en faveur de quatre seulement. Le supplice des trois autres fut fixé au lendemain.

Le comte Nilhisdale étoit du nombre ; mais il échappa à la mort par la tendresse ingénieuse de son épouse. On avoit permis aux femmes de voir leurs maris, pour leur faire les derniers adieux. Milady Nilhisdale entra dans la Tour, appuyée sur deux femmes de chambre, un mouchoir devant les yeux, & dans l'attitude d'une femme désolée. Lorsqu'elle fut dans la prison, elle engagea le lord, qui étoit de même taille qu'elle, de changer d'habits, & de sortir dans la même attitude qu'elle avoit en entrant. Elle ajoûta que son carrosse le conduiroit au bord de la Tamise, où il trouveroit un bateau qui le meneroit sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagême s'exécuta heureusement. Milord Nilhisdale disparut, & arriva, à trois

heures du matin, à Calais. En mettant pied à terre, il fit un ſaut en s'écriant : *Vive Jeſus ! Me voilà ſauvé.* Ce tranſport le décela ; mais il n'étoit plus au pouvoir de ſes ennemis. Le lendemain matin, on envoya un miniſtre pour préparer le priſonnier à la mort. Ce miniſtre fut étrangement ſurpris de trouver une femme au lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit dans le moment. Le lieutenant de la Tour conſulta la cour, pour ſçavoir ce qu'il devoit faire de milady Nilhiſdale. Il reçut ordre de la mettre en liberté ; & elle alla rejoindre ſon mari en France.

[1717.]

Le comte d'Oxford, confident & miniſtre de la reine Anne, avoit été renfermé à la Tour, malgré ſa vieilleſſe & ſes infirmités. Après avoir langui dans cette priſon, pendant deux ans, il en ſortit pour être jugé par les pairs. Ses ennemis, qui étoient tous de la chambre des communes, avoient dreſſé contre lui vingt-deux chefs d'accuſation. La chambre haute les ſimplifia, en les réduiſant à deux principaux ; les crimes de haute trahiſon, & de malverſation. La chambre des communes fut offenſée de ce que, ſans prendre ſon avis, les ſeigneurs euſſent preſcrit de leur autorité l'ordre de la procédure. Elle défendit à ſes membres de

se rendre à la chambre haute, quelque réquisition qu'on leur en fît. Le comte dut son salut à cette mésintelligence entre les deux chambres. Les pairs, qui devoient le juger, attendirent vainement que quelqu'un vînt accuser & déposer. Ses accusateurs, qui étoient de la chambre des communes, ne comparurent point. Alors milord Harcourt opina qu'il falloit décharger l'accusé de tous les chefs qu'on lui imputoit, puisqu'il ne se présentoit personne pour les prouver. Cet avis fut embrassé par la plûpart des seigneurs : ainsi se termina ce grand procès, qui avoit fait beaucoup de bruit dans toute la nation, & qui avoit exercé la plume des plus fameux avocats.

Le roi de Suède, Charles XII, irrité contre Georges, qui refusoit de lui rendre les duchés de Brême & de Werden usurpés sur la Suède, résolut de chasser ce prince du thrône de la grande Bretagne, & d'y placer le Prétendant. Le comte de Gyllembourg, qui résidoit à Londres au nom du roi de Suède, fut chargé de conduire cette intrigue ; & il s'en acquitta avec adresse. Le plan de ce fameux projet étoit déja dressé. Des vaisseaux, achetés en différens endroits, devoient s'assembler à Gottembourg, à la fin du mois de Mars, tems auquel les vents d'est, qui amenent de Suède en Angleterre, ont coutume de souffler.

On auroit embarqué sur ces vaisseaux huit mille fantassins, & quatre mille cavaliers choisis. A ces troupes on auroit joint de l'artillerie, des munitions de guerre, & des armes pour douze ou quinze mille hommes. On avoit si fort compté sur les mécontens qui se déclareroient, que le secret de la négociation n'étoit confié en Angleterre qu'à très-peu de personnes. Le baron d'Esparre, autre ministre Suédois, y traitoit, pour le même sujet, avec les seigneurs exilés; & le baron de Gortz, à la Haye, étoit comme le centre de toutes les négociations. Ces trois seigneurs, travaillant de concert, auroient, sans doute, changé la face de l'Angleterre; mais la malheureuse destinée de la maison de Stuard l'emporta. Le secret de la conspiration fut éventé. Le roi, qui étoit dans ses Etats d'Allemagne, n'en fut pas plutôt informé, qu'il vola en diligence dans la capitale de ses royaumes. Huit jours après son arrivée, il fit arrêter le comte de Gyllembourg; lui donna des gardes, & se saisit de tous ses papiers. Ce coup d'éclat, dont on ignoroit les causes secrettes, étonna toute l'Europe.

[1718.]

L'Espagne se déclare à son tour contre le roi d'Angleterre. Le cardinal Albéroni

étoit l'ame de cette nouvelle entreprise. Le Prétendant quitte l'Italie, & se rend promptement en Espagne, où il est reçu avec tous les honneurs possibles, & traité en roi de la grande Bretagne. Déja une flotte Espagnole faisoit voile vers l'Angleterre, sous la conduite du duc d'Ormond; mais elle eut le même sort que celle de Philippe II. Les vents combattirent en faveur de l'Angleterre. Deux frégates seulement prirent terre en Ecosse. Trois cens soldats Espagnols, qu'elles portoient, furent joints par cent quarante gentilshommes, tant Ecossois qu'Anglois; & cette petite troupe s'accrut jusqu'au nombre de cinq mille hommes. La prise d'un misérable château sans garnison borna tous leurs exploits. A peine y furent-ils entrés, qu'on les en chassa. Ils furent obligés d'errer de déserts en déserts sur les montagnes & dans les marais. L'activité des Royalistes déconcerta les chefs, & répandit la consternation parmi les soldats, qui se dissiperent. Seize cens hommes, plus braves que leurs compatriotes, oserent hazarder une action. Ils furent taillés en pièces par le général Wighman. Ainsi la fortune affermit deux fois le thrône chancelant du roi Georges.

Un jeune homme, âgé de dix-huit ans,

appellé *Jacques Stéphéard*, forme le projet d'aſſaſſiner le roi. Ce fanatique communiqua ſon deſſein à un eccléſiaſtique, qui, feignant de l'approuver, conduiſit chez un Alderman ce jeune inſenſé, qui déclara que, ſi l'on vouloit contribuer aux frais de ſon voyage en Italie, il iroit chercher le Pétendant; l'ameneroit en Angleterre, & feroit périr l'uſurpateur. Il expliqua enſuite de quelle maniere on pourroit s'y prendre pour faire réuſſir cette entrepriſe. « Je conviens, ajoûta-t-il, que je » pourrai être la victime de mon zèle. En » cas que mon projet vienne à manquer, la » mort la plus cruelle m'attend. Mais afin » de fortifier mon courage, après mon re» tour d'Italie, juſqu'au tems de l'exécution » de mon deſſein, j'aurai ſoin de commu» nier tous les jours. » Ce jeune homme fut arrêté. Il avoua tout devant les juges. « Sça» vez-vous, lui dit-on, quels tourmens on » fait ſouffrir à vos pareils, & ne vous rap» pellez-vous pas l'exemple de Ravaillac.... » A qui me comparez-vous, répondit-il? Le » monſtre, que vous me citez, méritoit les » plus affreux ſupplices, pour avoir aſſaſ» ſiné ſon roi légitime : pour moi, je n'ai » eu deſſein que de faire périr un uſurpa» teur, afin de rétablir ſur le thrône mon » légitime Souverain. » Ce fanatique fut jugé, & déclaré coupable de haute trahiſon.

[1720.]

Le major d'un régiment, étant entré dans sa maison, arme d'un pistolet ses deux fils; dont l'aîné n'avoit pas plus de douze ans, & leur ordonne de tirer l'un sur l'autre. Comme ces pauvres enfans ne se pressoient pas d'obéir, le pere tire son épée, & les menace de la leur passer au travers du corps, s'ils n'exécutent promptement ses ordres. Ils font ce qu'on leur commande, & se tuent. Leur mere accourt au bruit; elle est aussi-tôt poignardée par son époux qui se donne aussi le coup de la mort.

[1721.]

Jean Law, Anglois, ayant commis un meurtre, avoit quitté sa patrie pour éviter une mort honteuse, & s'étoit réfugié en France. Il y inventa ce fatal systême, qui ruina tant de François, & en enrichit quelques-uns. Law fut du nombre des derniers. Après avoir amassé d'immenses richesses, il repassa en Angleterre. Comme il prenoit plaisir à étaler les dépouilles de la France, ce faste déplut à quelques seigneurs, qui, ne voyant qu'avec dépit leur magnificence éclipsée par celle de Law, voulurent faire revivre la sentence de mort prononcée autrefois contre lui. Un riche coupable trouve tou-

jours des protecteurs. Le lord Carteret prit la défense de l'accusé ; & celui qui avoit volé les biens d'une nation entiere, fut absous publiquement.

[1722.]

Freind, premier médecin de la reine d'Angleterre, avoit assisté au parlement, comme député du bourg de Lameston, & s'étoit élevé avec force contre le ministère. Cette conduite ayant indisposé la cour, on suscita à Freind un crime de haute trahison ; & il fut renfermé dans la Tour de Londres. Environ six mois après, le ministre, étant tombé malade, envoya chercher un médecin, nommé *Méad*, ami intime de Freind. Méad, après s'être mis au fait de la maladie, dit au malade qu'il lui répondoit de la guérison, mais qu'il ne lui donneroit pas seulement un verre d'eau, que son ami Freind ne fût sorti de la Tour. Le ministre, quelques jours après, voyant sa maladie augmentée, fit supplier le roi d'accorder la liberté à M. Freind. L'ordre expédié, le malade crut que Méad alloit ordonner ce qui convenoit à son état ; mais ce médecin persista dans sa résolution, jusqu'à ce que son ami fût rendu à sa famille. Après cet élargissement, Méad traita le ministre, & lui procura, en peu de tems, une

guérison parfaite. Le soir même, il porta à Freind environ cinq mille guinées, qu'il avoit reçues pour ses honoraires, en traitant les malades de son ami, pendant sa détention, & l'obligea à recevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, puisqu'elle étoit le fruit de ses peines.

[1723.]

Milord Atterburi, évêque de Rochester, homme d'une naissance médiocre, qui s'étoit élevé par son mérite aux dignités ecclésiastiques, fut accusé d'avoir conspiré contre le roi. La chambre des communes s'empara du procès, & le poussa avec vigueur. On produisit contre le prélat les copies de deux Lettres écrites en chiffres à son adresse, que ses ennemis interpréterent comme il leur plut; &, sur ces piéces, il fut déclaré coupable. L'évêque en appella à la chambre des pairs, dont il étoit membre. Après que ses avocats & ceux de la cour eurent parlé, il prit la parole à son tour, & fit aux juges deux questions fort simples, qui les embarrasserent beaucoup; la premiere, si les commis de la poste avoient une autorité suffisante pour intercepter & ouvrir les Lettres, & de qui ils la tenoient? la seconde, si les commis, qui avoient copié les Lettres, dont

on faisoit courir les originaux, les avoient eux-mêmes interceptées, ou s'ils les avoient reçues de quelqu'autre ? On éluda ces difficultés, plutôt qu'on n'y répondit. Le prélat s'apperçut évidemment que sa condamnation étoit décidée : cependant, pour sa gloire, il voulut se justifier. Il prononça devant ses juges un discours éloquent & énergique, dans lequel il prouva clairement son innocence. Il n'en fut pas moins banni du royaume. Il se retira en France, où il a vécu, aimé & estimé de tous les gens de mérite, & particulièrement des gens de lettres, qui ont regretté dans lui un ami solide, & un juge éclairé.

[1724.]

Les partisans du Prétendant célébrent l'anniversaire de la naissance de ce prince, par des démonstrations publiques de joie. Quantité de personnes paroissent en public, habillées de neuf, & portant des roses blanches. On boit à la santé du Prétendant ; & le duc de Warthon pousse l'audace jusqu'à se rendre sous les fenêtres du prince & de la princesse de Galles, où il fait jouer, par une troupe de musiciens, des airs séditieux. Le parti contraire se venge d'une pareille insolence, en traînant par les rues

les effigies du Pape*, du Diable, & du Prétendant.

[1725.]

Le roi renouvelle l'ordre des chevaliers du bain, dont on attribue l'institution à un des premiers rois Saxons. Depuis Charles II, cet ordre étoit tombé dans l'oubli. On fit trente-six chevaliers, à la tête desquels étoit le prince Guillaume, second fils de leurs Altesses Royales. Ceux qui furent reçus s'engagerent par serment à faire servir leur épée pour la gloire de Dieu & la défense de l'évangile, pour le maintien de la justice, de l'équité, des droits, & de la gloire de leur Souverain. Le maître-queux du roi, tenant un couperet à la main, & portant un tablier blanc, dit à chaque chevalier : «Vous sçavez quel grand serment » vous venez de faire. Si vous l'observez, » il vous fera grand honneur ; mais si vous » le faussez, je serai obligé par ma charge » de vous abbatre les éperons avec mon » couperet. »

[1727.]

Les Espagnols font le siége de Gibral-

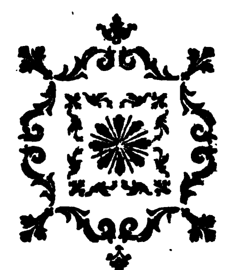
* C'est une cérémonie usitée en Angleterre, de brûler publiquement l'effigie du pape.

tar, place forte appartenant à l'Angleterre. Ils demeurerent trois mois devant cette forteresse, sans pouvoir s'emparer d'aucun ouvrage extérieur. Ils avoient même si mal pris leurs mesures, que la disette étoit dans leur camp, tandis que l'abondance régnoit dans la ville. « Nos généraux, écrivoit un » officier Espagnol, semblent avoir perdu » la tête; &, si les Anglois n'ont pitié de » nous, nous aurons tous la barbe grise, » avant que Gibraltar soit pris. » Il ne le fut pas en effet. Les Espagnols furent contraints de se retirer, & firent la paix avec l'Angleterre.

Georges n'en goûta pas long-tems les douceurs. Il voulut faire un nouveau voyage dans ses Etats d'Allemagne. Etant arrivé à Delden, petite ville du pays de Twente, il soupa avec appétit, mangea beaucoup de melon, & but quelques verres d'eau. Le lendemain, à cinq heures du matin, tandis qu'il étoit en route, il se trouva mal, & ordonna qu'on fît toute la diligence possible pour gagner Osnabrug. Dès-lors ce prince tomba en léthargie, & resta assoupi entre les bras de son chambellan. Aussi-tôt qu'il fut arrivé au palais de l'évêque d'Osnabrug, son frere, on le saigna, mais sans succès. Il expira, le 22 de Juin, à l'âge de soixante-huit ans.

Tous les historiens ont reproché à ce

prince son amour pour la duchesse de Kendall, qu'il porta jusqu'à l'extravagance. Il ne craignit pas de se donner un ridicule aux yeux de toute l'Europe, en créant sa maîtresse *grand-écuyer*, charge aussi peu convenable à une femme, que le titre qu'il portoit de *Chef suprême de l'église*.





GEORGES II.

[1727.]

CE prince étoit âgé de quarante-quatre ans, lorſqu'il monta ſur le thrône. Preſque toujours brouillé avec ſon pere, il n'avoit eu, pendant ſa vie, aucune part dans les affaires du gouvernement; mais ſon génie avoit ſuppléé à ce qui lui manquoit dans cette partie de ſon éducation. Ses premieres démarches annonçoient un prince pacifique; & cependant l'Angleterre, ſous ſon règne, fut plus que jamais troublée par les guerres étrangeres.

[1731.]

Il fut ordonné par un bill, que déſormais toutes les écritures, & les plaidoyers, concernant les procès, feroient en langue angloiſe. Juſqu'à ce jour, on n'avoit parlé au barreau, qu'en latin. On peut s'étonner que la nation Angloiſe, ſi ſage, ſi éclairée, ait conſervé ſi long-tems un uſage ſi barbare.

[1732.]

Il s'étoit établi, vers 1700, une compa-

gnie ſous le nom de *corporation charitable*, qui avoit pour objet de prêter de l'argent aux pauvres ſur de foibles gages, & aux riches ſur un engagement proportionné à leurs biens. Cette compagnie eut d'abord un capital de trente mille livres ſterling; mais, dans la ſuite, elle fut autoriſée à le porter juſqu'à ſix cens mille livres. Au mois d'Octobre de cette année, Georges Robinſon, membre des Communes, caiſſier de cette compagnie, & Thompſon, garde-magaſin, diſparurent le même jour. L'allarme fut générale. Les propriétaires des fonds de la compagnie s'adreſſerent à la chambre baſſe, & obtinrent des commiſſaires, qui, dans l'examen qu'ils firent des livres & de l'état de la caiſſe, reconnurent les plus affreuſes malverſations. Pluſieurs membres de la chambre avoient trempé dans ces horreurs, & furent chaſſés ignominieuſement. Un banquier Italien, nommé *Belloni*, écrivit que Thompſon avoit été arrêté à Rome, avec ſes papiers, & renfermé au château S. Ange. Ces papiers avoient été envoyés à Paris, au correſpondant du banquier, qui devoit les remettre, ſous certaines conditions qu'on n'expliquoit pas. Mais loin de ſuivre ce fait pour s'aſſurer de la vérité, on publia que cette lettre n'étoit qu'une ruſe des amis du Prétendant, pour laiſſer croire que ce

prince, méconnu par les Anglois, les aimoit toujours, & veilloit à leurs intérêts. La lettre fut brûlée, à la bourse, par l'exécuteur de la justice; & toute cette affaire fut ensevelie dans un profond silence.

Cette même année fut célébre par un de ces évènemens qui font frémir la nature, & qui sont plus communs en Angleterre, qu'en aucun autre pays. Richard Smith, & Bridger Smith, sa femme, désesperés de la continuité de leur mauvaise fortune, après s'être tendrement embrassés, & avoir tué dans son berceau le seul enfant qui leur restoit de leur mariage, se pendirent aux colomnes de leur lit. On trouva sur leur table un écrit adressé à leur cousin, M. Brindley, qui contenoit les raisons qui les avoient portés à agir si cruellement, envers eux & envers leur fille. Ils reconnoissoient dans ce papier, la toute-puissance de Dieu, & mettoient toute leur espérance dans sa miséricorde, sans être effrayés de la justice de ses arrêts. Ils disoient que, n'ayant rien à se reprocher, & ayant été malheureux toute leur vie, ils n'avoient trouvé que ce moyen de se décharger du fardeau de la misere qui les accabloit, & qu'ils avoient privé leur fille de la vie, pour lui épargner les malheurs auxquels elle seroit, sans doute, exposée. Ces deux infortunés avoient toujours vécu avec sa

gesse & économie. Des pertes dans le commerce avoient absorbé leur petite fortune, & les avoient réduits au désespoir. Il est à remarquer que ces deux époux, qui venoient de tuer leur enfant, dans la crainte qu'il ne fût aussi misérable qu'eux, recommandoient à un ami leur chien, & leur chat. « Peut-être, dit M. de Voltaire, » croyoient-ils qu'il étoit plus aisé de faire, » dans ce monde, le bonheur d'un chien » & d'un chat, que celui d'un homme. »

[1734.]

M. Pultenec, membre de la chambre des communes, indigné que la cour eût rejetté trois propositions, qui lui paroissoient fort raisonnables, compara le ministere à un empirique, & la constitution de l'Angleterre à un malade. L'empirique, consulté par le malade sur sa santé, lui dit ordinairement « qu'il y a deux ou trois » moyens de traiter sa maladie, qui se» ront peut-être tous inutiles, le vomitif, » le purgatif & la saignée. Que le vomitif » lui donnera des convulsions, qui le con» duiront à la mort; que le purgatif lui » procurera une forte évacuation, qui l'em» portera en peu de tems; & la saignée, » qu'il l'a déja tant éprouvée, qu'il n'est plus » en état de la supporter. Le malade ouvre

» alors les yeux : il reconnoît pour un em-
» pirique & un charlatan celui qu'il re-
» gardoit comme un docteur. Il le chasse,
» & lui dit que, lorsqu'il s'est mis entre
» ses mains, il avoit une excellente consti-
» tution ; que lui seul l'a détruite, & qu'il
» n'a d'autre moyen, pour se conserver la
» vie, que d'avoir recours à un véritable
» médecin. » Ce sarcasme tomboit sur le ministre Robert Valpole. Il y répondit sur le même ton : « Ce membre, dit-il, traite
» le ministère, comme on traite un habil-
» lement. Quand je porte un habit uni, on
» prétend que je suis mal-propre. Quand je
» prends un habit galonné, chacun crie : Cet
» homme est fou de porter un habit si ri-
» che avec une si pauvre mine. » C'étoit avec de telles plaisanteries qu'on traitoit alors dans le parlement les affaires les plus importantes de la nation.

[1736.]

Il y eut, cette année, une émeute considérable à Edimbourg. Le commandant de la garde payée par la ville, homme brutal & sans mœurs, irrité de quelques insultes qu'il avoit reçues de la populace, à l'exécution d'un contrebandier, ordonna, sans observer les formalités prescrites par les loix, de faire feu sur elle. Plusieurs

personnes du peuple furent tuées. Le commandant fut arrêté ; & ayant été jugé coupable de meurtre, il fut condamné à mort. Mais la reine, en qualité de Régente, fit différer l'exécution. Le peuple d'Edimbourg s'assemble aussi-tôt. Il se saisit des portes, des armes : La garde force la prison ; traîne le commandant à la place de l'exécution ; le pend à une perche de teinturier, & se retire en silence.

[1740.]

Georges Anson, chef d'escadre, fameux par son voyage autour du monde, part avec cinq vaisseaux de guerre, une frégate de huit canons, & deux bâtimens chargés de vivres, de munitions & de marchandises. On verra avec plaisir un détail suivi de ce voyage, le plus long & le plus heureux qu'aucun mortel ait jamais entrepris. Anson, avec son escadre qui portoit quatorze cens hommes, reconnoît l'isle de Madere, celles du Cap-Verd ; range les côtes du Brésil ; se repose à l'isle Sainte Catherine, à vingt-sept degrés par de-là l'autre tropique. Enfin, après avoir essuyé les plus grandes fatigues, il entre dans le détroit de le Maire, avant la fin de Février 1741, après avoir franchi, en cinq mois, plus de cent degrés de latitude. Des

tempêtes affreuſes diſperſent ſon eſcadre; un ſcorbut d'une nature extraordinaire répand la mort ſur ſon équipage. Il aborde ſeul à l'iſle de Juan-Fernandez, dans la mer du Sud: bientôt il eſt rejoint par un de ſes vaiſſeaux & une frégate. Il fait quelques priſes; attaque Payta, vers la ligne équinoxiale; en fait, pendant trois jours, enlever les thréſors par cinquante ſoldats, aidés des Négres, eſclaves des Eſpagnols, tandis que leurs maîtres fuient dans les bois. Il remonte vis-à-vis de Panama, & s'avance devant Acapuler au revers du Mexique. Anſon n'avoit plus que deux vaiſſeaux. Il fut même bientôt obligé d'en abandonner un, & d'en recueillir l'équipage ſur ſon bord. Il entreprit cependant de ſurprendre le galion, que le Mexique envoie chaque année dans les mers de la Chine, à l'iſle de Manille, l'une des Philippines. Pour exécuter ce projet, il lui falloit traverſer l'Océan pacifique, & tous les climats oppoſés à l'Afrique, entre notre tropique & l'équateur. Anſon, ſans ſe rebuter, va relâcher à l'iſle de Tinian, l'une des Marianes, enſuite à l'iſle de Formoſe. Il cingle vers la Chine à Macao, & entre dans la riviere de Canton, pour radouber *le Centurion*, le ſeul vaiſſeau qui lui reſtât. Il repart; & le 9 de Juin 1743, il découvre le vaiſſeau Eſpagnol qu'il cherche, & l'attaque.

Il ne perdit que deux hommes de son équipage. L'Espagnol en eut soixante-trois de tués, & quatre-vingt-quatre de blessés. Malgré cette perte, il lui restoit encore plus de monde qu'au Centurion; cependant il se rendit. Anson, avec sa prise, retourne à Canton, & refuse d'y payer l'impôt que l'empereur de la Chine met sur les navires étrangers. Enfin, prenant par les isles de la Sonde, & par le cap de Bonne-Espérance, il fait le tour du monde, & revient dans sa patrie, le 4 de Juin 1744. Son entrée dans Londres fut un triomphe. Dix millions, tant en or qu'en argent, monnoie de France, portés sur trente-deux chariots, précédoient sa marche.

[1743.]

Le chevalier Windham, chef d'une petite escadre Angloise, composée de trois vaisseaux, ose entreprendre la conquête de la Gomera, l'une des principales villes des Canaries. Il fait sommer le gouverneur de se rendre sans délai, & le menace, lui & sa garnison, des plus dures extrémités, s'il fait la moindre résistance. La lettre, qu'il lui écrivit, est singuliere par son extravagance.

» Charles Windham, par la grace de » Dieu, capitaine commandant de trois

» vaisseaux de guerre, &c. demande au
» gouverneur de la Gomera la possession
» de sa ville & de ses forts, faute de quoi
» il va les renverser & les réduire en cen-
» dres. » Le gouverneur de Gomera ré-
pondit à cette bravade avec tout le flegme
espagnol. Voici sa lettre.

» Diego Bueno, Catholique Romain,
» commandant de cette isle, baise les
» mains au seigneur commandant chevalier
» Windham, & répond à ses propositions
» que, pour ma patrie, pour ma loi & pour
» mon roi, je perdrai la vie; qu'ainsi le
» plus fort sera victorieux. Dieu vous
» garde.

DIEGO BUENO.

Les effets suivent de près la menace. Le feu du canon & de la mousqueterie fait un grand carnage des troupes débarquées. Elles regagnent promptement leurs vaisseaux, & s'éloignent avec leur téméraire commandant, qui fut assez heureux pour échapper à la mort.

[1747.]

Georges étant en Allemagne, à la tête de ses troupes, le maréchal de Noailles, qu'il avoit en tête, prend si bien ses mesures pour affamer l'armée Angloise, qu'elle

ne peut presque plus subsister ; mais toutes les manœuvres du maréchal deviennent inutiles par la faute d'un des officiers généraux, qui n'exécuta pas ses ordres. Lorsque Georges se vit délivré du péril, il dit à quelques officiers : « Je sçavois bien » que M. de Noailles avoit dessein de nous » affamer ; mais je n'en voulois rien dire. »... Le duc d'Aremberg répondit froidement : » C'est pousser loin la discrétion. »

[1751.]

La compagnie des poissonniers de Londres va présenter en cérémonie à son Altesse Royale le prince de Galles, le diplôme du droit de bourgeoisie & de franchise de cette ancienne compagnie. Il étoit dans une boëte d'or artistement travaillée. Le prince étoit sous un dais, & reçut la compagnie, comme il auroit reçu un ambassadeur. Le syndic des poissonniers fit un discours fort éloquent à son Altesse Royale, dans lequel il lui rappella que, quoique cette société ne fût que la quatrieme en rang dans la ville de Londres, elle est cependant très-ancienne, & tient ses priviléges de Richard II, & qu'elle a parmi ses membres & affranchis près de soixante lords-maires, du nombre desquels étoit le fameux chevalier Guillaume Vallo-

Voach, qui tua de sa main le rebelle Wat-Tyler, au milieu de trente mille séditieux; exploit qui assura la couronne sur la tête de Richard II. Le prince de Galles lui répondit: « Toutes les marques d'égards, » que cette ancienne branche de la ville » de Londres me témoigne, me sont agréa» bles; & votre compagnie trouvera tou» jours en moi un ami sincère & cordial. »

[1754.]

L'aventure arrivée à Elizabeth Canning, jeune Angloise, en 1753, est un exemple des erreurs dans lesquelles peuvent tomber des juges d'un esprit assez foible pour recevoir les impressions des têtes chaudes. Elizabeth Canning disparut, pendant un mois, de la maison de ses parens. Elle revint maigre, défaite, & n'ayant que des habits délabrés. « Eh! mon Dieu, lui dit » sa tante, en quel état vous revenez? Où »avez-vous donc été? Que vous est-il ar»rivé?».... Hélas! ma tante, répondit la »jeune fille, je passois par Morfilds, pour »retourner à la maison, lorsque deux ban» dits vigoureux me jetterent par terre, me »violerent, & m'emmenerent dans une »maison à dix milles de Londres. »... Ah! » ma chere enfant, reprit la tante en pleu»rant, n'est-ce pas chez cette infâme ma-

» dame Web que ces brigands vous ont » menée? car c'eſt juſte à dix milles d'ici » qu'elle demeure. ».... Oui, ma tante, » chez madame Web. »... Dans cette grande » maiſon à droite? ».... Juſtement, ma » tante. » Les voiſines préſentes à cet interrogatoire dépeignirent alors madame Web; & la jeune Canning convint que cette femme étoit faite préciſément comme elles le diſoient. L'une d'elles apprend à miſs Canning qu'on joue toute la nuit chez cette femme, & que c'eſt un vrai coupe-gorge, où tous les jeunes gens vont perdre leur argent.... « Ah! un vrai coupe-gorge, » répondit Elizabeth Canning. »... On y fait » bien pis, dit une autre voiſine: les deux » brigands, qui ſont couſins de madame » Web, vont ſur les grands chemins prendre » toutes les petites filles qu'ils rencontrent, » & les font jeûner au pain & à l'eau, juſ- » qu'à ce qu'elles conſentent à s'abandonner » aux joueurs, qui ſe tiennent dans la mai- » ſon. »... Hélas! s'écria la tante, ne t'a- » t-on pas miſe au pain & à l'eau, ma chere » niéce? ».... Oui, ma tante, répondit- » elle. » On lui demande ſi ces deux brigands n'ont point abuſé d'elle, & ſi on ne l'a pas proſtituée? Elle répond qu'elle s'eſt défendue; qu'on l'a accablée de coups, & que ſa vie a été en péril. Alors la tante & les voiſins recommencent à crier & à

pleurer. On mene aussi-tôt la petite Canning chez un certain monsieur Adamson, protecteur de la famille depuis long-tems. C'étoit un homme de bien, & qui avoit un grand crédit dans sa paroisse; mais dont le génie étoit très-borné. Il monte à cheval avec quelques amis aussi zélés que lui. Ils vont reconnoître la maison de madame Web. Ils ne doutent pas, en la voyant, que la petite n'y ait été renfermée. Ils jugent même, en appercevant une petite grange où il y a du foin, que c'est dans cette grange qu'on a tenu Elizabeth en prison. La pitié du bon Adamson en augmente. A son retour, il fait venir Elizabeth, & la fait convenir que c'est-là où elle a été retenue. Il anime tout le quartier. On fait une souscription pour la jeune demoiselle si cruellement traitée. A mesure que la jeune Canning reprend son embonpoint & sa beauté, tous les esprits s'échauffent pour elle. M. Adamson fait présenter au shériff une plainte au nom de l'innocente outragée. Madame Web, & tous ceux de sa maison, qui étoient tranquilles dans leur campagne, sont arrêtés, & mis tous au cachot. M. le shériff, pour mieux s'instruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui amicalement une jeune servante de madame Web., & l'engage par de douces paroles à dire tout ce qu'elle sçait. La

servante,

servante, qui n'avoit jamais vu en sa vie miss Canning, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénument qu'elle ne sçavoit rien de ce qu'on lui demandoit; mais, quand le shériff lui eut dit qu'il faudroit répondre devant la justice, & qu'elle seroit infailliblement pendue, si elle n'avouoit pas, elle dit tout ce qu'on voulut. Enfin les jurés s'assemblerent, & neuf personnes furent condamnées à la corde. Heureusement, en Angleterre aucun procès n'est secret, parce que le châtiment des crimes est destiné à être une instruction publique pour les hommes, & non pas une vengeance particulière. Tous les interrogatoires se font à portes ouvertes; & tous les procès intéressans sont imprimés dans les Journaux. Le tems de l'exécution des neuf accusés approchoit, lorsque le papier, qu'on appelle *des sessions*, tomba entre les mains d'un philosophe nommé M. *Ramsay*. Il lut le procès, & le trouva absurde d'un bout à l'autre. Cette lecture l'indigna. Il se mit à écrire une petite feuille, dans laquelle il posa pour principe, que le premier devoir des jurés est d'avoir le sens commun. Il fit voir que madame Web, ses deux cousins, & tout le reste de la maison étoient formés d'une autre pâte que les autres hommes, s'ils faisoient jeûner au pain & à l'eau de petites filles, dans le dessein de les prostituer. Qu'au contraire, ils

devoient les bien nourrir, & les parer, pour les rendre agréables. Que des marchands ne déchirent ni ne saliſſent la marchandiſe qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais miſſ Canning n'avoit été dans cette maiſon ; qu'elle n'avoit fait que répéter ce que la bêtiſe de ſa tante lui avoit ſuggéré ; que le bon-homme Adamſon avoit, par excès de zèle, produit cet extravagant procès criminel ; qu'enfin il en alloit coûter la vie à neuf citoyens, parce que miſſ Canning étoit jolie, & qu'elle avoit menti. La ſervante, qui avoit avoué amicalement au Shériff tout ce qui n'étoit pas vrai, n'avoit pu ſe dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage, par enthouſiaſme ou par crainte, le ſoutient d'ordinaire, & ment, de peur de paſſer pour un menteur. C'eſt en vain, dit M. de Ramſey, que la loi veut que deux témoins faſſent pendre un accuſé. Si M. l'archevêque de Cantorbéry, & M. le chancelier dépoſoient qu'ils m'ont vu aſſaſſiner mon pere & ma mere, & les manger tout entiers à mon déjeûner en un demi-quart-d'heure, il faudroit enfermer à Bedlam, (hôpital des foux,) M. l'archevêque & M. le chancelier, plutôt que de me brûler, ſur leur beau témoignage. Mettez, d'un côté, une choſe abſurde & impoſſible, &, de l'autre, mille témoins & mille raiſonnemens, l'impoſſi-

bilité doit démentir les témoignages & les raisonnemens. Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de M. le shériff, & des jurés. Ils furent obligés de revoir le procès. Il fut avéré que miss Canning étoit une petite fripponne, qui étoit allée accoucher, pendant qu'elle prétendoit avoir été en prison chez madame Web; & toute la ville, qui avoit pris parti pour elle, fut honteuse de son erreur.

[1756.]

Pendant que les François assiégeoient le fort S. Philippe, l'amiral Bing, homme d'une intelligence & d'une valeur reconnue, vint avec treize gros vaisseaux de guerre pour secourir la place. La victoire lui paroissoit certaine; mais l'évènement le détrompa. Il fut battu, & prit la fuite. Sa défaite fut suivie de la prise du fort S. Philippe. Lorsqu'on apprit en Angleterre ce double échec, le peuple, devenu furieux, & ne sçachant à qui attribuer la cause d'un tel malheur, se déchaîna contre l'amiral Bing, & demanda sa mort. Il fallut, pour l'appaiser, qu'on lui accordât cette victime. Le roi consentit à ce qu'on instruisît son procès. On envoya l'amiral Hawke dans la Méditerranée pour enlever Bing, le mettre aux arrêts, & l'envoyer en Angle-

terre, afin d'y être jugé. De semblables ordres avoient aussi été expédiés dans tous les ports du royaume, s'il venoit à y débarquer. Le nombre des amis de cet amiral étoit trop foible, & le crédit de ses ennemis trop puissant pour que ses défenses fussent reçues. Ses juges le condamnerent à être arquebusé, genre de mort qu'on n'inflige qu'aux derniers des militaires. La fermeté avec laquelle il écouta cette sentence, & la sérénité d'ame qu'il fit paroître jusqu'au dernier instant montrerent assez que c'étoit injustement qu'on l'accusoit de lâcheté.

[1757.]

Le 14 de Mars, le prisonnier, étant sorti de la chambre où il étoit renfermé à bord du *Monarque*, pria le chapelain, & les deux officiers qui l'accompagnoient, d'accepter chacun une bourse de cinquante guinées. Il en fit distribuer dix à chacun des neuf soldats commandés pour l'arquebuser. Puis il remit un écrit à M. Guillaume Brough, maréchal de la cour de l'amirauté, en lui disant : « Monsieur, voici mes derniers sentimens. Je vous prie de les rendre publics, afin de détruire les imputations odieuses dont on m'a noirci. Le double de cet écrit est entre les mains d'un de mes parens. » Après avoir pris congé des

personnes qui l'environnoient, l'infortuné amiral, plus tranquille que ceux qui assistoient à son supplice, se mit à genoux, & se banda les yeux avec un mouchoir. Il en tenoit un autre, qu'il laissa tomber. A ce signal, six coups de fusil le renverserent mort.

Dans l'écrit que l'amiral remit à M. Brough, il se justifioit de l'imputation de lâcheté & d'infidélité. « Mon cœur, y dit-il, me rend » témoignage que je ne suis point coupable » à ces deux égards.... Je me crois inno- » nocent, & mes juges m'ont cru coupa- » ble. Si je me trompe, on doit excuser » mon erreur, comme étant le partage de » l'humanité. Si ce sont mes juges qui se » sont trompés, que Dieu leur pardonne » comme je fais. Puissent le trouble & les » allarmes, qu'ils ont fait paroître, lorsqu'ils » m'ont condamné, se calmer & cesser » comme tout ressentiment de ma part. »

[1760.]

Le 25 d'Octobre, Georges II mourut, à sept heures & demie du matin, d'une attaque d'apoplexie. Son corps fut ouvert; & l'on trouva que le ventricule droit du cœur s'étoit crevé, & que le péricarde étoit rempli d'une grande quantité de sang extravasé & coagulé : le ventricule gauche s'y étoit

déchargé ; & les enveloppes de tous les vaiſſeaux ſe trouverent très-affoiblies par la décadence des eſprits vitaux.

Ce prince, malgré les guerres continuelles qu'il eut à ſoutenir, laiſſa dans ſes coffres des ſommes immenſes, qu'il avoit pris plaiſir à amaſſer. Une économie pouſſée un peu trop loin, eſt preſque le ſeul défaut qu'on lui reproche.

FIN.



TABLE DES MATIERES LES PLUS INTÉRESSANTES, Contenues en ce Volume.

A

D

E

Edouard

I

L

N

O

P

R

S

T

V

Fin de la Table.

EXTRAIT du Catalogue des Livres qui se trouvent chez VINCENT.

ABRÉGÉ de l'Histoire ecclésiastique; par M. l'abbé *Racine*, in-12, 15 vol. 52 l. 10 s.

Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à présent; par M. *Dupin*, nouvelle édition, in-12, 4 vol. 10 l.

Préjugés des anciens & nouveaux Philosophes sur la nature de l'Ame; par M. *Deneste*, in-12, 2 vol. 1765. 5 l.

Coutume de la Rochelle & du pays d'Aunis; par M. *Valin*, nouvelle édition, augmentée, in-4°, 3 vol. 1768. 36 l.

L'Année champêtre. 9 l.

Essai sur les Mœurs du tems, in-12, 1768. 2 l. 10. s.

Essais politiques sur l'état présent de l'Europe; par M. le Vicomte *d'Andresel*, nouvelle édition, in-12, 2 vol. 1766. 4 l. 10 s.

Observation sur la Noblesse & le Tiers-Etat; par Madame *Belot*, in 12, *broch.* 1 l. 4 s.

Le Réformateur, ou Nouveau Projet pour régir les Finances, pour augmenter le Commerce, la Culture des Terres, &c. nouvelle édition augmentée, in-12, 2 vol. 1766. 5 l.

Traité de la réduction & de la mesure des bois, in-8°, *fig.* 1765. 6 l.

Vues politiques sur le Commerce des denrées, &c. nouvelle édition, in-12, 1766. 3 l.

L'Arcadie moderne, ou l'Apothéose littéraire du Roi Stanislas, Pastorale héroïque, à la gloire de ce Monarque, in-12, 1766, 2 l. 10 s.

Contes moraux dans le goût de ceux de M. *Marmontel*, extraits de divers Auteurs, in-12, 4 vol. rel. en deux, 1763, 5 l.

Fabliaux & Contes des Poëtes François des XII, XIII, XIV & XV siécles; par M. *de Barba-*

zan, nouvelle édition, in-12, 3 vol. 1766. 6 l.

Grammaire Françoise du *P. Buffier*, in-12. 2 l. 10 f.

Lettres d'*Ofman*; par M. le Chevalier *d'Arc*, in-12, 2 vol. 4 l. 10 f.

Mes Loifirs, & l'Apologie du Genre humain; par M. le Chevalier *d'Arc*, nouvelle édition, augmentée, in-12. 2 l. 10 f.

Œuvres galantes & amoureufes d'*Ovide*, traduction nouvelle, en vers françois, in-8°, 1767. 4 l. 10 f.

Œuvres de *Pope*, nouvelle édition augmentée d'un volume, in-12, Amfterdam, 8 vol. *fig.* 1767. 30 l.

Œuvres de *Péliffon*, in-12, 3 vol. 7 l. 10 f.

Œuvres de *Segrais*, nouvelle édition, 2 vol. in-12, *petit format.* 4 l.

Œuvres du Philofophe *de Sans-Soucy*, in-8°, 3 vol. 12 l.

——— Les mêmes Œuvres, nouvelle édition, in-12, 4 vol. *petit format.* 8 l.

Le Palais du Silence, Conte philofophique; par M. le Chevalier *d'Arc*, in-12, 2 vol. 4 l. 10 f.

Poëfies diverfes de M. *Coquart*, in-12, 2 vol. 4 l. 10 f.

Poliergie, ou Mêlange de Littérature & de Poëfies; par M. de *V****, in-12, nouvelle édition, 1766, 2 l. 10 f.

La Sageffe & la Folie, poëfies diverfes, in-12, *petit format*, 1766. 1 l. 15 f.

Anecdotes Françoifes depuis l'établiffement de la Monarchie jufqu'au Règne de *Louis XV*; par M. l'Abbé *Bertou*, nouvelle édition, in-8°, *petit format*, 1768. 4 l. 10 f.

Anecdotes Italiennes, in-8°, *fous preffe.*

Géographie générale de *Varenius*, revue par *Newton*, augmentée par *Jurin*, traduite de l'anglois, in-12, 4 vol. *avec fig.* 1755, 10 l.

Guide des Chemins de la France, contenant toutes ses Routes, tant générales que particulieres, nouv. édit. in-12, *petit format*, 1768. 2 l.

Histoire du Concile de Trente de *Fra-Paolo Sarpi*, avec des notes critiques, par *P. Fr. Le Courayer*, nouvelle édition, à laquelle on a joint la défense de l'Auteur contre les censures de plusieurs Prélats & Théologiens, in-4°, 3 vol. 30 l.

Histoire générale de Languedoc, avec des Notes & les Piéces justificatives; composée sur les Originaux, enrichie de divers monumens, *avec Cartes, Fig. & Vignettes en taille-douce*; par *D. Vaissette*, R. B. in-fol. 5 vol. 150 l.

Histoire militaire des Suisses, avec les généalogies des Maisons illustres; par M. le baron *de Zur-Lauben*, in-12, 8 vol. 20 l.

——— Code militaire des Suisses, servant de suite à l'Histoire des Suisses, in-12, 4 vol. 1764, 10 l.

Histoire poëtique tirée des Poëtes François: on y a joint un Dictionnaire poëtique; par M. l'Abbé *Bertou*, in-12, *petit format*, 1767. 2 l.

Histoire profane depuis son commencement jusqu'à présent, contenant les tems obscurs & fabuleux; l'Histoire des événemens arrivés dans tous les tems; les différentes Religions; & les Hommes illustres qui ont vécu dans chaque siécle; par M. *Dupin*, in-12, 6 vol. 15 l.

Institutions abrégées de Géographie, ou Analyse méthodique du globe terrestre; par M. *Maclot*, in-12. 2 l. 5 f.

Mémoires & Lettres de *Henri*, duc de Rohan, publiés pour la premiere fois par M. le baron *de Zur-Lauben*, in-12, 3 vol. 7 l. 10 f.

Vies des Hommes illustres comparés les uns avec les autres, à commencer depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'à nos jours, in-12, 2 vol. 5 l.